

L'ORCHIDOPHILE

JOURNAL

DES AMATEURS D'ORCHIDÉES

ANNÉE 1890

L'ORCHIDOPHILE

JOURNAL DES AMATEURS D'ORCHIDÉES

PUBLIÉ AVEC LA COLLABORATION

DE

M. le Comte DU BUYSSON

Par la Maison V.-F. LEBEUF, d'Argenteuil

A. GODEFROY-LEBEUF, gendre et successeur

ANNÉE 1890



ARGENTEUIL

Chez l'éditeur, 26, route de Sannois

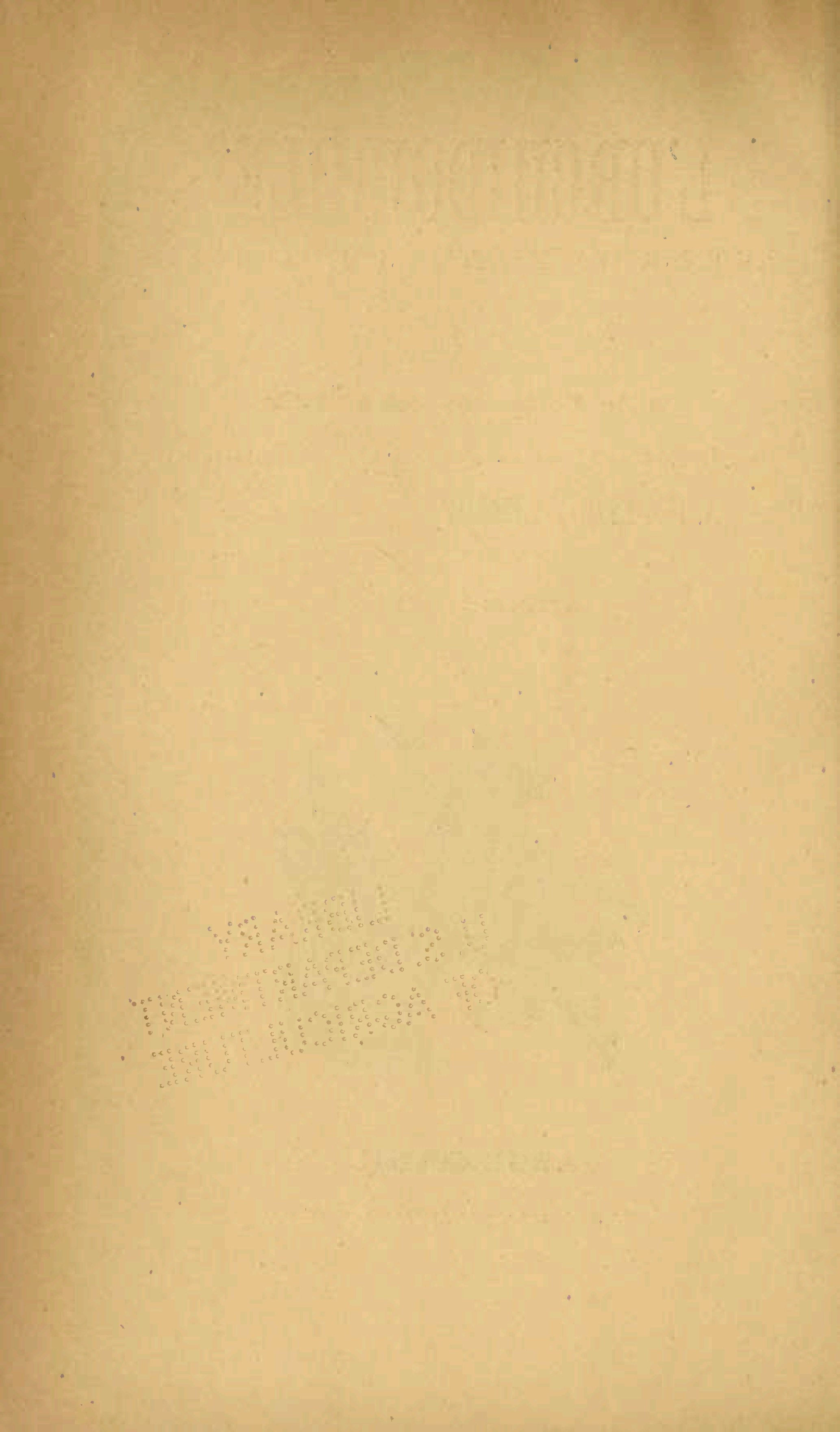


TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS LE DIXIÈME VOLUME

DE

L'ORCHIDOPHILE

(Année 1890)

TABLE DES FIGURES

Paris. — Soc. d'Imp. PAUL DUPONT, 4, rue du Bouloi (Cl.) 127.1.91.

10e ANNÉE NUMÉRO 104.

L'ORCHIDOPHILE

JOURNAL DES AMATEURS D'ORCHIDÉES

PUBLIÉ AVEC LA COLLABORATION

de M. le Comte DU BUYSSON

PAR LA MAISON

V.-F. LEBEUF, d'Argenteuil

A. GODEFROY-LEBEUF, gendre et Successeur

JANVIER 1890

SOMMAIRE :

PRIX DE L'ABONNEMENT : UN AN, 20 FRANCS

Adresser tout ce qui concerne la Rédaction, Renseignements, Annonces, Abonnements, Réclamations

A M. A. GODEFROY-LEBEUF, à ARGENTEUIL (Seine-et Oise).

Les réponses aux questions adressées ne seront insérées dans le numéro suivant qu'autant qu'elles seront envoyées avant le 15 du mois courant.

On s'abonne au Bureau du Journal; chez M. A. GOIN, 62, rue des Écoles, et chez M. RORET, 12, rue Hautefeuille (Paris), dépositaires des ouvrages de M. LEBEUF.

AVIS

M. Godefroy-Lebeuf remercie les nombreux abonnés de *l'Orchidophile* qui ont envoyé également leur souscription au *Jardin*. Il prévient les personnes qui n'ont pas retourné le bulletin d'abonnement signé qu'il n'abonne jamais d'office. — Prière aux personnes qui désirent s'abonner au *Jardin* de retourner le bulletin d'abonnement signé. Le succès de cet organe assure la régularité de sa publication.

BERGER et BARRILLOT

A MOULINS (Allier)





ÆRIDES HOULLETI

COLLECTION DU MUSEUM.

A MES LECTEURS

Avec 1890 l'*Orchidophile* commence sa dixième année. N'aurais-je pas le droit, aujourd'hui que mes plantes sont de toutes les fêtes, que la mode s'est emparée d'elles, que tous les journaux célèbrent leurs splendeurs, de m'arrêter et de passer la main à un autre? Que de progrès accomplis depuis le premier numéro de ce journal? L'*Orchidophile* n'y a-t-il pas contribué pour une bonne part? Pourquoi ne m'enorgueillirais-je pas? Ai-je cherché à battre monnaie avec mon journal et à briguer une récompense quelconque; n'ai-je pas, dès le premier jour, consacré mon temps et mes faibles moyens à son amélioration. Ne suis-je pas, du reste récompensé suffisamment quand je vois un adepte nouveau de notre art et que je constate que chaque jour les collections se multiplient dans le monde entier? Croyez-vous que depuis dix ans le niveau intellectuel des jardiniers ne se soit pas élevé, l'étude et la culture des orchidées, leur recherche, ont vulgarisé la science de la géographie, augmenté la prospérité de l'horticulture? N'avez-vous pas admiré à l'Exposition les joyaux représentant des orchidées, dans la section américaine? Les modèles dus aux pinceaux des de Longpré, Berthe Magloire, Jeanne Koch et de Vouga ne sont-ils pas recherchés de toutes les industries d'art? Jetez les yeux sur les illustrations d'*Uranie*, de C. Flammarion. Quelles sont les fleurs des mondes qu'il évoque? des orchidées! Vous tous qui m'avez soutenu depuis dix ans, acceptez mes vœux de bonheur et pour la dixième fois, merci!

NOUVEAUTÉS

LIPARIS BOWKERI, Harvey.

Cette Orchidée du sud de l'Afrique n'est pas une plante pour les fleuristes, mais une jolie curiosité botanique, et comme, autant que je le sache, elle n'a jamais fleuri ailleurs que chez moi, dans les cultures, elle mérite d'être décrite, car enfin, ses couleurs peuvent être déterminées. Cette plante a des pseudo-bulbes charnus, hauts de 2 à 3 pouces, revêtus de feuilles aiguës, largement ovées, les feuilles supérieures plus grandes, au milieu desquelles s'élèvent des épis hauts des 4 à 5 pouces avec des bractées distantes de la base, qui est dépourvue de fleurs et des bractées semblables à la base de 4 à 5 fleurs, réunies sur la moitié supérieure de l'épi. Les fleurs ont près d'un pouce de largeur, le sépale supérieur est étroit et ses bords sont contournés en arrière, les deux sépales inférieurs sont largement falciformes et défléchis, les pétales sont tortillés, le labelle est arrondi sur le devant et muni d'un onglet concave qui se recourbe vers les bases de la colonne. La fleur est pâle vert jaunâtre, sauf le labelle qui est vert émeraude, et l'ensemble paraît glacé ou finement tessellé. C'est une plante vigoureuse de serre froide ou de châssis froid.

CYPRIPEDIUM FIGARO

Il vient de fleurir, dans l'établissement de MM. Seeger et Tropp, Lord ship Lane, Dulwich, Londres, un très joli hybride de Cypripedium. On suppose que c'est le résultat du croisement entre le C. Spicerianum et l'œnanthum superbum, mais comme il arrive souvent, l'opération n'a pas été prise en note.

Toutefois, l'apparence de ce nouvel hybride décèle très clairement l'exactitude de l'opération supposée, surtout à cause des rayons ressemblant à des flammes qui s'étalent glorieusement sur le fond blanc du sépale dorsal comme dans le C. œnanthum si aimé.

Comme forme, le C. Figaro ressemble au C. Spicerianum et son sépale dorsal présente la même ligne brun chocolat au milieu, que l'on rencontre dans cette espèce. La base du sépale dorsal est vert brillant, les fonds et la pointe sont blanc pur. Le staminode est rose brillant avec des taches vertes au centre, les sépales inférieurs sont verts avec quelques lignes légères brunes. Les pétales sont recourbés en l'air puis infléchis à leur pointe, rose sombre avec des lignes brunes, leurs bords ciliés forment une margine verte étroite. La face de la poche est rose brunâtre, le dos est jaunâtre, la surface latérale de la fleur est brillante. Le scape est pourpre sombre, cilié. Les feuilles sont vert brillant comme celles du Spicerianum, mais montrant obscurément des veines plus foncées. C'est une variété compacte très jolie.

James O'Brien,
Gardeners' Chonicle.

UN MONUMENT A B. ROEZL

Tous les amateurs de plantes nouvelles ont entendu parler du voyageur Benedict Roezl, qui pendant trente ans a parcouru les deux Amériques à la recherche de plantes pour nos serres et nos jardins. Roezl est mort à Prague le 14 octobre 1885. Ses compatriotes, désirant lui élever un monument dans l'un des parcs de Prague, se sont occupés de former un comité international composé de MM. Ed. André et Godefroy-Lebeuf pour la France, MM. le Dr Masters, Harry Veitch et Sander pour l'Angleterre; le baron Hruby et F. Thomayer pour l'Autriche-Hongrie; MM. Linden, Pynaert van Geert, Louis van Houtte pour la Belgique; M. Max Kolb pour l'Alle-

magne; le Dr Regel pour la Russie, MM. H. Correvon et Otto Froebel pour la Suisse.

Les souscriptions sont reçues aux bureaux du *Jardin* et de l'*Orchidophile*, à Argenteuil, et chez M. F. Thomayer, directeur des jardins de la ville de Prague.

Chaque souscripteur d'une somme d'au moins 5 francs recevra ultérieurement une photographie de Roezl.

J'ai bien connu Roezl; j'ai passé de bonnes journées avec lui, parlant des plantes que nous aimions. Il avait choisi l'*Orchidophile* pour raconter comment il a découvert la plupart des Orchidées qu'il a introduites, et ses notes ont été reproduites par la presse horticole.

C'était un honnête homme et un vaillant. Ah! il ne craignait pas d'indiquer les localités des plantes qu'il avait rencontrées, il savait que partout où il était passé, quelle que fût la minutie de ses recherches, il y avait encore à glaner pour les nouveaux venus, et il voulait leur épargner les écoles inutiles.

Les plantes qu'il a introduites se comptent par milliers. Aucune famille ne lui était étrangère; il collectionnait avec autant d'ardeur les graines de conifères de Californie, les bulbes du Texas, les Orchidées du Mexique et de la Colombie et les palmiers de la Havane.

Observateur sagace, les détails qu'il a donnés sur l'habitat des plantes ont fait faire un pas immense à la culture.

Parti sans ressources à la recherche de nouveautés, il avait acquis l'indépendance et s'était fixé à Prague, sa ville natale. Il n'a pu jouir longtemps d'un repos mérité.

Souscrivez, mes chers lecteurs, pour l'érection d'un monument à Roezl, vous acquitterez ainsi une partie de la dette que nous avons contractée à l'égard des voyageurs, qui sans grands profits risquent leur santé et leur vie pour nos plaisirs. Si l'on donnait la millième partie des sommes que les plantes de Roezl ont fait réaliser au commerce horticole, on pourrait élever à Roezl un monument qui montrerait aux voyageurs actuels que l'horticulture sait acquitter ses dettes de reconnaissance. *L'Orchidopihle* s'inscrit pour 50 francs.

VOYAGE AUX MONTAGNES DE RORAIMA

DE M. SEIDEL

Sur les indications de M. B. ROEZL, pour le compte de la maison Sander et Cie.

(Traduit du Casopis de M. F. Thomayer.)

Mon but, en faisant ce voyage, était de retrouver les Orchidées que Richard Schomburgk avait découvertes et introduites en Angleterre en 1846.

Pour arriver dans les mêmes localités, j'ai pris un chemin opposé à celui suivi par Schomburgk et autres voyageurs qui étaient passés par la Guyane anglaise et Callovo.

Le 9 février le steamer *Bolivar* quittait la Trinité et nous faisait traverser rapidement le détroit qui sépare cette île de la terre ferme. Nous arrivons le lendemain à Cunéo Macaréo, à l'embouchure de l'Orénoque. Les nombreux bras de l'Orénoque forment à son embouchure un spectacle merveilleux. Sur leurs bords s'étendent des forêts superbes, et la végétation est tellement dense qu'il est impossible de se rendre compte de l'épaisseur du rideau qu'on côtoie.

Vers trois heures de l'après-midi nous passons devant Barancas, située dans la vallée de Llanos; la ville est entourée de plantations de cannes à sucre. Le soir nous atteignons Porto Tablas, d'où part le chemin qui conduit aux mines d'or. La douane nous interdit de descendre du steamer et nous devons continuer notre route jusqu'à Bolivar, où nous arrivons le 11 février vers midi. En descendant du steamer nous nous rendons directement à la douane pour faire visiter nos bagages. MM. les douaniers étant à déjeuner nous font tellement attendre que nous ne pouvons partir qu'à la nuit. Nous prenons gîte dans un hôtel qui ne fait pas honneur aux Européens qui le tiennent.

Bolivar est situé sur une colline et la vue en est séduisante, mais la ville est malsaine et les marécages qui l'environnent empoisonnent l'air et causent des fièvres très dangereuses. Les commerçants européens qui se sont établis sur ce point donnent une certaine animation à la ville. Ville d'aspect assez morne, sauf le cimetière bien entretenu et où la végétation est magnifique.

Les moustiques qui m'ont martyrisé me rappelleront toujours la première nuit que j'ai passé sur le sol sud-américain.

Le matin je me levai de bonne heure et pris une barque pour me ramener à Tablas.

Le chemin qui conduit aux mines d'or est très accidenté quoique moins intéressant qu'on ne me l'avait dépeint à la Trinité. Je pensais pouvoir me procurer une voiture en descendant de la barque, mais je ne pus trouver que quelques mules que je louai à un prix très élevé. Je me mis en route en abandonnant une partie de mes bagages à des gens qui m'inspiraient assez de confiance pour me laisser l'espérance de les retrouver à mon retour.

Nous quittons Porto Tablas le 14 février. La route que nous suivons est très fréquentée, mais dans un état si déplorable, que je me demande encore comment on a pu transporter des machines et des matériaux d'un poids énorme par pareil chemin. La végétation paraît assez maigre, nous sommes en saison sèche et l'on ne voit que quelques arbustes encore verts qui ont résisté aux rayons du soleil, qui, à cette époque, dessèchent les plantes les moins résistantes.

En cinq jours nous traversons plusieurs villages, dont le plus important est Upata. La pluie nous surprend à Callovo, où nous cherchons un abri. Un hôtelier complaisant me procure moyennant 100 dollars un interprète pour pouvoir m'aboucher avec les chefs indiens et embaucher les hommes nécessaires pour continuer ma route au milieu de la forêt. Malheureusement mon interprète est brusquement atteint de

la fièvre et je suis obligé d'attendre sa guérison. Callovo est une ville de 3 à 4,000 habitants, dont la plupart travaillent aux mines d'or. La ville est malsaine et la vie y est très chère. J'envoyais mon interprète en avant, et en attendant son retour, je me mis à herboriser sur les bords du fleuve. La flore de cet endroit se compose en grande partie de palmiers : Manicaria saccifera, Mauritia flexuosa, Oreodoxia regia, à l'abri desquels croissent des Chamœdorea. La température, très humide, convient particulièrement aux fougères, très vigoureuses en cet endroit. On trouve des Lycopodiums, des Hedychium, des Stromanthe et bon nombre d'Aroïdées, mais pas une seule Orchidée.

Après plusieurs jours de marche, je pris quelques jours de repos dans un endroit d'où la vue s'étendait sur une immense forêt vierge dans laquelle je ne rencontrai ni bananier, ni palmier, ni aucune des plantes qui poussent généralement dans les endroits très ombrageux. (*A suivre.*)

LES ORCHIDÉES NOUVELLES
EN ANGLETERRE

La Société royale d'horticulture de Londres a tenu le 16 décembre dernier une exposition de nouveautés, où les Orchidées surtout brillaient d'un vif éclat. Huit variétés nouvelles, offrant toutes un grand intérêt, étaient présentées. MM. James Veitch and Sons de Chelsea avaient apporté le Cypripedium Niobe, nouvel hybride bien intermédiaire entre ses deux parents les C. Fairieanum et le C. Spicerianum, remarquable par son sépal dorsal blanc lavé de jaune clair à la base agréablement ligné et pointillé de pourpre, ondulé comme celui du C. Fairieanum et tranchant vivement sur le ton jaunâtre des pétales et du labelle. Ces divisions lignées de pourpre foncé. Cette nouveauté fait le plus grand honneur à M. Seden, son habile obtenteur.

Le Cypripedium T. B. Haywood pour être moins brillant n'en est pas moins intéressant, résultant du croisement des C. Drurii et du C. superbiens. Le feuillage large, rappelant celui du C. selligerum est magnifique, mais les couleurs des fleurs des deux parents se sont fondues dans l'hybride qui a le sépale dorsal blanchâtre lavé et ligné de pourpre vineux clair, les pétales fortement défléchis sont de teinte jaunâtre neutre, relevés par des filets de brun et le labelle, surmonté d'un staminode de forme ovale allongée, est moucheté de brun clair.

Il est curieux que dans cette hybridation, la ligne pourpre du sépal dorsal et la forme caractéristique du C. Druryi ne se soient pas plus montrées.

Le Lælio-Cattleya Pallas est une plante destinée à faire sensation, ses parents du reste, les Cattleya Dowiana et le Lælia crispa sont des plantes exceptionnelles et l'hybride obtenu est bien intermédiaire. Les fleurs abondantes comme celles du Lælia crispa ont les sépales étroits enroulés, les pétales beaucoup plus larges, ondulées sur les bords et d'un beau mauve. Le labelle à gorge étroite a le lobe médian très développé pourpre foncé strié de lignes jaune d'or. Le feuillage ressemble à celui du L. crispa.

M. Seden nous montrait encore le Lælio-Cattleya Stella, un hybride du Lælia elegans var Volstenholmiae et du L. crispa. La forme de la fleur rappelle le L. crispa, les divisions, très ondulées, sont mauve clair et le labelle richement coloré de pourpre à son extrémité inférieure marginée de blanc, a la gorge blanc pur lavé de pourpre au centre.

M. Sander de Saint-Albans présentait aussi une série de plantes fort intéressantes, le Cattleya O'Brieniana, importé du Brésil que l'on pourrait classer dans le groupe des C. Walkeriana. Les divisions sont également longues arrondies à leurs extrémités et d'un mauve clair, le labelle court aplati est jaune à l'intérieur et le lobe médian est lavé de mauve violacé, les pseudobulbes sont bifoliés. L'Aerides Savageana,

plante de dimensions moyennes à feuilles courtes, recurvées, dures, donnant des grappes de petites fleurs très charnues, fortement colorées de pourpre magenta à l'extrémité des divisions, excepté la petite corne caractéristique du labelle qui est jaunâtre.

Le Dendrobium Salterianum appartenant au groupe des Dendrobium australiens du genre biggibum, est remarquable par l'abondance de ses fleurs d'un pourpre violacé clair et par son labelle coloré de pourpre très foncé. Avec l'Odontoglossum Wattianum, belle variété à divisions étoilées ondulées maculées de taches brunes sur un fond jaune clair, le labelle triangulaire fimbré allongé, blanc crème maculé de pourpre, nous terminerons la longue liste des nouveautés.

De nombreuses autres plantes intéressantes étaient exposées, soit comme rareté ou comme bonne culture. Le Cypripedium Lathamianum, un hybride récent des C. villosum et C. Spicerianum qui semble florifère et très vigoureux. Le C. Galatea majus, appartenant à la nombreuse série des variétés d'Œnanthum et distinct par son sépale dorsal très allongé et moucheté de pourpre sur fond clair. Une variété de C. bellatulum étiquetée majus avec une fleur énorme fortement maculée.

Le Vanda Amesiana encore peu répandu dans les cultures et à fleurs d'un blanc légèrement teinté de mauve, était représenté par un bel exemplaire.

Deux plantes étaient exposées comme belle culture, un Lælia bella avec 18 tiges à fleurs et un Masdevallia tovarensis portant plus de 346 fleurs.

Georges TRUFFAUT.

LES ORCHIDÉES POUR LA FLEUR COUPÉE

C'est un sujet inépuisable. Il y a quelques semaines, un de mes bons amis me demandait quelques fleurs d'orchidées. Je coupai ce que j'avais chez moi, c'était insuffisant, je me mis en campagne, mais sans grand succès. Comment en décembre les fleurs étaient si peu nombreuses, mais non! il y a bon nombre de fleurs qui s'épanouissent à cette époque; mais

la chasse était si ardente, les prix offerts si tentants, les demandes si nombreuses que pas un des horticulteurs qui possèdent des plantes par milliers, n'avait disponibles les quelques fleurs qui me manquaient. Faites des plantes pour la fleur coupée, mes chers confrères, et, croyez-m'en, il y a dans cette culture une mine de profits assurés. En France, l'époque de la vente active commence au 1er novembre et dure jusqu'au 1er juin. Il faut donc rechercher les plantes qui fleurissent pendant cette période. Les Cattleya sont le plus demandés ; le nombre est, il est vrai, très limité, des plantes qui épanouissent leurs fleurs en novembre-décembre ; cependant nous trouvons le Cattleya Perrini, qui fleurit en novembre, le Cattleya maxima, les Lœlia autumnalis, albida et anceps. Voilà cinq excellentes plantes pour la fleur coupée. Elles sont de longue durée. En novembre n'avons-nous pas le superbe Oncidium Rogersi, cette délicieuse plante qui se cultivant aisément sur bois, tient si peu de place et dont les racemes se vendent plus cher que la plante qui les a produit. Le Vanda cœrulea n'est-il pas encore dans toute sa splendeur en novembre, et l'Odontoglossum grande ne précède-t-il pas de quelques jours l'Odontoglossum Insleayi, qui nous prodigue ses fleurs en décembre, au moment où les Alexandræ et les Rossi hâtifs entr'ouvrent les leurs ? Les Vanda si négligés, qui en mai nous ont donné leur première floraison, ne refleurissent-ils pas en novembre-décembre dans bon nombre de collections ? Les Lycaste Skinneri, ne sont déjà plus rares, en fleurs à ce moment, les Cypripedium insigne et toutes leurs variétés, les Harrisianum, sont épanouis pour longtemps, le délicieux Masdevallia tovarensis, dont les fleurs sont recherchées précède le Cœlogyne cristata dont quelques fleurs seront épanouies en décembre. En janvier, toute la série des Cattleya Trianæ va donner sur toute la ligne en même temps que le Cattleya Percivaliana, mais à ce moment on n'a plus que l'embarras du choix. Aussi, suivez mon conseil, faites des plantes pour novembre et décembre et vos profits sont assurés.

LES ORCHIDÉES POUR LES DÉBUTANTS

Ne vous occupez pas si votre serre est en fer ou en bois, si votre eau est douce ou chargée de chaux, si votre jardinier est ignorant ou se dit expert en matière d'orchidées, si votre bourse est plate ou si elle est rebondie, je ne vous signalerai que des plantes poussant indifféremment sous un abri de fer ou de pitch-pin, que le calcaire n'effraye pas et que votre jardinier tuera peut-être mais non sans que la plante ne se défende longuement. J'essayerais bien d'indiquer aux commençants les précautions les plus minutieuses à prendre ; mais je suis convaincu que les plantes que je vais leur signaler souffriraient plus d'un excès de soins que de l'oubli de quelques détails. Quelle est l'Orchidée la plus rustique, celle que l'on rencontre un peu partout, sur les dalles intérieures de l'orangerie, devant la fenêtre d'une reserre, dans un coin de la serre froide ou de la serre chaude, quelquefois sous un simple châssis, tous les amateurs un peu expérimentés la connaissent, c'est le Cypripedium insigne, le classique Sabot de Vénus; tout le monde admire ses fleurs exposées dans les vitrines des fleuristes de novembre à mai ; ce n'est pas une nouvelle venue, mais c'est une de ces rares Orchidées que l'on peut cultiver au milieu d'autres plantes sans se douter qu'on possède un représentant de cette délicate famille.

Peu exigeante, il lui faut bien peu de chose pour vivre et pas beaucoup plus pour prospérer. Parmi les gens qui me lisent, il en existe certainement qui ont reçu en présent une touffe de Cypripedium insigne; puisse cet article leur enlever tout souci sur le sort futur de la plante offerte.

Pendant la floraison, qui a toujours lieu en hiver, il faut tenir la plante près de la lumière, comme toutes les plantes du reste, sauf les plantes artificielles qui n'aiment pas à être vues de trop près et dont la lumière fait virer les couleurs. Les arrosages ne doivent pas être fréquents; mais chaque fois que l'on arrose il faut arroser copieusement. La fleur fanée, envoyez votre plante à la campagne. Quand vous arriverez en mai, vous demanderez ce qu'est devenue *votre Orchidée* et vous ferez exécuter sous vos yeux les petits soins que je vais énumérer, et l'hiver suivant vous pourrez encore jouir de *votre Orchidée*, l'expérience vous ayant permis de ne plus l'exposer aux mêmes dangers.

En mai, ou plutôt dès la fin de la floraison, on secoue la plante, on lave les racines et le feuillage à grande eau, on prend un pot juste assez grand pour que la plante y entre, on lave le pot avec soin, on agrandit le trou du fond, on remplit jusqu'au tiers ce pot de cailloux, de tessons ou de mâchefer; sur ce drainage on met une poignée de sphagnum, si on n'a pas de sphagnum on prend de la mousse ordinaire, puis on cherche dans le tas de terre de bruyère les morceaux les plus fibreux, que l'on met entre les racines de la plante de façon à les séparer; on place par-dessus un peu de sphagnum ou de mousse quelconque. La plante doit être assez ferme dans un compost pour qu'en la soulevant par les feuilles le pot soit soulevé en même temps. On cherche un endroit au nord en plein air près duquel on passe fréquemment de façon à ne pas oublier l'Orchidée, on la tient très humide pendant tout le temps. Quand arrive octobre on la remet dans la serre, après avoir lavé les feuilles et le pot. Si la plante n'est pas privée d'eau, peu après les fleurs apparaissent et payent au centuple les soins que l'on a donnés à cette malheureuse évadée des montagnes de l'Himalaya, où l'air est pur et les eaux sont limpides.

DE LA VENTILATION DES SERRES PENDANT L'HIVER

Tous les horticulteurs sont aujourd'hui d'accord sur la nécessité de ventiler les serres aussi souvent et aussi complètement que possible. Les avantages de cette opération sont considérables; depuis qu'ils sont bien connus, elle est pratiquée couramment l'été, mais elle devient plus difficile en hiver, et on hésite ordinairement à y recourir, de crainte de trop abaisser la température, surtout pendant la nuit, lorsque la surveillance est pour ainsi dire impossible.

Il y a là une limite qu'on ne saurait dépasser sans imprudence; j'ai essayé de la déterminer, et j'ai reconnu, tant par la théorie que par l'expérience, qu'elle est beaucoup plus reculée qu'on ne le croit généralement. Je vais exposer ici sommairement le résultat de mes calculs et de mes observations.

Prenons pour type une serre de 10 mètres de long sur 4 mètres de largeur et 2m,50 de hauteur moyenne, ce qui représente une surface de 40 mètres carrés et un cube de 100 mètres d'air. Ces 100 mètres d'air pèseront 130 kilogrammes seulement Mais comme il est démontré en physique qu'il faut la même quantité de chaleur pour élever d'un même nombre de degrés la température de 100 kilogrammes d'air que celle de 24 kilogrammes d'eau, il s'ensuit que les 130 kilogrammes contenus dans la serre représenteront exactement, au point de vue calorifique, 31 kilogrammes d'eau; c'est-à-dire que pour élever, par exemple, de 20 degrés la température de l'atmosphère de la serre, il faudra exactement autant de chaleur que pour augmenter de 20 degrés la température de 31 kilogrammes, ou, si l'on veut, de 31 litres d'eau.

Ce calcul est déjà intéressant parce qu'il nous apprend combien est faible la quantité de chaleur contenue dans l'atmosphère de nos serres. Mais il va nous conduire à des conséquences encore plus importantes. Nous allons pouvoir déterminer la quantité de combustible qu'il faut dépenser pour

renouveler complètement l'air de la serre en le remplaçant par de l'air froid pris au dehors.

Supposons, pour prendre un cas extrême, que la température intérieure de la serre soit à + 10° et la température extérieure à — 10°. Différence : *vingt degrés.*

Quelle sera la quantité de calorique perdue par le renouvellement graduel et complet de l'atmosphère de la serre au moyen de l'air extérieur?

On verra facilement, en se reportant aux chiffres précédents, que ce sera la quantité de chaleur nécessaire pour élever de 20 degrés 31 litres d'eau, ou, ce qui revient au même, pour porter 6 litres d'eau à 100 degrés, soit la quantité de chaleur contenue dans la moitié d'un grand arrosoir d'eau bouillante, ou, pour employer une expression plus scientifique, *six cent vingt calories* (1).

Cette quantité de chaleur est extrêmement petite et même négligeable en présence de celle qu'il faut produire pour défendre la serre contre le refroidissement qui résulte du rayonnement et de la conductibilité; car, si elle est chauffée au moyen de deux rangs de tuyaux de 10 centimètres de diamètre, ces tuyaux renferment environ 350 litres d'eau qui, portée à 100 degrés, contient 35,000 calories, ou environ cinquante fois plus que la chaleur à dépenser pour le renouvellement de l'air dans les conditions indiquées ci-dessus.

On sait d'ailleurs que 1 kilogramme de houille produit en brûlant 8,000 calories. Et si l'appareil de chauffage utilise 60 0/0 de la chaleur développée, ce qui certainement n'est pas exagéré, le même kilogramme donnera, dans la serre, 48,000 calories; en divisant 620 par ce chiffre, on trouve au quotient 130 grammes, c'est-à-dire, si la houille coûte 30 francs la tonne, un peu moins de quatre dixièmes de centime. Un morceau de houille pesant 130 grammes représente le volume d'une très petite pomme, ou deux fois celui d'une grosse noix.

On voit donc, par ce qui précède, que, pourvu que la venti-

(1) La calorie est l'unité de chaleur couramment employée en physique; c'est la quantité de chaleur nécessaire pour élever 1 kilogramme d'eau de 0 à 1 degré.

lation se fasse régulièrement et que l'air froid du dehors se mélange lentement avec celui de la serre, on peut y établir un léger courant, de manière à renouveler l'atmosphère, sans avoir à craindre un refroidissement dangereux.

Ces conditions sont très faciles à remplir avec les appareils perfectionnés (1). J'ai une serre Cochu à double vitrage; j'entr'ouvre un ou deux des ventilateurs inférieurs du pignon nord et je soulève légèrement un panneau supérieur du côté opposé (pignon sud). De cette façon, l'air froid vient buter contre les tuyaux de chaleur et s'y échauffe rapidement, et j'ai pu constater par des expériences directes que, pris à 0° au dehors, il n'arrivait dans le compartiment qui forme serre chaude qu'après avoir été élevé à la température de 13°.

Depuis deux mois, je ventile ainsi ma serre tous les jours et quelquefois toute la nuit; il m'est arrivé de laisser un panneau ouvert depuis 8 heures du soir jusqu'à 8 heures du matin sans inconvénient, bien que la température extérieure se fût abaissée le matin à — 2°. Le jour, j'ai pu, sans inconvénients, donner de l'air par des froids de — 3° et conserver une température normale sans augmenter d'une manière appréciable la dépense de charbon. Outre les avantages que tout le monde connaît et sur lesquels il est inutile de revenir ici, la ventilation d'hiver en a un autre très marqué pour les serres humides. Elle les dessèche rapidement, même quand l'air introduit est saturé d'humidité. A première vue, cela semble paradoxal; je vais cependant le démontrer d'une manière irréfutable.

L'air saturé de vapeur à 0°, qui produit sur nos organes une sensation d'humidité très prononcée, ne contient cependant que 5 grammes d'eau au maximum par mètre cube.

Or, pour saturer d'humidité 1 mètre cube d'air à 10°, il faut 9^{gr},4 de vapeur d'eau;

Pour le saturer à 15°, il en faut 13 grammes environ;

Pour le saturer à 20°, il en faut 17 grammes.

On voit que l'air extérieur, introduit dans la serre à 0°, ne contient que la moitié de l'eau qui devient nécessaire à sa

(1) Dans une serre mal construite, l'aérage d'hiver pourrait causer la mort des plantes s'il venait les frapper directement.

saturation s'il est porté par le thermosiphon à 10°, le tiers s'il est porté à 15°, et le quart s'il est porté à 20°.

Or, l'air à demi saturé d'eau correspond à l'humidité moyenne des saisons en France, et l'air saturé au tiers peut être considéré comme très sec ; car, dans les plus grandes sécheresses connues, l'air conserve toujours du quart au cinquième de la quantité d'eau nécessaire pour le saturer.

En somme, en remplaçant dans la serre type de 100 mètres cubes dont j'ai parlé plus haut de l'air saturé d'humidité à 10° par de l'air saturé d'humidité à 0°, on enlève à son atmosphère 400 grammes de vapeur d'eau, quantité considérable, ce qui pourrait même donner lieu à quelques inconvénients si la ventilation était continuelle.

De tout ce qui précède, je crois pouvoir tirer la conclusion suivante :

Il ne faut pas craindre d'introduire dans les serres l'air extérieur, même en plein hiver et lorsque la température descend au-dessous de 0°, surtout si elles sont naturellement humides ; vous les dessécherez ainsi rapidement et vous supprimerez en grande partie la buée.

Assurez-vous seulement que l'air froid n'arrive sur vos plantes qu'après s'être réchauffé sur les tuyaux et les bâches de la serre et qu'il ne s'y introduit pas en trop grande quantité à la fois; mais supprimez toute ventilation quand le vent souffle sur votre toiture et menace de changer la direction du courant qui doit aller des ventilateurs du bas aux trappes d'aérage.

La ventilation ainsi obtenue exercera une action bienfaisante sur les Orchidées et sur toutes les autres plantes de serre, seulement vous serez obligé d'arroser plus fréquemment; car toutes les plantes, même les Vanda, les Aerides et les Saccolabium, étant en contact avec de l'air renouvelé et relativement sec, transpireront par leurs feuilles, ce qui n'arrive pas dans les serres humides où l'atmosphère est stagnante.

Il en résultera une légère circulation de sève qui vous obligera à tenir plus humide le sol factice où végètent les plantes, mais qui leur conservera pendant l'hiver une vita-

lité suffisante pour empêcher la pourriture. Alors l'abaissement de la température déterminera seul un repos relatif.

Je continuerai mes expériences tout l'hiver, et si mon étude intéresse les lecteurs de l'*Orchidophile*, je les tiendrai volontiers au courant des résultats que j'aurai obtenus.

E. ROMAN.

AERIDES HOULLETIANUM

AVEC FIGURE EN COULEURS

L'Aerides Houlletianum est une des plus belles, si ce n'est pas la plus belle des Orchidées de Cochinchine. La première plante a été envoyée vers 1868 au Museum par un correspondant de Saïgon. Cette plante a été longtemps unique en Europe. C'est elle qui a servi à la description du professeur Reichenbach.

Pendant mon séjour en Cochinchine je l'ai retrouvée à diverses reprises à Longthan, à Bienhoa, à Tayninh et au Cambodge, poussant sur les arbres dans les clairières en compagnie des *Aerides Picotianum* et *odoratum*. C'est une plante très vigoureuse, très variable de forme et de coloris. La plante que nous figurons peut être classée au premier rang comme variété. Elle a été peinte dans les serres du Museum où elle est représentée par un beau spécimen que j'ai offert, il y a quelques années, à M. Houllet, alors chef des serres.

J'ai réintroduit l'Aerides Houlleti en 1876, mais pendant plusieurs années la plante resta rare. Auguste Régnier envoya quatre petits sujets que j'acquis de son frère. Ce sont ces plantes qui, lorsqu'elles fleurirent, motivèrent des introductions tellement multipliées que la plante est devenue une des plus connues du genre.

L'Aerides Houlleti demande la serre chaude très humide, il fleurit à diverses époques de l'année, au printemps ou pendant l'été. Les fleurs sont de longue durée. Comme port la plante rappelle un peu l'A. suavissimum; comme ce dernier, ses fleurs sont très odorantes.

LA REICHENBACHIA

La Reichenbachia, planche 81, représente le Cattleya Trianæ alba. La variété figurée n'est pas la plante que nous connaissons en France, mais le peintre a représenté fidèlement la teinte légèrement rosée du labelle de la plante qui nous est fréquemment vendue sous ce nom. Le Cattleya Trianæ alba a les fleurs absolument blanc pur, sauf la tache jaune de la gorge du labelle. Cette variété est extrêmement rare, je ne connais que MM. Thibaut Keteleer et Eckhardt qui la possèdent, toutes les autres variétés que j'ai vues sont des C. Trianæ alba sortis de la collection du parc de la Tête-d'Or, c'est-à-dire présentant une légère teinte rose sur le labelle. Ce qui nous confirme dans notre opinion que la plante de la Reichenbachia est une plante distincte, c'est le port trapu de cette variété. Les Trianæ alba que nous connaissons ont au contraire les bulbes grêles, élancés, et d'un vert très clair. Maintenant, est-ce le résultat de la culture ?

La planche 82 représente l'Odontoglossum Humeanum. C'est un hybride supposé entre O. Rossi et O. maculatum. Cette plante, comme ses parents supposés, est très variable de forme et de coloris, et si certaines variétés donnent des fleurs charmantes il en est d'autres qui sont bien insignifiantes. Au total, c'est une plante à acheter en fleurs.

La planche 83 représente le Cypripedium Argus. Le temps est loin où la variété figurée aurait passé pour la meilleure connue. Depuis quelques années, les importations ont jeté sur le marché tant de milliers de plantes parmi lesquelles on a trouvé des formes merveilleuses. La Reichenbachia recommande avec raison d'ombrer le Cyp. Argus. Comme le superbiens et en général tous les Cypripediums à feuilles marbrées, l'Argus craint les rayons directs du soleil.

La planche 84 représente une forme d'Odontoglossum luteo purpureum var. Prionopetalum. C'est une forme au labelle régulier, arrondi, à peine denté, mais aux pétales profondément dentés. L'Odontoglossum luteo purpureum est une des plantes les plus variables, il y a de telles différences entre certaines formes qu'on les prendrait pour des espèces distinctes.

DE LA VARIABILITÉ DES FORMES D'ODONTOGLOSSUM ALEXANDRÆ

J'ai affirmé à maintes reprises que les formes d'Odontoglossum Alexandræ étaient variables. Telle plante qui donne une année des fleurs très maculées peut donner l'année d'après des fleurs beaucoup moins tachetées, telle autre présentant des dimensions extraordinaires peut ne plus être qu'une variété belle encore mais moins brillante. Le conraire, bien entendu, peut se produire. J'ai cherché la cause de ces modifications et je crois pouvoir affirmer qu'elles dépendent de l'époque de floraison et du temps que la plante a mis à former ses fleurs. En principe, un Odontoglossum Alexandræ demande moins de temps dans les cultures pour former ses fleurs qu'à l'état naturel. Il y a bien entendu des exceptions, mais numérotez vos plantes et tenez un carnet de floraison et vous verrez qu'un exemplaire qui a épanoui ses fleurs en mai une année fleurira en février l'année d'après.

Si une plante a fleuri en janvier, eh bien, il ne sera pas rare de la voir fleurir de nouveau en octobre. Il y a des sujets qui, placés dans des conditions particulières, fleurissent exactement douze mois après leur floraison, mais beaucoup d'autres devancent l'époque.

Pour expliquer ce phénomène il faut tenir compte de la longueur des jours pendant nos étés. Dans leur pays d'origine les Orchidées ont exactement douze heures de jour et douze heures de nuit; je parle, bien entendu, des espèces des tropiques. C'est la longueur des jours qui leur permet sous notre latitude de pousser plus rapidement et de fleurir plus vite.

D'après ce principe, me dira-t-on, une plante ayant fleuri en janvier devra nécessairement fleurir en octobre, et pourtant chacun sait combien les fleurs d'Alexandræ sont rares à cette époque. Il y a, pour qu'il n'en soit pas ainsi, une cause

qui nuit à la floraison, c'est la chaleur de nos étés et il n'est pas rare de trouver des O. Alexandræ faisant deux séries de bulbes dans l'année, les bulbes sortis en septembre ne fleurissent pas mais donnent naissance à une pousse qui fleurira en mai-juin.

Les plantes qui fleurissent après un temps moins long qu'à l'état de nature ne sont pas aussi bien préparées et donnent des fleurs moins belles, moins développées. Elles paraissent avoir été soumises au forçage, et c'est dans ce cas qu'il y aurait peut-être lieu de leur donner un engrais dont actuellement la composition n'est pas déterminée. Il faudrait en un mot compenser le temps par une végétation plus luxuriante. On pourrait peut-être aussi retarder le développement des pousses en modérant les arrosements, mais je crois qu'on aura toujours le désir de posséder des Alexandræ en fleurs, serait-ce au détriment de la dimension des fleurs, surtout aux époques où ces plantes ne sont généralement qu'en boutons.

ODONTOGLOSSUM TRIUMPHANS

L'Odontoglossum triumphans est une de ces plantes classiques que tout le monde devrait posséder. Nombreuses sont ses variétés les unes au labelle étranglé, aux divisions étroites, maculées d'une façon un peu vague; les autres aux divisions larges, au labelle étalé avec taches d'un brun pourpré intense. Les mauvaises variétés sont cependant très dignes de culture. L'Odontoglossum triumphans fleurit dans nos serres de janvier à juin, ses fleurs durent plusieurs semaines. La plante est très vigoureuse, mais comme toutes les espèces montagnardes elle craint les chaleurs dépassant 20°. Mêlée aux Odontoglossum Alexandræ elle fait un effet superbe. La culture en pots lui convient particulièrement et il ne faut jamais lui ménager les arrosements. C'est une plante des Andes de Colombie où elle croît à la même altitude que les Alexandræ et les odoratum.



Odontoglossum triumphans.

LES ODONTOGLOSSUM

Traduit du *Manual of Orchidaceous plants*, par G. Veitch et Sons.

Humboldt et Kunt, Nov. Gen. et Sp. I. 350, t. 85 (1815). Lindl. Fol. Orch. Odont. (1852). Benth. et Hook. Gen. Plant. III, p. 56 (1883).

Parmi les Orchidées froides, la première place est généralement assignée aux Odontoglossum. Nombreuses sont les qualités brillantes de leurs fleurs qui leur donnent droit à cette place. Leur beauté, la grâce des racèmes penduleux qui généralement les supportent, la succession ininterrompue de leurs fleurs qui a lieu pendant toute l'année suivant les diverses espèces et races, les dimensions restreintes des plantes et leur culture relativement facile, toutes ces circonstances se réunissent pour rendre ces Orchidées populaires. Outre leurs qualités au point de vue horticole, les Odontoglossum méritent d'attirer l'attention de l'orchidologiste, parce qu'il n'y a pas de genre dans la grande famille des Orchidées, à notre connaissance, présentant des matériaux plus nombreux et plus variés permettant l'étude des effets produits par les croisements à l'état naturel. Les caractères essentiels des Odontoglossum sont les suivants (1) :

Les *sépales* sont étalés et libres, les latéraux rarement unis à leur base.

Les *pétales* sont généralement de la même dimension que les sépales, mais quelquefois plus grands.

Le *labelle* est parallèle à la colonne à la base et quelquefois adné avec elle, le lobe intermédiaire est étalé ou défléchi et est muni d'une crête charnue vers la base.

La colonne est arquée, souvent allongée, habituellement étroite à la base, quelquefois étalée en une aile membraneuse de chaque côté ou en auricules et la pointe est sans ailes.

Les *pollinies* sont au nombre de deux, en forme de poire ou ovoïdes, unies à une glande ou un disque ovoïde, linéaire, par une caudicule aplatie.

La *capsule* est variable de forme, mais habituellement ovoïde ou oblongue et quelquefois en forme de bec (2).

(1) Abrégé de Lindley, *Fol. Orch. Odontoglossum*, et de Bentham et Hooker, *Genera Plantarum*.

(2) Les capsules de graines varient considérablement, autant par leur forme que par leur dimension, suivant les diverses espèces. Ainsi, dans l'*Odontoglossum Rossi* et l'*O. maculatum*, elles sont très allongées et ont un diamètre relativement restreint dans leur partie la plus large; dans l'*O. triumphans*, la capsule présente trois angles avec des bords aigus, elle est beaucoup plus courte que dans les deux espèces nommées plus haut, mais avec un diamètre plus grand. Dans l'*O. Pescatorei*, elle est prismatique avec des angles arrondis.

Les caractères génériques énumérés ci-dessus sont constants et se retrouvent facilement dans tous les types énumérés dans les pages suivantes, sauf quelques déviations peu sensibles que nous signalons à leur place respective. Le genre ainsi circonscrit peut, au total, être considéré comme naturel et difficile à confondre avec aucun autre genre, car comme l'observe M. Bentham, il est difficile, au point de vue technique, de le séparer des Oncidium (1), et, en introduisant des espèces qui ne répondent pas aux caractères scientifiques, on met la confusion dans le genre. Il en est ainsi de l'*Odontoglossum roseum*, de Lindley, et de l'*O. vexillarium* et ses alliés de Reichenbach. Quant à ce, qui concerne l'espèce ou soi-disant l'espèce, il y a, il est vrai, des types bien définis, autour desquels un bon nombre des formes peuvent être groupées, mais bon nombre parmi les plus distinctes sont reliées par des formes intermédiaires qui se fondent les unes dans les autres par des gradations si petites que toute subdivision du genre, telle que Lindley l'a proposée, est très peu satisfaisante, et, au point de vue horticole sans aucune valeur, car la culture des vrais Odontoglossum, sauf quelques exceptions, est presque identique pour tous.

Les Odontoglossum ont, dans leur mode de végétation aussi bien que dans leurs organes floraux, des caractères communs avec les Oncidium, genre dans lequel les Odontoglossum se fondent dans une direction et avec les Miltonia qui les unissent dans un autre sens, d'où découlent des difficultés pour définir au point de vue technique les limites du genre. Les organes de végétation de ce groupe sont les mêmes dans tous leurs caractères essentiels, de sorte qu'une description peut servir pour tous les genres. Ces organes sont adaptés à la vie épiphyte des plantes.

Les organes se composent d'un *rhizome* de texture robuste, bien apte à soutenir les parties supérieures de la plante sur les troncs et les branches des arbres, et sur les rochers sur lesquels elles vivent. Des racines fibreuses, flexibles, sont émises dans toutes les directions à la base des rhizomes habituellement de la partie immédiatement au-dessous du pseudo-bulbe aussi bien que de la base du pseudo-bulbe lui-même; les racines rampent sur l'écorce des arbres ou autres supports sur lesquels les plantes croissent au milieu des détritus végétaux et autres matières accumulées.

Les pseudo-bulbes sont généralement sessiles sur le rhizome, et dans certaines espèces sont si massés qu'ils dissimulent le rhizome à la vue. Ils sont ou pyriformes, ou ovoïdes, ou ovoïdes-oblongs ou presque glo-

(1) Jour. Linn. Soc. XVIII, p. 327. Le Dr Lindley exprime le même avis dans une note d'introduction à sa monographie des Odontoglossum dans le *Folia Orchidacea*, ce qui est palpable, du reste, pour tous ceux qui étudient les Orchidées au point de vue scientifique.

buleux, toujours plus ou moins aplatis ou comprimés, avec des tranchants aigus et supportent à leur sommet une feuille solitaire ou plus fréquemment une paire de feuilles. Outre les feuilles du sommet, quatre ou six feuilles se développent toujours à la base des pseudo-bulbes, sortant du bouton d'où le pseudo-bulbe s'élève ; elles sont au nombre de deux de chaque côté, arrangées distiquement et imbriquées à leur base ; la paire supérieure est la plus développée. Ces feuilles enveloppent d'abord complètement le pseudo-bulbe qui graduellement émerge du centre de ces feuilles au fur et à mesure que sa taille augmente.

Les feuilles basilaires sont moins persistantes que les feuilles du sommet. Elles ont pour fonction la protection des jeunes pousses et des épis floraux qui s'élèvent toujours de l'axe de la feuille la plus élevée d'un côté, même quelquefois dans les fortes plantes des deux côtés des nouveaux pseudo-bulbes.

Les feuilles dans presque toutes les espèces sont ensiformes, linéaires-lancéolées ou simplement lancéolées, comprimées à la base et finissant en pointe plus ou moins aiguë. Elles présentent une nervure médiane déprimée sur la face interne et saillante; sur la face externe de nombreuses veines longitudinales symétriques avec la nervure médiane des deux côtés, très distinctes dans certaines espèces ; mais dans d'autres à peine sensibles. Les feuilles ont généralement une texture coriace et sont d'un vert brillant dessus, plus pâle en dessous. Quelques espèces comme l'*O. grande*, ont des feuilles ovales lancéolées coriaces d'un vert plus foncé et dans presque toutes les espèces les pseudo-bulbes ont le feuillage acquérant une teinte pourpre, quand il est exposé aux rayons directs du soleil.

L'inflorescence consiste en une tige se terminant en un racème simple et une panicule branchue. Les fleurs sont produites sur un pédoncule avec des bractées engainantes à la base en forme de bateau, triangulaires ou écailleuses. Les fleurs sont placées alternativement et de façon distique sur le rameau souvent en forme de zigzag à son extrémité. Dans presque toutes ces formes qui ont un racème simple, les fleurs sont d'un côté tournées vers le spectateur, et celles placées de l'autre côté sont tournées dans la direction opposée, mais dans les tiges branchues, elles sont presque toutes tournées dans le même sens, c'est-à-dire vers la lumière.

Le genre Odontoglossum a été créé par Humboldt et Kunth. D'après une espèce trouvée au commencement de ce siècle par Humboldt près de Jaen, dans le nord du Pérou, et décrite dans leur *Nova Genera et Species Plantarum*, sous le nom d'*Od. epidendroides*, espèce qui paraît inconnue à la science moderne, sauf par un fragment conservé dans l'herbier de Berlin. Diverses formes alliées ont été depuis introduites, et quelques-unes ont été distribuées sous le nom d'*Od. epidendroides* (1),

(1) Rchb. in Xen. Orch. I. p. 59.

mais leur identité avec le type a été discutable dans toutes les circonstances. Le nom Odontoglossum signifie dent et langue, du grec, ὀδοῦς ὀδόντος (odous odontos) une dent, et γλῶσσα (glossa), langue, labelle en terminologie orchidéenne, par rapport au labelle et à ses callosités, qui dans la plupart des espèces ont des projections en forme de langue près de la base du labelle.

Le genre, tel qu'il est circonscrit actuellement, comprend 60 à 70 espèces connues ; beaucoup d'entre elles sont très polymorphes. Les déviations du type (1) consistent principalement dans la forme de la fleur, la forme des segments floraux, dans leur coloris.

Outre les espèces reconnues, et par suite du mélange de quelques-unes d'entre elles dans leurs pays d'origine (2) des formes mules dont le nombre est indéfini ont fait leur apparition parmi les importations des espèces dont elles sont évidemment dérivées. Ces hybrides méritent une étude attentive, car dans l'état encore très imparfait de nos connaissances des limites de la distribution géographique des Odontoglossum et la connaissance plus imparfaite encore de la vie des insectes dans leur région, il ne faut pas espérer donner aucune explication intéressante de leur origine d'après les faits actuellement accumulés, et établir une loi générale à leur sujet. Il est curieux toutefois de noter que malgré les recherches de Darwin, Muller et autres (3) qui ont singulièrement modifié notre croyance sur la « fixité de l'espèce », l'apparition première de ces Odontoglossum hybrides fut pour beaucoup d'orchidologistes une surprise et un problème. Ils firent d'abord leur apparition petit à petit

(1) On entend généralement par le type, la forme qui fut découverte la première et ensuite conservée dans les herbiers, forme avec laquelle on compare les plants de la même espèce. Il est évident que dans ce sens le type, étant très probablement plutôt une découverte accidentelle qu'une forme choisie, peut ne pas être un bon représentant de l'espèce. Nous avons employé le terme type dans ces pages plus fréquemment dans le sens plus large représentant convenablement l'espèce ou la variété entière.

(2) Ainsi l'*Od. Lindleyanum* se rencontre avec le *Od. crispum*, *Od. Pescatorei*. *Od. luteo purpureum* et *Od. odoratum*. *Od. odoratum* est mêlé à l'*Od. crispum* et *Od. luteo purpureum*, l'*Od. triumphans* avec l'*Od. Pescatorei* et l'*Od. crocidipterum* *Od. Rossi* avec des *maculatum* et *Od. nebulosum*, et il y a d'autres exemples.

(3) De même que la remarquable définition de l'espèce par le grand naturaliste français Lamark (1744-1829) citée par le professeur Duncan dans une adresse à la Linnœan society de Londres au meeting américain de 1884 que nous reproduisons « une collection d'individus semblables produits par d'autres individus semblables constituent l'espèce ». Cette définition est étroite, car chaque création vivante ressemble *presque* à celles qui l'on produite. Mais que l'espèce soit existante, ce n'est pas exact, car on ne peut la distinguer par des caractères invariables. Les espèces ont seulement une constance en relation avec la durée des circonstances dans lesquelles les individusont vécu.

au jour et reçurent des noms distincts principalement du professeur dont l'autorité était invoquée (1). Mais au fur et à mesure que les importations devinrent plus nombreuses et plus fréquentes, le nombre des mulets augmenta par la même raison, de telle sorte que réunis ils formèrent une classe très nombreuse, si nombreuse, en effet, qu'en appliquant des noms spécifiques à une série d'hybrides si compliquée on a jeté la nomenclature des Odontoglossum dans la confusion la plus inextricable, confusion aggravée par la résistance de certains écrivains et plus encore d'horticulteurs irresponsables à reconnaître la polymorphie des espèces et à persister à donner des noms spécifiques à des formes indigènes de pareille distinction. (*A suivre.*)

UN BIVOUAC NOCTURNE

DANS LA

FORET VIERGE DE L'AMÉRIQUE CENTRALE

(Extrait de la *Belgique horticole.*)

Le Botaniste-voyageur n'a pas à se plaindre d'une vie trop monotone; la nature tropicale lui fournit amplement des changements de toutes sortes : aujourd'hui au port de mer, dans la région torride, il emballe, à la sueur de son front, les plantes qu'il vient d'apporter ; demain, il campe à dix mille pieds d'altitude, exposé à la gelée. Le matin, c'est un soleil flambant, le soir, c'est une averse torrentielle; ces alternatives, par lesquelles il passe, lui procurent un agrément suprême. Car, malgré les peines qu'il se donne, les privations qu'il endure, il aime son métier, tel qu'un chasseur au chamois qui ne consentirait jamais à changer son genre de vie contre un autre plus aisé. Seulement il a le droit de demander que les travaux qu'il entreprend au nom de la science, et pour elle, lui rapportent les moyens nécessaires de

(2) Reichenbach qui ne paraît pas toutefois avoir attaché grande importance à ces noms au point de vue scientifique, car il dit : Fur var. le Cini.

pouvoir se payer, au retour d'une longue et parfois périlleuse excursion, les commodités et le confort désirables.

Heureux quand il rentre ingambe au logis! Le matin, à son départ, il peut se demander si le soir ne le verra pas rentrer éclopé ou atteint des germes d'une maladie qui ne pardonne pas.

Je veux raconter aujourd'hui un épisode des plus fréquents dans les voyages : un campement de nuit dans la forêt vierge. Que le lecteur soit prévenu ; il ne s'agit que du récit simple et exact des faits dont j'ai été témoin ; les aventures à sensation, les descriptions poétiques et enthousiastes en sont exclues.

Nous sommes au milieu de la saison sèche, dans la forêt, sur un plateau à 5,000 pieds au-dessus de la mer, au bord d'un précipice (barranca) au fond duquel mugissent continuellement les flots d'une rivière assez importante.

Je viens d'arriver là avec ma petite bande d'Indiens qui, comme moi, après avoir marché et travaillé toute une journée, sont très éreintés et, qui plus est, sont pourvus de cet appétit qu'on dit le meilleur cuisinier du monde. Aussi en est-il besoin, car les provisions qui nous restent ne sont pas de nature à remplacer un dîner chez Véfour. De la viande salée, séchée, vieille d'une semaine, aromatisée de la sueur du porteur, du riz, souvent moisi par l'humidité de la forêt, enfin, en cas de luxe extraordinaire, du café, parfois torréfié et moulu une huitaine de jours à l'avance : voilà les friandises qui vous attendent. Et encore les préparatifs se font-ils avec une certaine solennité. Ce qui n'empêche pas que les personnes délicates, dont une extrême propreté semble être l'apanage, feraient bien de s'écarter pour ne pas voir la grande marmite toute luisante de vieille graisse que l'Indien-cuisinier, malgré sa prétention d'être des plus propres, nettoie superficiellement avec le dessous de sa chemise. La viande coupée et le riz, pour être lavés, passent par une demi-douzaine de mains des plus sales avant de disparaître pêle-mêle au fond de la marmite.

L'habitude est une seconde nature, dit-on ; rien de plus vrai ; on se fait vite à ce genre de vie. Après avoir sorti des sacs les trésors récoltés aujourd'hui et après les avoir soigneusement arrangés par terre pour être repris à notre retour, je m'assieds avec le bien-être d'un gros rentier, au pied d'un chêne gigantesque, dans une niche formée par deux énormes lianes, juste en face du pot-au-feu. Là, je m'occupe de l'esquisse d'une fleur encore fraîche. A mon côté, se trouve assis mon guide, qui, dans le sentiment de sa dignité de chef de troupe, ne s'abaisse jamais à faire le moindre travail. Il me demande les qualités médicinales des plantes récoltées aujourd'hui et, détournant la tête, il sourit avec incrédulité quand je lui dis que ces plantes se cultivent dans mon pays uniquement pour leurs belles fleurs. « Les étrangers, me dit-il, sont toujours prêts à nous tromper et cependant nous savons très bien que les médecines, qu'ils nous font payer si cher, viennent de nos bois et que des cuirs de bœufs que nous vendons pour rien, ils font de jolies étoffes et des habillements. »

N'ayant presque pas fermé l'œil les nuits passées, je finis par m'endormir sur mon dessin malgré le bavardage de mon voisin, jusqu'à ce que le cri, toujours le même, du cuisinier : « Don Ricardo, ja esta ! la comida » (Monsieur Richard, le manger est tout prêt), me fait réveiller en sursaut.

J'emplis du « cuacho » (viande et riz cuits ensemble) mon assiette de fer-blanc. Dès la première bouchée, je me dis que l'écorce de chêne préparée avec de la graisse rendrait à peu près le même service. Quant au goût, on ne perdrait rien au change. Avant que j'aie fini ma portion, mes compagnons ont vidé toute la marmite et se lèchent les lèvres d'un air tout satisfait. A la fin, cependant, mes pauvres dents civilisées viennent à bout de ce cuir d'un nouveau genre. Je choisis ensuite un endroit convenable pour y tendre mon hamac, autant que possible entre deux arbres où se trouve interposé quelque Chamædorea dont la couronne repose au-dessus de ma tête et soit à la portée de ma main pour pouvoir, en la secouant, chasser les moustiques qui pullulent d'habitude dans le voisi-

nage des cours d'eau. Cela se fait en autant de temps qu'il en faut pour l'écrire. En un clin d'œil, je m'y trouve installé, étendant et repliant tour à tour mes membres fatigués, fumant ma pipe et me livrant, après une journée rude mais bien remplie, à une sieste tout aussi bien méritée.

Quel bienfait du Ciel que le hamac! Que deviendraient les collecteurs sans cette précieuse découverte qui est due, sans doute, au grand-père Adam. Par collecteurs, j'entends parler des vrais voyageurs-pionniers et non pas de ces Messieurs qui ne quittent jamais leur hôtel et qui se font servir par des Indiens.

Enfin, je me trouve dans une situation des plus confortables. Tous mes « muchachos » sont venus s'asseoir tout autour de moi et bientôt il s'engage une conversation fort intéressante. Je leur parle de la situation géographique de l'Europe, dont ils ne se rendent pas compte, de nos hivers avec leurs énormes amas de neige, de nos cours d'eau qu'il est parfois possible de traverser sur la glace, de nos étés avec leurs longs jours et des contrées polaires où il y a alternativement des jours et des nuits de six mois. Les uns m'écoutent, la bouche grande ouverte, et s'estiment heureux de ne pas avoir à travailler à la journée dans ces pays-là ; d'autres sourient malicieusement et me font comprendre par des signes qn'ils approuvent fortement que je trompe ces imbéciles par de pareilles balivernes. (*A suivre.*)

CORRESPONDANCE

Monsieur G. Mantin, un des grands prix (1) de l'horticulture à l'Exposition nniverselle, nous adresse la lettre qu'on lira ci-dessous, et qui n'était, nullement destinée à la publicité. Son signataire voudra donc bien nous excuser si, malgré son caractère intime, nous nous sommes cependant décidé à la

(1) Pardon! C'est un *lapsus calami*. M. Mantin n'ayant eu qu'une médaille d'or, le lecteur voudra bien lire : un des grands prix... sacrifiés.

publier. C'est dans l'intérêt de notre ami : Peut-être, en effet, se trouvera-t-il, parmi nos lecteurs, un somnambule extra-lucide, ou tout simplement un homme clairvoyant qui se chargera de nous donner la clef de l'enigme qui nous est posée. Quant à nous, comme on dit vulgairement : nous donnons notre langue au chat. G.-L.

Paris, 17 novembre 1889.

Mon cher Godefroy,

Je vous avoue que je suis de plus en plus embarrassé et étonné par les événements, au fur et à mesure qu'ils se déroulent. Vous devinez pourquoi, n'est-ce pas? Je ne vous apprendrai, en effet, rien de nouveau en vous disant que l'Exposition de 1889 n'a été pour moi, à mon point de vue personnel, qu'une succession ininterrompue de désillusions ; vous avez vous-même relevé, et dans des termes réellement trop élogieux pour que ma modestie n'ait pas eu quelque peu à en souffrir, l'injustice du sort à mon égard; il est vrai que le sort n'était peut-être pas tout à fait seul à agir en cette affaire.

Si encore les choses en étaient restées là! Mais vous allez voir que non.

Vous savez ce que les différents jurys ont fait de moi et de mes Orchidées. Vous serez peut-être curieux de savoir ce qu'en pensent messieurs les jurés. Eh bien! chose étrange, et ce que je ne pourrais croire si je ne l'avais moi-même lu et entendu, messieurs les jurés sont, sur ce point spécial, en complète contradiction avec les jurys.

Oui, mon cher Godefroy, c'est ainsi! Les jurés de la classe 83 et du groupe IX que j'ai eu l'avantage de voir ou qui ont bien voulu m'écrire se sont récriés, *spontanément et unanimement*, avec une aussi réelle que tardive énergie, contre la décision qui a été définitivement adoptée à mon égard; tous, sans exception, l'ont trouvée absurde, injuste, ridicule, pitoyable, regrettable, etc., que sais-je? (Oh! tous les adjectifs des vocabulaires français, voire même belges, y ont passé.) Il n'est pas jusqu'aux membres du jury supérieur,

chargés d'y défendre les intérêts du groupe IX, qui, certainement, au cas où j'aurais eu l'honneur de les rencontrer, n'eussent probablement protesté non moins spontanément et non moins unanimement contre les injustices, les passe-droits, les erreurs, les équivoques, etc., dont j'ai été victime. (Cette fois, nous épuiserions sans doute tous les substantifs des lexiques les plus extravagants.)

Explique qui pourra cette anomalique contradiction. — Pour moi, j'y renonce.

Aussi bien, c'est un mystère, paraît-il. C'est du moins ce que m'affirmait récemment l'un de ces messieurs du jury. A la bonne heure, voilà une explication ; et une commode surtout. Un mystère ! Chut !... Quelque chose, sans doute, comme le pendant de la disparition de M. Gouffé... ou plutôt de ses assassins. Sans être aussi tragique, mon cas ne laisse pas que d'être fort drôle ; et l'on pourrait facilement, si besoin était, intituler cette petite comédie-proverbe de notre exposition locale du Trocadéro : *Le lâchage de M. Mantin*, avec ce joli sous-titre : *Disparition des lâcheurs.*

Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il y a eu un lâchage (hélas !) et par conséquent des lâcheurs (holà !), et puisque je suis en train de conjuguer et de décliner ce joli mot, je puis bien ajouter, en m'inspirant de la sagesse des nations légèrement : *A lâcheurs, lacheur et demi* — je dirai même, si vous voulez : *lâchera bien, qui lâchera le dernier*. Nous verrons bien. Au surplus, qui vivra, verra ; et à bon entendeur, salut.

En somme, n'est-ce pas que tout cela serait réellement comique, dans le fond, s'il ne s'agissait que de ma modeste personne ?

Mais, malheureusement, il y a autre chose et *on* n'y a rien vu et *on* n'en a rien compris.

Non, voyez-vous, mon cher ami, le vrai coupable, c'est moi ! Ce sont aussi mes pauvres orchidées, qui sont venues, les imbéciles, jeter une note dissonante au milieu de l'ac-

cord parfait qui accompagnait le touchant concert de nos excellents voisins dans le charmant petit commerce que vous savez qu'ils sont venus faire aux nez et aux barbes de messieurs les Français, mes compatriotes, nés certainement moins malins qu'au temps de feu Boileau.

N'empêche que je suis tout disposé à donner la forte somme (je n'irai pas jusqu'à 10,000 fr., taux Gouffé, rassurez-vous) à qui pourrait ou voudrait bien me donner des renseignements précis touchant le mystère qui plane sur cette ténébreuse affaire, destinée à prendre place assurément, avec ses horribles détails, dans les fastes des causes célèbres de l'horticulture. Je ne désespère même pas de voir un jour naître une complainte destinée à narrer à la postérité cet insondable mystère.

Maintenant, pour parler sérieux, excusez, mon cher ami, ma curieuse indiscrétion qui n'a pas craint de gaspiller longtemps des instants aussi précieux que les vôtres, en vous entretenant d'une question absolument futile.

Je ne me le serais, du reste, pas permis, soyez-en persuadé, si je n'avais vu combien vous avez pris à cœur, dès le début de l'Exposition, le succès particulier de ma collection, et par cela même l'encouragement à donner aux amateurs d'horticulture français actuels et surtout et finalement la suprématie de notre pays, dans cette branche de l'activité humaine, comme dans tant d'autres.

Mais en voilà assez, n'est-ce pas, sur ce pitoyable sujet. — Un lâchage de première catégorie ne peut être expliquable qu'accompagné par un enterrement de première classe.

Donc — *De profundis! Amen! — Requiescam in pace!*

J'espère aller bientôt vous serrer la main à Argenteuil. En attendant, je me dis, mon cher maître et ami, bien cordialement à vous.

Georges Mantin.

Propriétaire-gérant : Godefroy-Lebeuf. — Imp. Paul Dupont (Cl.) 57.1.90



G. MANTIN


Jeanne Koch, ad nat. del.

Chromolith. G. Severeyns.

LÆLIA PUMILA

COLLECTION DU LUXEMBOURG

LES AMATEURS D'ORCHIDÉES

GEORGES MANTIN

La collection la plus récemment formée parmi les collections françaises d'Orchidées est celle de M. Mantin. On peut affirmer avec certitude qu'elle est de beaucoup la plus complète. Elle ne se compose pas seulement de ces plantes à fleurs brillantes qui sont cultivées par tous les amateurs, mais aussi des espèces rares qui ne sont peut-être représentées que dans quelques collections anglaises ou au Jardin botanique de Kew. Aucun jardin botanique français, le Muséum lui-même, ne peut lutter avec la collection d'Olivet. M. Mantin est un amateur passionné, et le Pleurothallis le plus microscopique a autant de charmes pour lui que le plus majestueux des Cattleya. C'est que M. Mantin étudie les plantes la loupe à la main : il en connaît les organes les plus cachés et y découvre des beautés qui échappent à l'observateur superficiel. Il faut avoir suivi les présentations, si mal récompensées, qu'il a faites à l'Exposition universelle pour se douter de l'importance de la collection et de la valeur des sujets qui la composent. La réunion de pareilles raretés a exigé beaucoup de soins et a exposé M. Mantin à bien des surprises désagréables et à bien des déboires. Il a reçu les mêmes plantes sous dix noms différents, et il a dû beaucoup tâtonner pour trouver l'emplacement que chacune d'elles doit occuper : pour les plantes peu connues, il y a, pour trouver la place qui leur convient, peu de données et tout est à expérimenter. En rapports

avec les amateurs du monde entier, M. Mantin a réuni une quantité énorme de matériaux qui lui permettront de publier enfin le dictionnaire qu'il prépare; le manuscrit complet de ce dictionnaire était prêt, la valise qui le contenait a été volée. Il y avait de quoi désespérer un amateur moins zélé. M. Mantin s'est remis immédiatement au travail, se félicitant presque d'un accident qui lui permettait de refaire son dictionnaire sur de nouvelles bases.

M. Mantin a été depuis quelques années un de mes meilleurs protecteurs ; c'est dire combien je suis heureux de le présenter à mes lecteurs.

NOUVEAUTÉS ET PLANTES INTÉRESSANTES

CYP. LEEANUM M. VALLERAND

Il faut s'attendre à voir naître bon nombre de Cypripediums hybrides obtenus par divers semeurs par le croisement des mêmes parents. Il est également naturel de voir les semeurs se servir de plantes ayant des mérites particuliers laissant supposer que leur progéniture héritera des qualités des parents. Le croisement du *C. Spicerianum* et de *l'insigne* était tout indiqué, aussi connaissons-nous déjà trois plantes issues de ce croisement; *C. Leeanum*, *C. Leeanum superbum*, *C. Leeanum Masereellianum*; et la nouvelle variété *C. Leeanum Mr Vallerand* qui forme le quatrième de la série. Cette nouvelle venue est le résultat du croisement entre *l'insigne var. M. Nilson* et *C. Spicerianum*. Elle se distingue à première vue des autres *Leeanum* par la forme du pavillon, ou sépale supérieur qui est en cornet très accusé au lieu d'être presque plat comme celui des autres *Leeanum*. En un mot, elle conserve le caractère si saillant du *Spicerianum*. De même que le *Leeanum superbum*, elle a le pavillon presque entièrement blanc sauf les macules violacées du tiers inférieur du sépale et la teinte verdâtre de la base. Les pétales sont ondulés sur

les bords comme dans le Leeanum et le sabot est identique. Le staminode est plus régulièrement jaune buffle et la teinte générale de la fleur est plus jaune. Le feuillage est bien plus érigé, plus robuste, plus coriace et plus large ; à cette plante, on ne peut donner d'autre nom que celui de C. Leeanum M. Vallerand, du nom de l'obtenteur, jardinier à Bougival.

CYPRIPEDIUM MINERVA N. HYB.

C'est un nouveau Cypripedium hybride obtenu par M. R. H. Measures des Woodlands, Strentham entre le C. venustum et C. Harrisianum elegans, le premier est la plante femelle. Cette combinaison ne paraît pas avoir été effectuée auparavant, c'est pourquoi je propose de lui donner le nom ci-dessus. Comme beaucoup d'autres hybrides, il est assez intermédiaire entre les parents, quoique l'influence du C. venustum soit plus apparente. La feuille ressemble beaucoup à celle du venustum comme forme et coloris, mais les dispositions des tessellatures sont très semblables à celles de l'Harrisianum et présentent comme lui des séries de lignes étroites, irrégulières. Les marques foncées si caractéristiques dans le C. venustum sont presque complètement absentes dans cette nouveauté, sauf sur les jeunes feuilles. Le pédoncule est marron pourpre et pubescent, la bractée est grossièrement dentée et a moitié aussi longue que l'ovaire et légèrement striée de marron pourpre foncé. Les sépales ressemblent beaucoup à ceux du venustum, mais le sépale supérieur a une bande de pourpre au centre et quelques autres traces de la même couleur vers la base. Les pétales, le labelle et le staminode ressemblent beaucoup à ceux du venustum comme forme. Les pétales ont une jolie teinte marron poupre clair, avec des nervures verdâtres, la nervure moyenne est pourpre très foncé, de même que les nervures latérales de la moitié de chaque pétale vers

la base. La labelle est marron pourpre foncé sur la face, les nervures ressemblent beaucoup à celles du venustum, les taches sur les lobes latéraux sont grandes et les marques de l'intérieur du labelle très jolies. Le staminode est pourpre brunâtre, légèrement marbré d'une teinte plus pâle, le tout est d'apparence très brillante. Les diverses modifications mentionnées sont naturellement dans la direction du C. Harrisianum, hybride lui-même entre le C. barbatum et le C. villorum, de sorte que trois espèces sont en jeu dans la parenté de la nouveauté actuelle.

R.-A. ROLFE,
Herbarium Kew.

LES NOUVEAUTÉS DE 1889

L'année qui vient de s'écouler a été assez pauvre en nouveautés et l'Exposition nous a révélé bien peu de plantes absolument nouvelles. Nous ne pouvons guère ranger dans cette catégorie les Phajus Humbloti que M. Crousse a exposés puisqu'ils étaient connus depuis plusieurs années quoique fleurissant pour la première fois en France ; il en est de même du Cypripedium Rothschildianum de M. Bleu, des Cattleya Mossiœ Rothschildiana, Phalœnopsis Duchartrei, Saccolabium Hardyanum et autres plantes que les horticulteurs nomment pour les besoins de la cause et dont les noms ne subsistent que l'espace de temps nécessaire pour les vendre. L'Angleterre ne paraît être guère mieux partagée si nous excluons les hybrides d'obtention anglaise. Les véritables espèces se comptent par unités.

Au premier rang nous devons placer le Lælia autumnalis alba, plante mise au commerce par MM. Veitch et Sons, qui est déjà représentée dans quelques collections françaises. Il

était tout naturel de prévoir que ce cas d'albinisme se présenterait dans les autumnalis comme il s'était présenté dans les L. anceps, mais comme pour cette dernière espèce, les Lælia autumnalis alba paraissent se rencontrer en certain nombre dans une localité non dévoilée.

Les Anglais mettent aussi au nombre de leurs introductions de l'année le Lælia præstans alba, nous pouvons revendiquer pour nous l'introduction par Binot, du Lœlia pumila alba, qui a fleuri récemment dans la collection de M. Finet à Argenteuil. Le Miltonia Blunti Lubbersiana de M. Duval du Tertre près St-Briac n'est pas une nouveauté de l'année puisque la plante a également fleuri depuis deux ou trois ans en Belgique, mais elle est si rare qu'on me pardonnera de la réunir aux plantes de 1889.

MM. Sander et Cie ont importé le Grammatophyllum Measuresianum, plante qui n'a pas encore fleuri mais qui a été déterminée à Kew sur des échantillons secs. Une des nouveautés les plus remarquables a été la plante exposée par MM. Seeger et Tropp au Trocadero : le Dendrobium nobile album. Les Odontoglossum Wendlandianum et Hunnewellianum sont des introductions de Sander qui ne paraissent pas encore connues en France.

MM. Low ont introduit les délicieux Vanda Amesiana et Kimballiana, le rare Phalœnopsis gloriosa et le P. Schilleriana alba.

Le Sobralia xantholeuca alba de MM. Veitch et Sons est une introduction de premier ordre, il en est de même du très beau Miltoniopsis vexillarium Leopoldii de M. Peeters, que nous avons admiré au Trocadero.

Le nombre d'hybrides excellents augmente chaque année, et le temps est proche où ces plantes seront plus nombreuses que les espèces naturelles. Est-ce un bien ? oui, puisque c'est un progrès, mais gare la confusion ; et nous ne sommes pas seul à pousser un cri d'alarme.

Le genre Cypripedium est déjà bien embrouillé, je me demande dans dix ans ce qu'il sera devenu. Quand les milliers de semis de M. Jolibois et Bleu auront produit des fleurs, il ne sera pas facile de nous y reconnaître en France, surtout si nous ajoutons à ces plantes les hybrides à l'état d'embryon que l'on rencontre un peu partout chez nous. En commençant par eux je prends le taureau par les cornes. M. Jolibois a exposé une série de plantes dont les parents sont assez obscurément spécifiés. Nous en reparlerons.

M. Page de Bougival a obtenu les C. Seegerianum, C. Pitcherianum, C. Pageanum. M. Cappe du Vésinet a exposé le joli Cypripedium Cappei hybride du Spicerianum et du Dauthieri, intermédiaire entre ces deux espèces avec plus des caractères du Spicerianum. MM. Masereel et Cie ont mis au commerce le très beau C. Vervaeti hybride dans le genre du Leeanum, mais très supérieur à cette dernière plante.

J'oubliais le Cypripedium obtenu par M. Jolibois, de la fécondation de deux plantes non correctement notées et qui s'est trouvé être une plante presque semblable au C. grande. Cette obtention a été une désillusion pour notre ami qui croyait avoir obtenu un croisement entre un Selenipedium et un Cypripedium. Ce genre de croisement ne paraît pas avoir encore réussi et je me demande si nous ne devons pas nous féliciter de voir des barrières élevées contre les hardiesses de Messieurs les fécondateurs artificiels.

MM. Drewett o Drewett de Riding Mill on Tyne, ont obtenu le C. Beatrice × Lowi × Boxalli. Le C. Morganiæ de Burford'Lodge est une belle forme distincte obtenue par sir Trevor Lawrence. MM. J. Veitch ont exposé les C. Niobe (Spicerianum × Fairieanum), C. Galatea majus (Harrisianum × Chantini) est un gain de M. Ballantine. C. nitidissimum de M. Haywood est une plante aussi vigoureuse que ses parents les C. caudatum et conchiferum.

Des hybrides d'un plus grand intérêt à cause de la difficulté que leur obtention présente pour les amateurs sont les

gains de M. Veitch : Cymbidium eburneo Lowianum, croisement entre le Cymbidium eburneum et le Lowi comme le nom l'indique ; Lælio Cattleya aurora et L. C. Cassiope sont deux plantes très jolies ayant du sang de L. pumila. L. Victoria-Denbrobium euosmum leucopeterum, Lælio-Cattleya Pallas sont également des obtentions de Seden. Nous ne pouvons guère mieux terminer cette nomenclature que par le Lælia-Cattleya Digbyana Mossiœ que nous avons figuré dans le courant de 1889.

Il faut en faire notre deuil, mais nous devons nous attendre à voir le nombre des espèces nouvelles diminuer et celui des hybrides augmenter dans des proportions extraordinaires. Non pas parce que les pays explorés ou inexplorés ne recèlent plus d'espèces nouvelles, mais parce que le nombre des semis est aujourd'hui infini et que les recherches que nécessitent les introductions nouvelles sont coûteuses et pleines de déboires. Il faut rendre justice à Sander, il a pendant les dix années qui viennent de s'écouler fait briller de l'éclat le plus vif les introductions nouvelles et il tiendra une des places les plus importantes dans l'histoire de l'introduction des plantes à notre époque. Aujourd'hui ses serres sont encombrées et avant de se lancer dans de nouvelles recherches, il doit écouler le stock immense de plantes qu'il possède.

Il se peut, du reste, qu'un nouvel introducteur plus libre de ses mouvements se mette à la recherche des plantes nouvelles. Immenses sont encore les régions que le collectionneur n'a pas encore parcourues. Il faut, pour ne pas désespérer, tenir compte du mode de végétation des Orchidées dont les espèces se rencontrent groupées dans des localités peu étendues. Il reste encore bien des îles dans les mers du sud où jamais le collecteur n'a posé les pieds. Nous n'avons pas la prétention de connaître Borneo, Mindanao, Sumatra, Java, les Célèbes, pour ne citer que les îles les plus importantes. Les montagnes du Laos, du Tonkin, de l'Annam, du Siam, de

la haute Birmanie n'ont jamais été parcourues d'une façon sérieuse.

Stanley ne nous a encore rien dit de la flore de l'Afrique centrale, et Madagascar n'a pas encore été complètement explorée. En Amérique, bon nombre de plantes connues de la science n'ont pu être introduites à l'état vivant. Le Mexique, les républiques de l'Amérique centrale, les Andes Vénézuéliennes et les Andes du Pérou, de la Bolivie, de l'Equateur, de la Colombie, voient croître plus d'espèces que nous n'en connaissons, soyons-en convaincus.

Qui aurait dit, il y a dix ans, que le Vanda Sanderiana pouvait exister ! Allons, il y a encore de la marge pour les jeunes.

LES ODONTOGLOSSUM

Traduit du *Manual of Orchidaceous plants*, de James Veitch et Sons.

(*Suite.*)

Les faits suivants viennent confirmer notre manière de voir : Tout d'abord on a observé que dans les hybrides naturels, il est fort rare que deux plantes venues dans des importations différentes, quoique apparemment sorties des mêmes espèces et se ressemblant suffisamment pour être appelées du même nom, soient identiques. Il ne faut pas s'étonner de ce fait. C'est depuis des siècles que les agents qui ont servi à créer ces hybrides et les polymorphismes ont été produits et ont depuis des siècles été mis en œuvre. Il est arrivé certainement qu'un bon nombre de ces formes aussi bien celles que nous connaissons que celles qui seront introduites plus tard, ne sont pas des intermédiaires directs de deux espèces distinctes ni de deux types primitifs, mais sont nées de leur progéniture mélangée, génération compliquée encore par des croisements accidentels avec l'une ou l'autre des formes hybrides. Aussi avons-nous actuellement un certain nombre de formes « confluentes par séries » dont les deux extrêmes sont trop largement séparés pour que l'intervalle qui les sépare puisse être rempli par une, deux ou même un plus grand nombre de formes.

Comme exemple de la théorie que nous émettons, nous prendrons le groupe *Odorato-crispum* (1) dont l'*O. Andersonianum* est une forme bien connue.

Quand, en 1867, cet Odontoglossum fit son apparition, il paraissait distinct de ses deux parents supposés, quoique approchant, d'après son aspect général et sa forme, plutôt de l'*Od. crispum* que l'*O. odoratum*. En même temps que les importations de ces deux espèces se multipliaient, des formes nouvelles mais également hybrides étaient introduites mais pas une peut-être n'était identique avec la forme originale de l'*O. Andersonianum*, mais bon nombre lui ressemblaient suffisamment pour recevoir le même nom : une d'entre elles recevant de temps à autres un nom de variété distinct pour indiquer quelques minimes caractères différentiels. Les formes sont devenues si variées que l'intervalle qui sépare l'*Odontoglossum crispum* type de l'*Od. Andersonianum* original est aujourd'hui rempli par une série de formes dont les unes se fondent dans l'espèce et les autres dans le type le plus distinct de l'hybride supposé. Et il en est tellement ainsi que les formes connues sous le nom de *Ruckerianum*, *Jenningsianum*, *limbatum*, etc., sont actuellement intimement réunies par des membres intermédiaires, aussi est-il impossible de dire où s'élève le mur qui les divise.

Et il en est de même des formes qui descendent du croisement supposé opposé, c'est-à-dire *crispo-odoratum*, groupe qui se rapproche beaucoup plus de l'*Od. odoratum* que de l'*Od. crispum* comme apparence générale et forme de fleurs. Certaines de ces fleurs, quand elles firent leur apparition reçurent les noms de *baphicanthum*, *hebraïcum*, *deltoglossum*, *latimaculatum*, etc., mais elles sont aujourd'hui plus ou moins réunies par un nombre de membres intermédiaires qui ont fait leur apparition depuis et qui se fondent dans l'une ou l'autre des formes nommées et présentent une série dans laquelle les segments floraux vont en s'élargissant graduellement jusqu'à ce que les formes étroites de l'*O. Andersonianum* soient approchées de très près, quoique les taches et la couleur des segments soient généralement différentes. La même gradation dans le changement de la forme s'observe également dans les callosités du labelle, dans les ailes et les vrilles de la colonne ; les organes se différencient peu d'abord de ceux des parents supposés, se modifient jusqu'au moment où ils sont absolument intermédiaires entre ceux des deux parents.

Enfin comme dernier exemple, mais un des plus importants à cause de sa grande complication, nous citerons le groupe des *Odorato-luteo purpureum* dont la première forme connue fut l'*O. mulus* qui, quoique intermédiaire, a en même temps le port et l'aspect de l'*Od. luteo-purpureum*. *O. mulus* fut suivi par d'autres formes nommées *Hinnus*, *cuspi-*

(1) Nous employons comme de juste ces termes et autres du même genre comme supposition seulement, car il est impossible de savoir dans quel sens le croisement a été effectué.

datum, *sceptrum*, *facetum*, *Vuylstekeanum* et ces plantes en même temps que d'autres polymorphismes connus dans les cultures sous le nom d'*hystrix, radiatum, lyroglossum* sont toutes plus ou moins réunies, par d'autres formes dans les cultures : l'ensemble formant une série si confluente qu'il n'est resté aucun doute sur celui des parents supposés dont sont dérivés les caractères prédominants.

Il me paraît inutile de citer d'autres exemples, quoiqu'il serait facile de le faire. Ceux-ci suffisent pour faire voir clairement qu'il y a dans les Odontoglossum un nombre d'hybrides naturels ou de polymorphismes probablement des deux qui sont dérivés de plusieurs types primitifs ou d'après le langage vulgaire d'espèces auxquelles ils ressemblent plus ou moins et dont les formes les plus divergentes sont reliées par des membres intermédiaires qui se réunissent dans quelques cas en séries confluentes. Dans la nomenclature des Odontoglossum, le plus simple nous paraît être de placer ces formes après l'espèce dont elles se rapprochent le plus. Ce plan est exposé à des critiques, mais il présente l'avantage de réunir un certain nombre de formes alliées qui, si elles étaient décrites sous des noms séparés, laisseraient subsister la confusion actuelle (1). Nous devons ajouter que d'autres formes supposées d'origine hybride, connues actuellement comme spécimens uniques ou limitées à deux ou trois formes, se ressemblent de très près, quoique dans certains cas, voisines d'un des parents supposés ne sont pas rapprochées de ce parent par un nombre de membres intermédiaires assez élevé pour nous permettre de les placer à la suite de ce parent comme une simple variété. Elles doivent, en conséquence, conserver le nom indépendant qui leur a été donné au moins jusqu'au jour où l'intervalle qui les sépare des parents supposés aura été comblé par des découvertes ou des introductions futures.

Les Odontoglossum sont confinés dans la région montagneuse de l'Amérique tropicale qui s'étend du 15° de latitude sud au 20° de latitude nord. On ne les rencontre également

(1) Ceci n'est pas sans précédent : *Cypripedium Stonei platytænium* a été reconnu comme un hybride naturel entre *C. Stonei* et *C. superbiens*, mais ressemble tellement davantage au premier qu'au second que l'on n'a jamais pu faire perdre l'habitude de le regarder comme une variété du *C. Stonei*. En ce qui concerne les Odontoglossum, Reichenbach remarque dans sa description de l'*Od. macrospilum* qu'il a écrite dans le *Gardeners' Chronicle*, XXIV (1885) p. 70 : « Certains orchidophiles pensent que je considère toutes les plantes douteuses comme des hybrides; mais nous ne savons rien à ce sujet et j'abonde dans le sens de ceux qui pensent que partie d'entre elles sont des variétés. »

que sur des chaînes de montagnes particulières, dans ces limites, de telle sorte que quoique dispersés sur une immense distance dans un sens, ils sont confinés dans un espace relativement étroit dans l'autre. Leur extrême limite au sud est au point où les Grandes Cordillères des Andes commencent à se rapprocher après avoir formé le plateau élevé du Pérou et de la Bolivie et où l'on commence à percevoir des changements dans les conditions climatologiques de la région des Andes.

L'Odontoglossum qui croît le plus au sud actuellement est l'*Od. compactum* (Rchb, in Gard. Chron. III 1875, n° 492) qui se rencontre sur un sommet élevé près de Cuzco appelé Las Tres Cruzes. A partir de Cuzco allant vers le nord jusqu'à Chachapojas, à une distance de plus de 500 milles, les Odontoglossum sont très rares, car on n'a rencontré jusqu'à ce jour que trois à quatre espèces à petites fleurs, mais à partir de Chachapojas, elles se rencontrent à des intervalles plus rapprochés. Les *Od. myanthum* (Lindl) : *Od. gracile* (Lindl) et plusieurs autres espèces à petites fleurs ont été signalées à Loxa et plus près de l'Equateur se rencontrent le magnifique *Od. Halli,* le superbe *Od. cirrosum* et *l'Od. Edwardi*. Au nord de l'Equateur, les Andes se divisent en trois chaînes distinctes : une, la Cordillère orientale court dans la direction nord-est et longe la côte du Venezuela jusqu'au cap Paria. C'est sur cette chaîne que croissent la plus grande partie des espèces les plus populaires, et c'est dans la région qui s'étend entre Bogota et Ocana qui peut être actuellement regardée comme le centre des Odontoglossum, qu'elles sont les plus nombreuses (1).

La chaîne intermédiaire appelée la Cordillère centrale se dirige vers le nord et se termine au cap Gallinas. On ne rencontre que quelques orchidées sur cette chaîne, mais les vallées des deux côtés sur les deux flancs, celle de la Magdalena à l'est et celle de la Cauca à l'ouest, sont exceptionnellement

(1) Particulièrement entre Quindiu et Medellin.

riches en orchidées. La troisième chaîne ou Cordillère occidentale, côtoie le Pacifique, suit sa course à travers l'isthme de Panama et au delà jusqu'au plateau du Mexique. On ne signale aucun Odontoglossum sur cette chaîne dans les limites du territoire Neo Grenadien, ni dans l'isthme, où les sommets les plus bas entre les deux océans ne dépassent peut-être pas 150 pieds (1).

Mais au nord de cette région, le sol s'élève de nouveau formant à certaines places des pics d'une grande hauteur; là, les Odontoglossum réapparaissent de suite; le premier qui se rencontre est l'*Od. chiriquense* (2), puis l'*Od. carinife-rum* découverts tous deux par Warscewicz dans les environs de Veragua. Les délicats *Od. Krameri* et *Od. Oerstedi* sont originaires de Costa Rica, de même que l'*Od. Schlieperianum*, espèce plus robuste. D'après M. Ure Skinner, le genre est représenté au Nicaragua par une espèce nommée par le D. Lindley (3) *Od. rubescens*, mais considérée comme *Od. Rossii* par Reichenbach.

A travers l'Amérique centrale, s'étend une série de plateaux dont l'altitude s'élève au fur et à mesure que la distance entre les deux océans augmente, jusqu'à ce qu'on atteigne le grand plateau du Mexique où la moyenne de l'altitude n'est pas inférieure à 8,000 pieds.

Sur ces terres élevées, les Odontoglossum sont d'abord dispersés, puis leur nombre augmente graduellement à mesure qu'on avance plus au nord, après quoi leur nombre diminue jusqu'à la 20e parallèle nord qui est leur limite nord extrême. Non loin de cette latitude, est la limite sud de la Sierra Madre où croît l'*Od. maxillare* et à l'orient de cette Sierra est la chaîne d'Irapean, sur laquelle l'*Od. maculatum* et l'*Od. Cervantesii* ont été découverts il y a près d'un siècle par le vété-

(1) *Géographie physique* de Keith Johnston.

(2) Rchb. actuellement connue comme forme locale de l'*Od. coronarium*.

(3) *Fol. Orch.* od. nº 27. Voir *Gardeners'Chronicle* xi (1879, p. 138).

ran des orchidologistes, Lexarza. Ce sont les Odontoglossum les plus septentrionaux connus. Non seulement les Odontoglossum sont confinés sur les chaînes de montagnes et les plateaux que nous venons de décrire, mais ils sont centralisés, sauf quelques exceptions, dans une zone dont l'étendue verticale est comprise dans des limites très étroites.

Dans l'Amérique du sud, depuis la limite extrême jusqu'à l'isthme, le plus grand nombre des Odontoglossum se rencontre sur une zône dont l'étendue verticale descend rarement au-desous de 5,000 pieds ou s'élève au-delà de 9,000 pieds. Il y a quelques espèces toutefois, comme *Od. densiflorum* (Lindl.) *Od. compactum* (Rchb.) et quelques autres espèces à petites fleurs, qui poussent sur les rochers, sur le sol, au-dessus de la zône des arbres, à une altitude de 11 à 12,000 pieds.

Le climat de cette zone, par suite de son altitude, est franchement tempéré; la moyenne de la température annuelle est d'environ 14° C. (57° F.) pour la partie la plus élevée et de 18° C. (65° F.), pour la région la plus basse; mais la différence entre les températures maxima et minima observée pendant l'année entière est très grande, le thermomètre montant quelquefois à 32° c. (90 F.) et quelquefois plus haut quand le soleil est vertical et descendant à 4° C. (40 F.) pendant la nuit. L'atmosphère dans cette région élevée est toujours saturée à l'excès, saturation dont la cause est principalement la mousson nord-est, qui transporte dans la direction des Cordillères, où l'évaporation énorme de l'océan Atlantique est arrêtée et condensée. — La saison des pluies dans certaines parties de la région des Odontoglossum est ainsi presque ininterrompue pendant toute l'année (1). Pendant la

(1) A Bogota, il y a deux saisons sèches et deux saisons humides, dans l'année; la première saison humide dure de mars à mai, la seconde de septembre à décembre; mais même pendant la saison appelée humide, il y a quelques journées pendant lesquelles la pluie ne tombe pas. Décembre est le mois le plus froid; la température moyenne est de 14° C. (57 F.) et février le plus chaud : 16° C. (61 F.).

nuit, quand la température tombe considérablement au-desous de la moyenne, les vapeurs dont l'atmosphère est constamment chargée, prennent la forme de brouillards épais qui laissent toujours un copieux dépôt de rosée avant d'être dispersés par la température plus élevée du jour. — Comme conséquence de ces conditions climatériques, la végétation de cette région est ininterrompue pendant toute l'année.

(*A suivre.*)

CATTLEYA SCHROEDERÆ

Le professeur Reichenbach a-t-il eu raison de ranger dans les *Trianæ* le *Cattleya Schroederæ*? A-t-il eu en mains les plantes vendues sous ce nom par leur importateur ou enfin, la plante que j'ai sous les yeux est-elle bien celle que Reichenbach a décrite? Autant de questions difficiles à résoudre. Il y a beaucoup plus de différence entre le *Trianæ* et le *Schroederæ,* qu'entre le *Schroederæ* et le *Mossiæ* et le *Mendeli*, si on ne tient compte, bien entendu, que de la forme en négligeant les coloris.

Qu'est-ce que MM. Veïtch nous disent des Trianæ? C'est que cette forme des *labiata* a le labelle moins ouvert que les autres; le *Schroederæ* que j'ai sous les yeux a le labelle aussi ouvert et aussi grand que celui d'un *Sobralià*! Dans mon indécision, je fais peindre la fleur. Ce *Cattleya Schroederæ* que j'ai sous les yeux et qui fait partie actuellement de la collection Finet, est une plante superbe. Les sépales sont étroits, aigus, les pétales en forme de losange ont *8 centimètres de longueur sur 7 de large;* ils sont profondément ondulés sur les bords. Le labelle dont le diamètre dépasse 5 centimètres sur plus de 8 centimètres de longueur est également très ondulé: les sépales, pétales et labelle sont de la même teinte uniforme, rose légèrement nacré, mais le labelle

présente en outre une tache d'un jaune buffle qui s'étend de chaque côté de l'ouverture jusque sur les bords, un peu dans le genre des *Gigas* quoique la couleur soit moins vive. C'est une merveilleuse plante que je suis bien heureux de voir passer dans une collection voisine ou j'aurai, je l'espère, l'occasion fréquente de l'admirer.

CYPRIPEDIUM IRAPEANUM

M. le consul Kiénast Zolly, de Zurich, nous écrivait au sujet de cette espèce, qu'il avait introduit plus de trois cents plantes et qu'il avait réussi à n'en faire fleurir qu'une seule, en 1888. Ce serait une espèce très difficile à établir, mais M. le consul Kiénast espérait avoir trouvé le mode de culture qui lui convient. Le C. Irapeanum ressemble comme port au C. spectabile, ses feuilles sont toutefois plus rondes et moins allongées. Les fleurs sont deux fois plus grandes, leur couleur est jaune d'or uniforme, sépale court et large arrondi, sabot très grand, jaune d'or avec une grande macule rouge vermillon, juste au-dessus du gynostème. La plante pousse le long des lisières des bois de chêne en pays tempéré dans les terrains humides en été, très secs en hiver. Le sol est recouvert de 10 à 15 centimètres de terre fibreuse tourbeuse et le sous-sol est argileux. La souche est épaisse et munie de grosses racines très nombreuses, formant un réseau : les racines sont dures comme du fil de fer, ce qui indique qu'elles aiment beaucoup l'humidité. Au sujet de l'*O. Cervantesi*, M. Kiénast Jolly nous écrivait qu'il en avait vu des milliers, peut-être des millions en fleurs. Cette espèce croît sur l'écorce des chênes en pays tempéré froid. Pas de soleil, très peu de terre fibreuse, pas de sphagnum, des petits vases très bien drainés, arrosements pendant la végétation,

mais laisser pendant le repos sécher complètement le compost. Cette plante pousse vigoureusement dans ces conditions : c'est une des plus jolies Orchidées, surtout si on possède la variété *decorum* et surtout la variété *decorum punctatum violaceum*.

GRAMMATOPHYLLUM ELLISI

On me demande de dire quelques mots sur cette espèce pour renseigner un lecteur qui en a récemment reçu une importation. Elle est originaire de Madagascar où elle a été primitivement découverte par le R. P. Ellis qui l'envoya en Angleterre et à qui elle fut dédiée. Il ne dit, toutefois pas grand'chose de cette espèce dans son livre sur Madagascar, mais il raconte qu'il a rapporté en Angleterre une plante avec de grands pseudobulbes ressemblant à un Anguloa Clowesi.

Ce n'est pas un Anguloa, et aucun Anguloa ne se trouve à Madagascar, et en dehors de son inflorescence, une différence sépare cette espèce des Anguloa, c'est la forme comprimée et anguleuse aiguë de ses bulbes.

Pendant longtemps, cette espèce a été rare en Europe ; mais plus récemment, elle est devenue relativement commune, à la suite de grandes importations de MM. Low de Clapton, où je l'ai vue en quantité poussant admirablement. Elle diffère entièrement des autres espèces du même genre. Aussi le professeur Reichenbach a-t-il créé pour cette plante un genre distinct qu'il appelle *Grammangis*. C'est une plante naine en quelque sorte, faisant des pseudobulbes dont la taille varie entre 15 à 30 centimètres et qui portent à leur sommet des feuilles nombreuses. La hampe florale apparaît en même temps que la nouvelle pousse, et ces hampes sont nombreuses

quand la plante est forte ; l'épi est long et pendant, supportant un racème un peu dense, de dix à vingt fleurs et plus. Les fleurs paraissent varier en couleur, la couleur du fond des sépales est jaune, couvert copieusement de lignes tachetées transversales d'un brun rougeâtre. Les pétales sont beaucoup plus petits, leur base est jaune, les pointes sont striées de brun rougeâtre, le labelle est petit, le lobe médian est abondamment strié de pourpre. Les fleurs apparaissent à la fin de l'été ou pendant les mois d'automne et elles se conservent longtemps en bon état. La plante demande à être cultivée à la température la plus élevée, et comme M. Ellis a dit qu'il avait rencontré cette plante poussant sur les branches d'un arbre surplomblant une rivière, nous devons supposer qu'elle a besoin d'une abondante humidité atmosphérique.

Elle pousse bien dans les cultures en panier suspendu. Elle pousse également bien en pot, mais je crois que le panier est plus conforme à ses besoins.

Les plantes doivent être bien drainées et le sol doit se composer de bonne terre fibreuse et de sphagnum. Pendant la croissance, les plantes doivent être copieusement arrosées et il faut fréquemment les seringuer. Pendant le repos, en hiver, elles demandent peu d'humidité, mais si l'on tient compte du climat de leur pays d'origine, il ne faut jamais les laisser exposées à une sécheresse exagérée. C'est une plante bien digne de tous nos soins, non seulement parce qu'elle est spéciale à Madagascar, mais encore parce qu'elle est dédiée à un homme qui a consacré ses moments perdus à la culture de ce genre de plantes.

W. H. Gower.

(*The Garden.*)

LÆLIA PUMILA

(Avec figure en couleurs)

C'est une bien délicieuse plante que celle que nous avons fait peindre dans les serres du Luxembourg que M. Jolibois dirige avec tant de bonheur. Toutes les variétés de cette espèces ne sont pas aussi belles, mais il y a, je crois, une localité au Brésil, son pays d'origine, où toutes les plantes qu'on y récolte ont des qualités particulières. M. Binot, l'importateur du Petropolis pourrait nous renseigner. Ce qui me fait avancer cette présomption, c'est l'expérience que quelques années d'introduction m'ont fait acquérir. Quelquefois on reçoit des lots entiers de Lælia pumila qui ne valent rien, tandis que d'autres lots sont parfaits. J'ai cru d'abord pouvoir reconnaître les bonnes formes aux bulbes renflés, mais j'ai acheté des lots présentant ce caractère sans aucun succès.

Je crois qu'il faut se montrer prudent et qu'il est préférable de payer un peu plus cher les plantes en fleurs. Le Lælia pumila est une plante de serre froide, un peu plus chaude cependant que la serre à Odontoglossum, il croît admirablement sur bois sans aucun compost, mais on peut le cultiver également en paniers tenus très près du verre. Il fleurit au milieu des pousses nouvelles et avant leur complet développement, vers les mois d'août-septembre. Il faut éviter de laisser des gouttes d'eau dans le cœur des pousses. La plante se repose dès la formation complète des bulbes, c'est-à-dire longtemps après la floraison. Il y a de très bonnes variétés de cette plante chez M. Finet et chez M. Bleu. M. Chantin a également introduit des formes excellentes. Au total, la plante est commune, mais les bonnes variétés sont toujours très recherchées.

NOMENCLATURE DES ORCHIDÉES

Le Comité formé à Londres pour l'étude de la nomenclature des orchidées vient de prendre les décisions suivantes :

I. — Genres, Espèces, Variétés.

1° Les noms des genres, espèces, variétés tranchées, ou hybrides naturels présumés devront être écrits en latin suivant l'usage botanique par un botaniste reconnu expert.

2° Les exposants montrant pour la première fois une plante sous un nom latin établi de façon à laisser supposer que la plante a été étudiée avec soin et nommée par une autorité compétente, seront priés de désigner l'expert qui aura nommé la plante, à quelle époque et dans quelle publication.

3° Le comité n'acceptera aucun nom générique, spécifique ou de variété s'il n'est pas conforme aux règles précédentes.

II. — Variations sauvages.

4° Les variations de peu d'importance qui se rencontrent dans les plantes importées, pour les distinguer des variétés qui surgissent dans les cultures, devront recevoir des noms en langage vulgaire.

5° Ces noms ne feront autorité qu'autant qu'ils auront reçu la sanction du comité.

III. — Variations de culture.

6° Les variations qui seront nées dans les cultures, soit de graines, soit de sports, devront recevoir des noms appropriés en langage vulgaire.

IV. — Croisements entre variétés.

7° Les croisements devront recevoir des noms vulgaires et être précédés de deux × ×.

V. — Croisements entre espèces (hybrides).

8° Les hybrides devront recevoir des noms appropriés en langage vulgaire précédés d'un ×.

VI. — Hybrides bigénériques.

9° Les plantes bigénériques devront être nommées sur un plan uniforme en latin en combinant les noms des deux parents de la façon la plus simple et la plus euphonique.

Autre proposition. A.

Le botaniste rattachera chaque hybride bigénérique à l'espèce qui leur ressemble le plus et lui donnera un nom latin.

Seconde proposition. B.

Les hybrides bigénériques obtenus artificiellement seront nommés pour les besoins du jardinier en langage vulgaire : le botaniste restant libre d'agir avec eux comme il lui paraîtra le plus convenable pour ses besoins.

Recommandations générales.

10° Ces règles n'auront pas d'effet rétrospectif.

11° Les noms proposés pour les Orchidées exposées pour la première fois devant le comité, ne seront pas acceptés par ledit comité s'ils ne sont pas établis dans les règles énumérées ci-dessus.

12° Aucun certificat ou récompense ne sera accordé à aucune plante exposée devant le comité si elle n'est pas nommée d'après les règles du comité.

13° Aucun certificat permanent de récompense ne sera accordé à aucune plante exposée avant d'être nommée soit par un botaniste compétent ou dans le cas de variations d'espèces et de variétés par un expert reconnu ou un comité d'experts.

14° En cas de doute sur la situation exacte de la plante ou le nom à lui donner, des certificats provisoires ou temporaires pourront être donnés de suite à toute plante qui paraîtra digne de pareille récompense, mais dans ce cas on ne pourra l'accorder qu'à des plantes dénommées en langage vulgaire.

Le certificat provisoire sera remplacé par un certificat permanent aussitôt que l'on sera fixé sur le nom correct.

15° Tous les cas douteux seront soumis au Conseil botanique de la Société, ou à tout autre botaniste compétent, ou à un comité d'experts, suivant le cas.

16° Aucun nom, une fois publié. ne peut être changé, sauf en cas d'erreur.

17° Les noms qui auront un caractère de compliment ne seront pas acceptés.

18° Les noms de personnes seront réservés pour les cas où les personnes, dont on voudra rappeler le nom, auront contribué d'une façon ou d'une autre à la découverte, l'introduction ou l'obtention des orchidées, ou à la vulgarisation des choses qui concernent ces plantes et leur culture.

VII. — Registre des noms.

19° On propose de dresser une liste alphabétique des plantes exposées devant la Société royale d'horticulture de Londres depuis sa fondation jusqu'à nos jours.

20° On désire l'établissement d'un Catalogue des plantes cultivées contenant les noms d'auteurs, les références bibliographiques et iconographiques, des détails géographiques, des particularités relatives à leurs besoins, etc.

N. B Le *Dictionnary of Gardening* de *Nicholson,* le *Genera plantarum* de *Bentham et Hooker* remplissent en partie ce but.

VIII. — Dessins et photographies.

21° (*a*) On propose de faire faire des dessins ou des photographies de toutes les plantes récompensées.

(*b*) Qu'un artiste soit employé par la Société pour faire une figure des plantes que l'on désirera faire peindre. Les figures seront faites aux frais de l'exposant, mais seront la propriété de la Société et seront conservées dans la bibliothèque pour l'étude.

22° Un Secrétaire payé est recommandé pour veiller à l'exécution du projet.

UN BIVOUAC NOCTURNE

DANS LA

FORÊT VIERGE DE L'AMÉRIQUE CENTRALE

(Extrait de la *Belgique horticole*)

(*Suite et fin.*)

Tout en causant, les heures se sont écoulées et le soleil est près de disparaître à l'horizon. Dans la cime d'un Momecillo (espèce de chêne à feuilles comparativement petites) juste au-dessus de nos têtes, viennent de se réunir, en assemblée musicale, diverses familles de singes hurleurs qui protestent contre l'invasion de leur domaine en faisant un vacarme infernal, semblable à celui que produirait tout un régiment de tambours. Comme ils voient que nous restons bien tranquilles, sans nous émouvoir le moins du monde de leur présence tapageuse, ils s'enhardissent jusqu'à faire tomber sur nous de gros glands qui ne nous intimident pas davantage. Tout à coup, ils se taisent ; c'est le signal que la nuit commence à tomber avec cette rapidité propre aux régions tropicales : sans transition aucune, au jour succède la nuit noire. C'est pour nous aussi le signal de nous taire. Ce fait, je l'ai observé partout dans les bivouacs en forêt : à mesure que l'obscurité augmente, les plus grands bavards deviennent avares de leurs paroles ; ce silence n'est pas de la peur, car les Indiens, comme les voyageurs expérimentés, savent parfaitement qu'à l'exception des serpents dont on ne peut se défendre même le jour, il n'y a absolument rien à craindre, si ce n'est les rhumatismes. Néanmoins, un certain malaise, une inquétude dont vous ne vous rendez pas compte s'empare de vous ; mais ce sentiment est produit par le silence profond, le calme grandiose qui règne durant toute la nuit sous ces végétaux aux colossales dimensions, et qui impose inévitablement à l'homme le plus courageux. J'ai lu beaucoup de récits de voyages dans lesquels on fait intervenir les hurle-

ments et les mugissements des bêtes féroces pendant la nuit sous les sombres voûtes des forêts et qui forment un concert des plus funestes. Cela se passe peut-être de la sorte en Afrique où la faune est si riche en grandes espèces, ou en Amérique, sur les rives de l'Amazone et de l'Orénoque. Mais dans les forêts vierges de l'Amérique centrale, cela n'a pas lieu : là, c'est le silence de la tombe. Et la cause en est toute naturelle. La panthère et ses confrères carnassiers sont beaucoup trop intelligents pour prévenir par leur voix formidable leurs victimes de leur approche, et les animaux faibles font le contraire pour la même raison. Les tapirs seuls et les porcs sauvages se font entendre parfois : ces animaux se nourrissent de fruits et, par leur force individuelle ou leur nombre, ils n'ont pas à craindre les carnassiers.

Nous sommes donc au commencement de la nuit. Mes gens me quittent, l'un après l'autre, pour se chercher un gîte convenable à une vingtaine de pas de moi, où ils se couchent l'un à côté l'autre. Dans mes différents voyages, j'ai été accompagné par plus d'une centaine d'indigènes et tous ont toujours eu cette habitude de s'éloigner de moi pendant la nuit. Est-ce pour mettre mon courage personnel à l'épreuve, ou est-ce la superstition qui les fait agir de la sorte ? Enfin, c'est un fait que j'ai constaté maintes fois et dont mon amour-propre ne m'a jamais permis de demander l'explication. Je me trouve donc seul dans mon hamac, enveloppé d'une couverture de laine, un mouchoir en guise de turban comme abri contre les moustiques, le revolver dans la poche, moins pour ma défense que pour une bonne occasion de nous procurer de la viande fraîche ; mais il ne se présente rien ; il se fait parfois un léger bruit dans les broussailles d'alentour, qu'un animal assez grand peut-être vient de traverser ; mais l'obscurité est tellement intense qu'il est impossible de rien distinguer. Bientôt, tout rentre dans un silence qui n'est interrompu que par le bruit clair de la rivière qui coule à nos pieds et dont les eaux écumantes révèlent à la fois la présence de

grosses pierres dans son lit et des cascades qui y sont échelonnées.

Je me livre à mes méditations. Je suis heureux des quelques jolies découvertes que je viens de faire dans le cours de ce voyage et je ne puis m'empêcher d'en faire d'avance l'estimation. Je fais, mentalement bien entendu, le programme du lendemain et fixe le jour pour le triage des plantes récoltées. Des vers luisants, qui se croisent par centaines dans l'espace noir, occupent agréablement ma vue et me reportent à mes premiers jours d'enfance quand, dans le jardin paternel, pendant les chaudes soirée de juin, je les chassais au lieu de faire mes devoirs d'école. Je revois en esprit les heureux souvenirs de ma jeunesse, me rappelant les romans de Cooper que j'ai dévorés avec avidité, ne prévoyant guère, en lisant ces horreurs qui font dresser les cheveux, que mon occupation future me fournirait l'occasion de traverser ces mêmes forêts vierges, si mystérieuses, côte à côte avec ces mêmes terribles Peaux-Rouges ; enfin, dans cet heureux temps, j'ignorais la réalité ; du moment qu'on la connait, le côté poétique disparaît.

Je me réveille en grelottant, après avoir rêvé d'une lutte contre je ne sais quoi. Toujours est-il que, comme conséquence, je vois ma couverture par terre et mes habits tout humides. Dans la forêt, la rosée est presque nulle ; mais, vers le matin, même en saison sèche, l'atmosphère est saturée d'humidité.

J'estime que la température doit être de 10 degrés centigrades. Par-dessus le ravin, j'aperçois la lumière très faible de la lune dans son dernier quart ; elle vient de se lever et il doit être près de quatre heures du matin. C'est encore un peu tôt pour se lever. Je ramasse ma couverture, m'en enveloppe de nouveau et tâche de me rendormir. Mais je ne réussis qu'à demi et, me tournant et retournant sans cesse, le sommeil finit par se dissiper complètement et de plus, je recommence à grelotter. Alors, je saute hors du hamac et m'approche du

foyer où une grosse pièce de bois montre encore quelques points en ignition que je parviens à rallumer. Cela fait, je m'assure qu'il reste encore assez d'eau pour ne pas être obligé de descendre à la rivière et me mets à préparer moi-même le déjeuner afin de pouvoir repartir avec le lever du soleil. D'ailleurs, je ne désire pas réveiller mes porteurs qui ronflent tous de manière à pouvoir gonfler les voiles d'un navire et auxquels je souhaite un sommeil réparateur; car ils ont bien travaillé, et de rudes journées les attendent encore.

Tandis que la viande cuit, j'apprête les sacs, les outils, etc., puis, j'ajoute le riz et dans un quart d'heure, le manger sera prêt. J'observe ici un fait bien connu en théorie, mais qui frappe davantage quand on le constate de visu, à savoir la différence d'ébullition et de cuisson variant d'après l'altitude. Sur les montagnes, l'eau bout beaucoup plus vite qu'à la côte. Si d'un côté la résistance à la température d'ébullition est vaincue plus tôt, par contre la cuisson demande un temps beaucoup plus considérable. Malgré cela, grâce à mon bon feu, j'y parviens à temps, puis, je me dispose à réveiller mes hommes. Mais je m'aperçois qu'il faut d'excellents poumons. Néanmoins, je réussis; ils se lèvent et arrivent. En voyant le repas tout préparé, ils ont l'air satisfait, mais apercevant les sacs vides, leurs figures s'allongent pitoyablement. « Est-ce que nous avançons donc toujours ? » me demande le guide. Souvenez-vous que dans peu d'heures, nous mettons le pied sur le territoire des..... (tribu d'Indiens des plus sauvages et des plus dangereux ». Connaissant cette fable toujours rééditée en pareille circonstance, je lui déclare d'une manière absolue, que nous devons avancer encore de deux journées. Alors, il éclate une véritable rébellion dans ma petite troupe. Elle est excitée par les deux plus âgés qui ont sans doute laissé leurs familles dans leurs huttes. Je ne sais s'ils sont mariés; le mariage légitime est, dans ce pays-là, un luxe assez cher que les pauvres gens ne se permettent que très rarement et qu'ils regardent d'ailleurs comme une cérémonie

inutile. Bientôt mes hommes se forment en cercle autour de moi pour protester contre un prolongement de voyage en agitant leurs machetes (grands couteaux en forme de sabre pour se frayer un chemin dans les bois). Je ne courais aucun danger, car ces gens ont, en général, le caractère très paisible; mais ce que je craignais, c'était d'être obligé de leur céder, pour opérer la retraite, avant d'avoir atteint le but proposé. Je tente le dernier moyen en leur promettant à eux, leurs familles, amis et amies, dès notre retour, de leur donner, chez moi, un fandango (bal champêtre national). C'était alléchant, car, aussitôt, la plupart sont disposés à me suivre et les plus rebelles se soumettent sans peine. La clarté du jour commençant à se répandre en peu de minutes dans la forêt, toute la petite caravane se retrouve en route.

R. PFAU.

LES ORCHIDÉES BIJOUX

La maison Tiffany de New-York avait exposé dans sa vitrine de l'Exposition une série de fleurs d'Orchidées en métaux précieux, ornées de pierres fines et de perles. C'était plus étrange que joli et une bien grossière imitation de la nature. Je crois qu'on arrivera à faire quelque chose avec nos plantes favorites, mais nous n'en sommes pas encore là,

J'avais autrefois essayé de métalliser des fleurs que j'avais trempées dans la glycérine et saupoudrées de mine de plomb, mais je n'ai eu que des résultats imparfaits. On réussit cependant à métalliser les feuilles et certaines fleurs. Pourquoi ne tenterait-on pas industriellement de métalliser les fleurs d'Orchidées ? Une fois la forme conservée, il serait, je crois, facile d'émailler et de rehausser l'éclat de bijoux ainsi obtenus en les ornant de pierres précieuses. Je soumets l'idée aux amateurs ayant quelques loisirs, avec la conviction qu'ils obtiendront, avec quelques recherches, des résultats satisfaisants.

LES CYPRIPEDIUM

Les Cypripedium, qui ont tant fait parler d'eux, reviennent à la mode, si j'en juge par les prix atteints par quelques variétés d'élite et par les demandes suivies que je reçois; et j'en suis bien heureux. Ne croyez pas cependant qu'il suffise comme jadis de dénicher, dans les semis, des plantes présentant un poil de plus que les voisines pour faire ouvrir les porte-monnaie des amateurs. Ils sont devenus plus prudents, et ils tiennent à en avoir pour leur argent. Il était bien difficile de résister à la tentation, et je dois faire un *mea culpa*, ayant été entraîné à vendre une plante que j'avais jugée à sa juste valeur, le Cypripedium turpe, que j'appelai laid en latin, par la bonne raison qu'il faut donner des noms latinisés aux plantes si on veut passer pour un horticulteur sérieux.

Cette plante était le premier semis de mon cher ami Petot, et nous nous étions extasiés tous deux sur sa laideur sans avoir le moindre désir d'en tirer parti; mais c'était le moment où les Cypripediums étaient en vogue, et il paraissait absolument naturel à ceux qui possédaient les plus jolies espèces hybrides ou variétés de pouvoir compter dans leur collection la plante que ses parrains avaient baptisée avec franchise le plus laid des Cypripèdes, Cypripedium turpe !

Je ne voulais pas le vendre directement, je n'avais pas le droit de l'offrir gracieusement, je pris le parti de le mettre en vente chez Protheroe, et c'est avec une stupéfaction profonde que je vis monter mes trois sujets, dont un en fleurs, à plus de 4 et 5 guinées pièce !

J'ai depuis payé tellement cher des plantes qui, sous des noms plus ronflants, ne valaient guère mieux, que je me suis un peu consolé d'avoir empoché quelques livres sterling que j'estimais mal gagnées. Eh bien ! le temps de ces spéculations est passé, et j'en félicite tout le monde, amateurs et marchands. La baisse brutale de l'an dernier a fait réfléchir bien des semeurs qui ont compris qu'il ne suffisait pas de

mettre au commerce une plante nouvelle pour la vendre, mais qu'il fallait en donner pour l'argent qu'on en demande.

Actuellement, voici les espèces ou variétés que l'on ne regrettera jamais d'avoir acquises, je ne dis pas que les autres ne valent rien, mais j'affirme qu'un amateur qui possédera celles que je vais énumérer pourra toujours en échanger des morceaux contre les autres, et cela à son choix. En outre, s'il veut vendre ses multiplications, il trouvera sûrement amateur.

Arthurianum, une des meilleures plantes pour les échanges. Le nombre des plantes primitivement mises en vente a été très limité, aussi cette espèce est-elle toujours assez rare.

Boxalli superbum, plante superbe, la meilleure des variétés de Boxalli, le pavillon est d'un chocolat pourpre intense. C'est une plante qui a été trouvée par M. le colonel Kienast.

C. callosum superbum, variété excellente du callosum.

C. cardinale, bon hybride de C. Sedeni × Schlimii album.

C. ciliolare, excellente espèce.

C. concolor, espèce très tranchée.

C. Curtisi, excellente espèce également, mais c'est une plante à acheter en fleurs ; il y a des variétés qui ne valent pas les premières plantes introduites.

C. Dauthieri. C'est une forme du C. Harrisianum qui se caractérise par un feuillage vert très joli, et une teinte générale rose de la fleur. C'est un Harrisianum à fleurs rosées au lieu d'être palissandre foncé ou acajou. On ignorait jusqu'à ce jour l'origine du C. Dauthieri que l'on supposait être un sport de l'Harrisianum, M. Jolibois a obtenu par le croisement du C. barbatum Crossi et du villosum, une plante identique au Dauthieri qui se trouve donc être un hybride distinct.

C. Dayanum, parfait.

C. Druryi, espèce très distincte.

C. Euryandrum, très bon grain de Seden.

C. Fairieanum, parfait quand on peut le trouver et le conserver.

C. Germinyanum, bon hybride.

C. Godefroyæ, excellente espèce, mais il y a de bien mauvaises formes, les premières introductions ont été parfaites, il faut acquérir des plantes en fleurs.

C. Godseffianum, bon hybride.

C. grande, excellente plante ; avec celle-là, pas de surprises ni de regrets.

C. Harrisianum, il y a une foule de variétés d'Harrisianum, la plus belle de toutes est le C. H. superbum; la plus originale est le C. H. polychromum, mais cette dernière forme n'est pas encore au commerce.

C. Haynaldianum, comme le C. Lowi, deux bonnes plantes bien voisines.

C. hirsutissimum, il y a de très belles variétés; la plus belle est Pluto, du D[r] Carnus.

C. insigne; il y a une foule de variétés excellentes.

C. javanico superbiens, bon gain de Bleu.

C. lœvigatum, bon.

C. Lawrenceanum, il y a des formes excellentes.

C. Leeanum, très bon, mais bien inférieur au C. Leeanum superbum.

C. Lindleyanum, espèce extrêmement distincte à cultiver en vue d'hybridations.

C. macropterum, bon hybride de Weitch et Sons.

C. marmorophyllum, bon.

C. Marshallianum, très beau gain, très rare.

C. microchilum, excellent, une des plantes les plus avantageuses à cultiver.

C. Morganiæ, parfaite, également avantageuse pour faire de gros exemplaires qui se vendent admirablement.

C. nitens. La variété superbum est parfaite.

C. niveum, excellente plante de culture capricieuse.

C. œnanthum superbum, excellente plante, bien supérieure à l'œnanthum.

C. Orphanum, bon.

C. Petri, assez distinct.

C. purpuratum, bon.

C. reticulatum, espèce très distincte.

C. Rothschildianum, plante assez belle, de culture difficile.

C. Sallieri, bon quand on tombe sur des morceaux de la première plante que j'ai vendue.

C. Sanderianum, parfait mais assez difficile.

C. Schlimii, très distinct, de végétation assez capricieuse.

C. Schroederæ, très superbe gain de Veitch.

C. Selligerum majus, excellent quand on tombe sur des morceaux de la variété de M. Petot.

C. Spicerianum, excellent.

C. Stonei, très bonne espèce ; la variété platytœnium, très supérieure, n'est pas au commerce.

C. superbiens, très bonne plante.

C. superciliare, la plus belle variété est celle de Rougier.

C. Tautzianum, très bon.

C. tessellatum porphyreum est également parfait.

C. Thibautianum, très bon.

C. tonsum, très distinct.

C. Van Houttei, extra.

C. vexillarium ; encore une plante à cultiver pour faire de gros exemplaires.

C. villosum, la meilleure forme est l'aureum.

J'ai oublié le barbatum, dont la plus belle variété est le superbum.

Je n'ai pas cité tout ce qui est beau, mais je n'ai sûrement rien cité de laid ou d'indistinct, c'est une garantie pour l'acheteur. Il pourra compléter sa collection suivant ses goûts.

C'est surtout pour les Cypripediums qu'il faut s'inquiéter de la source. Un Boxalli de Pierre peut être très supérieur à celui de Jean, et pour les hybrides c'est encore plus exact. Il y a actuellement en fleurs chez M. Finet, un Cypripedium

selligerum majus qui vient de la collection Petot; eh bien, vous pouvez mettre en comparaison tous les C. s. majus au commerce actuellement, et ils ne pourront entrer en lutte avec la plante de M. Finet, à moins que ce ne soit un morceau de la même plante que celle de M. Petot.

Cultivez les quelques plantes que j'ai énumérées et vous verrez que les Cypripediums sont dignes de tous vos soins.

A. L.

MOYEN DE DÉTRUIRE LE PUCERON VERT

M. Wanzer de Chicago nous écrit qu'il se préserve des aphides, *green fly*, des Anglais, puceron vert, en suivant le procédé ci-dessous. Il met sur les tuyaux de chauffage, de place en place, des pédoncules et côtes de feuilles de tabac; pendant cinq à six jours, le jardinier les arrose copieusement et ferme les ventilateurs et les châssis. L'odeur âcre fait disparaître les insectes. C'est un procédé à la portée de tous les amateurs qui peuvent se procurer des déchets de tabac.

PETITES NOUVELLES

En fleurs dans les serres du Luxembourg, dirigées avec tant de succès par M. Jolibois, une très belle plante du joli *Cattleya Lindleyana* que l'on rencontre si rarement dans les collections actuelles ; une forme blanche de *Zygopetalum Mackayi*, une très belle variété de *Cypripedium Harrisianum*, une superbe variété d'*Angræcum sesquipedale* et une série de semis de *Cypripedium*.

Mme Gibez, l'amateur bien connue de Sens, m'annonce la floraison prochaine du *Grammtophyllum Fenzlianum*, espèce extrêmement rare de la Nouvelle-Guinée, je crois. M. Roman possède un superbe *Lycaste lasioglossa*, espèce très rare avec sépales d'un brun clair et pétales plus petits d'un jaune canari brillant. Le labelle jaunâtre est couvert de poils de

même couleur. C'est une plante très curieuse et très distincte.

En fleurs chez M. Piret, à Argenteuil, un *Dendrobium nobile* aussi coloré que celui connu sous le nom de *majus*, probablement parce qu'il est le plus petit des nobile, mais plus justement nommé variété de Thibaut.

On annonce, dans les collections des environs de Londres, la floraison de l'*Oncidium splendidum*. Les plantes introduites paraissent plus robustes que les sujets depuis longtemps dans les cultures, ce qui paraît être commun à toutes les Orchidées. Le correspondant du *Garden* indique le Mexique comme patrie de cette plante; elle est, je crois, originaire du Guatemala ou d'une des petites républiques voisines. C'est une très belle plante qui fleurirait en hiver.

Il n'existe peut-être pas de *Catasetum* plus beau et plus florifère que le *Catasetum Bungerothi*. En effet, M. Larkins, amateur anglais, écrit au *Gardeners' chronicle* qu'un *Catasetum* de cette espèce a donné cinq épis en douze mois. Je suis absolument convaincu que cette plante pourrait être facilement cultivée pour la fleur coupée, si on lui consacrait une serre spéciale. Elle est très abondante dans le Haut-Orénoque, d'où M. Chaffanjon l'introduisit primitivement au Museum, où elle resta, comme tant d'autres plantes, indéterminée. Bungeroth, voyageur de Linden, comprit immédiatement le parti à tirer de cette belle plante et l'introduisit en très grand nombre. Elle est connue dans le pays sous le nom de *Gallo blanco*, le coq blanc; les employés de la Compagnie française du Haut-Orénoque la connaissent bien et je suis convaincu qu'on pourrait facilement obtenir une cargaison à deux ou trois mille francs le mille à bord. Ne serait-ce pas un spectacle splendide qu'un millier de ces plantes en culture et présentant presque constamment des racèmes de fleurs épanouies ?

Le fils de M. Piret, actuellement au Venezuela, aurait rencontré bon nombre de plantes inédites. Bon chien chasse de race.

Propriétaire-gérant : GODEFROY-LEBEUF. — Imp. PAUL DUPONT (Cl.) 58.2.90



e Koch, ad nat del

Chromolith. G. Severeyns

MASDEVALLIA HARRYANA (VARIÉTÉS)

COLLECTION FINET

NOUVEAUTÉS

TRICHOPILIA PUNCTATA ROLFE N. SP.

Ce gracieux et très étrange Trichopilia a été envoyé à Kew par MM. Sander et Cie de Saint-Albans. Il paraît très distinct de toutes les espèces décrites ; c'est pourquoi j'ai proposé le nom ci-dessus.

Il est remarquable parce qu'il a les sépales et les pétales ornés de nombreuses taches rougeâtres, caractère que je n'ai pas encore vu signalé dans ce genre. M. Sander nous écrit qu'il a été importé de Costa-Rica. Les pseudo-bulbes sont elliptiques, très comprimés, avec deux angles aigus, longs de six centimètres et larges de trois. Racème presque érigé, long de 10 centimètres, avec trois fleurs. Bractée engainante à la base, linéaire oblongue obtuse, longue d'un centimètre et demi. Pédicelle long de 8 centimètres y compris l'ovaire. Sépales et pétales presque connivents, étroitement lancéolés, presque aigus, longs de trois centimètres, d'un vert très pâle, avec de nombreuses taches rougeâtres, celles des pétales un peu plus pâles que les autres. Labelle oblong, presque égal aux autres divisions, les lobes latéraux embrassant la colonne ; lobe frontal tronqué, légèrement ondulé blanc verdâtre, dent solitaire faisant saillie au centre du labelle et s'étendant en ligne affaiblie vers la base. Colonne longue de 1 cent. 1/2 verte, fimbriée sur le dos, ailes charnues, entière. Cette espèce est alliée au T. laxa, mieux connu dans les cultures sous le nom de Pilumna laxa, auquel elle ressemble comme port. Le nom vient des taches du périanthe. Il y a déjà un T maculata Rchb. f. ; mais les taches de cette espèce existent sur le feuillage et non sur les fleurs. *(Gardeners' Chronicle.)*

CYPRIPEDIUM ŒNONE N. HYB.

Cet hybride a été envoyé à Kew par M. Measures de Streatham. C'est un gain de MM. Sander et C[ie] entre C. Hookeræ et C. superbiens; la plante mère était l'Hookeræ. M. Measures dit que sa plante est la seconde ayant fleuri à à Saint-Albans et la seule qui ait survécu. La feuille ressemble complètement à celle de l'Hookeræ; les autres parties sont absolument intermédiaires entre les deux parents. Le sépale dorsal est ovale aigu, vert clair au centre et à sa base, lavé de pourpre pâle sur les deux côtés et presque blanc sur les bords. Les nervures sont verdâtres et sont au nombre de vingt-trois. Les pétales sont oblancéolés oblongs, vert brillant à la base, passant au pourpre rose sur le tiers supérieur, abondamment tacheté de brun pourpre, excepté à la pointe extrême. La margine est ciliée et légèrement dentée. Le labelle ressemble beaucoup à celui du C. superbiens et est pourpre brunâtre sur la face, plus pâle et plus verdâtre sur le derrière; les lobes latéraux ont de nombreuses petites verrues pourpre brun. Le staminode ressemble à celui du superbiens comme forme, mais est plus profondément entaillé sur la face. Le centre est blanc verdâtre avec quelques marques vertes des des deux côtés, présentant une teinte pourpre pâle vers le bord. Les caractères du superbiens sont prépondérants dans la fleur, surtout par la forme, mais l'influence de l'Hookeræ, est apparente d'une façon marquée.

R.-H. Rolfe. (*Gardeners' Chronicle.*)

LA COLLECTION DE M. FINET A ARGENTEUIL.

Mes lecteurs ont bien souvent lu dans ces colonnes des notes concernant cette collection absolument d'élite. Ils me pardonneront de causer plus souvent des plantes d'Argenteuil que des collections moins à ma portée ; c'est assez naturel de ma part. M. Finet se montre si accueillant pour tous ceux qui lui demandent à voir ses richesses qu'il me pardonnera, lui aussi, d'en dire tout le bien que j'en pense. Je l'aime par-dessus toutes cette collection que j'ai créée pour ainsi dire de toutes pièces et qui me procure autrement de jouissances que mes serres de marchand. Elles sont nombreuses, les plantes que j'ai reçues en piètre état et qui aujourd'hui, grâce aux soins d'un jardinier qui est un brave garçon, puisqu'il aime les plantes, et à l'attention que M. Finet prête à tout ce qui touche les habitantes de ses serres, sont devenues des exemplaires hors ligne. M. Finet a généralement eu la main heureuse dans le choix des plantes importées ; les variétés qu'il a acquises de cette façon se sont montrées toujours bonnes et souvent hors ligne. Le fameux Odontoglossum vexillarium album, mort malheureusement aujourd'hui, a fleuri pour la première fois à Argenteuil ; le Cattleya speciosissima alba, plante aux fleurs ayant des dimensions extraordinaires et d'un blanc nacré admirable, est représenté à Argenteuil par deux exemplaires. Les Lælia elegans peuvent être classés parmi les plus beaux, bien supérieurs aux plantes si célèbres de Luddemann. Une variété qui a des bulbes énormes donne des fleurs proportionnées, une autre a des fleurs d'un rouge pourpre intense.

Les plantes sont cultivées à Argenteuil dans quatre serres, deux en bois et deux en fer. Les deux serres en bois sont

consacrées aux Cattleya et aux plantes de l'Inde. Une serre en fer est consacrée aux Vanda, aux Phalœnopsis et aux Cypripediums; enfin, la dernière serre est utilisée pour les Odontoglossum. Les serres en fer étaient établies depuis de longues années. M. Finet les a fait aménager pour l'emploi auquel il les destinait, et aujourd'hui il serait difficile de dire si les plantes se comportent mieux dans les serres en bois ou dans celles en fer. On n'est pas arrivé à ce résultat sans tâtonnements, et il a fallu changer les plantes bien souvent de place avant de trouver l'endroit qui leur convenait.

Si nous entrons dans la serre aux Cattleyas, nous trouvons toute une série de Lælia purpurata, au nombre desquels il faut citer la belle variété de Truffaut, une très belle forme sortie de chez Chantin, le très beau et majestueux L. purpurata de mes collections aux bulbes et aux feuilles énormes. Les Cattleya amethystoglossa sont représentés par quelques bonnes formes, et une, entre autres, absolument hors ligne. Les Cattleya Mossiæ sont très nombreux, et il existe six ou sept formes différentes à divisions blanches. Les Cattleya Trianæ comprennent toute la série des Trianæ de la collection Eckhardt Fould, série bien inférieure, à mon avis, à bon nombre des plantes cultivées sans noms particuliers chez M. Finet. Mais voilà, nous trouvons toujours beau ce qui nous est vendu très cher en Angleterre sous des noms plus ou moins appropriés, et nous diminuons la valeur de nos belles variétés d'autant. Je ne peux guère faire le catalogue de cette collection, qui contient plusieurs milliers de plantes; il faut la voir et constater combien il serait difficile de trouver une plante en mauvais état. Les Aerides sont représentés par une collection hors ligne; entre autres plantes d'élite, je citerai Aerides Godefroyœ, la plus forte plante connue, Aerides crassifolium, très excellente variété. M. Finet possède de très beaux Vanda Sanderiana dont une plante d'élite, assure-t-on, de la collection Eckhardt, mais qui n'a pas encore fleuri à Argenteuil. Le Dendrobum Guiberti est représenté

par une jolie plante, de même que le D. Ainsworthi. La serre aux Vanda contient une forme voisine du V. tricolor planilabris, aux feuilles larges comme celles du Lowi, espèce représentée par plusieurs sujets. Les Phalœnopsis sont nombreux, mais on n'a pas encore trouvé l'endroit qui leur convient. La collection de Cypripediums, encore naissante, contient un très beau Cypripedium Schroderœ, actuellement en fleurs; un cardinale qui, depuis plusieurs mois, fait notre admiration ; un hirsutissimum de toute beauté. J'en passe, et des meilleurs. Les Cœlogyne poussent admirablement. La serre aux Odontoglossum contient une foule de plantes d'élite bien dignes d'être nommées. Les Masdevallia sont également bien représentés ; les Oncidiums sont très nombreux. L'Odontoglossum Edwardi, qui vient de finir sa floraison, est superbe. Les Lycaste et les Anguloa poussent admirablement. Une autre serre à Cattleya contient des Mossiæ, Mendeli, Trianæ, toutes la série des plantes du Brésil, l'Odontoglossum Phalœnopsis, ou mieux, Miltoniopsis, qui pousse comme de l'herbe.

Je ne saurais trop dire de bien de la collection de M. Finet; tout y est superbe, tenu dans un ordre parfait; tous les perfectionnements ont été apportés, et je compte, dans un article prochain, en signaler un bon nombre et donner le dessin de quelques améliorations effectuées dans l'agencement des serres. Toutes ces serres sont assez éloignées de l'habitation, et elles sont en communication par l'électricité avec l'hôtel de M. Finet et l'habitation du jardinier. Contre l'habitation est adossé un jardin d'hiver où autrefois les Camélias languissaient; aujourd'hui, grâce à quelques aménagements, ce jardin d'hiver a été transformé en serre pour les plantes fleuries. Actuellement, cette serre contient la plus belle série de plantes qu'il m'ait été donné d'admirer. Une foule de Cattleya Trianæ, Cattleya dolosa, Cattleya amabilis, Lælia harpophylla, Cattleya Schroderæ, Masdevallia Shuttleworthi, M. ignea Eckhardti, la plus belle des variétés que je connaisse; Zygopetalum inter-

medium, Zygopetalum crinitum, Odontoglossum roseum, Cypripedium selligerum majus merveilleux, Odontoglossum Alexandræ, représenté par maintes formes de toute beauté, une, entre autres, rivale du fameux Duvali ; Cœlogyne cristata et sa variété lemoniana, Lycaste Skinneri, Angrœcum sesquidale, Brassavola glauca, Sophronitis militaris... Mais il me faudrait citer toutes les plantes qui fleurissent à cette époque de l'année. Je peux dire que les moments de plus doux repos, au milieu des occupations multiples qui m'assiègent, je les ai passés en compagnie de M. Finet et de ses plantes, et je ne saurais assez témoigner à mon protecteur tout le respect et la gratitude que méritent ses procédés si bienveillants et si encourageants à mon égard.

LES REMPOTAGES.

Je vends une telle quantité de matériaux de rempotages en mars que je suis obligé d'en conclure que mes clients font tous leurs rempotages à cette époque. Eh bien, permettez-moi de vous dire qu'ils ont absolument tort. Un cultivateur d'orchidées doit toujours avoir des compost préparés à l'avance, et il doit presque toujours avoir, quelle que soit la date du mois, quelque plante à rempoter. On ne doit pas rempoter les plantes suivant la saison, mais suivant leurs besoins, et c'est absurde de déranger une plante en train de faire ses bulbes sous prétexte que le 15 mars a sonné.

En principe, il faut rempoter les plantes au moment précis où elles entrent en végétation : il en est du reste de même de la multiplication par le sectionnement. Bien des cultivateurs rempotent leurs plantes dès la fin de la floraison, c'est un tort ; il faut attendre quelque temps et ne les rempoter que quand elles manifestent leur intention d'entrer en végétation en émettant quelques racines nouvelles. Croyez-moi, ces plantes souffriront moins du bris de quelques jeunes racines

que du dérangement et du sacrifice des anciennes racines qui seules permettront à la plante épuisée par la floraison de se préparer à pousser.

Quelques plantes parmi les Cattleya, par exemple, émettent aussitôt la floraison, des paquets de racines à la base des vieux bulbes. On peut les rempoter alors, mais ne les tenir que légèrement humides, jusqu'au moment où les pousses apparaîtront. C'est le cas, en mars, pour les Cattleya Trianæ qui cependant ne commencent guère à pousser franchement qu'en juin ou juillet.

Quand une plante a fleuri, surveillez-la; ce n'est pas parce qu'elle vous a fourni toutes les jouissances qu'elle peut vous offrir dans l'année qu'il faut la négliger ; montrez-vous au contraire reconnaissant, modérez les arrosements si les bulbes sont ridés, laissez-la se reposer un peu, et au moment où elle fera ses premières racines rempotez-la.

Quelques plantes à feuilles caduques, les Anguloa, par exemple, doivent être rempotés immédiatement après la floraison, parce qu'ils émettent leurs pousses presque en même temps qu'ils nous gratifient de leurs fleurs ; mais il n'en est pas de même d'autres plantes à feuilles caduques, les Calanthe, par exemple, qui ne commencent à pousser que quelques mois après la floraison. Si vous rempotiez les Calanthe aussitôt défleuris, les trois quarts pourriraient, et le reste ne ferait que des pousses malingres. Tenez au contraire les plantes sur une tablette, dans un endroit sec, et quelques mois après vous les verrez émettre des bourgeons ; vous pourrez leur donner alors la nourriture abondante qu'ils réclament.

J'ai vu souvent des amateurs, au moment où les Vanda, les Aerides, les Saccolabium et autres plantes de l'Inde, de végétation similaire, émettaient des racines nouvelles, s'empresser de garnir ces racines de sphagnum; c'est contre nature. Laissez donc les racines s'élancer dans l'air, où elles vont précisément chercher les éléments utiles à la plante.

Je le répète, un cultivateur attentif doit toujours avoir des plantes à rempoter, comme il en aura toujours au repos, en végétation et en fleurs. On ne peut guère dire mois par mois quels sont les travaux à exécuter, et les règles qu'on prescrit seront sujettes à de nombreuses exceptions. C'est une question d'attention et de sagacité de la part du cultivateur. Les Orchidées, en général, indiquent elles-mêmes quels sont leurs besoins par des signes qui frappent immédiatement le cultivateur qui aime les plantes dont il a le soin.

UNE ORCHIDÉE GIGANTESQUE.

M. de Keyser, magistrat, résidant à Selangor, écrit au *Gardeners' Chronicle* :

Il sera peut-être intéressant pour quelques-uns de nos lecteurs d'entendre parler d'une des plus grandes Orchidées qui aient été rencontrées dans ce pays. Je l'avais remarquée sur un très gros Durian, à 14 milles de ma résidence. Elle formait un cercle complet autour de l'arbre. Les fruits du Durian ayant une grande valeur pour les Malais, j'étais peu disposé à acquérir l'arbre entier pour l'Orchidée seule. C'est pourquoi je n'ai pas pu avoir la plante en aussi bon état que j'aurais pu l'obtenir.

Je donnai l'ordre de détacher la plante et de la porter chez moi. Il fallut 15 hommes pour la porter. Cette Orchidée est actuellement dans mon jardin. Elle a 7 pieds 2 pouces de hauteur et 13 pieds 1/2 de diamètre; elle présente sept épis de fleurs, le plus long ayant 8 pieds 6 pouces. Les fleurs sont brun foncé tacheté de jaune. Comme il est fort rare que les Européens visitent cette partie de l'Etat, les Orchidées n'excitent pas autant l'admiration qu'elles le méritent. Les Malais considéraient les frais que je faisais pour aménager ma plante comme une insanité, les fleurs n'étant pas bonnes à manger.

Cette plante paraît être un Grammatolophyllum qui répondrait mieux à la description que tout autre genre; mais, comme de juste, l'espèce est douteuse.

Prière à M. Keyser d'envoyer un spécimen sec de la plante pour permettre de la déterminer avec certitude.

UNE ALERTE.

Dans la nuit du 2 au 3 mars dernier, la température s'est subitement abaissée; à dix heures du soir, le thermomètre marquait — 5°; à six heures et demie du matin il marquait — 11°.

Les compagnies de charbonnages avaient profité de la grève dernière pour écouler un bon stock de vieux moellons passés à la mine de plomb en guise de charbon; je ne m'en suis pas méfié, et j'ai constaté le matin — 2° dans ma serre froide. Les vitres de la serre étaient revêtues d'une couche de givre. Mes lecteurs comprendront mon émotion, je m'attendais à trouver tout gelé. J'étais allé voir mes feux à dix heures. Le matin, mes employés avaient trouvé les feux allumés et tout en ordre de ce côté, sauf que le charbon qui devait chauffer ne chauffait qu'à moitié. Le temps était clair, le soleil brillait; je fis descendre les toiles d'ombrage pour protéger les plantes gelées des rayons du soleil et seringuer toutes les plantes, et j'attendis les résultats. Mes pauvres Odontoglossum, pleins de boutons, faisaient triste figure ce matin-là. Je me console en pensant que cet accident m'a fourni matière à une causerie que mes lecteurs auront l'amabilité de trouver intéressante; c'est la seule compensation à mon malheur.

Ma serre froide contient des plantes de provenances très variées. Celles qui ont le plus souffert sont précisément celles qui habitent les régions les plus froides et les plus élevées.

Les Odontoglossum Alexandræ triumphans, Pescatorei

Lindleyanum ont eu leurs feuilles très abîmées; mais quoique le feuillage ait eu, au moment de l'accident, cette teinte huilée qu'i caractérise les plantes gelées, les plantes ont repris après quelques jours leur aspect de bonne santé, sauf une teinte bronzée, comme celle qui s'étend sur les feuilles exposées au soleil. Au total, j'ai eu plus de peur que de mal, et cette leçon m'obligera à me munir d'un thermomètre avertisseur comme celui qui fonctionne chez M. Finet et qui lui a évité l'accident dont j'ai souffert.

Les plantes se sont comportées d'une façon bien différente suivant leur espèce et leur provenance. Les Cattleyas citrina, qui étaient fixés sur des planchettes en contact direct avec les carreaux et exposés à un froid d'au moins 3 à 4 degrés, n'ont pas souffert du tout. Les feuilles prises au milieu du givre sont intactes ! Les Odontoglossums Alexandræ ont eu l'extrémité de leurs feuilles roussies. Les Masdevallias, soi-disant très froids, ont beaucoup souffert; en revanche, les variétés de Chimœra placées près du vitrage n'ont pas bronché. Le Lælia cinnabarina s'est montré moins robuste, et quelques bulbes sont absolument cuits; j'entends par cuits l'expression horticole. Le Cymbidium Lowi, représenté chez moi par différentes plantes et entre autres par le pied qui fut exposé par Peeters au Trocadéro, dont bon nombre de feuilles étaient en contact avec le vitrage absolument couvert de givre, n'a pas souffert le moins du monde. Les Anguloa uniflora, Clowesi, Ruckeri, sont intacts. Toutes les plantes des plateaux mexicains n'ont pas bougé. Les Cypripedium insigne et hirsutissimum ont également très bien supporté le froid.

Le Phajus Humbloti, plante qu'avec raison je considérais de serre froide, n'a pas été atteint; c'est une plante de Madagascar. Toutes mes serres étant chauffées par le même appareil et la température proportionnelle étant réglée par un nombre de tuyaux également proportionnel, j'ai observé 3° dans la serre au Cypripediums, + 4° dans celle aux

Cattleyas et + 5° dans la serre de l'Inde. Ce n'était pas brillant, et je m'attendais à une débâcle, mais les plantes étaient relativement sèches et les serres également, l'accident s'étant produit un lundi; on n'avait pas arrosé le dimanche; aussi le mal n'est-il pas appréciable. J'avais remarqué à maintes reprises que les Cypripedium américains étaient plus sensibles au froid que les espèces de l'Inde; le fait s'est trouvé confirmé. Presque tous avaient des taches huileuses sur les feuilles. Ces taches ont disparu quelques jours après l'accident. Mes Vanda tricolor et suavis ont perdu quelques feuilles; mais comme c'est leur habitude chez moi à cette époque de l'année, je ne peux attribuer cette chute à l'accident.

Il découle de ces observations que si les plantes montagnardes se contentent d'une température peu élevée, qu'il n'est pas prudent de dépasser, en revanche, elles ne supportent pas avec autant de résistance un abaissement de quelques degrés à peine au-dessous de leur minimum. Je tiens 6 degrés, la nuit, dans ma serre froide; s'il y avait eu un écart de 13 degrés comme dans ma serre aux Aerides, il ne serait pas resté un Masdevallia et très probablement pas un Odontoglossum.

La morale de ceci, c'est qu'il faut toujours s'assurer de la qualité du combustible, ne pas laisser la température s'élever trop brusquement à la suite immédiate d'un accident de ce genre, descendre les ombrages et enfin seringuer copieusement les plantes atteintes; j'ai aussi remarqué que les jeunes feuilles sont toujours plus résistantes que les vieilles. En effet, seules les feuilles anciennes montrent des traces de l'accident. J'avais déjà fait cette remarque à la suite d'un essai de culture à l'ammoniaque liquide répandu en excès dans les chemins. Les jeunes feuilles n'avaient pas souffert; en revanche toutes les vieilles feuilles étaient horriblement brûlées. — Je suis heureux de constater aujourd'hui qu'il ne reste plus apparence de lésions sur mes plantes, et qu'aucun de mes clients ne s'en est aperçu. J'aurais pu me dispenser de raconter

cette petite histoire afin d'éviter que mes clients crussent que toutes mes plantes étaient mortes, mais j'ai jugé utile de courir ce risque pour épargner à mes lecteurs les avaries que j'aurais bien pu avoir à déplorer.

VOYAGE AUX MONTAGNES DE RORAIMA

DE M. SEIDEL

Sur les indications de M. B. ROEZL, pour le compte de la maison Sander et Cie.

(Traduit du Casopis de M. F. Thomayer.)

(*Suite*).

Trois jours de marche nous conduisent à Arecuna, situé dans le voisinage du Gaspsuna.

Des Indiens avaient reconnu notre interprète Meca et étaient accourus. Ils nous conduisirent auprès de leur chef, occupé à préparer ses flèches. Notre présence ne parut pas l'intimider, et il tint une conversation très animée avec Meca.

Les femmes, que notre arrivée avait fait fuir dans les bois, revinrent au bout d'un certain temps. Leur costume, peu embarrassant, ne se composait que d'un léger tablier bleu.

Dès que le chef eut appris quel était le but que je me proposais d'atteindre, il nous fit donner à manger.

Les femmes et les Indiens, rassurés, se mirent à table (?) avec nous. Le repas se composait de poisson grillé et de cassave, le tout très poivré. Après le repas, nous étendîmes nos hamacs.

Les habitations de ces Indiens diffèrent peu de celles des habitants de la forêt Vierge. Elles ne se composent que de hangars.

Le matin, au réveil, je pus faire une connaissance plus

sérieuse avec le chef et offrir à sa femme quelques-uns de ces menus objets qui ont tant de succès auprès des Indiens : glaces, perles de verre, etc. Le chef, devenu mon ami, m'accompagna jusqu'à la halte suivante. Je remarquai en route des bananiers énormes avec des régimes de fruits immenses, des ananas, du manioc, de la canne à sucre et du piment, etc. Le tout nous fut très utile pour alimenter notre escorte. Les perroquets, de magnifiques aras, voltigeaient autour des habitations et animaient le paysage par leurs cris. Je réglai l'interprète, et j'acquis une barque creusée dans un tronc d'arbre pouvant contenir sept à huit personnes avec leurs approvisionnements. Nous arrivâmes le lendemain à l'embouchure du Gaspsune. Le 7 mars, nous passons du Cuyuni au Demerara. Les Indiens, quand je croyais mes travaux terminés à tout jamais à cause de la hauteur des vagues, montrèrent une telle adresse que nous fîmes le trajet sans avaries.

Pendant cette traversée, un jeune Indien approvisionna notre table de poisson tué avec des flèches.

Nous arrivons enfin à l'embouchure du Jurrari, à Jurianei, où se trouvent les ruines d'un cloître espagnol. Nous prenons à terre un repos bien gagné. Le lendemain soir, à quatre heures, nous atteignons le Cucuya que nous remontons. Pendant ce trajet, je vis des arbres immenses, très différents comme aspect de ceux du Venezuela. Les légumineuses, Laurinées, Euphorbiacées étaient en grand nombre. Des Benthamia, des Bignonia et une quantité de plantes grimpantes couvraient les bords de la rivière. Les Indiens, qui avaient remarqué des traces de sangliers, se mirent à leur poursuite et en tuèrent un à coups de flèches, dédaignant mes deux vieux fusils rouillés. Le 12 mars, nous rencontrons un rapide qui nous oblige à mettre la barque à terre et à la porter plus haut. La pluie nous surprit pendant ce temps, et nous fûmes obligés de faire sécher toutes nos provisions.

(*A suivre.*)

LE CATTLEYA SCHRŒDERÆ.

Un de mes plus fidèles lecteurs m'écrit pour me signaler l'erreur que j'ai commise dans le numéro de février, en appelant Cattleya Schrœderæ une plante qui ne doit pas être le Schrœderæ.

« Si Cattleya Schrœderæ et Schrœderiana sont synonimes,la plante dont vous donnez la description n'en est certainement pas un, dit mon correspondant.

« Williams (*Orch. growers manal*, p. 119) a fait du « Schrœderiana *a very distinct and curious Cattleya*, dans « le genre du dolosa

« Veitch (*Catt. and Lælias*, p. 50) le classe comme une « variété du Walkeriana.

« La plante en question n'a pas les sépales étroits et aigus « dont vous parlez; ni Williams ni Veitch ne parlent du « Cattleya Schrœderæ. »

Je suis reconnaissant à mon aimable correspondant de m'avoir fourni l'occasion de le remercier de l'attention qu'il apporte à la lecture de l'*Orchidophile*. Je n'ai pas du tout la prétention de ne pas me tromper, et j'ai dû depuis bientôt dix ans que je dirige l'*Orchidophile* commettre bon nombre de bourdes, et j'en commettrai encore si Dieu me prête vie. Et puisque l'occasion se présente de m'excuser auprès de mes lecteurs des erreurs, des incorrections et des fautes que l'*Orchidophile* peut contenir, j'aurai garde de la laisser échapper, et je leur dirai qu'un journal comme l'*Orchidophile* ne pourrait pas vivre s'il n'avançait pas fréquemment des choses que l'expérience modifie. Un journal n'est pas un livre, il faut toujours aller de l'avant quitte à se tromper et à réparer ses erreurs par la suite. Mais, dans le cas actuel, je suis, je crois, dans la vérité; je n'ai nullement voulu parler du Cattleya Walkeriana Schrœderiana ou d'une forme voisine, mais du Cattleya labiata Trianæ Schrœderæ, que le profes-

seur Reichenbach a décrit et dont l'*Orchidophile* a parlé dans le numéro du mois d'août 1887. Je donnerai, du reste, une très belle planche des divers Cattleya Trianæ, où cette variété, absolument d'élite, sera figurée.

ORCHIDÉES RARES EN FLEURS EN ANGLETERRE

Le Dendrobium Treacherianum était dernièrement en fleurs chez M. Veitch à Chelsea. Ses fleurs, qui répandent un doux parfum d'anis, ont leurs divisions étroites, teintées de pourpre vineux au centre et à bords blancs. Les lobes latéraux du labelle sont d'un beau pourpre vineux foncé, et cette couleur se fond dans le lobe médian, qui est presque blanc. Les tiges florales sont érigées et axillaires, portant de six à huit fleurs.

Au premier abord, les pseudo-bulbes ovoïdes et courts et les feuilles coriaces de cette plante nous rappellent certains genres de Bolbophyllum; du reste la section des Sarcopodium, parmi lesquels cette variété est classée, est presque intermédiaire entre les Bolbophyllum et les Dendrobium.

Cette espèce a été introduite de Bornéo par MM. Low en 1881.

On remarquait encore une curieuse variété de Paphinia, genre que les autorités botaniques actuelles ont réuni aux Lycaste, mais qui a été figurée sous le nom de Paphinia cristata dans le *Botanical Magazine*.

Les fleurs, en racèmes tombants, sont peu nombreuses, à divisions blanches striées de bandes transversales de brun pourpre: les marbrures devenant de plus en plus accentuées vers le sommet des divisions.

La colonne est large, présentant des ailettes très développées de couleur brune, et le labelle est également strié de brun pourpre.

Cette plante a des pseudo-bulbes bifoliés, ovoïdes et coniques ; elle a été introduite en 1834 de l'île de la Trinité.

Parmi les nombreuses et intéressantes variétés d'Orchidées en fleurs, dans les jardins royaux de Kew, on voyait dernièrement l'Ornithidium Sophronitoïdes, plante originaire de la Colombie et peu répandue dans les cultures. Son rhizome rampant, portant de nombreux pseudo-bulbes arrondis et bifoliés, produit en abondance des petites fleurs d'un rouge vermillon rappelant la couleur des fleurs du Sophronites grandiflora. Les sépales infléchis sont ovoïdes à la base et appointés au sommet. Le labelle, très aplati verticalement, a son lobe médian peu proéminent et lavé de jaune d'or. La profusion des petites inflorescences rouges donne à la plante un brillant aspect.

Une des Orchidées les plus curieuses que nous ayons eu l'occasion de remarquer est le Sarchochilus luniferus, variété importée de la Birmanie et dont les tiges arrondies et grimpantes émettent des racines axillaires ainsi que des tiges florales retombantes portant de nombreuses et petites fleurs à divisions jaune zébré de brun clair et à labelle blanc pur.

L'absence de feuilles est curieuse à constater et donne à la plante un aspect tout particulier. A Kew on la cultive sur la branche d'arbre où la plante était fixée lors de son importation, et sans lui donner aucune nourriture on réussit à la faire fleurir régulièrement depuis quelques années.

Georges TRUFFAUT.

LES MASDEVALLIAS

(Avec une planche de Masdevallia Harryana et variétés)

Nous croyons que les Masdevallias sont appelés à remplacer les Cypripediums dont la vogue est un peu épuisée. Il devait en être ainsi. On a mis au commerce, au moment où le moindre Cypripedium se payait au poids de l'or, une telle

quantité de mauvaises plantes que les amateurs sont devenus plus exigeants; ils ne veulent plus acheter que des plantes dont ils connaissent la fleur, et nous ne pouvons pas les en blâmer. Les bons Cypripediums seront toujours bons, mais un jour ou l'autre toutes les loques disparaîtront, et ce sera tout naturel.

Le genre Masdevallia comprend, lui aussi, des plantes de toute beauté, et beaucoup d'autres n'ayant qu'un intérêt purement scientifique. Mais les plantes les plus délicates, les espèces les plus mignonnes, ont de l'attrait pour l'amateur qui sait les prendre en main, sans crainte de mouiller ses gants, pour examiner de près leurs fleurs si curieuses, si délicatement peintes.

On se plaint souvent, dans les pays où les étés sont arides, des difficultés qu'on rencontre dans la culture des Masdevallias. Ces difficultés sont la conséquence de l'ignorance de leurs besoins et de leur mode de végétation à l'état naturel. Les Masdevallias sont tous ou presque tous des plantes montagnardes croissant souvent à la limite des neiges éternelles, dans les éboulis d'où l'eau suinte constamment ou sur les arbres, au milieu des brouillards , dans des localités où l'eau tombe du feuillage, quoique le ciel au-dessus du brouillard soit absolument serein. Les Masdevallias sont des Orchidées voraces ; on paraît trop souvent l'ignorer. Ce sont aussi des plantes qui craignent par-dessus tout la sécheresse absolue, ne serait-elle que de quelques instants; elles n'ont pas de pseudo-bulbes leur permettant de trouver dans la sève emmagasinée l'eau qui manque à leurs racines. Laissez sécher le plus vigoureux des Harryana, et au bout de quelques jours, quels que soient les soins postérieurs apportés vous verrez les feuilles se détacher souvent sans jaunir, et votre plante s'en aller par morceaux.

Les cultivateurs d'orchidées ne savent pas, pour la plupart, les arroser. Ils mouillent à tort et à travers les plantes sèches comme celles qui sont humides. Quand un Mas-

devallia a soif, on le mouille à fond. Si l'opération est bien faite, l'eau traverse le compost et le drainage, les matériaux se gonflent, le sphagnum reprend sa verdeur, les racines trouvent les éléments qui sont nécessaires à la plante. Si on mouille à moitié, l'eau ne traverse pas le compost desséché ou glisse par dessus ; la plante ne se trouve mouillée qu'au collet, organe incapable d'absorber ; les racines restent sèches, et les plantes, dont le collet est humide, mais dont les racines sont desséchées, perdent leurs feuilles, quoique le jardinier les ait arrosées ou croie les avoir arrosées. Il en est ainsi quand les pots sont mal drainés, quand le trou du fond est bouché ou insuffisamment grand, quand le compost a envahi le drainage.

J'ai dit que les Masdevallias étaient des plantes voraces ; de plus leurs racines sont très charnues et très nombreuses, partant en grand nombre du même point, luttant entre elles pour occuper le petit emplacement qui leur est accordé; aussi si la plante est mal mouillée, si on n'a pas pris soin de répandre l'eau sur toute la surface du compost, un côté de la plante reste humide et l'autre sec. La portion sèche perd ses feuilles. Les Masdevallias ont besoin, quand ils sont forts, de pots de grandes dimensions ; il faut les planter sur de petits monticules de compost. On ne doit pas leur donner de suite des pots en disproportion avec leur taille ; mais par des rempotages successifs on leur donnera la nourriture qui leur est nécessaire. Les racines de Masdevallias tendent, comme pour toutes les plantes, à se développer le long des parois des pots ; elles trouvent à cet endroit de l'air, de l'humidité, puisque l'eau tend à se déverser vers les bords par suite du mamelon qu'on réserve au milieu du pot, et aussi parce que c'est l'endroit où le pot est le mieux drainé. En revanche, le compost placé immédiatement sous le centre de la plante, n'étant pas aéré ou mal aéré, se décompose et pourrit. Quand on rempote les Masdevallias, il faut avoir soin de faire tomber ce vieux compost et de le remplacer par du compost neuf et mieux

drainé encore que le compost qu'on mettra sur les bords. Il faut éviter de mettre des morceaux de terre fibreuse trop épais; plus le compost sera menu, et mieux les racines se développeront.

Les Masdevallias ne craignent pas la lumière vive, mais ils ne peuvent supporter les rayons directs du soleil, même en hiver : leur place est le côté nord de nos serres froides. Ils ne demandent pas non plus des serres aussi vastes que celles que l'on destine à la culture des autres plantes; à la rigueur, on fera pousser un Odontoglossum ou un Cypripède dans un jardin d'hiver bien éclairé, mais on réussira difficilement à conserver un Masdevallia. Ces plantes poussent dans des régions où nulle poussière ne vient ternir l'émeraude de leurs feuillage, l'éclat de leurs fleurs ; il faut donc tenir les feuilles propres. Leurs ennemis dans les serres convenables ne sont pas nombreux; le pou blanc est facile à détruire, le thrips est une conséquence de l'aridité de la serre ou d'une température trop élevée. Les parties noires et comme vernissées, sortes d'excroissances qui se développent sur les feuilles, sont le résultat très souvent d'un coup de soleil.

Les Masdevallias sont de superbes plantes en fortes potées, mais ils offrent encore l'avantage de fleurir très petits; ce sont des plantes à la portée de toutes les bourses. Sont-ils envahissants, l'amateur qui ne possède qu'un petit emplacement peut échanger partie de ses touffes fortes pour des espèces qu'il ne possède pas. Une plante avec trois feuilles, surmontée d'une seule fleur, est digne d'intérêt, de même que les exemplaires monstres que M. Massange de Louvrex nous a fait si fréquemment voir avec leurs fleurs par centaines.

Les Masdevallias offrent des caractères très distincts, suivant les sections auxquelles ils appartiennent: Masdevallia coccinea et ses variétés, Harryana, Lindeni, M. Davisii, Veitchi ont des teintes inimitables. La figure que nous donnons de quelques variétés d'Harryana est certainement une des plus fidèles qui ait été publiée jusqu'à ce jour. Les plantes de la

section des Chimœra sont étranges, et leurs fleurs stupéfient les amateurs les plus familiarisés avec les Orchidées. Rien n'est plus délicieux que la teinte nacrée du M. tovarensis. Les Masdevallias Estradæ, Wagneri, ionocharis, sont des miniatures délicieuses. Le racemosa est une espèce dont la fleur a autant d'éclat que celle de l'Epidendrum vitellinum. Les Masdevallias sont les plantes par excellence des amateurs qui n'ayant qu'une petite serre à leur disposition, ne serait-ce qu'une de ces petites serres comme les Anglais les établissent devant leurs fenêtres, désirent cultiver quelques Orchidées intéressantes et en suivre le développement sans grands frais et grandes fatigues.

LES ORCHIDÉES A L'EXPOSITION DE CANNES

L'Exposition annuelle de la Société d'horticulture de Cannes a eu lieu cette année du 23 au 27 janvier.

Favorisée par un temps superbe, elle a eu un très grand succès ; beaucoup de visiteurs de tous les pays s'y sont rendus.

Les apports y étaient nombreux et choisis ; certaines cultures étaient représentées par des spécimens d'une très belle venue, et que n'auraient pas désavoués nos grands horticulteurs de Paris, comme l'a fort bien fait remarquer M. Ed. André dans son savant et remarquable rapport.

La partie florale, la plus importante sans contredit de cette exposition, comprenait tout ce que l'habileté des horticulteurs a su produire, secondés admirablement par ce climat privilégié de notre beau littoral méditerranéen.

Une tente spéciale, dont le fond était occupé par un grand massif de lilas en branches fleuries, avait été réservée à la collection d'Orchidées de M. C. Solignac, l'habile horticulteur-fleuriste de Cannes.

Les plantes étaient disposées sur deux tablettes à droite et à gauche. Des potées d'Adiantum et diverses Fougères, intercalées ou dissimulées, faisaient ressortir l'éclat des fleurs et produisaient un très gracieux effet.

Cette culture étant faite ici principalement en vue de la fleur coupée, les espèces à floraison hivernale sont évidemment les plus recherchées.

A citer de beaux Odontoglossum Alexandræ, Lælia anceps, Cypripedium insigne et villosum, ces derniers en très belles potées et abondamment fleuris; Dendrobium nobile, Oncidium sarcodes et Cavendishianum Lycaste Skinneri, Odontoglossum Rossi majus, Phalænopsis Schilleriana, à coloration très vive, enfin de superbes Cattleya Trianæ dont la floraison avait dû être poussée en vue de l'exposition, et d'autres plantes intéressantes aussi, que je n'ai pu noter faute de temps ; leur bonne venue en général est due aux soins intelligents qui leur sont donnés par M. Carriat, chef de culture de M. Solignac, et fait bien augurer pour leur avenir dans cette contrée, qui nous réserve encore, sous le rapport de la culture surtout, de bien agréables surprises.

V. DAVIN fils.

Marseille, le 1er février 1890.

LES ANGRÆCUM

Madagascar, la grande île de l'océan Indien, jouit, grâce aux mers qui l'entourent et dont un courant tiède maintient la température normale, d'un climat très égal en moyenne. n'offrant pas de brusques sauts de la chaleur au froid. Région tropicale par sa latitude, c'est un pays tempéré en raison de de son altitude. Sur les plateaux de l'île, à Tananarive notamment, situés à 1,460 mètres d'altitude, la température, qui s'élève au mois de novembre à 28,°5, descend au mois de juin et d'août à 6°, tandis que sur la côte occidentale elle ne des-

cend pas au-dessous de 10° en juillet, et ne s'élève pas en janvier à plus de 24°. Une température tiède et constante règne dans cette île, surtout le long de la mer; aussi les forêts, qui sont disposées en une longue ceinture sur le pourtour de l'île, soit dans la région côtière, soit dans la zone de avant-monts, sont-elles la patrie de nombreuses Orchidées, et notamment de quelques-unes des plus belles espèces de ce superbe genre: les Angræcum.

Dans ces contrées où le soleil et la pluie viennent alternativement baigner les végétaux de chaleur, de lumière et d'humidité, W. Ellis retrouva l'admirable *Angræcum sesquipedale* (1) qu'Aubert Dupetit-Thouars avait découvert et décrit il y a près d'un siècle. Dans les clairières mi-ombragées de ces forêts tropicales aux fourrés presque impénétrables croît cette Orchidée, si distincte par son labelle qui, étroitement lié au gynostème, s'accroît rapidement et prend la forme d'un éperon long et mince. Surprenante de forme, d'aspect et de parfum, cette Orchidée était bien celle qui devait vivre au milieu de cette végétation tropicale, étrange, bizarre, où l'on voit des plantes de la famille des Strychnos, le plus redoutable des poisons végétaux, produire des fruits comestibles (*Brehmia speciosa*), et où d'autres plantes, comme l'*Ouvirandra fenestralis* pour feuilles, émettent de véritables dentelles. L'*Angræcum sesquipedale* est depuis longtemps cultivé dans nos serres. Aubert Dupetit-Thouars lui donna son nom générique de *A. sesquipedale*, c'est-à-dire Angræcum d'un pied et demi, à cause de la grandeur peu commune de la fleur: celle-ci a plus de 0m20, et l'éperon se prolonge au point d'atteindre souvent 0m,30 à 0m,35. Les fleurs sont d'un beau blanc d'ivoire; elles sont très parfumées, et leur floraison se prolonge souvent de novembre à février.

(1) Nous croyons devoir conserver à cette Orchidée le nom générique que lui maintiennent Bentham et Hooker: c'est à tort que Reichenbach l'assimile aux *Aeranthus*; l'*Aeranthus grandiflorus*, type de cette dernière famille, se rapprochant beaucoup plus des *Aerides* que de l'*Angræcum sesquipedale*.

A côté de cette admirable plante au délicieux parfum, les botanistes ont, dans la même île, rencontré les *Angræcum articulatum* Rchb. f., *cryptodon* Rchb. f., *eburneum* Thou. (dont une variété l'*A. e. virens* Hort. est fort cultivée), *citratum* Thou., *descendens* Rchb. f., *Ellisii* Hort., *fastuosum* Rchb. f., *fuscatum* Rchb. f., *modestum* Hook, f. Parmi ces espèces quelques-unes sont douteuses ; il est probable qu'étudiées avec plus de soin on reconnaîtra que plusieurs d'entre elles ne sont que des variétés.

A mi-distance de Madagascar et le continent africain, l'archipel des Comores, dont la flore et la faune présentent un caractère si distinct et si original, renferme plusieurs espèces introduites dans nos cultures : nous citerons, entre autres, une espèce naine : l'*Angræcum Hildebrandtii* Rchb. f., au racème couvert de petites fleurs jaune orangé et à l'éperon filiforme ; l'*Angræcum Sanderianum* décrit par Reichenbach en 1888, l'une des plus jolies espèces du genre, et l'*Angræcum Scottianum* qui se distingue de toutes les autres espèces par ses feuilles cylindriques, alors que dans toutes les autres espèces les feuilles sont rubanées.

L'*Angræcum Sanderianum* est une plante dont la culture est relativement facile. Sur ses longs et élégants racèmes, plus de vingt fleurs d'un blanc pur apparaissent et se font remarquer par la forme bizarre de leur éperon floral, moins développé toutefois que celui d'autres espèces, telles que les *A. caudatum*, *Ellisii*, *Kotschyi*, etc. L'*Angræcum Sanderianum* est une des plus récentes et des plus remarquables introductions. Elle mérite d'être comme type de la plupart des Orchidées de ce genre. H. G. Reichenbach f. l'a décrite en ces termes : « Sa tige érigée est garnie de feuilles distiques de forme cunnée-oblongue et montrant à leur extrémité une terminaison brusque plus longue sur une moitié de chaque feuille que sur l'autre moitié. La feuille mesure 10 centimètres de long sur une largeur de 2 ou 3 centimètres. Le pédoncule, d'un vert brunâtre clair, est long d'environ 20 cen-

timètres. La base tuméfiée de l'ovaire pédicellé est très courte et d'une longueur à peine égale à celle des bractées triangulaires, qui elles-mêmes ne sont pas longues. L'éperon filiforme aigu — cette caractéristique des *Angræcum* — généralement disposé dans une position ascendante, est égal à la triple longueur de l'ovaire. Le système rostelaire est bien développé : l'anthère est étroite et apiculée. Les fleurs sont blanches avec l'ovaire d'un vert rougeâtre. »

Quelques contrées de l'Afrique tropicale ont aussi fourni à nos serres des représentants de cette famille. L'*Angræcum Kotschyi* Rchb., aux racèmes pendants, chargés de fleurs blanc crème, au long éperon et au parfum délicieux, fut introduit de Zanzibar pendant ces dernières années ; l'A. *bilobum* Lindl., élégante variété naine, fleurissant d'octobre à décembre, souvent pendant plusieurs semaines, nous vient de la Nouvelle-Guinée, et la variété A. *b. Kirkii* Rchb. f. a, dit-on, Zanzibar pour patrie.

C'est de Sierra Leone que nous est venu l'*Angræcum caudatum*, Orchidée rare encore, bien qu'introduite déjà en 1841 par MM. Loddiges, les horticulteurs célèbres d'Hackney, — espèce belle entre toutes, — est une de celles dont la culture est réputée, à tort, très difficile; l'A. *apiculatum* Hook, espèce naine voisine de l'A. *bilobum;* l'A *pellucidum* Lindl. dont les fleurs rivalisent d'éclat avec la blancheur de la neige; l'A. *pertusum* Lindl., si rare aujourd'hui dans les collections, aux fleurs blanchâtres à éperon jaune. Loango a fourni a son tour une curieuse espèce : l'A. *Eichlerianum* Kranglin, aux pétales verdâtres, au labelle blanc et à l'éperon conique allongé.

C'est encore à l'Afrique tropicale que nos serres sont redevables des A. *Chailluanum* Hook. f. et *crenatum* Rchb. f., aux éperons si distincts. A ces espèces croissant dans les contrées tropicales, nous devons ajouter une espèce japonaise : l'A. *falcatum* Lildl., qui doit son nom spécifique à la conformation de son bizarre éperon rappelant une faux.

Cette espèce doit être cultivée dans une serre moins chaude, plus tempérée. Elle périt rapidement quand on la condamne à subir le traitement qui plaît aux autres *Angræcum*.

La *Revue* (1) a déjà parlé de ce beau groupe d'Orchidées, et elle en a décrit la culture. Un grand nombre d'espèces, telles que l'*Angræcum eburneum* et ses variétés, l'*A. sesquipedale* et le mignon *A. hyaloides,* peuvent être rangées au nombre des Orchidées les plus faciles de nos serres chaudes. Cultivées côte à côte avec les *Aerides* et les *Vanda*, soumises au régime imposé aux *Phalænopsis*, c'est-à-dire croissant dans un atmosphère humide et chaude durant toute l'année, ces Orchidées se développent vigoureusement. Les A. *Sanderianum* et *Scottianum,* comme toute les Orchidées ayant pour patrie l'archipel comorien, doivent, pendant l'hiver, recevoir moins d'eau que leur congénères. Il ne faut pas perdre de vue que les saisons sont plus régulières aux îles Comores qu'à Madagascar, et que la saison des sécheresses s'y maintient sans changement de mai en octobre. En revanche, pendant la saison chaude, d'octobre à mai, quand la température s'élève de 25 à 30 degrés centigrades, il n'est pas rare de voir tomber dans cet archipel jusqu'à 3 mètres d'eau; mais malgré cette grande quantité d'eau déversée par les moussons, ces îles ont peu ou point de ruisseaux, l'eau étant absorbée par les cendres et les scories volcaniques, et il en résulte que pendant la saison sèche l'atmosphère y est moins humide qu'à Madagascar. On comprend aisément que ces Orchidées doivent être soumises à un traitement quelque peu différent de celles de Madagascar. Il leur faut, pendant l'été, une atmosphère chaude et humide : pendant l'hiver au contraire, l'orchidophile prudent doit se montrer sobre d'arrosements dans la culture de ces plantes.

Certaines conditions doivent toujours être observées dans la culture des *Angræcum* : telle est, par exemple, la précaution de ne pas laisser la température de la serre descendre au des-

(1) T. IX, p. 186.

sous de 15° C.; telle est encore celle d'aérer autant que possible, et aussi souvent que faire se pourra, pour autant que les brouillards ne règnent pas.

Les espèces à croissances vigoureuse comme l'A. *eburneum* demandent à être cultivées en de larges pots remplis en partie de tessons, puis de sphagnum mélangé de quelques morceaux de charbon de bois. Les espèces plus petites, comme les A. *citratum* et *bilobum,* se cultivent mieux en corbeilles suspendues près du vitrage. D'après un renseignement que nous donne le *Gardeners' Chronicle*, il semble que l'A. *Scottianum* se plaise mieux cultivée sur tronc de fougère que dans du spagnum.

La multiplication de ces Ochidées se fait au moyen des rejetons naissant à la base des plantes : il importe de ne les détacher de celles-ci que lorsqu'ils ont assez de racines pour pouvoir suffire à la nutrition de la jeune plante ; mais ce procédé de multiplication n'est pas de nature à inquiéter les amateurs sur la diminution rapide de valeur de ces Orchidées; car ces rejetons sont fort rares

Cte DE K.

Tiré de la *Revue de l'Horticulture belge.*

LES ODONTOGLOSSUM

Traduit du *Manual of Orchidaceous plants*, de James Veitch et Sons.

(*Suite.*)

Les contrées où croissent les Odontoglossum sont couvertes de forêts épaisses présentant de temps à autre des clairières. Ces forêts sont, dans l'Équateur et la Nouvelle-Grenade du Sud, composées en partie d'arbres appartenant aux Cinchonacées, remplacées plus au nord par une espèce de Juglans et un chêne à feuilles persistantes (Quercus tolimensis).

Les Odontoglossum se rencontrent en plus grande abondance dans les parties de forêts qui avoisinent les clairières

et sur les bords de nombreux torrents des montagnes, où la lumière et l'air pénètrent plus facilement et où il n'est pas rare de rencontrer de nombreuses plantes exposées en pleine lumière aux rayons directs du soleil. On a observé que les pseudo-bulbes des plantes ainsi placées sont toujours plus petits que ceux qui sont cachés en partie. Ils fleurissent aussi plus abondamment, mais les épis ne sont pas si longs, et les fleurs ne sont jamais si grandes que celles produites par les plantes en partie ombrées. Celles au contraire qui croissent complètement à l'ombre, sur les arbres tombés ou sur le sol où il y a toujours excès d'humidité, ont les pseudo-bulbes charnus, fleurissent rarement, souffrent du transport et généralement meurent pendant leur transport en Europe. (Kalbreyer in litt.) (1).

Au nord de l'isthme et particulièrement dans les limites du territoire mexicain, les conditions locales sont légèrement différentes de celles qui caractérisent la Nouvelle-Grenade, ce qui tient surtout à la configuration du sol. Là, on rencontre les Odontoglossum dans toutes les régions du plateau où ils trouvent les conditions favorables à leur existence, et aussi sur les contreforts des chaînes de montagnes centrales, de même que sur les divers éperons auxquels ces chaînes donnent naissance. Les conditions climatériques de la région des Odontoglossum au nord de l'isthme sont légèrement différentes de celles de la région des Odontoglossum en Nouvelle-Grenade et en Venezuela. Ainsi, au Guatemala, il y a une saison humide et une saison sèche, la première commençant en décembre et finissant en avril, et la seconde durant pendant le reste de l'année. Il y a donc une époque de repos bien arrêtée dans la végétation. (F.-C. Lehmann, *In Gard Chron.*, XX (1883), p. 24. Mais dans les terres plus élevées, où les Odontoglossum se rencontrent, l'atmosphère est saturée à l'excès, même pendant la saison sèche, saturation causée par l'humidité de l'Atlantique et par l'humidité des terres basses

(1) *Grisebach Veg. der Erd.*, vol. II, p. 435.

qui se trouve entraînée vers les lieux que les Odontoglossum habitent par les moussons, et qui, pendant les nuits du commencement de l'année, prennent la forme de brouillards épais. Au Mexique, les conditions climatériques de la *Terra Fria* sont semblables à celles des hauteurs du Guatemala, mais la saison humide est de plus courte durée; la température est remarquablement uniforme. La température moyenne en été et en hiver varie à peine de 6 et 7° c. La condensation causée par la mousson atteint sa plus grande force sur les versants qui forment la ceinture du haut plateau central, où la saison des pluies dure huit mois de l'année et où la température varie de 12 à 15° c. Partout où existent les Odontoglossum, il n'y a pas de repos dans les courants aériens; il règne constamment une brise légère.

Les points principaux de la culture des Odontoglossum dépendent des conditions climatériques des localités qu'ils habitent que nous avons décrites ci-dessus. On peut les rattacher *grosso modo* principalement à quatre points principaux : la température, l'humidité, l'air et la lumière.

Le règlement de ces points principaux, autant qu'ils peuvent être sous le contrôle du cultivateur, dépend en grande partie des conditions de notre propre climat, suivant les différentes saisons de l'année. La forme des serres dans lesquelles on cultive les Odontoglossum est de peu d'importauce, pourvu que l'on puisse régler avec la plus grande efficacité les conditions nécessaires à cette culture. — Nous préférons, cependant, une serre à deux pans allant du sud au nord où ce que nous exprimons sur le continent, orientée à l'ouest ou à l'est, parce que pendant la course journalière du soleil les deux côtés de la serre sont exposés également aux rayons du soleil, et parce que cette orientation permet d'employer les appareils d'ombrage avec la plus grande efficacité.

Ces remarques préliminaires étant posées, nous pouvons résumer les soins de culture.

1° *Rempotage.* — Les pots doivent être proportionnés à la dimension des plantes, c'est-à-dire être juste assez grands pour contenir les pseudo-bulbes qui doivent être en même temps placés au-dessus des bords du pot. Les matériaux de rempotage doivent consister en sphagnum et en terre fibreuse en proportions égales. A ce compost, on doit ajouter une petite quantité de sable ou de charbon de bois ou même des tessons brisés en petites pièces, le tout *bien mélangé.* Les pots devront être remplis aux deux tiers de leur profondeur de morceaux de tessons propres formant le drainage. Le troisième tiers est complété avec le compost ci-dessus mentionné. — Il est certain, si l'on tient compte du mode de végétation des Odontoglossum dans leur pays d'origine, que les matières végétales nécessaires au développement de leurs racines sont très limitées. Il est prouvé que toutes les tentatives faites pour stimuler leur croissance en plaçant les plantes dans des pots d'un plus grand diamètre, dans le but d'introduire des matériaux de rempotage plus abondants, ont donné de mauvais résultats : ceci est prouvé par l'expérience. Aussi ne saurait-on trop recommander de ne pas rempoter les plantes trop abondamment. L'époque de rempotage est le mois de septembre, excepté pour les plantes en fleurs, parce que, à cette époque, on peut maintenir dans la serre, sans difficulté, une atmosphère humide, et qu'il n'y a pas à craindre, même sans chaleur artificielle, un abaissement de température au-dessous des limites naturelles. Les plantes qui ne seront pas rempotées en septembre pourront l'être en février ou au commencement de mars, ou quand le danger sera le moindre d'arrêter la végétation. Dans tous les cas, on doit rempoter tous les ans pour encourager la formation de nouvelles racines et parce que les arrosages continuels auront lavé et épuisé le compost ancien.

2° *La température.* — La température doit varier pendant l'année entre 8 et 20° centigrades. Le température la plus basse doit être, comme de raison, pendant les mois d'hiver, et

on ne doit atteindre le minimum que pendant la saison la plus rude, et réciproquement la température la plus élevée ne doit être admise que pendant les mois d'été, le maximum de la température n'étant atteint que pendant les journées les plus chaudes de l'été, époque où il serait difficile ou même impossible de la maintenir plus basse. La moyenne de la température la plus basse pourra être maintenue de 2 à 5° plus basse que la température du jour. Il sera toujours désirable, à cause de son action desséchante, de n'employer la chaleur artificielle qu'autant qu'il sera indispensable, pour empêcher le thermomètre de tomber au-dessous de 8° centigrades. On pourra se dispenser de chauffer pendant la nuit, même pendant les froids, si on a pris tout d'abord la précaution d'élever suffisamment la température pour éviter qu'elle ne tombe au-dessous du minimum après l'extinction des feux et l'heure où on les rallumera le matin. Ceci est beaucoup plus sûr que de chauffer la serre aux Odontoglossum pendant la nuit, ce qui, si on n'y prend garde, peut élever la température à un tel point qu'au milieu de la nuit la température sera plus élevée que pendant le jour.

(*A suivre.*)

Incidemment, je poserai une question aux nombreux cultivateurs d'Odontoglossum qui se réjouissent des dimensions des pseudo-bulbes de leurs plantes. Ont-ils atteint le but quand ils ont transformé des bulbes, qui normalement devaient avoir la grosseur d'une noix, en des bulbes atteignant la grosseur d'une orange?

Il y a une limite à atteindre qu'il ne faut pas dépasser, et je ne m'attache jamais aux dimensions des bulbes, mais je tiens surtout à celle des fleurs. Voilà le véritable critérium, et je ne crois pas qu'il soit juste d'admettre que plus une Orchidée a des bulbes immenses, plus nécessairement ses fleurs doivent être développées. La fleur n'est pas formée des mêmes éléments que les bulbes, et c'est souvent dans les plus petits étuis que se trouvent les meilleurs onguents! (*Note du traducteur.*)

PETITES NOUVELLES

J'ai récemment vu en fleurs dans les serres de M. Lesueur, quai de Saint-Cloud, à Saint-Cloud, une série de Cœlogyne cristata appartenant à cette race aux bulbes distancés sur les rhizomes, connue sous le nom de Chastsworth, et dont la variété dite de Sander est une des plus belles. Cette variété, assez difficile à distinguer par les amateurs peu expérimentés, a les fleurs plus grandes, la tache du labelle très grande et très brillamment colorée, et les pétales à peine contournés.

J'ai aussi admiré dans la même collection une bien superbe variété de Cypripedium bellatulum aux fleurs atteignant près de 9 centimètres de diamètre. On reproche à cette espèce son port trop trapu et le peu de solidité de son pédoncule, mais peut-être ne lui donnons-nous pas assez de lumière et très probablement trop peu de calcaire ; comme les Godefroyæ, c'est une espèce qui croît sur les roches calcaires, et il y a bon nombre d'Orchidées dans le même cas. Je me demande si l'emploi du sphagnum n'est pas nuisible pour ces espèces ; le sphagnum, à ma connaissance, ne se rencontrant jamais dans les terrains calcaires.

J'ai, du reste, la conviction qu'on se passera un jour ou l'autre de sphagnum ; cette mousse est d'une grande valeur dans les collections où elle pousse, et quand l'eau des arrosages lui convient ; mais à Argenteuil, par exemple, ville entourée de carrières à plâtre, les eaux de pluie tombant sur les carreaux de nos serres, couverts de poussières de plâtre, se chargent de plâtre et tuent le sphagnum. Il en est de même de l'eau de nos puits.

On signale en Angleterre l'apparition d'une maladie qui atteint gravement les Cattleya. Les renseignements sont trop vagues pour que nous puissions la décrire.

CORRESPONDANCE.

M. Bleu, en nous annonçant la floraison d'un Vanda Amesiana, nous dit que c'est une plante très jolie; la hampe est pluriflore, les fleurs sont d'un blanc pur, marquées au milieu du labelle d'une mouche violacée. Cette fleur rappelle beaucoup, dans la disposition des pétales et des sépales, celle d'un Phalœnopsis, et se distingue par une odeur suave de fleur d'oranger.

M. Bleu ajoute que mon observation relative à la nomenclature à suivre pour les hybrides mériterait d'être prise en considération. Elle résoudrait parfaitement la question, et par ces formules le fécondateur opérerait à coup sûr, sachant exactement (relativement) les éléments dont il dispose. « Je ne serais pas fâché, dit M. Bleu, de voir supprimer le signe $\times$ adopté je ne sais pourquoi, attendu qu'il signifie *tout le contraire de ce qu'il exprime* en ce cas. En y réfléchissant bien, un hybride ou métis n'est pas le produit d'une opération ayant le moindre rapport avec celui d'une multiplication ; on pourrait tout au plus, s'il pouvait être permis d'établir une comparaison, ce que je n'admets pas, y voir l'addition de deux quantités, et alors nous aurons $y+z=x$. Mais l'emploi des formules analogues à celles que la chimie a justement adoptées serait le mieux, attendu que le nom des espèces ne sera jamais assez considérable pour forcer à les allonger trop ou au moins de longtemps, et, je le répète, on saurait au moins dans quelles proportions se trouvent les éléments des espèces ou types. »

Je ne suis pas fâché de voir un hybridiseur de la valeur de M. Bleu, valeur que personne n'oserait mettre en doute, approuver mon système, que je n'ai jamais, du reste, pensé devoir être adopté. Le comité qui, en ce moment, à Londres, s'occupe de la nomenclature, serait bien aimable d'étudier la question. En supposant que ses décisions soient adoptées, ne serait-ce pas une bien petite complication d'ajouter après Cypripedium Leeanum, par exemple, les caractères C. ins + Sp.

Propriétaire-gérant : GODEFROY-LEBEUF. — Imp. PAUL DUPONT (Cl.) 59.4.90



CYPRIPEDIUM BINOTI

NOUVEAUTÉS
ET PLANTES INTÉRESSANTES.

CALANTHE VEITCHI ALBA.

On annonce la floraison en Angleterre d'un Calanthe hybride entre le *C. vestita* et le *C. rosea* (Limatodes rosea). C'est le même croisement qui a produit le *C. Veitchi*; Les Calanthe à fleurs blanc pur ne sont plus rares; le *C. Turneri* et le *C. Regnieri* var. *Margaritæ* présentent les mêmes caractères. Je ne vois pas trop du reste ce qui distingue le *C. Turneri* du *C. Regnieri Margaritæ* pas plus du reste que ce qui distingue certains Regnieri du *C. vestita*, sauf la forme des bulbes.

ODONTOGLOSSUM SCHLUMBERGERI.

Si on ne signale encore aucune plante hybride obtenue dans les cultures, dans le genre Odontoglossum, les croisements à l'état naturel sont extrémement nombreux. Ces croisements sont, bien entendu, supposés, mais comme les caractères des parents indiqués sont répartis dans leur progéniture supposée d'une façon très apparente, il nous faut admettre que ces suppositions reposent sur des bases assez sérieuses. J'ai sous les yeux la fleur d'une plante reçue par M. Schlumberger des Authieux sous le nom d'Odontoglossum luteo purpureum variété hystrix.

Cette fleur est absolument distincte de tous les luteo purpureum par la forme de son labelle qui rappelle d'une façon presque absolue celui de l'O. triumphans. Il n'en diffère

guère que par l'allongement de sa pointe, mais comme dans les triumphans, il présente les deux projections en forme de dents à sa base et la large macule brune si caracteristique dans les triumphans. De plus la colonne dans cette plante porte deux ailes à peine ondulées au lieu d'être profondément dentées comme celles des plantes de la section des luteo. Les sépales sont étroits comme ceux des triumphans et les pétales rappellent par leur coloris le triumphans et par leur forme les luteo purpureum, tout en étant dépourvus des dents qui s'élèvent sur les bords supérieurs dans l'O. hystrix. Au total l'O. Schlumbergeri est une plante unique qui pourra être réintroduite, comme l'ont été les Wilckeanum, mais qui restera toujours fort rare.

ODONTOGLOSSUM BREVIFOLIUM.

Veitch fait de l'O. brevifolium un synonyme de l'O. coronarium, les plantes sont cependant bien distinctes.

Dans le coronarium les bulbes sont très espacés sur le rhizome rampant, les feuilles sont érigées ovales oblongues aigues, dans le brevifolium les bulbes sont beaucoup moins laches sur le rhizome, ils sont plus trapus, et les feuilles sont ovales acuminées, très-courtes, la fleur du brevifolium est plus petite, d'un coloris moins éclatant.

L'O. brevifolium vient de fleurir dans la collection de M. Schlumberger, aux Authieux.

CŒLOGYNE MASSANGEANA

On est assez peu fixé sur l'origine de la Cœlogyne Massangeana. Cette plante a été connue pendant très longtemps en France sous le nom de Cœlogyne assamica. Bon nombre d'exemplaires existaient bien avant que Reichenbach ait dédié la plante à M. Massange: dans les serres du Muséum, au

jardin de Caen, à Ferrières, et dans un grand nombre de collections particulières qu'il me serait facile d'énumérer. D'où cette plante est-elle venue, et comment se fait-il qu'une espèce aussi remarquable, que Reichenbach a dû voir à maintes reprises, n'ait pas été déterminée et décrite plus tôt?

La figure de la Xenia Orchidacea, qui représente la Cœlogyne assamica, pourrait également représenter la Massangeana, la fleur est un peu plus petite, mais chacun sait qu'il existe, dans les collections, des formes de C. Massangeana aux fleurs moins développées qui répondent absolument au dessin de Reichenbach. Ne serait-il pas plus juste d'admettre que la C. Massangeana décrite en dernier lieu par Reichenbach est une forme de la C. assamica? Ce qui a amené quelques confusions c'est la description erronée de quelques écrivains qui onaffirmé que l'épi de la C. assamica était érigé, mais ce caractère a été mis en doute dès la première heure.

Que la Cœlogyne Massangeana soit une espèce ou une variété, peu importe au cultivateur; elle est digne de l'amateur dont elle porte le nom et mérite une bonne place dans toutes les collections. Si les catalogues du Muséum avaient été tenus en bon ordre, on trouverait peut-être dans cet établissement la source de cette plante, aujourd'hui assez répandue mais qui paraît être sortie du Muséum. Luddemann aurait pu nous renseigner, mais je fais appel aux souvenirs de MM. Rougier, Thibaut et de tous les amateurs qui connaissent cette espèce depuis certainement plus de 25 ans, puisque moi-même je la connais depuis cette période d'années.

DE LA NÉCESSITÉ DE NOUS GROUPER.

Le français est généralement disposé à dénigrer tout ce qui se fait chez lui et à exalter tout ce qui est étranger. On est souvent bien plus satisfait du malheur qui atteint un collègue que d'une affaire qu'on a traitée avec succès. Le

résultat de cette manière d'agir, c'est que la clientèle se déplace et qu'elle va acheter à l'étranger ce qu'elle pourrait trouver chez nous. Aujourd'hui que nous avons en France des établissements ou on cultive admirablement les Orchidées, n'est ce pas absolument ridicule de voir les amateurs s'adresser aux maisons étrangères. On parle de fonder une société d'orchidophiles français, espérons que nous saurons nous entendre sur ce point et qu'avant peu nous aurons un lieu de réunion. Cette rage de prôner tout ce qui vient de l'étranger, cette sotte habitude fait que nous sommes absolument ingrats à l'égard de nos compatriotes. J'ai voulu récemment avoir le cœur net et me rendre compte de ce qu'il y a de si supérieur dans certaines variétés que les étrangers nous vendent au poids de l'or. J'ai fait venir bon nombre de fleurs classées surtout dans les Cattleya Trianæ et je le crie bien haut, mes chers compatriotes, si on ne se moque pas de la dimension de vos porte-monnaies on se moque carrément de vos connaissances et on vous envoie avec des noms pompeux des drogues bien inférieures aux plantes non nommées que vous cultivez. Ah ! je les connais les fameux Trianæ, The Gem, Marguerite, Empress, Roi des Belges et combien d'autres, je ne dis pas qu'il n'y a pas de bonnes plantes là dedans mais que de plantes inférieures !

Que de fois n'ai je pas été obligé de faire passer le détroit à certaines plantes pour les vendre à des compatriotes !

Pour donner une idée de ce parti pris, je raconterai une petite aventure arrivée à une paire de superbes Cattleya labiata. J'avais trouvé deux plantes bien pareilles, je savais qu'un amateur français désirait posséder cette espèce, je pris donc les deux plantes sous mes bras et j'allai lui offrir au prix de 2,000 fr. Mon client me dit d'un façon extrêmement aimable que je me moquais de lui, que j'abusais de son ignorance, etc., je repris mes deux Cattleya et comme j'étais à moitié chemin de Londres, je pris un billet pour l'Angleterre. Tenant à prouver à mon client que je ne me moquais pas de lui, j'ai

demandé 2,500 fr. de mes deux plantes, prix que j'ai obtenu sans la moindre discussion.

Quelques mois après j'eus l'occasion de retourner voir la collection de mon client francais. Il me montra mes deux plantes retour de Londres, en me disant : Ce n'est pas vous qui auriez déniché de pareilles merveilles en France ; elles me coûtent bon, mais c'est la plus belle paire de labiata qui existe.

La leçon ne fut pas perdue pour moi ; quand j'ai une belle plante et que je tiens à la vendre en France, je préviens le client auquel je la destine qu'il existe à l'étranger une plante superbe, que je la ferai venir, et c'est rare si je ne le décide pas à la prendre.

Vous devez comprendre, mes chers lecteurs, que je ne me déciderais pas à brûler mes vaisseaux si je n'avais pas l'espoir de réagir contre l'habitude prise et de retenir les amateurs chez nous. Il n'y a qu'un seul moyen pour cela, c'est, je le répète, de fonder à Paris une Société d'Orchidophiles français et d'y envoyer nos plantes

LES PHALŒNOPSIS AUX PHILIPPINES.

Il est certain que les renseignements les plus détaillés sont choses de la plus grande importance pour le botaniste qui décrit une nouvelle espèce. Les plantes qui l'accompagnent, ses voisins les plus proches, sont choses utiles à connaître autant que la description de la plante elle-même. Je vais essayer, autant que mon expérience propre me le permettra, de donner la distribution exacte de la section des Phalœnopsis aux Philippines. —La longue chaîne de volcans éteints qui court du sud au nord, se prolongeant des Moluques vers les îles Formose et du Japon, paraît avoir une certaine part dans la distribution des Phalœnopsis et presque toutes

les espèces connues se rencontrent sur cette ligne ou se rencontrent peu nombreuses ailleurs. De plus, chacune des espèces bien définies a des préférences pour son volcan éteint, et on la rencontre en plus grand nombre qu'ailleurs. Il est singulier de constater que les quelques volcans en activité, quoique bien boisés jusqu'à une grande hauteur, sont presque complètement dépourvus de Phalœnopsis. Au point le plus méridional de l'archipel se trouve l'île de Balut, à 6° latitude nord, avec un volcan éteint, le Sarangani. C'est là que croît la forme type du P. Sanderiana, avec des feuilles vertes et des fleurs rose foncé, et on ne rencontre aucune autre forme dans l'île. L'aire de distribution peut être limitée entre le niveau de la mer jusqu'à l'altitude de 800 pieds, ce qui correspond exactement avec les limites des Bambous sous cette latitude et le commencement de la région des Fougères. Si nous traversons le canal pour atteindre l'île de Mindanao, la seconde comme importance des Philippines, le long de la côte vers la pointe sud, le Saragani étant à l'ouest, presque auprès du volcan Pollok, se trouve une forme blanche de Phalœnopsis, avec des feuilles marquées de blanc argenté, semblables à celles des P. Schilleriana, mais qui n'a pas été encore décrite comme espèce spéciale, quoiqu'elle soit souvent envoyée parmi les plantes de Sanderiana.

C'est très probablement de cette région qu'a été introduit le P. Schilleriana alba. Si l'on tourne à l'est, vers Bahia de Davao, du Sarangani jusqu'à la rivière Hijo, depuis le bord de la mer jusqu'aux contreforts du volcan Apó, se trouvent toutes les plantes expédiées comme P. Sanderiana. C'est de ce point particulier que viennent tant de variétés qui varient par la couleur de leurs fleurs et les marques du feuillage, résultat sans aucun doute d'un croisement entre trois espèces différentes, P. amabilis, P. Sanderiana et l'espèce blanche aux feuilles gris d'argent. Dans aucune autre partie des îles, on ne peut trouver autant d'espèces réunies si proches l'une de l'autre. Quoique les P. amabilis et Schilleriana se ren-

contrent l'un près de l'autre dans l'île de Luçon, ils ne paraissent pas se croiser avec autant de facilité que les espèces citées plus haut. Sur la côte nord de Mindanao, depuis la pointe sud-ouest de Zamborga jusqu'à la rivière Agosen, mais non au delà de cette rivière, le P. amabilis est très abondant, et, parmi cette espèce, dans le Baie de Iligan, on trouve une variété particulière, avec des fleurs plus richement marquées de jaune. Les plantes de cette variété croissent généralement réunies en touffes. C'est dans cette île qu'on trouve aussi le P. Stuartiana, surtout dans les vallées autour de la lagune de Meinit. Cette lagune se trouve à la pointe nord-est de Mindanao, à une altitude de quelques centaines de pieds et a sa source dans le centre du cratère. Le Phalænopsis Stuartiana se trouve aussi en abondance dans la vallée très humide du Rio-Agora, loin dans dans l'intérieur de Mindanao, jusqu'aux rivières qui coulent vers le sud où on trouve quelques P. Sanderiana épars. Là aussi on a trouvé des l'hybrides entre ces deux espèces. Mindanao, au total, qui est la seconde île comme étendue de l'archipel, est la plus riche en espèces; mais, de plus, l'île n'a été qu'en partie explorée, et il n'est pas douteux qu'on pourra encore découvrir d'autres espèces.

P. amabilis se rencontre dans toutes les Philippines, très peu en sont privées ; toutefois, son quartier général peut être placé vers la partie centrale de Luçon, qui est l'île la plus grande des cent îles de l'archipel et qui est située à 300 milles au nord de Mindanao. La partie centrale de Luçon, sur la côte du Pacifique, et quelques îles voisines, sont les seules places où on peut trouver le P. Schilleriana. Cette espèce occupe un emplacement très limité et se trouve à environ 350 miles du P. Sanderiana.

Cette dernière espèce est considérée comme un hybride naturel entre le P. amabilis et le P. Schilleriana, ce qui peut être vrai au point de vue botanique, mais il paraît bien éloigné d'un de ses parents supposés pour que le fait soit admissible.

Les nombreux groupes d'îles volcaniques qui relient les Philippines à Bornéo, quoique compris dans l'archipel appartiennent plutôt si on en juge, par leur flore et leur faune, à Bornéo. C'est là surtout que l'on trouve le membre qui relie les P. de Bornéo à ceux de Java. Une forme de P. amabilis croît dans le groupe de Tawi-Tawi et dans l'île de Palawan se trouve le P. grandiflora. De ces îles, on peut tirer une ligne droite vers Java, qui contient les différentes formes du P. grandiflora.

RŒBELEN, Singapore (*Gardeners' Chronicle*).

LES CATTLEYA MOSSIÆ

Le Cattleya Mossiæ est une des orchidées les plus vulgarisées ; la beauté de ses fleurs, la facilité de son introduction, l'excellent parti que certains importateurs en ont tiré, à mis cette plante très à la mode et c'est par milliers qu'elle est introduite chaque année. Peu d'orchidées, plantes cependant si polymorphes, sont plus variables que les Cattleya Mossiæ et je ne surprendrai peut-être pas les vieux cultivateurs en leur disant que les plantes varient d'une année à l'autre : Je ne dirai pas toutes les plantes mais certaines d'entre elles.

Je suis très bien placé pour vérifier ce fait. M. Piret qui a introduit directement des variétés superbes de Mossiæ a, comme moi, remarqué l'influence énorme que la culture avait sur la beauté, la grandeur et l'éclat des teintes des fleurs. — Telle plante très brillamment colorée, arrive à donner des fleurs insignifiantes quelques années après : telle autre dont les fleurs atteignaient des dimensions fabuleuses les voit réduites à la moyenne.

A mon avis, cette modification dans l'état de la plante n'est pas attribuable à la plante elle-même mais aux soins qu'elle reçoit. Telles plantes provenant de la même localité, cultivées

par deux personnes différentes, seront beaucoup plus belles, plus étoffées chez l'une que chez l'autre. Les plantes exposées par Duval en faisaient foi.

Je suis convaincu qu'on ne donne pas aux *Cattleya Mossiæ* suffisamment d'air et de lumière et que trop souvent on les remporte à un mauvais moment. Dans leur pays, la saison des pluies s'étend de mai à septembre, puis les plantes se reposent et se mettent à fleurir en mai dès les premières rosées. — Aussitôt la fleur passée, elles entrent en végétation. N'est-il pas alors tout indiqué que le rempotage doit se faire quelques semaines après la floraison et que les plantes doivent être tenues humides jusqu'à l'automne puis sèches jusqu'au printemps.

Il est bien peu d'amateurs qui ne se soient plaint des ravages qu'un certain insecte cause aux Cattleya en général et aux Mossiæ en particulier.

Presque toutesles plantes que nous introduisons de l'Amérique du Sud portent des traces de cet insecte et malheureusement, l'insecte accompagne quelquefois les envois. Cet insecte ressemble à l'état parfait à une petite mouche: elle pique les jeunes pousses et y dépose ses œufs. — Les œufs éclosent et donnent naissance à une larve qui se forme une retraite dans la pousse. Celle-ci avorte. L'insecte se métamorphose, creuse une galerie et sort à l'état parfait, pour se reproduire.

J'ai envoyé à diverses reprises des insectes à tous les états à des entomologistes qui ne m'ont pas encore communiqué le résultat de leurs recherches. Je ne sais pas si l'insecte qui a fait ses ravages en France est le même que celui décrit par les Allemands ; mais, comme je n'ai pas envie de faire des études plus approfondies dans mes serres, je me suis plus occupé de sa destruction que de l'établissement de son état civil, et j'ai, je crois, réussi. Quand il s'agit du Cattleya Mossiæ et que l'insecte est à l'état de larve, je me préoccupe de deux choses : la pousse est-elle normale ou son développement est-il la conséquence de la piqûre de l'insecte? Dans le pre-

mier cas, c'est-à-dire si le fait a lieu en été, je ne coupe pas là pousse mais pique à l'aide d'une aiguille le renflement. Généralement, je fais aux larves une blessure dont elles ne se relèvent pas. Si la pousse est anormale, c'est-à-dire a lieu vers la fin de l'été, je n'hésite pas à la sacrifier, sachant fort bien que la pousse faite précédemment fleurira et que très souvent les Mossiœ font deux pousses pendant l'année, une première de juin-juillet à octobre, et une seconde de février à mai.

L'insecte parfait ressemble à une petite mouche à ventre très luisant qui vole en tournoyant et se jette facilement sur une lanterne dont les verres sont garnis de mélasse, et se brûle à la flamme d'une bougie; mais j'ai obtenu d'excellents résultats en employant les cônes Lethorion, qui sont employés journellement en Angleterre pour la destruction des insectes. Au total, l'insecte en question est une peste dont on se débarrasse avec quelques soins. — On a donné aux Mossiæ des noms de races de San Benito, de Caracas, etc...; mais, en réalité, il y a de belles plantes partout, et quand les plantes sont d'introduction récente, elles fleurissent abondamment, et leurs fleurs ont plus d'éclat que celles des plantes épuisées par la culture.

LES PHALÆNOPSIS SCHILLERIANA.

Comme beaucoup d'autres, j'ai eu de très beaux Phalænopsis Schilleriana, j'ai fait pousser admirablement des plantes d'importation récente et j'ai pu maintenir en bon état des vieux specimens pendant plusieurs années, puis un beau jour, mes Phalænopsis se sont mis à pericliter, les feuilles on diminué de dimension et j'ai du les envoyer en nourrice. Depuis quelques mois j'ai eu l'occassion de voir quelques

beaux specimens de Phalænopsis Schilleriana, des plantes avec neuf feuilles sur la même tige ce qui étonnera beaucoup d'amateurs. Je me suis demandé comment on pouvait obtenir de pareils specimens, l'état des feuilles, flasques, comme desséchées m'a montré que ces résultats étaient dus en partie au repos absolu auquel on les soumettait.

Chacun sait que les Phalænopsis Schilleriana fleurissent en hiver après la fin de la pousse. Si sous pretexte d'aider au développement des tiges à fleurs vous mouillez les plantes, vous donnez à boire à une plante incapable d'absorber par suite de l'état de repos de ses racines et, ou vous faites tomber les feuilles ou vous faites partir intempestivement les jeunes feuilles au détriment de la floraison, souvent en causant la perte des feuilles de l'année précédente.

A première vue il me sera facile de dire si un Phalænopsis a été mis en végétation à temps. Si la plante a commencé à pousser en janvier par exemple, la feuille qu'elle aura formée de janvier à mai sera bien moins grande, bien moins solide que celle qu'elle formera de mars à juillet. Si vous rencontrez un exemplaire dont les feuilles sont de dimension égale ou augmentant de développement progressivement vous pouvez être sur que la plante a été bien cultivée, si au contraire les feuilles sont de dimensions irrégulières, les premières grandes, les secondes petites puis les troisièmes grandes, etc., c'est que la plante a été mal traitée.

Ceci établi, et en général les orchidées sont de si excellentes personnes, qu'elles avertissent elles-mêmes le cultivateur de leurs besoins, quand après la floraison, une jeune feuille commence à se montrer dans le cœur d'une plante, il faut profiter de ce que le développement n'est pas encore bien accentué pour surfacer ou rempoter la plante, cette dernière opération doit avoir lieu le moins souvent possible, puis on mouille légèrement, inutile d'activer le développement en élevant la température de la serre et en mouillant les tuyaux

on a encore deux mois de mauvais temps à passer et il est préférable de retarder la végétation que d'exposer la plante à des alternatives de chaleur et de refroidissement, de lumière et d'obscurité, de secheresse et d'humidité qui l'empécheraient de faire une feuille bien régulière.

La première feuille développée de mars à juin par exemple a exigé bien de l'attention, celle qui la suivie en a demandé moins, elle s'est développée pendant la belle saison, elle a été suivie d'une troisième. Mais cette troisième feuille a commencé à pousser à l'automne, c'est elle qui demande le plus de soins; en trop hâter le développement, c'est risquer de faire développer une autre feuille et de ne pouvoir mettre la plante au repos à temps, arrêter la végétation trop tôt, c'est n'obtenir qu'une feuille rabougrie au sommet de la plante, feuille qui se trouvera au printemps suivant placée entre deux belles feuilles, celle qui l'a précédée et celle qui la suivra.

Quand arrive octobre, si les feuilles du Phalænopsis Schilleria ne sont pas complètement développées on maintiendra la température régulière, et on continuera les arrosements que l'on devra diminuer au fur et à mesure que la plante indiquera que l'heure du repos a sonné pour elle, et non seulement il faudra cesser les arrosages mais encore on devra tenir les plantes dans une serre plus froide.

Ces arrosements, il faudra les cesser complètement pendant une partie de l'hiver de décembre à mars. Je sais bien que c'est le moment ou les plantes fleurissent mais je ne m'en inquiète pas. Admettons que malgré tous les soins, les variations de la température extérieure se soient fait sentir sur la végétation de nos plantes, et bien à l'aspect seul des feuilles il sera facile postérieurement, au cultivateur de dire : cette feuille ou partie de feuille s'est mal développée parce que à telle époque la plante a souffert et de tel mal.

Les Phalænopsis Schilleriana une fois en végétation la serre doit être maintenue a une température régulière. Il n'est pas

indispensable comme on le croit généralement d'élever la température à 30 degrés comme le font bien des gens, mais il ne doit pas y avoir de brusques variations et on doit éviter et cela est facile, d'avoir des serres plus chaudes la nuit que le jour.

Je ne prétends pas que dans mes serres, les plantes soient dans leur lieu d'élection. Ma situation de marchand et surtout de commissionnaire reçevant des plantes de tout le monde demandant des soins très divers qui nécessiteraient des serres spéciales pour chaque provenance ne me permettent pas de faire chez moi ce que je peux faire faire chez les autres. Je peux affirmer que nulle collection au monde n'est mieux soignée que celle de M. Finet et que dans aucune les plantes ne fleurissent plus régulièrement. Eh bien, jamais on ne laisse la température s'élever dans les serres les plus chaudes au dessus de 25° et c'est bien assez.

J'ai vu bien souvent les jardiniers, au coucher du soleil s'empresser de fermer les vasistas en supposant qu'ils les aient couverts, puis presser les feux de façon à obtenir à minuit une température plus élevée qu'à midi, n'est-ce pas contre nature, mais revenons à nos Phalœnopsis.

Quelle que soit l'opinion des cultivateurs de Phalænopsis, quand même on me démontrerait qu'en tenant les plantes très au chaud et très humides en obtient des résultats aussi bons, je n'en persisterai pas moins dans mon opinion et je dirai à mes contradicteurs : depuis quand cultivez-vous les Phalænopsis? d'où sont venues vos plantes? quatre-vingt-dix neuf fois sur cent, ils me répondront que les plantes sont des introductions et qu'on les cultive depuis deux ou trois ans. Et bien allez chez M. Bleu vous verrez des Schilleriana de 15 ans toujours superbes cultivés comme je viens de l'indiquer.

LA SALLE D'EXPOSITION DE LA RUE D'ÉDIMBOURG.

La salle d'exposition que j'ai créée rue d'Edimbourg, 5, a été inaugurée le mois dernier par une vente d'Orchidées. Cette installation sera prête fin mai prochain. Elle se compose d'une salle de 300 mètres de surface, d'une grande serre de 100 mètres à laquelle se trouve reliée une autre salle de 100 mètres, d'un cabinet de lecture et d'un salon particulier.

Du succès des cercles d'orchidophiles de l'étranger on a convenu qu'une installation au centre de Paris où les orchidophiles seraient absolument chez eux, ou les amateurs pourraient envoyer leurs plantes sans dangers et sans frais, ou les horticulteurs pourraient en permanence montrer, à la portée du public, les plantes d'élite qu'ils cultivent, aurait quelques chances de succès.

Aussi n'ai-je pas hésité à créer cet établissement et je viens dire à mes confrères français et étrangers : envoyez des échantillons des plantes que vous cultivez, que vous introduisez et je préviendrai les amateurs de vos présentations. Ils seront certains de toujours trouver, rue d'Edimbourg, les plantes qu'ils n'auront pas le temps d'aller choisir chez vous et ils deviendront d'autant plus fervents qu'ils auront plus de facilités d'acquérir les plantes qui manqueront à leur collection.

L'emplacement que je possède est suffisant pour faire des expositions spéciales et les amateurs auront sous la main les ouvrages nécessaires à leurs recherches. De plus si un cercle d'Orchidophile peut se former à Paris, il trouvera, rue d'Edimbourg, moyennant un loyer d'un franc par an que je désire toucher pour que les membres du cercle puissent se dire chez eux, un local approprié.

UN NOUVEAU JOURNAL.

Il est toujours pénible quand on souhaite la bienvenue à un nouveau journal d'avoir à mêler aux vœux que l'on forme quelques mots de critique. M. Lucien Linden me permettra d'avoir à protester contre les termes de son programme. Il dit dans le *Journal des Orchidées* dont je suis heureux d'annoncer l'apparition: « Nous venons répondre à de nombreuses demandes et combler une sensible lacune dans la presse horticole. »

Je ne veux réellement pas protester trop amèrement contre l'opinion de mon cher confrère qui fait si bon marché des travaux de ses devanciers et de ses propres œuvres. J'avais toujours considéré la *Belgique horticole*, la *Flore*, la *Revue de l'horticulture Belge*, l'*Illustration* et la *Lindenia* comme des journaux belges s'occupant beaucoup des orchidées, je me suis trompé. Je ne parle pas des autres journaux étrangers à la Belgique ils doivent encore moins compter pour mon nouveau confrère.

M. Lucien Linden aurait tort de prendre cette critique en mauvaise part, qu'il croie à la sincérité de mes vœux pour sa nouvelle publication, je suis de ceux qui pensent que plus on est d'ouvriers travaillant dans le même but plus les résultats sont sérieux. M. Linden a sous la main des matériaux innombrables et tout ce qu'il faut pour convaincre ses lecteurs qu'avant la naissance du *Journal des Orchidées* il n'y avait pas d'autre feuille au monde ayant parlé avec quelque autorité de cette famille.

CYPRIPEDIUM BINOTI

Cette plante est connue aussi sous le nom de C. vittatum ; il existe une variété appelée vittatum breve. Pourquoi l'ai-je appelée Binoti ? Mon Dieu, parce que dans l'horticulture on la connaît sous ce nom, parce que Binot l'importe tous les ans

depuis plus de vingt-cinq ans, parce qu'elle était distribuée sous ce nom bien avant 1876, et enfin parce que Binot est un bon ami et un homme estimé de tous ceux qui ont été en relations d'affaires avec lui. Il se peut qu'au point de vue scientifique les excellentes raisons que je donne aient bien peu de poids, mais Messieurs les botanistes descripteurs font si peu de cas de nos déterminations qu'il m'est bien un peu permis de me moquer de leurs arrêts. Il était si simple de décrire ce Cypripedium sous ce nom de Binoti que l'horticulture avait consacré !

Le C. Binoti est une plante fort rare, de culture assez difficile; il en existe un sujet hors ligne au Jardin Botanique de Bruxelles. La plante figurée dans ce numéro a fleuri dans la collection du Luxembourg, à Paris. Binot m'a souvent dit dans quelles conditions elle poussait au Brésil ; c'est une plante de marais ayant presque constamment les racines dans l'eau stagnante, exposée en plein soleil et croissant dans un sol argileux compact ; c'est une espèce éminemment terrestre et le représentant le plus méridional du genre Selenepidium. On le rencontre dans la province de Rio où il est, du reste, assez clairsemé, et d'où il disparaîtra sous peu si les collecteurs ne se montrent pas plus réservés. Le Cypripedium Binoti est une plante peu intéressante pour tous ceux qui s'attachent surtout à la dimension des fleurs ; mais il faut tenir compte du rôle immense de quelques espèces sans éclat dans la production des hybrides quand la forme des fleurs, leurs caractères distincts peuvent donner naissance à des hybrides très tranchés. C'est une plante de serre chaude à tenir très humide pendant toute l'année. Les plantes introduites sont généralement très fatiguées ; il faudrait tenter de les rempoter dans de la terre franche et de les tenir dans des soucoupes constamment pleines d'eau ; mais le mieux serait, je le crois, d'introduire des plantes rempotées avec des racines bien saines, ce qui ne ne me paraît pas une difficulté insurmontable pour M. Binot.

LES ODONTOGLOSSUM

Traduit du *Manual of Orchidaceous plants*, de James Veitch et Sons.

(*Suite.*)

Arrosage. — La quantité d'eau accordée à chaque plante et la fréquence des arrosages varient suivant la saison de l'année. Pendant les mois d'hiver, il faut inspecter les plantes tous les deux jours et les arroser suivant leurs besoins. Il est important de ne jamais laisser sécher les matériaux de rempotage. La terre doit être mouillée tous les matins ou au moins assez souvent pour conserver une atmosphère modérément humide. Au fur et à mesure que la saison avance, on doit multiplier les arrosages et on doit mouiller le soir et le matin, et, même pendant les journées les plus chaudes, il peut être nécessaire de mouiller trois à quatre fois par jour de manière à tenir l'atmosphère à l'état de saturation. La température de l'eau en contact direct avec les plantes ne doit pas être inférieure à celle de la température nocturne de la serre.

Ventilation. — De même que les arrosages, la ventilation est réglée suivant la saison de l'année et la température de l'extérieur. Ainsi quand il y a 5° dehors, il faut aérer légèrement, si la température est à 7° on peut admettre un peu plus d'air. A 10° dans les serres qui peuvent être aérées de bas en haut, il faut ouvrir les ouvertures du bas en grand et les ouvertures du haut doivent l'être à moitié à condition d'éviter les courants d'air. A 15°, on peut admettre tout l'air possible. Quand l'air extérieur est à 15°, quand il n'est toutefois pas trop sec et même si la température est à quelques degrés plus élevée, les plantes ne peuvent que tirer grand profit à y être exposées.

5. *Ombrage.* — Le choix des matériaux d'ombrage varie suivant l'exposition de la serre. Pour une serre à deux pans exposée à l'est et l'ouest ou une serre adossée non exposée au nord, l'étoffe appelée Brittain's Netting n° 6 est ce qu'il y a de mieux. Le meilleur système dans ce cas, est un rouleau extérieur élevé de 0,15 centimètres au-dessus du verre par des barres de bois parallèles sur lesquelles les rouleaux peuvent se mouvoir. Ce système permet à un courant d'air de circuler sous l'ombrage. Les serres ainsi ombrées et ventilées ont une atmosphère de quelques degrés moins élevée que l'air extérieur. Dans tous les cas, on ne doit employer l'ombrage qu'autant que le soleil est assez puissant pour élever l'air intérieur à plus de 15°. Les Odonto-

glossum ont pour ennemis des insectes, des limaces qui doivent être chassés dès qu'on les aperçoit. Il faut aussi veiller sur les thrips, surtout la petite espèce qui apparaît pendant les journées chaudes et sèches. Nous avons toujours employé la fleur de soufre avec succès contre cette peste. Une pincée dans le cœur d'une jeune pousse tue les insectes sans nuire à la plante. Il n'est pas douteux que la présence des thrips indique que l'atmosphère de la serre est impure, aussi ne saurait-on trop veiller a là ventilation.

SYNOPSIS DES ESPÈCES ET VARIÉTÉS

ODONTOGLOSSUM BICTONENSE

Pseudo-bulbes ovoïdes comprimés, anguleux, diphylles. Feuilles lancéolées aiguës, longues de 0,30 centimètres, distinctement nervées. Scapes érigés, en racèmes rarement paniculés, pluriflores. Fleurs de 4 à 5 centimètres de diamètre de couleur variable. Sépales et pétales semblables, linéaires, lancéolés, généralement jaune verdâtre tacheté de brun châtain; labelle en forme de cœur, acuminé, ondulé sur les bords, rose pâle, crête bilamellée, colonne ailée.

Odontoglossum bictonense, Lindl. Bot. Reg. 1846, t. 66. Id. Fol. Orch. Od. No. 28 (1852). Van Houtte's, Fl. des Serres XV, t. 1502. Illus. hort. 1865. t. 449. Id. 1872. t. 91 (album); Batem, Monogr. od, t. 18 (1874) Cyrtochilum bictonense, Id. Orch. Mex. et Gat. t. 6. Zygopetalum africanum. Bot. Mag. t. 3812.

Sous-variétés distinctes par la couleur seulement. On peut choisir trois types distincts : *album*, sépales et pétales bruns, labelle blanc; *roseum*, sépales et pétales bruns, labelle rose foncé ; *sulphureum*, sépales et pétales jaunes, labelle blanc.

L'*Odontoglossum bictonense* est intéressant parce que c'est le premier du genre qui ait été introduit vivant en Angleterre (1). Il fut découvert par M. G. Ure Skinner au Guatemala et envoyé par ce gentleman à M. Bateman à Knypersley, comté de Cheshire en 1835. Il fut communiqué à la même époque à Lord Rolle et il fleurit pour la première fois à Bicton, (d'où son nom) dans la collection de cet amateur. Ghiesbreght, voyageur belge, le décrivit ensuite et en envoya des plantes à Verschaffelt à Gand en 1864 (2). L'Odontoglossum bictonense fleurit généralement en septembre et octobre.

ODONTOGLOSSUM BLANDUM

Espèce naine. Pseudo-bulbes à peine plus gros qu'une noisette, elliptiques, comprimés, diphylles. Feuilles linéaires, lancéolées, longues de 0,15 à 0,25 centimètres. Fleurs plutôt serrées sur un racème noueux, presque aussi long que les feuilles, sépales et pétales semblables, lancéolés, se terminant par une

(1) Bateman monogr. Sub. t. 18.
(2) Illustration horticole 1865, sub. t. 447.

pointe brusque, blancs, tachetés de pourpre rougeâtre, labelle avec un tablier ovale apiculé, ondulé, denté; blanc avec une ou deux grandes taches à la base des callosités et quelques taches plus petites dispersées sur la surface restante ; callosités consistant en deux lamelles parallèles jaune brillant qui se terminent à la base en deux dents étroites érigées. Colonne avec trois ou quatre vrilles de chaque côté vers la pointe.

Odontoglossum blandum, Rchb. in Gard. Chron. 1870 p. 1342. Batem. Monog. Od t. 28 (1874). Williams, Orch. Alb, t. 222 (1886).

On rencontre ce délicieux Odontoglossum dans la montagne de Camérone, ramifications de la Cordillère Orientale de la Nouvelle-Grenade qui est située parallèlement à la Magdalena et près de laquelle est située la ville d'Ocana. Elle croît à une altitude de 5,500 à 6,500 pieds, particulièrement sur les Mélastomacées couverts de mousses, arbres qui, par suite du climat, sont toujours humides et où les plantes fleurissent toute l'année. Elle fut découverte primitivement par Blunt, quand il collectait des Orchidées pour le compte de MM. Low et C[e] (1863-65) mais les plantes qu'il envoya périrent pendant leur envoi en Europe. Les plantes récoltées par Roezl et d'autres eurent le même destin. Cette plante fit sa première apparition à l'état vivant dans un lot d'orchidées acquises à la salle de ventes Stevens par la Société royale d'horticulture de Londres et elle fleurit dans la collection de cette Société à Chiswick en 1871. Elle resta longtemps rare jusqu'au jour où M. Kalbreyer, grâce à un emballage soigné et des soins attentifs pendant le transport sur la Magdalena, réussit en 1879 à faire arriver un petit stock à l'état vivant. C'est cependant une plante qui restera longtemps rare (1).

Une variété composée d'une plante unique qui se trouve dans l'importation mentionnée ci-dessus, mérite une description spéciale. Les taches sur les pétales et les sépales sont presque noires et beaucoup plus grandes que dans la plante type. La tache à la base des callosités est rouge chocolat, et les taches sur le tablier sont pourpre foncé. Cette plante est actuellement dans la collection de M. A. Philbrick, à Oldfield, Bickley.

(A suivre.)

---

(1) Il n'y a peut-être pas d'Orchidée plus difficile à introduire à l'état vivant que l'O. blandum parce que ses pseudo-bulbes sont constamment plongés dans l'humidité et il n'y en a pas à citer qui aient succombé en aussi grande nombre pendant le transport. La perte a été si grande que le professeur Reichenbach dut s'élever sévèrement contre les ravages immodérés des collecteurs qui arrachaient des milliers de plantes de leur site naturel pour les envoyer en Europe où elles arrivaient en à l'état de fumier. (V. Gard. Chron., 1870, p. 1342). Notre correspondant, M. Kalbreyer, nous informe qu'il croit que cette espèce a été presque détruite sur la montagne de Camérone.

LES VANDAS

Mes Vandas sont épanouis, depuis le mois de décembre; en mai je jouis encore de leurs fleurs. Cela ne m'est pas permis avec les autres genres de plantes. Je n'ai pas plutôt un Cattleya ou un Odontoglossum épanoui qu'un client me l'enlève. J'ai trop besoin de vendre pour ne pas être satisfait de voir mes plantes partir, mais j'aimerais mieux ne pas être dans la dure nécessité de m'en séparer. Il n'en est pas de même des Vandas ; malgré la splendeur de leur feuillage, l'abondance de leur fleurs, l'amateur reste indifférent : on croirait presque que ce ne sont point des orchidées!

Les Vandas sont répandus dans les îles des mers du Sud et sur quelques points du Continent asiatique. Le *Vanda Batemanni* croît aux Moluques et aux Philippines : c'est une plante superbe atteignant dans les cultures plus de trois mètres de hauteur, distincte par son port robuste, ses feuilles charnues, régulièrement espacées, par ses hampes érigées soutenant des fleurs coriaces aux teintes brunes, jaunes et rougeâtres comme les dessins d'un châle de l'Inde. Le *Vanda Bensoni* est une très jolie espèce, aux fleurs brunes avec un labelle rose marqué sur le lobe frontal d'une tache violette, cette espèce à petites fleurs est originaire de Rangoon.

Le *Cathcarti* est originaire de la région où les Anglais ont établi de magnifiques plantations de thé, Darjeeling, c'est une plante assez capricieuse dans les cultures dont les fleurs sont parmi les plus grandes du genre. Elles sont charnues, les pétales et les sépales sont jaunes,rayés de fines mouchetures ou de bandes d'un brun rougeâtre brillant, le labelle est trilobé, les lobes latéraux sont blancs avec quelques stries rougeâtres; le lobe médian est blanchâtre avec une bordure jaune. Le

labelle est mobile. C'est une des plus belles plantes du genre. Je crois, si j'en juge par les plantes qui sont introduites des mêmes régions avec les *D. nobile*, les *D. densiflorum* par exemple qu'on leur donne trop de chaleur. C'est une plante qui pousserait mieux, je présume, dans la serre aux Cattleyas. — Il croît du reste dans les lieux insolés et on le trouve jusqu'à 4,000 pieds d'altitude.

Le *Vanda cœrulea* est mieux accueilli des amateurs dont bon nombre le classent au premier rang de toutes les orchidées. La dimension de ses fleurs, la couleur bleue, si rare dans la famille le font admirer de tous et c'est justice.

Le *Vanda Amesiana* que j'oubliais et le *Kimballiana*, deux plantes toutes nouvelles, introduites par la maison Low d'une région non divulguée sont d'excellentes acquisitions. Ils diffèrent par leur port de tous les Vandas connus et pourraient peut-être servir de transition entre les Vanda à feuilles rondes, teres et Hookeræ et les Vanda à feuilles planes. Leurs feuilles très charnues, en forme de gouttières, presque rondes, sont à demi érigées, leurs fleurs sont portées sur des hampes rigides et érigées. Ce sont des plantes de culture facile, donnant en abondance des fleurs larges aux couleurs rose ou rouge groseille dont l'intensité varie suivant les variétés.

Le *Vanda cœrulescens* est une très jolie petite espèce aux fleurs réellement bleues, ou du moins le labelle est bleu, les pétales et les sépales sont blancs. Les fleurs ne sont pas de grandes dimensions mais elles rachètent ce défaut par leur grâce et leur coloris. (*A suivre.*)

NOTICE SUR

LA STRUCTURE DES GRAINES D'ORCHIDÉES ET LEUR GERMINATION

d'après les « Beiträge zur Morphologie und Biologie der Familie der Orchideen » de M. J. G. Beer.

Malgré les nombreux travaux dont a été l'objet l'intéressante famille des Orchidées, son étude ne laisse pas de présenter, encore de nos jours, plusieurs côtés obscurs parmi lesquels on cite l'histoire des phases que subit l'ovaire après la fécondation, la structure du fruit et des graines chez les différentes tribus, ainsi que le mode de germination de ces graines. La difficulté de se procurer en abondance des fruits d'Orchidées, les raffinements de précautions que réclame l'étude de semences aussi exiguës et aussi délicates suffiront peut-être pour expliquer la pénurie de nos renseignements à cet égard. Un amateur distingué, M. Beer, connu déjà par un beau travail sur les Broméliacées, a consacré plusieurs années de patientes recherches à la solution de ces problèmes difficiles et les résultats qu'il a obtenus seront considérés comme de précieux jalons par ses successeurs.

C'est à l'exposé de ces résultats que nous nous permettrons d'emprunter les éléments de la courte notice qui va suivre.

Le fruit des Orchidées est, comme on sait, une capsule oblongue ou pyriforme, à placentation pariétale. En général les parois de cette capsule présentent dans leur épaisseur six bandelettes fibro-vasculaires dont trois étroites et trois larges. Le périanthe frais permet de reconnaître que les premières se continuent dans la rangée externe des pièces florales, appelées sépales par certains naturalistes, et les autres dans

la rangée interne constituée par les pétales. A la rupture du fruit le cas normal est la production de six valves, nombre qui trouve sa raison d'être dans le fait précédent. La grande majorité des Orchidées terrestres, qu'elles appartiennent aux régions tempérées ou tropicales, obéissent à cette loi.

Chez nombre d'espéces on voit se souder une bandelette étroite à deux bandelettes larges, ou inversement, comme c'est le cas pour les genres *Vanda* et *Aerides*. Il en résulte que leurs fruits, loin de former six valves, ne s'ouvrent que par deux ou trois fentes, ou, plus rarement, que par une fente unique (*Vanilla aphylla*). Toutes ces espèces à capsule anomale peuvent constituer une seconde catégorie, comprenant les Orchidées à bulbes aériens et les Orchidées caulescentes.

Le nombre des semences dans les fruits d'Orchidées bien développés est vraiment prodigieux. Les changements de forme et de position qu'elles subissent vers l'époque de la maturité concourent puissamment à provoquer la rupture du fruit et à favoriser ainsi la dissémination. C'est surtout chez les Orchidées à capsule anomale que cette influence est prépondérante et leur mode d'action nous semble assez caractéristique pour mériter quelques lignes de description spéciale. Le spermoderme de leurs graines est généralement formé de cellules délicates et très hygroscopiques; il est de forme allongée. De ces deux extrémités, l'une est libre, dirigée vers le centre de la capsule et renferme l'amande. L'autre se présente comme un sac replié plusieurs fois sur lui-même et adhérant au placenta par le funicule. Dès que la moindre fente au sommet du fruit a donné passage à l'humidité atmosphérique, les cellules du spermoderme en s'imbibant font que son extrémité fixe se débande comme un ressort et porte l'extrémité libre en dedans. Tous les sommets libres des graines arrivent bientôt en contact au centre du fruit et l'action mécanique se continuant avec rapidité, la pression ne

tarde pas à devenir assez considérable pour provoquer la séparation des valves.

La dissémination est souvent favorisée par des organes particuliers décrits en premier lieu par M. Beer sous le nom de *Schleuderzellen* (Cellules ou organes de projection, vu qu'en agissant à la façon d'un ressort qu'on laisse se débander, elles projettent au loin les semences).

On les trouve fixés sur les bandelettes fibro-vasculaires étroites de beaucoup d'Orchidées aériennes, tandis qu'ils manquent complètement chez beaucoup d'Orchidées terrestres. Il semble que ces organes n'existent que là où les autres moyens de dispersion font défaut ou, du moins, sont insuffisants. C'est ainsi que les espèces du genre *Epidendrum* dont la taille ne dépasse pas un pied en sont pourvues, tandis qu'elles manquent à l'*Epidendrum cinnabarinum* qui s'élève souvent à six pieds de hauteur. Dans le premier cas, vu l'exiguité de la taille, le rayon de dispersion des semences sur les branches serait très limité tandis que les oscillations effectuées par l'*Epidendrum cinnabarinum* sous l'influence d'un vent, même modéré, ont assez d'amplitude, grâce à la hauteur de la plante, pour remédier à cet inconvénient.

Les graines des Orchidées sont très petites (scobiformes), exalbuminées, de structure très simple et renferment un embryon ovoïde, semblable à ses deux extrémités. L'amande est logée dans un testa formé de cellules généralement délicates, à travers lesquelles on peut l'apercevoir avec sa couleur d'un jaune clair, d'un vert gai ou d'un vert foncé tirant sur l'olive. Les graines de la Vanille présentent exceptionnellement un testa crustacé brun foncé et opaque.

On a signalé une ressemblance frappante entre les semences des Orchidées et celles de certains parasites d'ordre supérieur, telles que les Orobanchées. Mais le cas de ressemblance le plus extraordinaire nous est fourni par les semences du genre *Pyrola*.

Malgré les formes si diverses qu'affectent les graines d'Orchidées, M. Beer les répartit en trois catégories assez bien tranchées, établies principalement d'après les caractéres du testa. M. Beer a eu soin d'étayer ses opinions au moyen de planches nombreuses soigneusement exécutées par lui-même d'après nature, aussitôt après la maturité des graines.

1re Catégorie. — Testa libre.

Testa en forme de sac laissant l'amande libre à l'intérieur, translucide, incolore ou brun clair, souvent de longueur considérable, cylindroïde ou fusiforme, s'atténuant à l'une des extrémités (Orchidées à bulbes aériens) ou aux deux à la fois. Le testa peut encore être ovoïde ou pyriforme (Orchidées terrestres) ou se terminer en pointe à ses deux extrémités. (Orchidées caulescentes).

A) Graines à testa cylindrique, allongé et translucide appartenant à des Orchidées à bulbes aériens. Ex. : *Acantophippium*, *Epidendrum*, *Sobralia*, *Pleurothalis*, *Pelexia*, *Phajus*, *Zygopetalum*, *Mormodes*, *Cattleya*, etc.

B) Graines à testa cylindrique fauve ou brun foncé, appartenant à des Orchidées terrestres. Ex. : *Neottia*, *Epipactis sp. omnes*, *Corallorhiza*, *Orchis et Ophrys sp. omnes*, *Satyrium bicallosum*, *Nigritella et Gymnadenia sp. omnes*, *Habenaria*, etc.

C) Graines à testa plissé, d'un jaune brun ou rouge et terminé en pointe aux extrémités, appartenant à des Orchidées caulescentes. Ex. : *Aerides sp. complures; Loüsia teretifolia*, *Angræcum bilobum*, *Sarcanthus rostratus*, etc.

D) Graines à testa allongé mais passablement aplati, appartenant à des Orchidées à bulbes aériens. Ex. : l'*Epidendrum cinnabarinum*.

E) Graines à testa aplati et en forme d'écaille, appartenant à des Orchidées à bulbes aériens. Ex. : *Tryphora pendula; Stanhopea sp. omnes; Gongora sp. omnes*, *Cirrhaea species omnes*.

2e Catégorie. — Testa adhérent.

Testa ailé adhérant à l'amande autour de laquelle sont disposées en éventail ses cellules délicates et brunâtres. L'amande est luisante et d'un pourpre foncé. Cette catégorie est peu nombreuse. On cite surtout les genres *Erytrorchis, Epistephium* et *Cyrtosia*.

3e Catégorie. — Testa opaque.

Testa crustacé, opaque, brun, plus ou moins sphérique, adhérant fortement à l'amande. Celle-ci est sphérique, coriace, et d'un brun clair. Exemple principal, le genre *Vanilla*.

Germination.

Dans de bonnes conditions de chaleur et d'humidité, il suffit, en général, de huit à dix jours pour que le spermoderme se rompe et laisse apercevoir l'amande à peine visible à l'œil nu et colorée en vert gai ou en brun plus ou moins foncé. Bientôt apparaît au sommet de l'amande une éminence recourbée, véritable cône végétatif d'où sortira le cotylédon. L'amande continue à se développer, mais principalement par sa partie médiane, tandis que la base s'arrondit et reste stationnaire.

A ce moment on voit chez certaines Orchidées, t'elles que l'*Orchis mascula*, l'*O. variegata* et le *Sarcanthus rostratus*, se former autour de cette base des groupes ou bouquets de filaments cellulaires, sans articulation et translucides, organes de nutrition et de préhension destinés à disparaître peu après la naissance des racines.

Lorsque le cône végétatif du sommet de l'amande a terminé son évolution, il se produit à sa face supérieure une fente par laquelle le tissu sous-jacent s'épanouit en une feuille, le cotylédon, uniquement constituée de cellules parenchymateuses. Du fond de la fente se dresse bientôt une seconde expansion foliacée, puis une troisième pourvue d'une nervure médiane

saillante et que l'on peut considérer comme la première feuille véritable. Avec cette feuille se montre aussi la racine, et c'est alors seulement qu'apparaissent les différences entre la germination des Orchidées terrestres et celle des Orchidées épiphytes. Bientôt commence le dépérissement de l'amande, dépérissement qui se produit avant que le bourgeon terminal ne trahisse sa nature florale ou foliacée.

M. Beer étudie la marche de la germination successivement chez les Orchidées à bulbes terrestres, les Orchidées à bulbes aériens, les Orchidées caulescentes à croissance indéfinie et les Orchidées caulescentes à croissance définie.

Chez les Orchidées à bulbes terrestres (proprement dits Tubercules), l'apparition de la première racine adventive ou primaire de M. Beer coïncide avec la production de la troisième ou de la quatrième feuille. Son point d'émission se trouve au sommet de l'amande, tout à côté de la première feuille ou à la base de l'axe, entre la première feuille et la deuxième. Elle est blanchâtre et translucide, s'allonge avec rapidité et s'enfonce verticalement dans le sol en entraînant l'amande avec elle.

Vers la fin de la première période végétative on voit se développer le premier tubercule, tantôt à la base du cotylédon, tantôt à la base de l'axe végétatif, lequel est encore rudimentaire. Dans ce dernier cas, le tubercule se comporte comme n'importe quel bourgeon axillaire. Le tubercule naît dans le tissu de l'axe végétatif, sous forme d'une demi-sphère et grossit sur place. Lorsque, ce qui n'arrive que rarement, il se développe aux dépens du parenchyme de l'amande, on le voit, la seconde année, percer le cotylédon et s'allonger obliquement vers le bas avec son extrémité en forme de massue.

Au commencement de la seconde période de végétation, l'axe végétatif se renfle à la base et se garnit comme l'année précédente de six productions foliacées. Le jeune tubercule est alors, sauf la taille, parvenu à son maximum de complication. Il est lisse et d'un blanc pur. Sur le pourtour de la jeune

pousse on remarque trois ou quatre racines adventives nouvelles qui ne s'enfoncent plus verticalement dans le sol comme la racine primaire, mais qui suivent une direction horizontale ou oblique, imitées en cela par toutes les racines adventives qui se produiront dans la suite.

(*A suivre.*)

LES PHAJUS

Il n'y a pas de meilleure plante que les Phajus pour cultiver dans une collection générale de plantes où il n'y a pas de serres réservées à la culture des Orchidées. Elles sont de culture facile, de belle apparence en toutes saisons, florifères, elles combinent une série d'avantages, manquant dans la famille des Orchidées prise dans son ensemble. Le Phajus grandifolius est une des espèces les mieux connues et une des plus appréciées parmi toutes les Orchidées ; aussi, comme il y a d'autres espèces de beauté et de mérite général égaux, qui sont rarement cultivés, j'ai pensé qu'il était utile d'attirer l'attention sur ce genre surtout parce que, en cultivant la série que nous énumérerons plus loin, on peut avoir des fleurs pendant neuf à dix mois de l'année.

Ce genre est très largement distribué, il est étendu sur une immense étendue de terres dans l'Inde et dans l'Orient, deux espèces atteignent même l'Australie. On le rencontre à Madagascar, mais les trois espèces qui y ont été découvertes forment un groupe restreint. Les deux espéces qui ont fleuri en Angleterre, P. tuberculosus et P. Humbloti, dont nous connaissons la beauté et la troisième (P. Henryi), est dit-on ausi belle. Ces plantes, d'après ce que nous connaissons de leur culture, sont trop délicates pour être de grande utilité en dehors des cultures spéciales. On peut donc les omettre. Les Thunias

qui ont été compris dans le genre Phajus sont si distincts, comme port et comme inflorescences, qu'il est préférable, au point de vue horticole de les décrire à part.

Les Phajus de la section du P. grandifolius peuvent-être décrits comme des plantes à feuilles résistantes, avec des petits pseudo-bulbes arrondis tuniqués, reposant sur un rhizôme enterré. Les feuilles et les épis sont érigés, les épis atteignent deux à quatre pieds de hauteur, supportant des fleurs sur leur moitié supérieure. Les fleurs sont toujours grandes et ornementales, les pétales et les sépales arrangés au-dessus du plan du labelle comme des éventails, le labelle diffère par ses couleurs des autres parties et prend une forme tubulaire par suite de l'enroulement de ses lobes latéraux autour de la colonne, la pointe seule du labelle est étalée. Dans plusieurs espèces les fleurs changent de couleur après quelques jours d'épanouissement.

Les espèces suivantes étant absolument terrestres doivent-être surélevées dans des pots bien drainés ou dans des terrines profondes, les dernières sont préférables pour les grands spécimens.

D'après le Gardening World (*A suivre.*)

PETITES NOUVELLES

Le Lælia flava, cette jolie espèce brésilienne se rencontre bien rarement dans les collections, il n'y a peut-être pas, en France trois ou quatre plantes. J'ai eu l'occasion récemment d'en admirer un superbe panier chez M. Moreau, amateur à Paris. Le Lœlia flava est importé régulièrement, par M. Binot, de Pétropolis- (Brésil). C'est une belle plante, qui rappelle le Lœlia cinnabarina, ses bulbes sont un peu plus courts mais ont à peu près la même forme. Les fleurs en épis très denses

sont portées sur des pédoncules érigés se tenant bien au-dessus du feuillage. Ces fleurs sont d'un jaune d'or uniforme, comme dimensions un peu inférieures à celles du Lœlia cinnabarina mais présentant, comme dans cette dernière espèce, un labelle finement fimbrié. C'est réellement une plante à effet et bien digne d'être répandue. Je ne la crois pas de culture facile. M. Moreau possède une très belle variété de Cattleya Lawrenceana, une des plus belles introductions de Sander. C'est une espèce très distincte à labelle gracieusement recourbé; la variété de M. Moreau est hors ligne sa nuance est d'un pourpre violacé superbe, la plante portait douze fleurs épanouies à la fois.

Le *Calanthe veratrifolia* est une plante qui devrait se trouver dans toutes les collections, ses fleurs d'un blanc pur durent plusieurs mois; une variété de Cochinchine, appelée Calanthe veratrifolia Regnieri par Reichenbach, mais plus justement Calanthe bracteata par Linden douze ans avant que Reichenbach ait vu la plante, est bien voisine du type dont elle ne diffère que par les bractées très développées qui accompagnent les fleurs. Cette plante se rencontre isolée en Cochinchine, au pied des arbres dans toutes les parties montagneuses. Elle existait au jardin botanique de Saïgon et paraît avoir été introduite pour la première fois par le jardin d'acclimatation de Neuilly qui vendit le stock à la maison Linden, de Gand

Le Dendrobium barbatulum est une très jolie plante, voisine, comme aspect général, du D. Dearei, c'est une espèce de l'Inde, en fleurs actuellement chez M. Moreau, qui possède également l'Oncidium undulatum. Cet Oncidium est voisin de l'O. macranthum qu'il égale en beauté. Ses larges tiges portent des fleurs de grandes dimensions. Les sépales sont uniformément jaune buffle, les pétales jaune buffl également panachés de grandes taches violet indécis, le labelle est d'un violet plus franc.

J'ai remarqué, à la Muette, dans les serres de la Ville de Paris, de bien belles plantes du Dendrobium macrophyllum

giganteum, espéce qui devient rare. On la rencontre à Manille, mais j'ai reçu du Tongkin la plante type qui paraît très voisine du D. Parishi. Au total, il y a plus de différence entre le D. macrophyllum et le D. macrophyllum giganteum qu'entre le D. Parishi et le macrophyllum. Le Dendrobium crassinode et le D. Wardianum sont, à mon avis, et cet avis est partagé par Veitch, des plantes de la même espèce. Veitch fait de l'une une variété de l'autre, je serai encore plus radical et je crois pouvoir affirmer que le D. Wardianum est un crassinode qui a poussé dans des conditions particulières.

En fleurs, à la Muette également, le superbe Vanda tricolor planilabris, très belle variété, certainement le plus beau des tricolor. Également une bonne variété de l'Epidendrum macrochilum roseum pas très foncé, mais fleurs très grandes.

Quelle singulière chose que les introductions, l'Epidendrum macrochilum et l'Oncidium splendidum étaient des plantes perdues, dont on ne connaissait plus l'origine, j'avais insinué qu'elles devaient être du Guatemala, le fait a été contrôlé et brusquement nous avons reçu du Guatemala et du Chiriqui bon nombre de ces plantes. L'Epidendrum macrochilum du Venezuela est une plante différente par ses fleurs au labelle blanc pur.

J'ai vu chez MM. Chantrier frères à Mortefontaine une bien belle variété de Phalœnopsis Stuartiana aux fleurs énormes et très bien tachetées. Cette plante est passée dans la collection de M. le baron Rothschild à Armainvilliers. Dans la même collection, le délicieux Saccolabium ampullaceum, un Aspasia : l'A. principissa de Reichenbach fort rare, l'Epidendrum bicornutum et l'Aerides crispum, deux plantes assez différentes, poussent et fleurissent admirablement dans cette collection. Chez M. Finet, à Argenteuil, un très bel Odontoglossum Phalœnopsis aux fleurs admirablement tachetées, Chez M. Legentil à Arras, le rare Epidendrum-xanthinum. C'est une espèce bolivienne que j'ai reçue avec le Cypripedium Taganti, ses fleurs en thyrses, très denses sont

d'un jaune d'or uniforme, cette plante est de la section des radicans.

On annonce la réintroduction de l'E. Frederici Guilielmi qui était devenu introuvable.

En fleurs, chez M. Chantin, un Cypripedium Gallicei, plante bien voisine du C. Sallieri, qui lui même paraît être un hybride naturel entre le C. villosum et l'insigne. Le jour commence à se faire sur l'origine de ces hybrides, quant à leur introduction, tout au moins, M. Chantin paraît avoir été leur introducteur primitif, il vendit plusieurs plantes à M. Périer, propriétaire à Épernay; ces plantes, comme toutes les plantes d'introduction, varièrent et donnèrent des fleurs très différentes d'aspect comme les C. Sallieri, S. Hyeanum et Gallicei. M. Chantin a dédié cette dernière forme à M. Gallice d'Épernay, fervent amateur d'Orchidées, qui possédait depuis plus de vingt ans ces hybrides, sans se douter de leur valeur.

Il y a quelques semaines, j'ai vu, sur le marché de la Madeleine, à Paris, des fleurs coupées d'Orchidées et en outre des potées de Cypripedium barbatum Hendersoni.

Propriétaire-gérant : Godefroy-Lebeuf. — Imp. Paul Dupont (Cl.) 146.5.90



eanne Koch, ad nat del.
CYPRIPEDI


L'ORCHIDOPHILE.
ICERIANUM
Chromolith. G Severeyns.

NOUVEAUTÉS

CYPRIPEDIUM GODEFROYÆ LAINGI

On annonce la floraison d'une variété de Cypripedium Godefroyæ très tranchée. Voici la description de cette plante d'après notre confrère : Le " Gardening World ".

Cette plante est une variété nouvelle distincte et fort jolie, qui a été trouvée par MM. Laing et fils de Forest Hill. Elle diffère d'une façon remarquable du type par les dimensions réduites de la fleur, qui est un véritable pygmée, mais cependant suffisamment grande et si joliment tachetée qu'elle constitue une perle rare d'ordre supérieur. Les feuilles ont actuellement de 2 à 3 pouces de longueur, obliquement cuspidées, vert foncé dessus, marbrées de grandes marques grises et presque dépourvues de teintes pourpres dessous, si remarquables dans les formes ordinaires.

Le pédoncule est pourpre, couvert de poils gris, long d'au moins deux pouces, supportant une fleur solitaire pubescente plus ou moins tachetée de pourpre. Le sépale supérieur est remarquablement court et large, ovale transversalement marginé, blanc et tacheté de pourpre, surtout sur ses lignes de la face interne ; et le sépale inférieur est petit et presque orbiculaire. Les pétales sont défléchis, étroitement elliptiques et oblongs, obliquement émarginés, à l'extrémité de leur base, richement tachetés sur toute leur surface de pourpre foncé sur fond blanc. Le labelle est comprimé latéralement, graduellement retréci vers l'ouverture du sabot où il est presque horizontal et non oblique comme dans le type. Il est blanc et fortement tacheté de pourpre, surtout sur les lobes non développés de l'onglet.

Le staminode est triangulaire, distinctement tricuspidé, avec la dent médiane plus longue tachetée abondamment de pourpre avec la tache jaune habituelle au centre. Cette variété diffère du type par la forme des sépales, des pétales et du labelle, mais aussi jusqu'à un certain point par les pétales et le staminode et par la forme extrêmement réduite de ses fleurs.

DENDROBIUM ATROVIOLACEUM

C'est un nouveau, distinct et joli Dendrobium, introduit par Veitch, de la Nouvelle-Guinée, et peut-être le plus beau de la section à laquelle il appartient. Il est allié au D. macrophyllum A. Rich souvent connu, dans les jardins, sous le nom de Veitchianum, mais il en diffère par ses couleurs plus brillantes et par l'absence de la villosité si commune dans cette espèce. Une plante de Dendrobium atroviolaceum, probablement la première qui ait fleuri en Europe, a été exposée au meeting de la Société royale d'Horticulture de Londres le 8 avril dernier et a obtenu un certificat de Botanique. Les fleurs ont deux pouces de diamètre, jaune crème, élégamment tachetées, labelle violacé foncé d'où vient le nom. J'ai la conviction que cette plante s'améliorera par la culture.

Dendrobium atroviolaceum, n. sp. Pseudo-bulbes longs d'un peu plus d'un pied, grêles à la base, épais de 1/8 de pouce au-dessus avec de nombreuses tuniques, feuilles ovales oblongues, bidentées, coriaces, vert foncé, longues de 5 pouces sur 2 1/2 de large, racème presque terminal, érigé long de 3 pouces avec quelques bractées écailleuses à la base, 6 fleurs, pédoncules longs de 1 1/8 pouce et de même que les bractées et le pédoncule, d'un vert très pâle. Fleurs ayant 2 1/8 pouces de diamètre, segments largement étalés, sépales ovales lancéolés, aigus, jaune crème, avec une légère teinte verte et de nombreuses taches brun foncé et pourpre. Pétales aigus,

larges de 5/8 pouce, moins tachetés que les sépales mais semblables sous tous les autres rapports. Les taches sont plus brun pourpre à l'extérieur des segments. Labelle trilobé, lobes latéraux recourbés et largement arrondis, violet pourpre foncé à l'intérieur, avec quelques lignes rayonnantes plus pâles vers les bords, vert à l'extérieur, avec une grande tache irrégulière violette de chaque côté et une grande bande sur la face vers le bord, d'un violet plus vif. Lobe médian réfléchi, ovale, aigus, aux bords recourbés, intérieur violet pourpre foncé avec une margine verte éteinte et quelques lignes rayonnantes de la même valeur, l'extérieur vert clair, avec quelques taches violet foncé. Disque avec plateaux érigés vers la base, qui se réunissent puis s'étendent vers la base du lobe frontal en une dent obscure et charnue. Colonne très courte, blanc verdâtre pâle presque strié de pourpre cramoisi sur la face frontale.

CORRESPONDANCE

QUELQUES ORCHIDÉES NOUVELLES

M. Louis de Saint-Léger est l'heureux introducteur de l'Oncidium Jonesianum et du Cyrtopodium Saint Legerianum.

Cette dernière espèce est peu connue en France, l'Oncidium Jonesianum est une plante qui se rencontre dans toutes les bonnes collections. De même que le Catasetum Bungerothi, découvert par le voyageur français Chaffanjon sur le Haut Orénoque, l'Oncidium Jonesianum a été introduit primitivement en France dans la collection de Mme Fould, au Val, près Saint-Germain; mais la France n'étant pas comme l'Angleterre douée d'un établissement scientifique où tout ce qui est nouveau intéresse le personnel, la floraison de cette superbe espèce

fut ignorée et ce n'est qu'après que Reichenbach eut décrit l'O. Jonesianum qu'il me fut permis de reconnaître que la plante du Val et la nouvelle nommée étaient identiques.

M. L. de Saint-Léger me signale aujourd'hui la découverte de quelques plantes nouvelles, et je ne saurais mieux faire que de donner copie de la lettre qu'il m'adresse à ce sujet.

« Je suis rentré il y a quelques jours d'une excursion de plusieurs mois ; j'ai traversé la province de Minaset de Saint-Paul, et dans une localité où se rencontrent d'immenses plaines très élevées, composées de terres de bruyères et très pierreuses, j'ai trouvé plusieurs plantes nouvelles. Vous voyez que votre dernière lettre m'a porté bonheur ; jamais aucun botaniste n'a parcouru ces régions, actuellement absolument désertes. La première plante que j'ai rencontrée est un *Oncidium* très joli, bien supérieur à mon ancien O. Jonesianum, beaucoup trop délicat, et qui finira par disparaître des cultures. L'Oncidium dont il est question ici est une plante franchement terrestre, peu délicate, très florifère, qui vit privée d'eau de mai à fin septembre et qui en été, de novembre à mars, est complètement inondée. L'eau, du reste, séjourne souvent sur la terre et forme des marécages. En février dernier, au moment des plus fortes chaleurs, le thermomètre ne marquait pas plus de 24° centigrades. L'hiver il n'est pas rare de voir le thermomètre descendre au-dessous de zéro. Les plaines sont tous les ans incendiées par les Indiens. Certaines plantes sont tuées, d'autres plus garanties ou ayant les pseudo bulbes à moitié brûlés, repoussent de la base et forment de nouveaux pseudo bulbes, d'où partent les fleurs. Les pseudo bulbes sont petits, un peu ridés, ovales pointus, les feuilles ont de 8 à 15 centimètres de longueur, vert pâle, les plus petites plantes n'ayant que 3 à 4 petits pseudo bulbes, donnent des hampes de 40 à 50 centimètres de hauteur avec 8 à 9 fleurs grandes comme l'Oncidium varicosum Rogersi, dont cet Oncidium rappelle un peu le port ; les plantes plus fortes donnent des hampes de 60 à 70 centimètres bien ramifiées, très rigides et très dures avec

40 à 50 fleurs. Il existe trois variétés : une, la plus abondante, a des pétales et des sépales d'un brun très obscur, presque noir. Le labelle est jaune d'or d'Australie, c'est-à-dire un peu plus foncé que le jaune de l'O. varicosum Rogersi, frisé ondulé à trois lobes plans avec des lignes ou stries dans le labelle, dans d'autres variétés le labelle est uni et plan. Jusqu'ici rien d'extraordinaire, mais ce qui distingue cet Oncidium et qui en forme tout l'attrait, c'est tout le centre de la fleur, c'est-à-dire les crêtes, rugosités, *très saillantes* à peu près 3 millimètres 1/2 à 4 de diamètre, d'un magnifique pourpre, ou si vous aimez mieux, couleur du labelle du Cattleya amethystina. La totalité de la fleur comme grandeur et port ressemble à l'O. Rogersi, mais tout ce qui en fait la beauté, cette réunion des callosités du centre est d'un pourpre si tranché, que la fleur est franchement tricolore, brun, jaune et pourpre. Dans d'autres plantes, les pétales et sépales sont d'un rouge plus clair, piqueté, et la couleur pourpre disparaît pour faire place à une couleur rose vif. Quand cette plante sera étudiée et décrite, on y trouvera mille choses que je signale à la hâte et grosso modo. Aussi nous avons là une plante on ne peut plus rustique, florifère et d'un coloris nouveau. J'en ai récolté à peu près 1,500, car la plante est peu volumineuse, elle n'est toutefois pas très abondante, mais j'espère qne personne n'ira la chercher comme il en a été pour l'Oncidium Jonesianum. J'avais eu la simplicité de dire à un horticulteur bien connu des environs de Londres, l'endroit où j'avais trouvé cette dernière espèce et j'ai perdu ainsi plus de 500 livres, l'horticulteur ayant immédiatement envoyé un collecteur à l'endroit que je lui avais signalé.

J'ai aussi rencontré un Lælia de la section des crispilabia, à pseudo bulbes ronds, gros comme une grosse cerise, verts ou rouges, feuilles très épaisses vertes ou pourpre clair, pointues, très concaves au centre, formant pour ainsi dire l'oreille d'un chat, longues de 6 centimètres. Hampes de 7 à 8 fleurs, plus grandes et plus larges que les L. crispilabia, d'un magnifique

pourpre clair uniforme. Le labelle est crispé, recourbé, jaune orange. Cette plante croît sur des pierres avec un peu de terre de bruyère, en plein soleil, et à température très basse pendant l'hiver. En compagnie de l'Oncidium ci-dessus décrit, j'en ai trouvé un autre, lui ressemblant, mais à fleur plus petite, pétales et sépales rouge brique, labelle d'une forme particulière avec des callosités jaune uniforme. Cette espèce est assez jolie.

Un Epidendrum formant une boule de fleurs de la grosseur d'une orange, portant 45 à 50 fleurs jaune d'or ; cette plante fait beaucoup d'effet. Une autre variété donne des fleurs couleur saumon, veiné de rose. Une autre plante ressemble à l'Oncidium crispum, avec des fleurs jaune pur, macule blanche à la base du labelle et éperon noir. Une autre a des fleurs rouge panaché de jaune.

J'ai trouvé d'autres orchidées, mais de moindre importance et un Anthurium qui n'existe peut-être pas dans le commerce en Europe. Les feuilles ont de 30 à 35 centimètres, elles sont presque rondes, corsées, très nervées, vert foncé. La nervure du centre est vert jaunâtre, le pourtour de la feuille est jaune foncé, bon port. Ce serait une plante d'élite pour les appartements.

Dans une autre localité, j'ai trouvé des Oncidium à pseudo bulbes rouges à fleurs ayant 4 centimètres 1/2 de diamètre, rouge clair, et très odorantes. J'ai rencontré dans la même localité des Oncidium crispum si variés qu'un horticulteur pourrait en faire 10 ou 15 espèces.

Je serai en août en Europe et je vous montrerai mes découvertes ».

M. de Saint-Léger m'engage à ne pas désigner la localité qu'il a explorée tout en m'autorisant à faire part à mes lecteurs de ses trouvailles. Si beaucoup d'explorateurs étaient aussi explicites sur les conditions de vie des plantes qu'ils découvrent nous n'aurions pas tant à tâtonner quand il s'agit d'une espèce nouvelle.

J'envoie à mon correspondant brésilien l'expression de ma sincère gratitude.

LES LÆLIA PURPURATA

Les Lælia purpurata commencent à fleurir, ils nous gratifieront bientôt de leurs fleurs si belles, si majestueusement portées sur des pédoncules robustes, pendant les mois d'avril, mai et juin. Ce n'est pas une plante indifférente à nos soins, cette reine de l'île Sainte-Catherine, au Brésil. Depuis que M. Devos l'a découverte, elle est introduite tous les ans en quantité et elle est toujours recherchée. Les plantes arrivent généralement en Europe en juin et juillet. Elles ont formé dans les caisses des pousses chétives que quelques cultivateurs s'obstinent à conserver. M. Chenu, jardinier de Mme la comtesse de Nadaillac de Passy, procédait tout autrement. Après s'être assuré que les plantes d'introduction possédaient un bon œil à la base des bulbes, il n'hésitait pas à sacrifier la pousse étiolée faite pendant le voyage et ce procédé lui permettait d'obtenir, à coup sûr, des fleurs sur les importations de l'année. Son raisonnement était plein de justesse. La pousse à moitié formée ne donnera rien de bien, mais elle n'a pas épuisé les bons yeux, la plante est d'introduction, par conséquent vigoureuse, mieux vaut donc un œil en arrière qu'une pousse sans vigueur, débarrassons-nous donc de cette dernière.

Le Lælia purpurata pousse indifféremment bien en pots et en paniers, en serre froide pendant l'été, en serre tempérée pendant l'hiver, il ne craint pas le froid, mais la privation de lumière et d'air entraîne l'avortement des spathes. C'est au moment où la fleur apparaît que la plante demande le plus de chaleur et d'humidité. Il n'est pas rare dans les collections d'obtenir deux pousses dans la même année, pousses qui fleurissent toutes deux. Souvent, aussitôt la fleur passée, une pousse se développe à la base du bulbe florifère, puis en

novembre une seconde pousse paraît. Je ne sais pas si cette végétation est normale.

Le Lælia purpurata, comme toutes les orchidées, ou du moins presque toutes, est très variable comme dimension de fleurs et de coloris. Les unes ont les pétales et les sépales du blanc le plus pur avec un labelle pourpre intense, c'est ce que dans la collection on appelle purpurata alba ; la variété à fleurs entièrement blanches ne paraît pas avoir été découverte mais le sera certainement, ou du moins il n'y a aucune raison pour qu'il n'en soit pas ainsi. Une superbe variété est connue sous le nom de Luddemann, c'est une plante aux fleurs entièrement pourpre, les sépales et les pétales sont d'une teinte à peine plus pâle que celle du labelle. Cette plante n'est, à ma connaissance, représentée que par un exemplaire qui est dans la collection de M. le duc de Massa. La variété dite de Williams a les fleurs énormes et le labelle très foncé. Les divisions sont rose clair. On a vendu bien des plantes sous ce nom et j'engagerai toujours les amateurs à n'acquérir cette plante qu'en fleurs. On connaît sous le nom de Schrœderæ une forme aux fleurs présentant un labelle rose pâle; cette forme, primitivement représentée par un exemplaire unique, est aujourd'hui très répandue chez les amateurs qui ont acquis l'importation que j'en ai faite il y a quelques années. Une variété connue sous le nom de Russelliana a les bulbes grêles et les fleurs très foncées. On croirait à première vue un hybride entre le Lælia purpurata et l'elegans.

LE JOURNAL DES ORCHIDÉES

Notre nouveau confrère, le *Journal des Orchidées*, publié par mon ami, Lucien Linden, insère un article que je n'aurais jamais accepté. Cet article, signé X..., contient une accusation tellement grave que je crois qu'il n'y a pas en France,

en Belgique ou ailleurs, un seul horticulteur qui me blamera de la relever.

Voici ce dont il s'agit, je copie textuellement l'article du correspondant du *Journal des Orchidées :*

« Avant de vous connaître, il m'est arrivé plusieurs fois, à moi qui ne suis pourtant arrivé qu'au seuil de la science orchidéenne, d'acheter des plantes d'un prix déjà honnête, d'en demander la culture à mes vendeurs d'alors et de recevoir d'eux des indications qui, si je les avais suivies à la lettre, auraient amené infailliblement la perte de mes plantes, ou de me les voir refuser sous l'intelligent prétexte qu'ils ne voulaient pas dévoiler aux autres leurs secrets. Tenez-les sèches, ne leur donnez pas une goutte d'eau, laissez vider les bulbes, me disait-on, alors que les plantes ne demandent qu'à être saturées d'humidité. Une autre fois, s'il s'agissait d'Odontoglossum Alexandræ, on me conseillait de ne leur point donner d'air, de les laisser pour ainsi dire à l'étouffée, alors que cette Orchidée a besoin, comme vous le dites très bien dans votre premier numéro, d'avoir de l'air à flots. Il en résulte que j'ai failli perdre les plantes qu'on m'avait conseillé de tenir sèches et que j'ai perdu mes premiers Odontoglossum Alexandræ qui, privés d'air et copieusement arrosés, n'ont pas tardé à pourrir et que les rares exemplaires que j'ai réussi à conserver ne m'ont donné qu'une floraison moyenne et insignifiante. Mais il est résulté encore autre chose, c'est que j'ai planté là les donneurs de tous ces bons conseils et que je n'ai plus mis les pieds chez eux depuis lors. C'était bien naturel, j'étais absolument découragé par mon peu de réussite : je me suis aperçu trop tard de fausses indications données à dessein pour faire aller le commerce ! »

Je ne croirai jamais qu'il y ait en Belgique des horticulteurs assez malhonnêtes et assez maladroits pour donner des mauvais conseils dans un but aussi criminel, mon confrère est absolument de mon avis, mais alors, pourquoi a-t-il inséré cet article sans obliger son correspondant anonyme à se dé-

masquer. Que M. X... se tranquillise, dans le commerce des plantes, il n'y a pas, je le crois, de malhonnêtes gens et les Orchidées sont des plantes dont les besoins sont connus ; on peut hésiter pour quelques espèces nouvelles, mais quand il s'agit de plantes comme l'Odontoglossum Alexandræ, il est facile de s'apercevoir que le vendeur se trompe.

Les plantes que vous achetiez au moment où, M. X..., vous receviez d'aussi profonds avis pour les amener à leur perte, étaient-elles cultivées dans une serre remplissant les conditions qu'on vous énonçait ou dans une serre très aérée ?

LES ENGRAIS POUR LES ORCHIDÉES

« M. Roman, de Périgueux, qui poursuit avec tant de succès ses expériences sur les engrais dans la culture des Orchidées, m'envoyait récemment un superbe exemplaire du rare Lycaste lasioglossa, accompagné de la note ci-dessous.

« La plante a encore une fleur; j'ai laissé les pédoncules desséchés pour vous faire voir que l'engrais n'a pas seulement pour résultat de grossir les pseudo-bulbes. La plante a commencé à fleurir le 3 décembre (la lettre accompagnant l'envoi était datée du 21 avril).

Pour obtenir de bons résultats de cette plante et des autres Orchidées, il faut procéder de la manière suivante :

Prenez	40	grammes	carbonate d'ammoniaque ;
	30	»	azotate d'ammoniaque ;
	40	»	biphosphate d'ammoniaque ;
	10	»	azotate de potasse.

Mêlez et prenez 1 gramme du mélange pour 25 à 30 litres d'eau $\frac{1}{30,000}$; n'arrosez jamais qu'avec cette eau. A mesure

que je remplis mes bassins, j'y mets, au moyen d'une dissolution et d'une mesure, la quantité indiquée, et ainsi mes plantes ne reçoivent jamais d'eau pure. J'essayerai de forcer la dose cette année ; mais je procède lentement, de peur d'accident.

Pour les plantes en pot autres que les Orchidées, je double ou je triple la dose ; le résultat est toujours excellent. »

Quelque temps après, M. Roman m'écrivit :

« Toujours même succès avec mon engrais ; je me doutais qu'il avait la propriété de faire prospérer les arrières-bourgeons sur les pseudo-bulbes anciens. J'en suis certain aujourd'hui.

« Comme premier exemple, un vieux tronçon de Dendrobium formosum giganteum, qui était resté trois ans sans pousses, en a aujourd'hui quatre jeunes. Réussiront-elles toutes ? Je les laisse pour voir ce qui adviendra ».

LES CYPRIPEDIUM

Si j'avais les moyens de collectionner les Orchidées pour mon plaisir et les Cypripedium particulièrement, je m'attacherais d'abord à réunir toutes les espèces, et j'entends par espèces toutes les plantes d'introduction présentant des caractères tranchés.

Je m'occuperais ensuite des hybrides. Il y a parmi les hybrides des plantes superbes, c'est absolument vrai, mais leur obtention est sans limite, et la plus laide, la plus déshéritée des espèces que Dieu a créée peut toujours devenir le point de départ d'hybrides.

Jamais les plantes de semis obtenues en Europe ou ailleurs ne pourront constituer une espèce. De même que l'obtention des hybrides est indéfinie, de même le jour où l'homme abandonnerait les hybrides à leur force, la progéniture desdits hybrides retournerait à un type primitif et cela rapidement.

La rose de nos haies n'a pas changé d'aspect depuis des siècles; prenez le plus beau *Paul Neyron*, laissez-le se multiplier tout seul, et dans vingt ou cent ans, si vous voulez, vos enfants ou vos petits-enfants verront ce que cette rose sera devenue,

Le plébiscite provoqué par le *Journal des Orchidées* a exclu les Cypripedium Schlimi et C. Pearcei.

Cette dernière espèce est même placée au rang des drogues indignes de toute attention ; n'est-ce pas le comble de l'injustice ?

Ne sont-ce pas en effet ces deux modestes plantes qui ont permis à l'horticulture d'obtenir les C. calurum, Sedeni, Domini, albo purpureum, cardinale, Schroederæ, etc., etc. ?

Il aurait fallu poser la question d'une façon différente et demander aux amateurs quelles sont les vingt-cinq plus belles espèces, quels sont les vingt-cinq plus beaux hybrides du genre Cypripedium et en troisième lieu, quelles sont les plus utiles espèces au point de vue de l'hybridation.

M. Otto Ballif est le seul qui ait fait figurer dans sa liste une espèce à feuilles caduques; il a eu raison, le C. spectabile est autrement beau que bien des espèces indiquées.

Des croisements des espèces les plus tranchées vous obtiendrez toutes les plantes les plus belles que nous cultivons, ces hybrides disparaîtront peut-être un jour ou l'autre, mais il est fort probable que les parents seront retrouvés là où ils sont apparus tout d'abord.

Et quand nous aurons épuisé tous les croisements possibles, quand nous en serons réduits à ne plus croiser que des

hybrides entre eux, quand nous aurons des milliers de croisements à tous les degrés, quand nous en serons à discuter sur la longueur d'un poil dans les milliers de sujets de semis obtenus, eh bien, ce jour-là, la plus laide de toutes les espèces connues et introduites, cette laide espèce indigne de l'attention des amateurs n'en possédera pas moins, dans son être, la source d'hybrides nouveaux, d'autant plus beaux et plus nombreux, que les hybrides obtenus jusqu'à ce moment seront eux-mêmes plus beaux et plus nombreux.

Parmi les plantes énumérées par les amateurs correspondants du *Journal des Orchidées*, je vois beaucoup de Cypripedium qui ne sont guère connus que par les figures publiées, c'est un mauvais système; de plus, c'est un danger sérieux, non seulement pour les amateurs mais aussi pour les marchands, de fixer une limite au goût des uns et au profit des autres.

Décréter qu'une plante est belle ce n'est profitable qu'à ceux qui la possèdent.

Décréter qu'une plante est laide c'est enlever à tous les amateurs le désir de la posséder. Ce qui fait le mérite des Orchidées c'est que toutes ont un attrait pour l'amateur qui sait en découvrir les beautés et trouver un plaisir dans leurs recherches.

Mais la discussion n'est pas close, et le *Journal des Orchidées* ayant eu l'excellente idée de la soulever, pourquoi ne pousserions-nous pas les choses plus loin et ne demanderons-nous pas aux amateurs de citer quelles sont, dans chaque espèce, les plus belles variétés. Les croisements de ces sujets permettraient aux semeurs d'obtenir des variétés encore plus belles et plus tranchées.

Le nombre des espèces est limité; un amateur peut facilement posséder toutes celles qui ont été introduites; il pourra montrer avec orgueil les enfants résultant du croisement de ces espèces entre elles, et rejeter tous les hybrides sans

valeur, les espèces auront d'autant plus de charmes pour lui que les hybrides obtenus auront plus de valeur, et quand ces hybrides épuisés par les séries de fécondation entre eux seront dégénérés, il pourra leur infuser un sang nouveau en les fécondant par un de leurs ascendants primitifs.

Les semeurs comprennent bien la valeur d'une espèce nouvelle ; que demain l'on découvre un Cypripedium à fleurs bleues, les fleurs seraient-elles microscopiques, le pollen de ces fleurs aura plus de valeur que celui d'un hybride perfectionné. Grâce à lui on obtiendra quelque chose de tranché et on ne sera pas réduit à tourner dans le même cercle.

LE CONCOURS DE CYPRIPEDIUM

A LA SOCIÉTÉ D'HORTICULTURE DE FRANCE

La Société d'horticulture a fondé divers concours pour les Cypripedium. Le premier a eu lieu le 10 avril dernier; je m'empresse de prévenir mes lecteurs que les autres auront lieu le 12 juin, le 11 septembre 1890 et le 8 janvier 1891.

Par suite d'une publicité absolument insuffisante, ce premier concours a été peu brillant et peu visité. La Société d'horticulture est, sous le rapport de la publicité, bien mal servie et si elle consacrait moitié des bénéfices des annonces qu'elle insère dans ses bulletins, à faire connaître son existence, elle ne tarderait pas à atteindre la prospérité d'un grand nombre de sociétés de province. Elle aurait encore la ressource de consacrer le solde des bénéfices annuels à l'édition de planches en couleurs, comme le conseil d'administration s'était engagé à le faire.

Mais revenons au concours de Cypripedium. M. Jolibois, le sympathique directeur des jardins du Luxembourg et le très habile semeur d'orchidées, présentait un spécimen de Cypripedium caudatum réellement majus, bon nombre des pétales atteignant 70 centimètres de longueur. Chacun sait que le Luxembourg possède une forme très distincte de C. caudatum aux feuilles erigées, étroites, solides et aux fleurs moins développées, plus verdâtres que dans le type du Chiriqui. Cette plante, qui n'est pas du tout comme on l'a avancé quelquefois, un C. caudatum Wallisi, a été, dit-on, introduite de la Colombie ou de la région des Andes de l'Equateur. Le type du Chiriqui est également colombien, mais est séparé de la forme du Luxembourg par un espace aussi grand que celui qui sépare le Cattleya Dowiana (Costa-Rica) du Cattleya aurea (Andes de Colombie).

Fait également curieux, une très rare plante du Chiriqui, l'Epidendrum macrochilum, se retrouve au Venezuela sans qu'il y ait d'autres sujets isolés ou groupés pour réunir ces deux localités.

M. Jolibois montrait aussi à la Société un Cypripedium villosum avec 60 fleurs, puis une série de plantes obtenues de semis sans noms spéciaux, ce qui est un tort.

Mme Block est une exposante fidèle à Paris, son lot comprenait un C. Morganiæ, plante qui commence à se répandre, C. selligerum, très bon hybride, C. Hookeræ superbiens, gain de M. Bleu, intermédiaire entre les deux parents, mais à mon avis inférieur au superbiens, C. superbiens Demidoff, très bonne forme qui nous est venue d'Italie et qui a été vendue aussi sous le nom de C. superbiens Lindeni.

M. Sallier fils, de Sceaux, nous montrait C. Thibauti, fleurissant pour la première fois en France, je crois, le véritable Dauthieri, un très beau C. nitens. C. vernixium et le C. Boxalli superbum.

M. Garden de Bois-Colombes avait un très beau Cypripedium grande et le rare C. Druryi.

M. Savoye père, président du Comité de floriculture lors du dernier concours de Cypripedium, a dit, à la séance du Comité, qu'il était regrettable que les étrangers aient été prévenus, par le secrétariat général, de la date dudit concours et que l'on n'ait pas jugé à propos d'être aussi aimable pour les sociétaires français. — Le *Moniteur d'horticulture*, à son tour, pose la question suivante : « Est-il vrai que le secrétariat général de la Société ait avisé et invité des horticulteurs étrangers à prendre part au concours des Cypripediums du 10 avril dernier, alors qu'il n'aurait rien été fait pour le faire connaître à nos nationaux ? »

Si ce n'est vrai c'est au moins très vraisemblable ; mais il n'y a pas dans cela de quoi fouetter un chat. M. Bleu doit-être le grand coupable. M. Bleu n'a pas agi comme secrétaire général, mais comme marchand ; si les membres de la Société ne veulent pas que les secrétaires généraux s'occupent, avant tout, du soin de leurs intérêts personnels, qu'ils nomment des candidats absolument indépendants. M. Bleu n'a pas évidemment songé qu'en prévenant les étrangers, il leur rendait un service d'autant plus signalé que les Français n'étaient pas avertis ; il a pensé que ce concours était une excellente occasion pour lui d'écouler ses semis, et il en a profité. Et il aurait eu grand tort de ne pas le faire. — Le concours suivant aura lieu le 12 juin. J'en avise non seulement les étrangers, mais les Français, et j'invite ceux qui auraient le désir d'exposer, à me demander ce qui leur manque.

CYPRIPEDIUM SPICERIANUM

Il y a plus de dix ans que cette plante a été introduite ; tout le monde la possède ; c'est une des plus fraîches, des plus jolies, des plus tranchées du genre. En 1878, elle fut introduite accidentellement en Angleterre chez M. Herbert Spincer, qui la fit connaître à M. Veitch. Les collecteurs de Low et de Sander se mirent en campagne. Ils savaient que la plante était indienne ; c'était un peu vague ; mais, avec quelque patience, ils arrivèrent à découvrir l'endroit où la plante pousse, et ils gardèrent le secret pour eux. Les lecteurs de l'*Orchidophile* ne se doutent pas combien la connaissance d'une localité exacte est importante. Les collecteurs malins se gardent bien d'indiquer à leur mandataire l'endroit où la plante nouvelle qu'ils découvrent se rencontre ; l'introduction du Cypripedium Godefroyæ a fait faire bien des courses à M. Fœrstermann ; s'il se doutait combien j'étais pardonnable de ne pas lui avoir indiqué la localité. On m'avait offert quelques centaines de livres pour me faire desserrer les dents ; j'étais lié par deux choses qui m'empêchaient de parler : la principale, à mes yeux, c'est que j'avais vendu l'édition de la plante ; mais la plus importante, aux yeux des collecteurs, c'est que je ne savais pas du tout de quel endroit exact elle venait !

Pour le *C. Spicerianum*, on s'est informé du port qui avait reçu les colis, on a su que le bateau avait fait escale dans tel et tel endroit, qu'il avait pris des caisses de plantes venant de telle localité ; bref, on est arrivé en Assam,et, à l'aide de quelques dessins mis sous les yeux des indigènes, on a fini par dénicher la plante.

Si, du premier coup, on n'a pas épuisé tout ce que la nature avait créé, c'est qu'il y avait pour les deux concurrents intérêt à arriver rondement. C'est par milliers que les plantes sont arrivées, et elles ont produit des milliers de livres sterling.

Les premières plantes introduites paraissaient avoir été trempées dans de la boue ; c'est parce que cette espèce croît dans un sol limoneux. Elle se comporte dans nos serres admirablement bien en terrines placées en serre chaude près du vitrage. Peu de plantes ont été plus employées pour la fécondation.

LES ODONTOGLOSSUM

Traduit du *Manual of Orchidaceous plants*, de James Veitch et Sons.

(*Suite.*)

Od. Cariniferum.

Pseudo bulbes oblongs, lisses, comprimés longs de 8 à 10 centimètres, diphylles, feuilles oblongues, larges, coriaces, longues de 25 à 35 centimètres, scapes robustes, paniculés avec des rameaux en zigzag. Fleurs ayant 5 centimètres de diamètre, sépales et pétales lancéolés, aigus, carénés sur la surface externe, brun olive pointé et marginé de jaune, labelle avec longue dent, brusquement étendu en un tablier réniforme apiculé, blanc changeant en brun jaunâtre avant que la fleur ne fane, callosités composées de deux plateaux dentés sur le bord supérieur, mauve cramoisi, colonne ciliée, blanche tachetée de pourpre pâle.

Odontoglosum cariniferum, Rchb. in Bot. Zeit. 1852, p. 638. Id. Gard. Chron. 1870, p. 560. Lindl. Fol. Orch. Od. No. 15 (1852). Batem. *Monogr. Od.* t. 10 (1874). Od. hastilabium fuscatum, *Bot. Mag.* t. 4919.

Découverte par Warscewicz dans le Chiriqui, en 1848 et envoyée par lui en Allemagne, d'où probablement cette plante fut introduite en Angleterre quelques années plus tard. Elle resta rare dans les collections anglaises jusqu'en 1870, époque où nous reçûmes une petite importation en bon état, des contreforts des montagnes de Costa-Rica, qui regardent le Pacifique, croissant sur le sommet des arbres en compagnie des Od. Œrstedi et Od. Schliepérianum. Elle fleurit habituellement en octobre et novembre. On dit qu'elle se trouve aussi au Venezuela. Le nom spécifique *cariniferum* porte-carène rappelle les segments carénés du périanthe

Od. Cervantesi.

Pseudo-bulbes ayant à peu près la dimension d'un œuf de pigeon, avec des bords aigus, monophylles. Feuilles oblongues, aiguës, longues de 10 à 15 centimètres. Scapes plus longs que les feuilles, revêtus de bractées tronquées, 3, 6 fleurs. Fleurs ayant de 8 à 15 centimètres de diamètre, sépales et pétales ovales oblongs, les pétales sont beaucoup plus longs que les sépales, blancs avec raies concentriques, brun chocolat à la base, labelle trilobé, les lobes latéraux petits, le terminal largement cordé, avec une marge érosée, blanche mais quelquefois avec une barre pourpre sur le devant de la crête, qui est bilobée, ciliée avec un tubercule bifide entre. Colonne blanche, avec une aile oblongue étalée de chaque côté.

Odontoglossum Cervantesii, Lex. Orch. Opusc. 37 (1825). Lindl. *Bot. Reg.* 1845, t. 36. Id. Fol. Orch. Od. No. 25. Id. Paxt. *Mag. bot.* XII. (1846), p. 193. Id. *Paxton's Fl. Gard.* I. t. 15, 1850-1. *Illus. hort.* 1854, t. 12. Willams *Orch. Alb.* IV. t. 167. Od. membranaceum, Lindl., Sert. Orch. sub. t. 25 (1838). Id. *Bot. Reg.* 1846, t. 34. *Bot. Mag.* t. 4923. Linden's *Pesc.* t. 5.

* *Od. cordatum, Od. hastilabium, Od. pardinum*, etc., ont aussi des segments carénés.

Var. *decorum.* Fleurs plus grandes avec tous les segments plus grands, surtout le labelle qui est aussi plus profondément lobé, les stries plus courtes, plus larges et couvrant un espace plus grand, elles sont de plus pourpre et non rouges.

Od. Cervantesii decorum, Rchb. MS., and in Gard. Chron., IX. (1878), p. 527. *Fl. Mag.* n. s. t. 254 (1877). Williams' *Orch. Alb.* VI. t. 251.

Sous-variétés : *Od. punctatissimum*, les segments sont complètement tachetées; *roseum*, les fleurs sont rose pâle.

L'*Od. Cervantesi* est connu du monde scientifique depuis le commencement du siècle, les botanistes La Llave et Lexarza le découvrirent et Lexarza le décrivit dans son *Orchidianum opusculum*, le dédiant à Vincentio Cervantes, professeur de botanique mexicain (1). Il fut introduit dans les jardins anglais de Oaxaca au Mexique, par MM. Loddiges de Hackney, en 1847. La variété *decorum* qui existe dans la collection de Sir Trevor Lawrence, Bart, à Burford Lodge et dans ou un ou deux autres endroits est d'introduction récente (2).

L'*Od. Cervantesi* est répandu sur une étendue considérable depuis les montagnes d'Irapean jusqu'au Guatemala.

Culture. Quoique l'*O. Cervantesi* prospère cultivé comme il est recommandé pour les autres Odontoglossum, il est nécessaire, soit qu'on le cultive en pot ou en panier, de le suspendre près du vitrage, là où il peut recevoir le maximum de lumière. Quand il s'agit de cette plante comme quand on cultive les espèces à petits pseudo-bulbes, *O. Rossi*, *O. Krameri*, on doit employer de préférence des petites terrines qui peuvent être suspendues.

O. Cirrosum.

Pseudo-bulbes presque oblongs, comprimés avec des bords aigus et portant à leur pointe une, quelquefois deux feuilles longues de 22 à 25 centimètres. Scape, en panicule noueux, plurifore, long de 2 à 3 pieds, fleurs de 7 à 10 centimètres, sépales étroits se terminant en queues flexueuses filiformes blanc de crème tacheté de marron cramoisi, pétales un peu plus larges que les sépales et avec quelques taches ou sans taches sur la base inférieure. Labelle plus court que les autres segments, trilobé, les lobes latéraux obscurément dentés, le lobe médian en forme de langue, réfléchi à la pointe, blanc avec deux ou trois taches. Callosités grandes couvrant les deux lobes latéraux, jaune brillant avec des lignes radiantes et

(1) La dédicace fut faite en ces termes : « Species omnino pulcherrima sapientissimo magistro, D. D. Vincentio Cervantes Botanicus, Professor dicata. »

(2) M. Finet, à Argenteuil, possède un sujet merveilleux de cette variété comme dimension et coloris.

avec deux dents projetées en avant sur la face. Colonne anguleuse avec deux appendices en forme de vrille à la pointe.

Odontoglossum cirrosum, Lindl. Gen. et Sp. Orch. p. 211 (1833). Id. Fol. Orch. Od. No. 5. (1852). Rchb. in Gard. Chron. V. (1876), p. 503. *Bot. Mag.* t. 6317. *Illus. hort.* t. 301. *Fl. Mag.* n. s. t. 222. Williams, *Orch. Alb.* IV. t. 151. Od. Hrubyanum, Hort.

Sous-variétés : *de Klaboch*, fleurs plus grandes que toutes les formes plus communes; du *baron Hruby;* segments immaculés ou avec quelques traces de macules.

Originaire des Andes de l'Equateur, il fut découvert il y a 50 ans par le colonel Hall et plus tard par le Dr Jameson. Le colonel envoya des fleurs sèches à Kew, à Sir Willam Hooker, qui servirent à Lindley à nommer et à décrire la plante. Ce n'est qu'en 1875 que la plante fut introduite en Europe par les frères Klaboch qui réussirent à faire parvenir un envoi en Angleterre, et les premières fleurs apparurent dans la collection de M. Spencer Brunton à Berkenham et de Sir Trevor Laurence, à Burford Lodge.

D'après F. C. Lehmann, l'*O. cirrosum* est une espèce isolée poussant sur la Cordillère occidentale entre le 4° sud et le 2°15' latitude nord (1). Cette espèce varie autant par la forme des fleurs que par les marques de leurs divisions. La variété de Klaboch a été nommée d'après l'heureux introducteur de cette espèce (2). Le nom spécifique *cirrosum* vient de *Cirrus*, une mèche de cheveux bouclés à cause de l'appendice en forme de corne de la pointe de la colonne. *O. cirrosum* fleurit habituellement pendant les mois d'avril et de mai.

Od. citrosmum.

Pseudo bulbes ovoïdes comprimés, long de 10 à 15 centimètres et larges de 5 à 7, diphylles. Feuilles largement ligulées, longues de 20 à 30 centimètres; coriaces, scapes retombants, branchus, plurifores, fleurs de 6 à 8 centimètres de diamètre, sépales et pétales semblables, ovales blanc pur, mais quelquefois avec la partie de la base teinte de rose pâle, labelle avec un long onglet brusquement étendu en un large tablier réniforme avec une tache étroite sur le bord intérieur, pâle, quelquefois rose foncé. Crête bilobée, chaque lobe présentant une petite tache sur le bord, jaune tacheté de rouge. Colonne avec une aile dorsale et deux latérales.

Odontoglossum citrosmum, Lindl. Bot. Reg. (1842), mis. 68. *Id.* (1843), t. 3. Id. Fol. Orch. Od. No. 59 (1852). Van Houtte, *Fl. des Serres* (1850), t. 633. Warner's *Sel. Orch.* I. t. 28 (1862-5). De Puydt. *Les Orch.* t. 29. Od. pendulum, Batem. *Monogr. Od.* t. 6. (1874). Cuitlauzina pendula, Lex. Orch. Opus. 36 (1825) ?.

(1) Gard. Chron. XX, 1883, p. 396.

(2) Klabochorum, Gard. Chron. VI (1876), p. 452.

Sous-variétés : *Album*, fleur blanc pur, sauf la crête jaune sur l'onglet du labelle; *punctatum*, fleur rose pâle avec les pétales et les sépales tachetés de pourpre; *roseum*, avec le tablier du labelle rose foncé.

L'*Od. citrosmum* a été longtemps connu comme un des plus beaux Odontoglossum du Mexique. La Llave et Lexarza le firent connaître à la science au commencement de ce siècle, sous le nom de *Cuitlauzina pendula*, mais pendant des années son identification resta douteuse. M. G. Barker de Birmingham l'introduisit en 1838 par l'intermédiaire de son collecteur *Ross*, et il fleurit pour la première fois en Angleterre, chez M. Brocklehurst, à the Fence, près de Macclesfield. La plante qui fleurit était une de celles introduites par M. Barker. Il se rencontre dans une zone très étendue dans son pays d'origine, mais toujours à une température plus basse que les autres Odontoglossum. Lexarza indique *Jesus del Monte* comme son habitat (1). M. Roezl le rencontra en quantités immenses (2) poussant sur des chênes disséminés dans les plaines ressemblant à des parcs qui s'étendent entre les contreforts de la Sierra-Madre. On l'a également signalé à Oaxaca et au Guatemala.

Dans l'*O. citrosmum* nous avons des caractères qui diffèrent du type usuel en ce sens que les scapes sont produits en même temps que les nouveaux pseudo bulbes, que les racèmes sont absolument pendants; la forme du labelle est distincte, la crête du labelle est dépourvue de dents, la colonne est très ailée, et il y a quelques autres détails qui fournissaient des différences suffisantes dans les premiers jours de l'orchidologie pour former un genre distinct. Le nom spécifique *citrosmum* de κιτριον (kitrion) un limon, et ὀσμή (osmé) odeur, vient de l'odeur agréable de limon qu'émettent les fleurs qui apparaissent généralement en mai et juin, mais quelquefois un peu plus tard.

Culture. — L'*Od. citrosmum* demande à être cultivé dans la serre aux Cattleyas où la température artificielle varie pendant les diverses saisons de l'année entre 13 et 20°. La température la plus basse ne doit être acceptée que pendant les mois les plus froids. Dans cette serre, l'ombrage doit être très clair et n'être employé que pendant les jours les plus brillants de l'été. On doit admettre une ventilation aussi copieuse que possible à toutes les époques

(1) Orchidianum mexicanum, p. 33.

(2) La Belgique horticole, 1883, p. 229.

quand la température externe le permet. Les matériaux de rempotage doivent être les mêmes que ceux utilisés par les autres *Odontoglossum*. Le meilleur moment pour le rempotage est peu après celui où les plantes commencent à faire de nouvelles pousses. On doit arroser copieusement pendant la saison de végétation et la floraison, mais quand les plantes sont en repos on doit diminuer l'arrosage jusqu'à la quantité nécessaire pour tenir simplement les racines humides et les bulbes charnus. Quand la plante est en fleurs, si elle n'est pas trop grosse on doit la suspendre au faîtage de façon à lui permettre de montrer ses fleurs retombantes sous leur plus brillant aspect ; la proximité de la lumière aidera parfaitement à la maturité des nouvelles pousses.

LES ORCHIDÉES A L'EXPOSITION DE MAI A PARIS

L'exposition d'horticulture à Paris a engagé quelques membres à demander la revision du règlement. Si pour 20 fr., prix de la cotisation, les étrangers et les Français ont le droit de considérer l'exposition comme un bazar où ils écoulent leurs rossignols, qu'on les en empêche ou c'en est fait des Orchidées en France. On est assez disposé à considérer les Français comme des ignares, et naturellement on ne se gêne pas pour mettre des plantes sans valeur sous leurs yeux.

Si l'on tient à réussir dans ce calcul, il ne faudrait pas mêler aux plantes sans valeur quelques sujets hors ligne qui, servant de point de comparaison, fixent l'amateur sur les intentions des exposants.

M. Peeters est assez disposé à marcher dans la mauvaise voie que j'indique plus haut ; il est certain que sauf Vervaet et Cie, personne en Belgique ne cultive les Orchidées mieux que lui, je mets à part M. Massange dont la culture est tellement semblable à celle de M. Peeters qu'il est impossible de

désigner les plantes qui appartiennent à l'un où à l'autre. Mais M. Peeters commet une grave erreur quand il croit stupéfier les amateurs en mettant sous leurs yeux 500 plantes fleuries dont 480 ne sortent pas de l'ordinaire. Il est vrai que les 20 autres sont superbes et eussent-elles été seules, elles auraient valu à M. Peeters le prix qu'il a obtenu, mais il n'aurait pas écoulé les plantes médiocres et par conséquent il aurait manqué le but qu'il s'était fixé en venant à Paris.

Ne parlons pas des plantes indifférentes, mais tout le monde a admiré, dans le lot Peeters, les *Epidendrum Frederici Guillelmi,* délicieuse espèce aux grands thyrses de fleurs groseilles, qu'on vient de réintroduire, Oncidium macranthum, très bonne variété — fleurs énormes, brunes et jaune d'or sur une immense hampe grêle.

Cattleya Mendeli, bien voisin du Rochellensis, figuré dans l'avant-dernier numéro de la *Reichenbachia,* ne différant de cette plante que par la tache rosée du labelle. Je sais bien que le *Rochellensis* est un *gigas alba*, mais la plante de Peeters ressemblait absolument à la figure citée. Epidendrum Wallisi, petit exemplaire ne portant que deux fleurs épanouies mais très jolie variété. *Odontoglossum lœve*, bonne variété de cette rare plante aux divisions brunes avec labelle rose, en larges panicules. *Lælia purpurata aurorea*, plusieurs plantes de cette varité figuraient dans ce lot, deux surtout étaient remarquables, elles avaient été apportées après le passage du jury.

Cattleya Mossiæ, diverses plantes dont quelques-unes assez belles mais rien de comparable à ce que MM. Piret, Duval et Peeters lui-même, nous ont fait voir l'an dernier.

Les *Mendeli* étaient mieux représentés et une variété en dehors de la plante citée plus haut était digne d'attention. Les divisions en étaient d'un blanc à peine rosé et le labelle d'une nuance lilacée très tendre. Plante très distincte. Les *Alexandræ* étaient loin de valoir ceux de M. Duval. Remarqué en outre dans ce lot, *Odontoglossum polyxanthum*, *Cattleya Skinneri alba*, *Oncidium leucochilum*.

Si je me montre si sévère pour le lot de M. Peeters, c'est parce que je sais qu'il possède à Bruxelles des plantes hors ligne ; c'est certainement l'horticulteur le mieux monté de toute la Belgique, pourquoi ne nous a-t-il pas apporté les plantes les plus rares de sa collection?

Un amateur belge a insinué que la plus haute distintion revenait « à M. Peeters dont la collection était supérieure sous tous les rapports à celle de M. Sander qui a eu le 1er prix ». M. X..., amateur belge, a-t-il la prétention d'être plus compétent et plus honnête que MM. E. Bergman, Decain Matifa, Delahogue Moreau, Godefroy-Lebeuf, Louis Neumann, Albert Truffaut ? La meilleure preuve de nos bonnes dispositions à l'égard de M. Peeters, c'est que nous avons changé la médaille d'or qu'il avait obtenue en un grand prix.

M. Garden de Bois-Colombes avait un lot autrement méritant au point de vue de la variété que celui de M. Peeters; les amateurs avaient quelque plaisir à regarder les rares Epidendrum atropurpureum, Cattleya gigas, très foncé, Epidendrum radicans majus, Odontoglossum nevadense, Cypripedim Lawrenceanum atropurpureum, Phalœnopsis Pareshi, Phajus Humbloti, etc.

M. Sander de Saint-Albans peut prendre une part de la critique que j'adresse à M. Peeters; de plus, ses plantes étaient arrivées au dernier moment et avaient été bien mal présentées, ses ouvriers n'avaient pas eu le temps de les mettre en place.

La présentation de M. Sander était faite en ordre dispersé ; une corbeille, composée de forts *Cattleya Mendeli* et *Mossiæ*, *Cymbidium Lowi* qui ne valaient pas grand'chose, *Lælia purpurata*, un assez bon *elegans Schilleriana*, était placée dans le grand pavillon, les plantes les plus intéressantes étaient exposées dans la serre de M. Moutier dans le jardin. — Cette petite serre contenait la plupart des plantes qui ont permis à M. Sander d'enlever d'emblée la plus haute récompense, *Phalœnopsis speciosa imperator*, une série

d'*Odontoglossum* hybrides auxquels on donnera des noms plus tard, *Dendrobium Brymerianum*, *Oncidium Weltoni pallidum, Maxillaria Sanderiana*, une série de *Dendrobium Bensoni*, admirablement fleuris, *Cypripedium Curtisi, Masdevallia rosea, Cypripedium Elliottianum, Vanda Denissoni, Pescatorea cerina, Phajus Humbloti, Odontoglossum polyxanthum*, *Oncidium ampliatum*, *Epidendrum Cooperinum.*

Mme Block avait un lot réellement charmant, très varié, et bien dans l'esprit du programme, c'est-à-dire ne contenant pas 150 plants de la même espèce ; parmi les plantes les plus intéressantes citons: *Oncidium phymatochilum*, *Cypripedium Curtisi, Lælia purpurata* excellent, *Cattleya Mendeli albanensis*, etc. Le lot de M. Bleu était le moins important mais certainement le plus intéressant de toute l'exposition, je ne parle pas de ses excellents *Cattleya Warneri, Lælia purpurata Cypripedium Javanico superbiens,* mais de ses deux perles, le *Miltoniopsis Bleui* et le *Cattleya Parthenia.* Si ces deux plantes avaient été présentées pour la première fois, je n'aurais pas hésité à demander pour elles la plus haute récompense mise à la disposition du jury. Avec de l'argent tout le monde peut, en parcourant la France, la Belgique et l'Angleterre, exposer quelques centaines d'orchidées en fleurs, mais toute la fortune de M. Vanderbilt ne pourrait permettre à un monsieur quelconque l'obtention de gains de la valeur de ceux de M. Bleu.

Les lecteurs connaissent le Miltoniopsis Bleui ; nous l'avons figuré en mai 1889 ; c'est un hybride entre deux plantes bien connues, l'Odontoglossum (Miltonia ou Miltoniopsis) Vexillarium et l'O. Roezli qui appartient à la même section. Les enfants obtenus sont très variables comme intensité et disposition des coloris; la plante est toutefois intermédiaire entre les deux parents, de plus elle a acquis le parfum suave du M. Roezli et, comme ce dernier, fleurit plusieurs fois dans l'année. Elle est vigoureuse, elle fera rapidement son chemin.

En sera-t-il de même du superbe Cattleya Parthenia? Les Cattleya ne sont pas d'une multiplication rapide et tout laisse présumer que cette délicieuse plante restera enterrée dans quelque grande collection anglaise. C'est un hybride au second degré. Il est issu de *C. fimbriata* fécondé par C. *Mossiæ*, lequel *fimbriata* était issu de C. *Acklandiæ* par *amethystoglossa*, telle est la généalogie notée par M. Bleu. Il serait fort difficile d'après les traits des C. Parthenia de dire si M. Bleu a commis une erreur ou non; la plante n'a plus grand chose de ses parents primitifs et seule l'influence du *Mossiæ* est sensible pour l'amateur un peu attentif. De même que le *Lælia maialis*, cet hybride a le labelle bien ouvert, blanc à l'extérieur, strié de jaune d'or sur fond rose frais, marginé et frangé de blanc, pétales et sépales bien étalés, bien arrondis, blanc à peine lavé de rose.

M. Duval, de Versailles, a mis sous les yeux du jury la quintessence des Odontoglossum Alexandræ qu'il cultive en quantité. Il aurait pu comme les étrangers qui nous envahissent exposer facilement 400 ou 500 plantes en fleurs, mais il a pensé que les expositions avaient pour but de montrer au public ce que l'on a de mieux et non tout ce que l'on possède.

Les *Alexandræ* de Duval, tout le monde les connaît, ce sont de superbes plantes bien cultivées et dont les fleurs bien rondes atteignent dans certaines variétés des dimensions extraordinaires. *L' O. Alexandræ Elmireana* est une belle variété, presque aussi belle que le Duvali, que les Anglais s'obstinent à appeler " apiatum ", on n'a jamais su pourquoi. M. Massange avait un joli petit lot bien frais, nous avons regretté de ne plus voir les superbes Masdevallia qui faisaient notre admiration dans les expositions précédentes; les Masdevallia paraissent abandonnés en Belgique puisque ni M. Peeters, ni M. Massange ne nous en ont fait voir en quantité, c'est dommage.

M. Truffaut, hors concours, avait exposé quelques belles

variétés de *Mossiæ*, un très beau *Reineckiana*, et un fort joli *Wageneri*, délicieuse variété à fleurs blanches.

Beaucoup de lots de plantes variées contenaient des Orchidées, Dupont avait un bien joli Zygopetalum dans son lot. M. Debry fils, qui exposait des compositions en fleurs d'orchidées possède un fournisseur qui cultive, joliment bien, les Lælia cinnabarina, je n'ai jamais vu d'épis aussi fournis.

Mon confrère Regnier a dû penser que j'allais l'oublier, mais non, tout en critiquant sa manie d'appeler Regnieri toutes les plantes nouvelles ou anciennes qu'il introduit, je rends hommage à ses mérites et sais fort bien qu'il est un des rares qui introduisent eux-mêmes les plantes qu'ils exhibent. Toutes les plantes mises sous les yeux du public, les *Cypripedium concolor Regneiri*, *Calanthe bracteata* (*veratrifolia Regnieri* ou *Regnieri* tout court), *Aerides Godefroyanum*, A. *quinquevulnerum,* A. *Houlleti*, sont des introductions de Regnier. Les A. *Houlleti* contenaient quelques variétés superbes, entre autres l'*A. giganteum* et une variété albinos très tranchée. Quant au Vanda indiqué comme plante nouvelle, c'était le V. Parishi, plante connue depuis longtemps.

Et maintenant que j'ai adressé à chacun sa part de critiques et de louanges, qu'il me soit permis d'espérer que l'an prochain on renoncera à ces massifs de plantes fleuries qui dégoûtent les amateurs, les uns parce qu'ils n'osent pas espérer obtenir un pareil résultat, les autres parce qu'ils trouvent que les orchidées sont décidément des plantes trop communes et qu'on en voit autant aux expositions que de Rhododendrons.

Rien n'est plus facile que d'éviter cet envahissement, c'est de supprimer la récompense pour le plus beau lot d'orchidées, d'autoriser les exposants à n'apporter que deux plantes, au plus, de chaque espèce.

NOTICE SUR

LA STRUCTURE DES GRAINES D'ORCHIDÉES ET LEUR GERMINATION

(*Suite*.)

Revenons maintenant à la première racine adventive ou racine primaire qui joue un rôle important dans la germination des Orchidées terrestres. M. Beer a bâti sur le développement de cette racine une théorie ingénieuse que nous nous permettons de rapporter ici.

La racine primaire, avons-nous vu, tout en s'enfonçant verticalement entraîne avec elle l'amande qui ne tarde pas à disparaître sous la surface du sol. Ce mouvement est remarquable, surtout par la rapidité avec laquelle il s'opère. Ainsi la quantité dont l'amande a pénétré dans le sol est d'environ un demi-pouce après la seconde période végétative et peut s'élever jusqu'à deux pouces et demi au commencement de la troisième période. A cette époque, la racine primaire disparaît et l'amande avec elle ; la jeune plante se développe alors d'elle-même sans continuer sa descente et se nourrit au moyen de nouvelles racines adventives.

Pour rendre compte de la rapidité de la descente de la plante, on ne saurait invoquer des causes mécaniques ordinaires, telles que la pesanteur et le ramollissement du sol sous l'influence des intempéries ; car comment expliquer alors que des centaines d'autres plantes, germant dans les mêmes conditions que les Orchidées, ne présentent pas ce phénomène, et, souvent même, à un plus haut degré encore ?

Si l'on retire de la terre une plantule d'*Orchis mascula* ou d'*O. variegata*, après que l'amande s'est enfoncée de quelques lignes sous le sol, un fort grossissement permet de reconnaître à la base de la première racine adventive une foule de

radicelles secondaires accompagnées d'une quantité de replis transversaux. A cette époque, la surface de l'amande est encore parfaitement lisse. Si l'on répète cette expérience au commencement de la troisième période végétative, on s'apercevra que les replis transversaux ont envahi toute la racine, en même temps qu'il y a eu raccourcissement notable de cette dernière.

L'amande déjà en pleine dégénérescence présente une surface fortement ridée et très inégale.

L'observation de tous ces faits a conduit M. Beer aux hypothèses suivantes :

Il attribue le phénomène de la descente de l'amande à l'allongement successif de l'extrémité inférieure de la racine primaire combiné avec le raccourcissement simultané de la partie supérieure et ancienne de cette racine. En l'absence de contractilité propre des cellules; ce raccourcissement ne pourrait s'effectuer que par la formation de la base de la racine à son sommet et sur tout le pourtour, d'un tissu de contraction particulier, formation qui se trahit à l'extérieur par l'apparition d'un grand nombre de radicelles latérales. Telle serait l'origine des replis transversaux dont l'ensemble agirait à la manière d'une vis sur la partie supérieure et mobile de l'axe végétatif et tendrait ainsi à le faire pénétrer dans le sol. Le point d'appui serait fourni par l'extrémité inférieure de la racine qui s'enfonce dans un terrain toujours plus compact. L'énergie du mouvement serait proportionnelle à la rapidité de la formation des replis transversaux au moins pendant les deux premières périodes de végétation, car, plus tard, le coefficient de frottement finit par l'emporter par suite de la tendance du sol à devenir toujours plus compact et de la résistance due à l'accroissement de l'amande et à l'augmentation du nombre des racines adventives. Les moteurs de ce mouvement spiraloïde seraient l'alternative convenable de sécheresse et d'humidité avec la profondeur. Ces moteurs, en effet, doivent produire sur le pourtour de la racine des gonflements et des

rétrécissements irréguliers, à cause des différences dans l'hygroscopicité des diverses parties constitutives de cette racine. De là un mouvement, spiraloïde selon toute apparence, puisque ce mode de mouvement préside à l'évolution de tout axe végétatif.

Il faut conclure de ces faits, ajoute M. Beer, que la première racine adventive des Orchidées terrestres leur sert non seulement d'organe de nutrition, mais encore d'appareil spécial destiné à les faire pénétrer dans le sol, très probablement pour mettre la plantule à l'abri des trop grands écarts de température.

M. Béer pense que sa théorie rend également compte de phénomènes analogues présentés par beaucoup de monocotylédonées et principalement par les Liliacées. Chez un certain nombre de ces dernières, spécialement chez les genres *Ornithogalum*, *Muscari*, *Narcissus* et *Colchicum*, il semble que les racines adventives qui se forment chaque année jouissent des mêmes propriétés dont seule la racine primaire jouit chez les Orchidées terrestres. Aussi leurs bulbes, ayant la faculté de s'enfoncer continuellement dans le sol, il n'est pas rare d'en rencontrer à une profondeur qui peut aller jusque trois pieds et davantage. Des expériences embrassant plusieurs années démontrent que ces plantes mettent cette faculté bien plus à profit dans les endroits exposés aux intempéries que dans les stations abritées, et confirment ainsi l'opinion de M. Beer sur le but de la descente de la plantule chez les Orchidées.

Abordons maintenant l'examen de la germination chez les Orchidées à bulbes aériens (pseudobulbes, aérobulbes). Comme précédemment, on distingue trois périodes de végétation bien caractérisées. Cinq ou six feuilles se forment dans la première période, pendant laquelle la nutrition ne s'opère encore qu'au moyen de filaments cellulaires disposés en bouquets et servant en outre d'organes préhensifs. La seconde période

débute par la formation de la première racine adventive, qui est de dimensions relativement considérables.

L'axe du bourgeon terminal se renfle entre le premier mérithalle et le troisième, renflement précurseur de la formation du premier pseudobulbe dans la période végétative suivante. On voit aussi apparaître à l'aisselle de la troisième, quatrième et parfois de la cinquième feuille des bourgeons axillaires qui ne se développeront que dans la troisième période végétative. Cette dernière période est caractérisée par le dépérissement de l'amande et la chute des feuilles qui garnissaient l'axe primordial.

Dès lors la plante, nourrie par ses racines adventives, développe son axe primordial et ses bourgeons axillaires suivant le mode caractéristique de la catégorie à laquelle elle appartient. C'est ainsi que l'on distingue les Orchidées aériennes à pseudobulbes ovoïdes, à pseudobulbes aplatis, à pseudobulbes cylindriques et à pseudobulbes allongés et aplatis à la fois. Toutes ces formes de pseudobulbes se ramènent à la conception typique d'un bourgeon avec son axe végétatif muni de feuilles dont les inférieures ont été transformées en écailles. Aussi, au point de vue morphologique, on ne peut établir de séparation entre les pseudobulbes et les tubercules des Orchidées terrestres.

Chez les Orchidées caulescentes et à croissance indéfinie (Ex : *Vandas Sarcanthus*, etc.) l'amande se comporte comme chez les Orchidées à bulbes aériens. Son dépérissement commence avec l'apparition de la troisième feuille et à mesure qu'il se poursuit on voit s'effectuer du bas en haut le dépérissement lent mais graduel de l'extrémité inférieure de l'axe primaire. Du premier mérithalle se détache la première racine adventive qui se dirige horizontalement à la recherche d'un point d'appui. Chaque entre-nœud donne naissance, d'ordinaire, à une nouvelle racine adventive. Après plusieurs années seulement apparaît sur le côté de l'axe primaire un appareil

floral, ce qui ne modifie en rien l'accroissement de l'extrémité supérieure.

Chez les Orchidées caulescentes à croissance définie (Ex: *Goodyera*, etc.) l'amande se dessèche complètement après l'apparition de la deuxième racine adventive. Les feuilles se succèdent et bientôt se montrent les bourgeons axillaires. L'axe primordial continue son développement jusqu'à ce que le bourgeon terminal s'épanouisse en une fleur. Après la maturité des graines, la partie supérieure de l'axe, jusqu'à la ramification la plus vigoureuse, dégénère et périt. Cette ramification se développe alors comme l'a fait l'axe principal.

TH. PLUCKER.

(Extrait de *la Belgique horticole.*)

PETITES NOUVELLES

Une plante qui ne fleurit pas souvent dans certaines collections, c'est assurément le Trichoglottis fasciata. Un amateur de nos amis en possède un exemplaire depuis quinze ans dans les cultures et depuis deux ans chez lui. Il vient de fleurir pour la première fois, et cependant ce n'était certainement par manque de force qu'il ne fleurissait pas. La plante a en en effet 1^m,50 de haut et 44 feuilles. Sa fleur est très jolie et a quelque analogie avec le Vanda Parishi, mais c'est plus beau. En fleurs dans la même collection une belle plante de Dendrobium fimbriatum ayant 8 grappes épanouies, le rare Cypripedium Mastersianum et nombre de belles plantes.

En fleur encore, Cypripedium Argus Moensi, Argus Mantini, Odontoglossum Alexandræ Mantini, Cypripedium Lowi, sept tiges fleuries, etc., etc.

Propriétaire-gérant : GODEFROY-LEBEUF. — Imp. PAUL DUPONT (Cl.) 147.6.90



Koch. ad nat del

MILTONIA BLUNTII VAR. LUBBERSIANA

COLLECTION DUVAL, DU TERTRE.

Chromolith. G. Severeyns

NOUVEAUTÉS

CATTLEYA LABIATA LINDL. VAR. WAROCQUEANA

A la réunion de la *Royal Horticultural Society*, qui a eu lieu le 13 mai dernier, un Cattleya nouvellement importé a été exposé par M. Lucien Linden, de Bruxelles, sous le nom provisoire de C. Warocqueana. Mais comme les fleurs se sont épanouies pendant le voyage de la Belgique, et en outre que la plante n'était pas encore établie, il est à peine possible de se faire une opinion sur son compte. Au point de vue botanique c'est une variété du *C. labiata*, nous employons ce terme dans le sens le plus large, mais il est difficile de décider quels sont les rapports que cette plante présente avec les autres formes actuellement cultivées.

Cette plante est assurément originaire d'une partie de l'Amérique du sud encore inexplorée, mais nous n'avons pas la moindre idée de la localité où elle croît.

M. Bungeroth, nom illustre dans le genre Catasetum, l'a découvert et exprime l'opinion qu'il représente une forme nouvelle et distincte de grande beauté, et comme il a beaucoup voyagé dans les districts où les Mossiæ, les Mendeli et les Trianæ se rencontrent, il est bien placé pour en juger. Les matériaux envoyés par M. Lucien Linden sont nombreux et consistent en deux fleurs sauvages séchées, des photographies de plantes en fleurs, cinq dessins en couleurs et un racème en bon état, enfin une plante vivante portant un racème avec trois fleurs : cette plante gracieusement destinée à la col-

lection de Kew. Ces matériaux montrent que la plante varie sur une grande échelle, et M. Bungeroth parle d'une douzaine de variétés tranchées, dont une blanche. Les spécimens sauvages secs ont 16 centimètres de diamètre et ressemblent beaucoup à l'ancien labiata type : les sépales et les pétales sont d'une teinte rose mauve, le lobe frontal du labelle est cramoisi pour pre; en arrière, se trouve une zone bien marquée, jaune foncé, qui s'étend le long du disque. Les lobes latéraux sont mauve rosé. Deux des figures en couleurs sont très semblables, mais avec la margine ondulée du labelle plus pâle. Une troisième a les mêmes parties très foncées sans la margine pâle et le disque jaune,. Une quatrième a le disque jaune bien développé et une très petite tache cramoisi pourpre : le reste du labelle étant d'une teinte bien plus jolie. La cinquième forme est presque blanche, sauf la petite tache pourpre et le disque jaune très petit. La plante de Kew avait un racème avec trois fleurs dans lesquelles les veines du labelle rappelaient la forme *chocoensis*, quoique la couleur fût plus foncée : elle était aussi légèrement odorante. Enfin la photographie montre un racème avec quatre fleurs et un labelle magnifiquement ondulé. Les fleurs épanouies après l'importation sont beaucoup plus petites que les échantillons secs, montrant ainsi les effets épuisants d'un long voyage.

R. H. ROLFE. Herbarium, Kew.

Gardeners' Chronicle.

ODONTOGLOSSUM WATTIANUM.

En mai dernier, le journal anglais *The Garden* a donné une bonne planche de M. Moon de l'*Odontoglossum Wattianum*. Cette plante, d'après le journal précité, a été introduite par M. Sander de St-Albans, et a été dédiée à M. Watt de Chislehurst. Quoique M. Gower, l'écrivain anglais qui traite

des Orchidées avec tant d'autorité, soit disposé à considérer cette jolie plante comme une espèce tranchée, les importateurs de St-Albans croient que c'est un hybride entre l'*O. luteo purpureum* et l'*O. Sanderianum*. M. Gower, s'appuyant sur le peu de caractères communs avec les deux parents supposés, maintient son opinion et espère qu'il a sous les yeux une nouvelle et superbe espèce. Comme port, la plante rappelle un *triumphans*, et mon opinion personnelle serait que cette plante est plutôt un hybride naturel entre l'O. Harryanum et triumphans. — Les feuilles en sont courtes et étroites, les fleurs sont grandes et brillantes : la forme du labelle rappelle celle de l'Harryanum, sans le défaut que présente cette espèce dont les pétales ne s'étendent pas d'eux-mêmes. Les sépales et les pétales sont étalés, les sépales sont les plus larges : ils sont jaunes et tachetés de brun cramoisi, les pétales sont plus étroits que les sépales : la couleur du fond est jaune brillant à la base, marquée de lignes brunes et présentant une large tache cramoisi brunâtre. Le labelle est blanc, la base est marquée d'une teinte violet bleuâtre, tachetée sur les deux côtés de petites taches canelle : la crête est très proéminente et la colonne est longue et grèle.

UNE CULTURE ORIGINALE.

Je rendais visite il y a quelque temps à un de mes plus vieux abonnés, M. L., qui vient de faire construire une immense serre à Orchidées et qui me montrait avec orgueil les résultats qu'il a obtenus en ne suivant pas toujours les conseils que nous donnons sur la culture de ces plantes. Chez lui, toutes les plantes épiphytes, sans exception, sont cultivées sur bois, et il ne cultive en pots que les plantes absolument terrestres, les Phajus, certains Cypripedium et quelques autres genres. Toutes les plantes épiphytes sont suspendues

près du vitrage et jouissent du maximum d'air et de lumière. M. L. se moque de voir jaunir momentanément quelques feuilles, il contemple avec orgueil les fleurs admirablement colorées de ses Dendrobium, il montre avec fierté les racines que les plantes émettent, racines qui pour certaines espèces atteignent plusieurs mètres de longueur. Le spectacle que présente cette serre avec ces plantes ancrées sur des morceaux de bois de toutes formes (bon nombre de plantes n'étant suspendues qu'à un fil,) est très original.

Les fleurs se montrent avec tous leurs avantages et toute leur originalité. La poterie est presque inconnue, et la serre de M. L. n'a aucun rapport avec celle de bon nombre de serres d'amateurs qui présentent des pots symétriquement rangés comme dans les serres d'horticulteurs marchands.

Je ne sais trop, après avoir vu les plantes de M. L., quel rôle joue le compost dans la culture des Orchidées? Chez M. L. on n'emploie ni sphagnum ni polypode; les plantes sont directement appliquées sur des morceaux de bois dur, de souches hérissées de protubérances et de trous. Elles s'y fixent rapidement, puis émettent des racines qui vont pomper dans l'atmosphère la nourriture qui leur est nécessaire. On pourrait croire que des plantes aussi dépourvues de toute matière nutritive doivent souffrir de la faim et ne donner que des pousses rabougries et des fleurs chétives, il n'en est rien, au contraire, les fleurs comme les pousses sont bien étoffées. — De plus, les fleurs sont très résistantes, elles restent épanouies pendant des semaines. — La serre construite par Cochu est très large, très haute avec des pans droits très élevés, l'air y circule avec abondance et quoique l'ombrage soit réduit au strict nécessaire, on ne souffre pas de la chaleur.

Je n'oserais affirmer que ces plantes, avec leurs chevelures de racines, auraient le succès qu'elles méritent dans une serre d'horticulteur; mais M. L. cultive pour son plaisir, et il a raison de chercher à copier ce que la nature a produit de plus étrange dans le mode de végétation des Orchidées. — Il faut avoir

vu les Cattleya Mossiæ, Mendeli, Warneri, et les Lœlia purpurata, pour se faire une idée de la différence que présentent, sous le rapport du coloris, les plantes cultivées en pleine lumière avec celles tenues sous des ombrages trop épais.

Les *Cypripedium concolor Tongkinense*, que M. L. a été le premier à introduire, se comportent beaucoup mieux que dans leur pays d'origine. Les feuilles dépassent 0m,25 de longueur sur 6 de largeur, et les plantes cultivées depuis six à sept ans n'ont pas dépéri un seul instant. Les plus forts spécimens atteignent 0m,50 de diamètre; il n'y a aucun endroit au monde où ces plantes soient mieux cultivées.

LES ODONTOGLOSSUM

Traduit du *Manual of Orchidaceous plants*, de James Veitch et Sons.

(*Suite.*)

Od. Constrictum.

Pseudo-bulbes ovoïdes, comprimés avec des côtes aiguës diphylles. Feuilles linéaires lancéolées, longues de 30 à 40 centimètres. Scapes grêles, noueux, en racèmes ou lâchement paniculés, pluriflores. Fleurs de 3 à 5 centimètres de diamètre, sépales et pétales semblables, oblongs lancéolés aigus, jaune tacheté de rouge brunâtre, labelle presque panduriforme apiculé, blanc avec une tache rose sur le devant des callosités qui consistent en deux dents proéminentes divergentes avec une marge érosée. Colonne blanche avec deux cils à la base.

Odontoglossum constrictum, Lindl. in Bot. Reg. (1804), misc., p. 17. In. Fol. Orch. Od. No. 2 (1852). *Bot. Mag.* t. 5736. (1868).

Var. *Sanderianum.* Fleurs plus grandes et plus brillamment colorées que celles de l'O. constrictum type à sépales jaunes avec une tache unique et trois stries longitudinales à la base, comme on les rencontre souvent sur les pétales de l'*O. odoratum*, labelle jaune pâle, quelquefois blanc, avec une tache rose pourpre sur le devant des callosités.

Od. constrictum Sanderianum, supra. Od. Sanderianum, Rchb. in Gard. Chron. XVI (1881), p. 524.

L'Odontoglossum constrictum a été introduit en 1843 de La Guayra et de Caracas où il avait été découvert par Linden quelque temps auparavant. Il fleurit pour la première fois en Angleterre dans la collection de M. Rucker à Westhill, Wandsworth et dans celle de M. Clowes à Broughton Hall. La variété qui est supposée d'origine hybride fut introduite par MM. Sander et Cie de Saint-Albans en 1881. Au point de vue horticole cette plante est supérieure à l'espèce : elle est toutefois très variable, au point que deux plantes absolument semblables n'ont peut-être pas été vendues sous le nom d'*O. Sanderianum*. Les fleurs de l'*O. constrictum* et de sa variété *Sanderianum* émettent un agréable parfum d'aubépine au moment où elles s'épanouissent, c'est-à-dire habituellement en janvier ou février ou même plus tard.

Od. cordatum. Pseudo-bulbes rapprochés sur un rhizôme ascendant, ovoïdes, comprimés avec des côtes aiguës, monophylles. Feuilles oblongues lancéolées, longues de 15 à 20 centimètres et larges de 3 à 5 centimètres, vert foncé au-dessus traversé par quelques nervures longitudinales pâles. Scapes aplatis, érigés, hauts de 35 à 60 centimètres, branchus souvent vers la base, pluriflores. Fleurs ayant 8 centimètres de diamètre, sur des pédicelles y compris l'ovaire longs de 5 à 6 centimètres, enveloppées jusqu'à moitié de leur longueur par une bractée membraneuse brun pâle, sépales lancéolés se terminant en pointe aiguë, carénés en dessous, brun châtain tachetées de jaune avec quelques marques jaunes à la base. — Pétales plus courts et plus larges que les sépales, fond tacheté de brun rougeâtre sur un jaune pâle, labelle en forme de cœur avec une pointe acuminée blanche, avec des taches brunes à la pointe et sur les bords et parfois vers le centre. Crête avec deux lobes érigés et une ligne saillante ou dent à la base de laquelle sont deux dents émoussées. Colonne recourbée blanche et verte.

Odontoglossum cordatum, Lindl. *Bot. Reg.* (1838), misc. 90. In. Fol. Orch. No. 12 (1852). Paxt. Mag. of Bot. XIII page 147, (1847). Linden's Pes. t. 26 (1860). *Bot. Mag.* t. 4878 (maculatum). Batem. *Monog. Od.* t. 25. Gartenfl. t. 356. William's Orch. Alb. IV, t. 186.

Sous-variétés : *Sulphureum* (1). Sépales et pétales jaune soufre, labelle blanc avec des taches et la pointe jaune soufre.

Od. coronarium. Plante robuste raide avec un rhizôme écailleux un peu plus gros que la patte d'une oie, supportant des pseudo-bulles placés à des intervalles de 5 à 8 centimètres. Pseudo-bulbes ovoïdes, comprimés avec côtes aiguës, monophylles. Feuilles elliptiques, oblongues, longues de 15 à 25 centimètres et larges de 5 à 7 centimètres très coriaces. Scapes érigés, un peu plus longs que les feuilles, pluriflores. Fleurs ayant de 5 à 7 centi-

(1) *Od. cordatum sulphureum*, Rchb. in Gard. Chron. XIV (1880), page 8.

mètres de diamètre avec une surface vernissée brillante. Sépales et pétales semblables, unguiculés.

Cette plante fut introduite par M. George Backer et fleurit dans les serres de cet amateur à Birmingham en 1838, mais par suite des traitements erronés qu'on appliquait à cette époque aux Orchidées, cette plante ne tarda pas à disparaître des collections. Ce n'est qu'en 1854 qu'elle devint plus commune dans les serres à la suite des importations de Ghiesbreght, voyageant pour le compte de M. Linden de Bruxelles. L'*Od. cordatum* est confiné dans la partie nord du grand plateau mexicain et dans les régions adjacentes du Guatemala. On l'a quelquefois confondu avec l'*O. maculatum* dont il peut être séparé par son rhizôme ascendant, son ovaire plus court enveloppé dans une longue bractée, ses sépales et pétales plus longs et plus étroits, son labelle plus acuminé qui est blanc et tacheté différemment. La sous-variété diffère du type uniquement par la couleur, elle est d'introduction récente. Elle se trouve dans la belle collection de M. Lee à Downside, Leatherhead et dans une ou deux autres places. (*A suivre.*)

LES ORCHIDÉES DU SUD DE L'AFRIQUE.

M. Harry Bolus, dans ses *Contributions to South-African Botany* (1), après avoir décrit un certain nombre de nouveautés du sud de l'Afrique, donne une liste des espèces d'orchidées connues jusqu'à ce jour de l'Afrique méridionale extra-tropicale. Nous avons pensé qu'il serait intéressant de présenter une analyse de ce mémoire aux lecteurs de l'*Orchidophile.*

Les différentes tribus ne sont pas également représentées dans cette région : les Epidendrées, les Vandées et les Néottiées dominent dans l'est, tandis que ce sont les Ophrydées qui l'emportent dans l'ouest. Dans la région montagneuse se rencontrent quelques espèces spéciales, l'*Holothrix*

(1) The Journal of the Linnean Society xxv, n° 170. p. 156-210 (1889).

villosa, le *Satyrium rectum*, le *Disperis purpurata*, le *Pterygodium volucris*.

Vingt-deux genres se trouvent représentés dans cette énumération composant 331 espèces. De ces 331 espèces, 182 habitent le sud-est ou la région subtropicale, 168 le sud-ouest ; 30 espèces seulement leur sont communes.

Dans la tribu des *Epidendrées* qui comprend seulement 7 espèces on remarque la présence des genres *Liparis* : L. capensis Lindly. Bowkeri Harv. Gerrardi Reich., f. ; polycardia Reich f. ; *Bulbophyllum* : B. Sandersoni Reich., f. ; scaberulum Bolus ; *Calanthe* : C. natalensis Reich., f. Les Vendées fournissent un plus riche butin, 70 environ : *Eulophia* : E. tristis Sprengel, barbata id., aculeata id., hians id., ensata Lindl, lamellata id., micrantha id., parvilabris id., cochlearis id., Dregeana id., platypetala id., lissochiloides id., foliosa Bolus sphærocarpa Sonder, Zeyheriana id., comosa id., nutans id., tenella Reich, f. ; rupestris id., meleagris id., violacea id., bicolor id., caffra id., natalensis id., leontoglossa id., carunculifera id., Cooperi id., sclerophylla id., alismatophylla id., tabularis Bolus, ustulata id., speciosa id., æqualis id., tuberculata id., clitellifer id., Krebsii id., arenaria id., porphyroglossa id., Buchanani id., Oliveriana id., Reichenbachiana id., *Ansellia*: A. gigantea Reich., f. ; *Grammangis* : G. pardalina Reich, f. ; falcigera id. ; *Polystachia* : P. grandifflora Lindl., Ottoniana Reich. f.; pubescens R. f.; Gerrardi Harv., Sandersoni Harv. ; tricruris Reich. f. ; rigidula id., similis id. ; *Angræcum* : A. arcuatum Lindl, bicaudatum Lindl., conchiferum id., sacciferum id., pusillum id., chiloschistæ id., Mystacidii Reich. f.; tridentatum Hary, Burchellii Reich. f. ; Saundersiæ Bolus, tricuspe id. ; *Mystacidium* : M. filicorne, Lindl. pusillum Harv. gracile id., Gerrardi Bolus, Meirax id.

Il est bon de faire remarquer que le genre *Eulophia* représenté par 42 espèces est pris dans le sens générique le plus large puisque les *Lissochilus* et les *Cyrtopera* s'y trouvent

réunis ; il en est de même des *Mystacidium* par rapport aux *Aeranthus* de Reichenbach fils.

Les Néottiées sont loin d'être aussi bien partagées. Deux espèces seulement représentent les genres *Platylepis* : P. glandulosa Reich. f. de Natal et *Pogonia* : P. purpurata Reich. f. du Transvaal.

Les Ophrydées tiennent la tête avec 18 genres dont le genre *Disa* et 103 espèces. L'*Herminium* comprend l'H. natalense Reich. f.; le *Stenoglottis*, une espèce également le S. fimbriata Lindl. Dans les *Bartholina* nous trouvons comme représentants, les B. pectinata R. Br. déjà connus de Linné sous le nom d'*Orchis Burmanniana* et Ethelæ Bolus. Sur le même rang, au point de vue numérique, vient le genre *Huttonæa*, avec les H. pulchra Harv. et fimbriata Reich. f. Les *Holothrix* ne renferment pas moins de 21 espèces qui sont H. parvifolia Lindl., exilis Lindl., squamulosa id., villosa id., gracilis id., incurva id., brachylabris Sonder, condensata id., Mundtii id., secunda Reich. f., Burchellii id., Monotris id., pilosa id., scopularia id., aspera id., Lindleyana id., parviflora id., grandiflora id., orthoceras id., Mac-Owaniana id., multisecta Bolus. Les *Habenaria* ne sont pas moins richement distribués principalement dans la Cafrerie. Mr. Bolus y indique les espèces suivantes : H. arenaria Lindl., cornuta id., Dregeana id., lævigata id., Boltoni Harv., clavata Reich., dives id., malacophylla id. ; quelques autres espèces sont originaires de Natal et de l'état libre d'Orange.

Avec la sous-tribu des *Diseæ* apparaît le genre *Satyrium* et 38 espèces divisées en sections d'après le port de la plante, qui peut être couchée sur le sol ou ascendante, et, d'après les caractères, tirés de la fleur, tantôt éperonnée, ou bien simplement gibbeuse. La plupart des espèces sont anciennement connues et décrites depuis longtemps déjà par Buxbaum en 1729, Swartz, Thunberg, Jacquin, Robert Brown. Nous citerons, parmi ces dernières, les S. bicorne Thunb., membranaceum Sw., erectum id., coriifolium Sw., bracteatum

Thunb., dont Linné fils faisait un *Ophrys*. Les formes nouvelles ne sont réellement qu'au nombre de 5 : S. emarcidum Bolus, marginatum id., Hallackii id., saxicolum id., Lindleyanum id., debile id.

Peu de chose à dire du genre *Pachites*, qui ne renferme qu'une seule espèce, le P. appressa Lindl.

Les 103 espèces de *Disa* ne sont pas partagées en moins de 11 sections, pour permettre les groupements et faciliter l'intelligence des affinités spécifiques. Un grand nombre d'entre elles sont anciennement connues ; malgré cela, le nombre des nouveautés est encore respectable. Nous citerons : D. pygmæa Bolus, uncinata id., æmula id., Scullyi id., oreophila id., caffra id., Tysoni id., stenoglossa id., Bodkini id., venusta id., purpurascens id., lugens id.,Baurii id.

Les genres *Brownleea*, *Forficaria*, *Brachycorythis*, *Schizochilus*, ne sont représentés que par 10 espèces, tandis que le *Disperis* l'est à lui seul par 18 : D. capensis Sw., villosa Sw., cucullata id., secunda id., micrantha Lindl., paludosa Haw., cardiophora id., Fanniniæ id., Cooperi id., Lindleyana Reich. f., purpurata id., stenoplectron id., Wealii id., anthoceros id., oxyglossa Bolus, Mac-Owani id., Woodii id., Tysoni id. Les deux premières espèces sont connues depuis plus d'un siècle et ont longtemps été considérées comme des *Arethusa*. Le genre *Corycium* est également de vieille date (1800) ; il comprend, dans le sud de l'Afrique extra-tropicale, 9 espèces dont une seule est nouvelle, le C. tricuspidatum Bolus. Nous pourrions faire la même remarque au sujet du genre *Pterygodium*, où se retrouve l'*Ophrys catholica* de Linné,et en partie des *Ceratandra*, établis génériquement par le voyageur Ecklon en 1838.

La plupart de ces Orchidées sont terrestres ; il en est bien peu également qui soient connues dans les cultures européennes. Peut-être n'ont-elles pas le brillant, le merveilleux éclat de leurs congénères d'Asie et d'Amérique ; mais, avec un peu de bonne volonté, on ne pourra pas manquer de leur

trouver quelque mérite, si petit soit-il. Étudiées pour le plus grand nombre d'entre elles sur le sec, sur des échantillons d'herbiers, il serait du plus haut intérêt pour la botanique que ces plantes fussent introduites. Puissent se rencontrer quelques amateurs comme M. Mantin, doués du feu sacré, qui aiment les Orchidées pour elles-mêmes, le dernier des humbles *Satyrium* au même titre que le plus coquet des *Phalænopsis!*... La culture rendrait ainsi à la science ce que cette dernière lui a donné.

P. HARIOT.

CORRESPONDANCE

SIÈGE DE LA SOCIÉTÉ
84, rue de Grenelle, 84

SECRÉTARIAT GÉNÉRAL

Affranchir.

SOCIÉTÉ NATIONALE D'HORTICULTURE
DE FRANCE.

Paris, le 13 juin 1890.

MONSIEUR,

Je viens de prendre connaissance du dernier numéro de l'*Orchidophile* et je trouve à la page 144, un article que je ne me serais certainement pas donné la peine de relever s'il n'attaquait la délicatesse et l'honorabilité du secrétaire général de la Société nationale d'horticulture.

Que l'auteur sache bien qu'en acceptant la haute fonction à laquelle on m'a fait l'honneur de m'appeler je n'ai jamais eu d'autre but que celui de servir la Société dans la mesure de mes moyens, sans jamais y *mélanger la moindre recherche de mes intérêts*, et je défie qui que ce soit de *rappeler même l'apparence d'un acte* pouvant faire supposer le contraire.

Il ne saurait me convenir de suivre l'auteur dans la triste voie qui semble lui être familière, je laisse aux lecteurs de l'*Orchidophile* et à tous ceux qui en auront connaissance le soin de faire justice des insinuations essentiellement calomnieuses, méprisables et absurdes que renferme l'article. Ces instructions sont essentiellement calomnieuses, attendu qu'*aucun avis* du concours de Cypripedium du 10 avril *n'a été donné à personne* en dehors du Bulletin de la Société dans lequel les membres français ont pu le lire comme les étrangers.

Elles sont méchantes, parce que les agissements mercantiles qu'elles me prêtent *sont absolument contraires à mes sentiments.*

Elles sont absurdes, parce que personne ne comprendra en quoi l'avis de ce concours adressé à des étrangers aurait pu faciliter l'écoulement de semis, dont je ne suis aucunement embarrassé et n'ai nulle hâte de me défaire.

Recevez Monsieur, mes salutations.

A. BLEU.

J'espère qu'ayant accueilli l'injure dans votre journal, vous voudrez bien y insérer également la réponse.

A. B.

M. Bleu a eu tort de voir autre chose dans l'entrefilet qu'il relève, que ce qui y était réellement et qui n'avait rien de

blessant pour le marchand. La virulence de la réponse de M. Bleu, secrétaire général, me prouve qu'il partage ma manière de voir et que si, réellement il avait écrit la lettre incriminée, il n'aurait plus qu'à donner sa démission. M. Bleu m'affirme n'avoir pas écrit la lettre, je m'incline, mais comme je tiens à montrer à mes lecteurs sur quelles bases je me suis appuyé pour adresser à M. Bleu marchand, les compliments qui l'ont si vivement froissé, voici la lettre de M. Savoye, président du Comité de floriculture.

MONSIEUR GODEFROY,

Le secrétaire du Comité de floriculture en entrant le 10 avril dans la grande salle des séances, vit Mme B..., qui rangeait ses cypripedium sur une table. Comme il ignorait que le concours de cypripedium avait lieu ce jour, il dit à Mme B... : « Ce n'est pas ici qu'il faut mettre vos plantes, c'est dans la salle du comité de floriculture » ! — Cette dame lui répondit : « M. Bleu nous a écrit qu'il y avait un concours de cypripedium aujourd'hui, c'est dans ce but que je les apporte. »

C'est pour cette raison que j'ai dit à la séance qu'il était regrettable que les étrangers aient été prévenus de ce concours, tandis que les sociétaires français n'en avaient pas été instruits.

Agréez mes salutations empressées. SAVOYE.

Mme B..., a avancé le fait, M. Savoye en témoigne, M. Bleu nie, l'incident est clos.

DÉVASTATION DE LA FLORE BRÉSILIENNE

Le vicomte de Saint-Léger nous écrit ce qui suit :

« Le 10 mars de cette année, la Société centrale de l'Immigration publiait dans cette feuille une importante statistique dans laquelle elle prouvait que l'abattage des forêts fait sans discernemen produisait la somme de 781 contos 603 mil 200 reis.

« Il y a un an, je visitais comme botaniste la « Restinga du-Tijica » (le banc de sable ou récif de Tijica) et les forêts de Engenho Noo, Todos os Santos, Engenho de Dentro et Piedades et j'avais constaté avec satisfaction qu'elles n'étaient pas impro ductives. En effet, il y avait nombre d'arbres des meilleures essences, beaucoup d'Orchidées variées, une grande quantité de plantes médicinales et des milliers de vignes sauvages. Imagine-toi, mon cher docteur Aranjo, mon étonnement et

mon indignation quand, dimanche dernier, je retournai aux mêmes endroits et que je me rendis compte des dégâts causés par la hache des chercheurs de charbon qui avaient dévasté ces forêts si riches et si importantes. En continuant ainsi, nous n'aurons bientôt plus de spécimens de notre flore, et si demain nous voulons des bois de construction, nous serons obligés de les faire venir du nord du Brésil ou des pays qui ont su conserver leurs forêts vierges. L'État de Rio de Janeiro aurait pu s'assurer pour l'avenir une exportation qui lui aurait rapporté de gros intérêts ; mais, de cette façon, il n'y aura plus, d'ici peu, un seul morceau de bois à brûler.

« Ces bûcherons insatiables ont fait tomber sous leur cognée des spécimens tels que : l'*Arariba rubra*, *Cedrella brasiliensis, Nectandra mollis*, *Copaifera officinalis*, etc., etc...

« Les plantes médicinales, comme la *Passiflora edulis, Vanilla aromatica, Smilax Salsepareilla*, *Hevea brasiliensis* ne leur ont pas échappé.

« Les Orchidées : *Cattleya crispa, Forbesii*, *Harrisoni, guttata*, *guttata leopardina; Oncidium barbatum*, *crispum, Forbesi, sarcodes; Cyrtopodium punctatum; Miltonia candida grandiflora, Clowesi*, *flavescens ; Sophronitis ; Stanhopea insignis, Zygopetalum Mackayi*, et beaucoup de variétés de *Palmiers*, *Broméliacées, Cannacées*, *Marantacées*, *Musacées*, *Héliconiacées*, *Fougères,* tout a disparu.

« Cet acte criminel, comme on le voit par la liste des plantes massacrées, appelle l'attention de l'esprit éclairé de S. E. le Ministre de l'Agriculture, qui doit prendre des mesures à cet égard dans le cas où l'Intendance municipale n'y regarderait pas. »

LES CATTLEYA MOSSIÆ

De fin avril à fin juin, il n'est aucune plante, parmi les Orchidées, qui puisse lutter avec le Cattleya Mossiæ. Dans vingt ans, quand l'horticulture se sera plus familiarisée avec les épiphytes, cette plante sera connue de tous les jar diniers

et prospérera dans toutes les collections. Il serait temps de réagir vigoureusement contre les préjugés qui excluent, d'une collection générale, les Orchidées, sous prétexte qu'elles réclament des soins particuliers. N'est-ce pas tout aussi ridicule que si on se refusait à cultiver les caladiums sous prétexte que certaines aroïdées sont de culture difficile ? C'est par étapes presque insensibles que les plantes sont admises dans nos serres ; malheur à celles qui ont des caractères très tranchés : on les regarde d'un mauvais œil et on cherche à les caser dans quelque serre spéciale. C'est ainsi qu'on mettra les *Utricularia* avec les *Orchidées*, les *Zamia* avec les *Cactées* sans s'occuper de leurs besoins particuliers. Le *Cattleya Mossiæ* peut être cultivé par quiconque possède une serre tempérée dans laquelle le thermomètre ne descend pas au-dessous de 5° l'hiver ; il peut monter tant qu'il lui plaît pendant l'été. Elles ne sont pourtant pas difficiles ces épiphytes robustes. Croyez-vous qu'elles craignent la lumière, la chaleur, l'aridité, la poussière : allez faire un tour dans quelques-uns de nos jardins botaniques, et vous verrez quelle force de résistance ont ces malheureuses vouées dans ces endroits aux plus longs des martyrs.

Je sais bien que toutes les Orchidées ne montrent pas un aussi bon caractère, que quelques-unes se refusent à payer les mauvais traitements par l'éclat et la durée de leurs fleurs, mais le Cattleya Mossiæ n'est-il pas l'image de la reconnaissance exagérée ? Un petit morceau de bois, un petit coin de soleil, de l'eau de temps en temps et c'est tout. Si on le met à l'ombre, sous des plantes à feuilles plus exubérantes, peut-être ne mourra-t-il pas pour cela, et il rappellera un jour on l'autre sa présence par la suave odeur de ses fleurs.

Grâce aux importations de ces dernières années, le C. Mossiæ est devenu la plus vulgaire des Orchidées. C'est par milliers de sujets, qu'il est importé en France chaque année, et il a conservé la vogue. En 1889, il a triomphé et les lots de M. Piret et de Duval ont été admirés par tous. On peut dire

qu'il n'y a pas une fleur de *C. Mossiæ* insignifiante; toutes cependant ne sont pas également belles. Les unes se font remarquer par leurs dimensions, la forme de leur labelle ; d'autres par la vivacité de leurs teintes. Les unes ont le labelle à peine fimbrié; d'autres, au contraire, présentent un labelle très découpé, ondulé sur ses bords et bien étalé. Quelques formes ont les fleurs franchement étalées, d'autres ont les divisions de leurs fleurs à peine ouvertes. Dans les unes, le jaune de la gorge du labelle domine, chez les autres c'est la pourpre de la base. Quelques plantes ont des pétales et des sépales chaudement colorés, d'autres, au contraire, sont du blanc le plus virginal.

Les variétés à fleurs pâles, celles comme le C. M. Reineckiana qui ont les sépales et les pétales du blanc le plus pur et le labelle diversement coloré; celles comme le Wageneri qui n'ont qu'une série de stries jaunes dans la gorge du labelle, ne sont pas identiquement pareilles, mais il y a un fait extrêmement curieux, c'est que ces variétés peuvent se classer par groupes distincts. La variété que M. le marquis de Cherville a spirituellement appelée *Variabilis* était primitivement représentée par un exemplaire provenant des importations de M. Piret. Un autre sujet a paru dans la collection de M. le comte de Chavagnac. M. Delavier a fait fleurir une plante de la même variété, et enfin M. Roche a envoyé à M. Godefroy-Lebeuf une plante du même genre. Je n'oserais pas dire que toutes ces plantes sont absolument les mêmes, mais toutes présentent la teinte générale bleue. Ce groupement des variétés s'observe également dans les Reineckiana, et c'est un fait curieux que la ressemblance absolue de certaines formes blanches dans une espèce qui ne présente jamais deux individus absolument semblables dans les formes colorées. On croirait que ces variétés blanches sont des divisions d'une même touffe, et cependant il n'en est rien. J'ai reçu des plantes de localités très différentes ; M. Piret lui-même a reçu des plantes collectées dans des endroits distincts, et pourtant

certaines d'entre elles présentent des caractères absolument semblables.

On a prétendu que les Mossiæ variaient suivant les localités; nous supposons que la culture a une plus grande influence que l'habitat sur la dimension des fleurs.

Toutefois, une forme très rare du reste, introduite jadis par M. Chantin, fleurit au mois d'avril ou même en mars. C'est la plante vendue généralement sous le nom de M. matutina.

MILTONIA BLUNTII (RCHB. F.) LUBBERSIANA (VAR.)

Ce magnifique Miltonia fut décrit pour la première fois par le professeur Reichenbach en 1887, fin novembre, je crois. Voici ce qu'il en disait :

Cette charmante variété a les sépales et pétales également couverts de taches couleur marron d'Inde foncé qui sont très souvent confluentes au milieu ; le labelle est de la plus jolie couleur pourpre ; le pédoncule, d'après le premier développé, est biflore, mais peut atteindre un plus grand développement.

En cela M. Reicheinbach avait raison, car dès sa seconde floraison chez moi, l'un des pédoncules porte 3 fleurs, le second 2 fleurs. Une autre plante a 3 fleurs sur son pédoncule ; ce que le professeur ne dit pas, et ce que l'habile artiste de l'Orchidophile n'a pu rendre, malgré son talent, c'est la quasi-transparence de cette rarissime plante qui vient d'obtenir un diplôme d'honneur de 1re classe au meeting de l'Orchidéenne, où M. Lubbers, un de ses rares possesseurs, l'avait présentée. Je remercie M. Godefroy Lebeuf qui a bien voulu donner le dessin d'une de mes plantes dans son si intéressant journal l'*Orchidophile*. C. DUVAL SAINT-BRIAC,

Ille-et-Vilaine.

ÉTUDES SUR LE TRAITEMENT DES ORCHIDÉES PAR LES ENGRAIS MINÉRAUX.

EAU NUTRITIVE

I

Depuis longtemps les agriculteurs et les jardiniers se sont préoccupés de donner aux végétaux qu'ils cultivent les engrais les mieux appropriés à leur développement. Sans avoir complètement résolu ce difficile problème, ils sont arrivés à de précieux résultats, et, depuis les dernières études sur les engrais chimiques, on sait à bien peu de chose près ce qu'il faut donner à une plante pour la nourrir, pour la faire pousser vigoureusement et même pour en développer d'une manière spéciale les parties utilisables.

Seules, les orchidées ont été tenues en dehors du progrès, et en vertu d'un préjugé vraiment inconcevable, on s'obstine à les priver absolument de nourriture. On croit que l'air de nos serres et l'eau de nos pluies sont pour elles des aliments suffisants, sous prétexte que dans leur pays natal elles n'ont pas d'autres ressources, ce qui n'est pas tout à fait exact. On oublie que l'air de ces pays où la vie est intense ne ressemble en rien à celui de nos climats, que l'eau des pluies elle-même n'a probablement pas la même composition.

Néanmoins cette erreur tend à se dissiper, et je suis intimement convaincu que, d'ici à dix ans, toutes les orchidées recevront des engrais et que pour chacune d'elles on connaîtra la meilleure composition à employer dans le but d'obtenir de belles et vigoureuses pousses, avec une abondante et riche floraison. Afin de contribuer dans la mesure de mes faibles moyens à cet heureux résultat, et dans l'espoir de convertir à mes idées ceux qui répugneraient encore à ce

perfectionnement dans la culture de nos plantes favorites, je vais exposer les études que j'ai entreprises depuis deux ans environ et dont l'application a conduit mes orchidées à un brillant degré de développement.

Mais je dois d'abord faire connaître les raisons qui m'ont amené à la méthode que j'emploie et examiner ici de quelle manière les orchidées exotiques, principalement les épiphytes, se développent dans leur pays natal, à quelle source elles puisent les éléments indispensables à leur constitution et comment elles se les assimilent.

Il y aurait certainement un grand intérêt à vérifier par des expériences directes entreprises dans les lieux mêmes où croissent les orchidées, les considérations que je serai amené à développer. Malheureusement ces expériences sont à peu près impossibles, du moins pour le moment.

Certaines des idées que j'émettrai plus loin auront donc nécessairement un caractère un peu conjectural ; néanmoins j'estime qu'elles peuvent avoir quelque utilité au point de vue des soins à donner à ces plantes dans le milieu factice où nous les faisons végéter, et des moyens de suppléer aux éléments que leur fournit assez parcimonieusement la nature dans les pays où elles croissent spontanément.

Les végétaux en général et les orchidées en particulier renferment dans tous leurs organes un certain nombre de corps simples. Les uns sont absolument nécessaires à leur existence et à la constitution de leur charpente ; les autres, tout aussi utiles, contribuent à leur prospérité en favorisant spécialement le développement de certaines fonctions indispensables, d'autres enfin paraissent s'y trouver accidentellement, car, malgré la perfection avec laquelle les racines des végétaux sont organisées, elles n'éliminent pas toutes les substances qui sont en dissolution dans l'eau des arrosages, et peuvent même absorber de véritables poisons.

Les premiers corps sont : l'oxygène, l'hydrogène, l'azote et le carbone ; ils entrent pour la majeure partie dans la com-

position de tous les tissus végétaux, et il est inutile d'en faire ressortir ici l'absolue nécessité.

Les seconds sont : la chaux, le phosphore, la potasse, et l'acide silicique.

Les autres comprennent toute la série des substances que contiennent les cendres des végétaux, c'est-à-dire plus de dix corps simples qui ne paraissent jouer aucun rôle important dans la végétation.

On sait combien les eaux calcaires sont nuisibles aux orchidées en général ; nous nous abstiendrons donc de leur fournir de la chaux en dissolution, et pour celles, très rares, qui en exigent, comme certains Cypripedium, nous leur en donnerons au moyen de pierres calcaires que nous introduirons dans leur compost.

Le rôle du phosphore et de la potasse était encore peu connu il y a vingt ans. Aujourd'hui on s'en rend mieux compte et on s'applique à les fournir aux végétaux en proportion suffisante. Le phosphore favorise la floraison et la production des graines, jouant ainsi dans le règne végétal un rôle analogue à celui qu'il remplit dans le règne animal. La potasse est utile au même point de vue. L'acide silicique ou silice contribue, pour les végétaux en général, à la fermeté de la charpente ligneuse, et se rencontre en incrustations dans les intervalles du tissu cellulaire. La rigidité des tiges florales de diverses orchidées me porte à croire qu'elles en renferment une certaine proportion. On le rencontre en quantité notable dans la paille du froment, si remarquable par son élasticité.

II

Comment, dans leurs gisements naturels, les orchidées épiphytes peuvent-elles s'approprier et s'assimiler ces divers éléments ? C'est ce que nous allons examiner avec quelques détails.

L'oxygène est répandu dans toute l'atmosphère, et des expériences directes ont démontré que les parties aériennes des plantes l'absorbaient à certaines heures. Il est, en outre, contenu dans l'eau, ainsi que l'hydrogène; nous n'aurons donc pas à nous occuper d'en fournir nos plantes favorites.

Il en est de même du carbone. Les plantes le tirent de l'acide carbonique qui existe dans l'atmosphère en quantité suffisante, et que produit, en outre, à l'état naissant, la décomposition des matières végétales et animales qui pullulent là où l'homme n'a pas introduit la civilisation avec ses cultures épuisantes.

On a constaté depuis longtemps que, pendant le jour, les feuilles décomposent l'acide carbonique, fixent le carbone dans leurs tissus et rejettent l'oxygène; un phénomène inverse a lieu pendant la nuit.

Nous n'avons aucune raison de penser que les Orchidées fassent exception à cette règle générale, et par conséquent nous ne nous inquiétons pas de leur procurer du carbone.

Seulement, comme l'acide carbonique existe en très faible quantité dans l'atmosphère, nous renouvelons souvent l'air de nos serres afin d'en fournir à nos végétaux une proportion suffisante. La nécessité d'une ventilation énergique apparaît ici clairement.

A quelle source les Orchidées empruntent-elles l'azote qui leur est nécessaire? Ici la question devient beaucoup plus complexe, car l'atmosphère terrestre contient près de 80 0/0 d'azote libre; mais on sait qu'à cet état il n'est pas directement assimilable et que les plantes ne peuvent l'absorber qu'à l'état d'ammoniaque ou d'acide azotique.

Or, après un orage, les eaux de pluie renferment sous nos climats une quantité très appréciable d'azotate d'ammoniaque. De là vient leur action bienfaisante sur la végétation.

Dans les pays où croissent les Orchidées, il est probable que sous l'influence de la décomposition spontanée des ma-

tières animales et végétales, les eaux d'orage contiennent une proportion d'azote encore plus considérable, et contribuent pour une large part à approvisionner les Orchidées de ce corps si nécessaire à leur existence.

Elles n'ont pas cette ressource dans nos serres, où on les tient à l'abri de la pluie, qui pourrait déterminer la pourriture de leurs tissus un peu étiolés par la culture artificielle qui leur est imposée.

Mais les nouvelles découvertes de MM. Berthelot, Schlœsing, et, récemment, de M. Winogradski, permettent de penser que l'eau de pluie n'est pas l'unique source où les plantes épiphytes vont s'approvisionner de produits azotés.

On sait maintenant que, grâce à l'intervention de certains microbe (dits nitromonades) qui vivent sur les racines de diverses plantes, celles-ci arrivent à fixer dans leurs tissus l'azote de l'air, que l'action des microbes a préalablement transformés en produits nitreux.

A défaut d'expériences probantes, il est permis de conjecturer que c'est par un moyen analogue que les Orchidées, dans leur état naturel, reçoivent leur provision d'azote.

Mais ces microbes, s'ils existent et s'ils se multiplient dans le voisinage des racines des Orchidées, peuvent-ils les suivre en Europe et se reproduire dans nos serres, où ils ne rencontrent pas les conditions d'humidité, de température, de composition chimique qui sont nécessaires à leur développement ?

Cela devient plus que douteux, si on songe à la manière dont les Orchidées sont transportées en Europe. Grâce à leur robuste tempérament, elles peuvent revivre après un long engourdissement, une sécheresse prolongée ; mais il paraît impossible d'admettre que le microbe nitrificateur, en l'absence de ses aliments ordinaires (eau, azote et carbonates terreux), puisse subsister des mois entiers et nous parvenir encore vivant sur des racines desséchées.

Nous arrivons donc forcément à cette conclusion que, dans les nouvelles conditions où nous sommes forcés de les placer dès leur arrivée en Europe, les Orchidées ont bien peu de chance de pouvoir emprunter au milieu ambiant l'azote nécessaire à leur existence, et comme les matériaux qui, dans nos serres, leur servent de substratum ne sauraient leur en fournir que des doses insignifiantes, il devient nécessaire de le leur administrer, sous forme d'engrais, dans des conditions que nous nous attacherons plus loin à déterminer.

Dans les forêts des pays tropicaux, la décomposition permanente et rapide des matières animales et végétales donne lieu à des exhalaisons aussi meurtrières pour l'homme que favorables à la végétation. Ce phénomène s'observe également, quoique à un moindre degré, dans tous les pays sauvages ou incultes ; il ne se produit pas dans nos climats, parce que la vie y est moins intense et que les produits de nos cultures ne sont jamais abandonnés à la décomposition spontanée, comme cela a lieu dans la nature.

Or, la chimie démontre que le phosphore contenu dans les tissus végétaux et en bien plus forte proportion dans le cerveau, les os, les cornes, etc., des animaux, s'en dégage par la putréfaction sous forme de gaz hydrogène phosphoré, qui, au contact de l'air, se transforme rapidement en acide hypophosphoreux et ensuite en hypophosphite d'ammoniaque.

Ce sont là des composés très instables et par conséquent faciles à assimiler. Il ne faut donc pas chercher bien loin l'origine du phosphore qui peut être contenu dans les Orchidées vegétant dans leur pays natal.

Pour les raisons énumérées plus haut, l'atmosphère, dans nos climats, contient peu ou point de phosphore ; nous devons donc suppléer à cette lacune dans nos cultures, car ce corps est chez les plantes comme chez les animaux un agent indispensable pour la floraison et la production des graines ; or, nous cultivons les Orchidées non pour leur feuillage, mais avant tout pour leurs fleurs.

Nous n'avons, d'ailleurs, que le choix des moyens de leur procurer le phosphore ; les phosphates solubles sont facilement assimilés par toutes les plantes cultivées.

Comment les Orchidées se procurent-elles la potasse dans leur pays d'origine? C'est ce qu'il est difficile de savoir. Cette substance ne se trouve guère que dans le sol, et on n'en rencontre pas de trace dans l'atmosphère lorsqu'elle est exempte de poussières organiques. Le peu de potasse que les Orchidées peuvent s'assimiler doit provenir des détritus végétaux ou animaux qui s'accumulent souvent dans le creux des rochers ou dans les enfourchures des arbres où ces plantes élisent volontiers domicile. Si ces détritus ne sont pas rigoureusement indispensables à l'existence des épiphytes, les auteurs compétents ont remarqué que leur présence donnait à ces plantes une bien plus grande vigueur.

Mais il est clair que les Orchidées doivent presque toujours être dans une grande pénurie de potasse et peuvent presque entièrement s'en passer. On n'a donc à leur en fournir que des quantités restreintes.

Il en est de même du fer qui, cependant, peut être très utile comme tonique dans des cas particuliers.

Toutes les substances que je viens d'énumérer se trouvent réunies non seulement dans les tissus des végétaux et dans le corps des animaux, mais encore dans les poussières atmosphériques. Il est possible que dans leur pays natal ce soit là, comme nous l'avons dit plus haut, que les Orchidées trouvent une partie de leurs ressources alimentaires. Toutefois, la quantité de potasse, de phosphore, etc., qui provient des poussières, est certainement minime et presque négligeable.

Il serait intéressant de vérifier directement quelles sont les matières minérales contenues dans les différentes parties des Orchidées d'*importation* et en quelle proportion elles y figurent. Pour le savoir, il suffirait de faire analyser les cendres de ces plantes. Les horticulteurs qui en reçoivent de

grandes quantités pourraient sans frais faire exécuter cette opération qui fournirait des renseignements fort importants. Nous recommandons cette idée au directeur de l'*Orchidophile* qui, mieux que personne, peut en tirer parti.

L'opération pourrait s'exécuter sur des végétaux desséchés ou avariés, puisque la potasse, le phosphore, la chaux, le fer, etc., ne sont pas volatils.

(*A suivre*) E. ROMAN.

MONOGRAPHIE DES *ANECTOCHILUS*, *GOODYERA* ET GENRES VOISINS, LES PLUS REMARQUABLES DE L'ARCHIPEL INDIEN ET DU JAPON.

PAR Mr CH. L. DE BLUME.

Le célèbre conservateur de l'herbier royal de Leyde, M. L. de Blume, a publié un superbe ouvrage intitulé : *Collection des Orchidées les plus remarquables de l'archipel indien et du Japon* (Tome I) en un grand volume in-folio, de 190 pages et 66 planches. Il est dédié à Guillaume Ier, roi de Wurtemberg, et daté de 1858. C'est un livre indispensable aux botanistes et dont on doit savoir gré à son auteur. Personne mieux que lui ne pouvait débrouiller l'histoire des Orchidées javanaises qui sont actuellement très répandues dans nos serres : il a voyagé dans leur patrie, il en a lui-même récolté un grand nombre, et il a en sa possession les plus riches herbiers des productions végétales des possessions néerlandaises. La *Collection des Orchidées* fait, à proprement parler, partie de la *Flora Javae* de M. L. de Blume. C'est avant tout un ouvrage scientifique mais rempli d'intérêt pour les personnes qui cultivent les Orchidées : nous en avons extrait, en l'appropriant aux exigences du public horticole, tout ce qui concerne un groupe de petites Orchidées, cultivées avec une grande prédilection par beaucoup d'amateurs et qui impressionnent vivement tous ceux qui les voient aux expositions ou ailleurs. Ces extraits sont de la plus grande importance : en effet, ils feront voir que la nomenclature usuelle de ces plantes est actuellement tout à fait erronée chez nos horticulteurs; M. de Blume l'a rétablie sur des bases solides et scientifiques, et il est indispensable que tout le monde s'y conforme; ils renferment en outre une foule de détails précieux et de renseignements inédits.

E. M.

(1) Extrait de la *Belgique horticole*.

Lorsque je commençai, pendant mon séjour aux Indes Orientales — il y a de cela quelque trente ans, — la publication d'observations préliminaires sur les Orchidées javanaises, mon intention était de traiter un jour, en un ouvrage plus détaillé, cette admirable famille de plantes qui avait captivé mon attention au plus haut degré. La description de toutes les Orchidées introduites des différentes parties de l'Inde au jardin botanique de Buitenzorg, celle des Orchidées que j'avais recueillies dans le cours de mes voyages, plusieurs centaines de dessins d'individus en pleine végétation, exécutés sous mes yeux avec la plus sévère exactitude, une infinité d'éléments conservés dans l'esprit de vin afin de les étudier plus tard avec tout le temps que réclame un travail de science, tels étaient les matériaux que j'avais à ma disposition pour la tâche que je m'étais proposée.

Cependant, j'ambitionnais une récompense pour une œuvre dont la recherche et l'étude des éléments m'avaient exposé à tant de privations, à tant de dangers durant un bien long séjour aux Indes ; je demandais que la publication de mes ouvrages se fît aux frais du gouvernement. Je m'énorgueillis encore aujourd'hui d'avoir bientôt obtenu la promesse formelle qu'en effet le gouvernement seconderait mon entreprise d'une manière digne du gouvernement des Indes qui a fait publier à ses frais les grands travaux de Van Rheede, Van Draakenstein et de Rumphius, où la science moderne revient toujours puiser ses principales ressources. On comprend avec quelle nouvelle ardeur je me livrais dès lors à l'observation la plus scrupuleuse des phénomènes de la végétation de l'Archipel indien. Le prix de mes efforts m'étant assuré selon la mesure que je sollicitais dans l'intérêt seul de la science, aucun obstacle, aucun sacrifice ne m'eussent détourné du but que je poursuivais avec tant de persévérance depuis nombre d'années. En mon lieu et place, il n'est personne à qui il pût venir à la pensée de douter de la validité d'une garantie formulée par une résolution du gou-

vernement néerlandais des Indes Orientales, datée du 17 février 1824, portant « *que l'édition de ces ouvrages de Botanique, publiés soit aux Indes, soit en Hollande, se ferait aux frais du gouvernement colonial* ». Et pourtant, quelle déception alors que déjà je n'étais que trop découragé depuis le moment où j'avais appris à connaître à quels innombrables embarras s'expose l'auteur qui se hasarde à publier à ses risques et périls les œuvres de cette nature !

Quoi qu'il en soit, maintenant que je viens de donner le mot du long retard qu'a éprouvé la continuation de ma *Flora Javae,* plutôt que de voir se perdre le fruit de mes recherches, je me résous à subir la dure nécessité de donner suite, presque entièrement à mes propres frais, à une publication si coûteuse, comme déjà j'ai dû en prendre le parti pour ma *Rumphia*.

Jusqu'ici il nous manque encore un ouvrage sur les Orchidées de l'Archipel indien, où, sinon plusieurs, du moins une seule espèce de chaque genre soit décrite et illustrée non seulement par le dessin de son port, mais encore par une analyse détaillée des organes de la fructification. Cette lacune, tant regrettée par quiconque s'est dévoué à la science de la Botanique, je vais la combler autant qu'il me sera possible. Et d'abord, afin de complaire à la prédilection des amateurs, je commencerai par publier les familles des plantes qui caractérisent le plus particulièrement la végétation de l'Archipel indien, parmi lesquelles les Orchidées surtout constituent une classe très importante. J'ai souvent eu recours, dans la composition de ce travail, aux dessins délaissés par Kuhl et Van Hasselt au grand profit de mes propres recherches. Je m'étais associé à ces jeunes et ardents naturalistes afin d'établir un ouvrage sur les Orchidées et les Asclépiadées où se fut produit en un tout complet le fruit de nos observations individuelles sur ces familles de si grand intérêt. Mais ce n'est pas aux Indes qu'il est donné à l'homme de baser des plans sur l'avenir : mes deux compagnons de fatigue suc-

combèrent bientôt sous l'influence du climat tropical. Il est aussi d'autres personnes qui me vinrent en aide de la manière la plus efficace, parmi lesquelles Kent, Zippelius et Hooper, qui, m'ayant été adjoints comme jardiniers en ma qualité de directeur du jardin botanique de Buitenzorg, m'accompagnaient ordinairement dans mes voyages. Plusieurs de mes amis, entre autres MM. Winter, Praetonius, Waitz, Peitsch, Spanoghe, Schmidtmüller, Fritze, Muller, se mirent également en peine de me procurer les Orchidées des différentes parties de l'Inde. Ma riche collection s'accrut encore par les recherches laborieuses de M. Korthals, qui exploita avec le plus grand succès quelques provinces de Sumatra et de Bornéo.

Soumises à des influences très variées de température, d'exposition et de constitution géologique, les îles de l'Archipel indien présentent à la fois les formes végétales des contrées voisines et celles de certains pays, qui, eu égard à l'extrême distance qui les sépare, devraient paraître tout à fait distinctes. Aussi verra-t-on que de fois il m'a paru nécessaire de comparer leur végétation avec celle de la presqu'île de Malacca, de Ceylan et des autres parties de l'Inde, et même avec celles des îles australes d'Afrique, autant de contrées où il se rencontre des formes analogues à celles qui ont fait l'objet principal de mes études. La grande élévation des montagnes établissant des rapports de température, j'ai profité des communications de M. de Siebold pour comparer de même les Orchidées du Japon avec celles de l'Archipel indien. La tâche était difficile, mais j'eus encore ici la bonne fortune de pouvoir m'aider de dessins originaux dus au pinceau de botanistes japonais aussi instruits qu'habiles en leur art, que M. de Siebold voulut bien mettre à ma disposition. M. de Steuler, ancien chef de notre comptoir à Nangazaki, avait eu aussi la bonté de me communiquer des dessins qui m'ont été d'une grande utilité....

On trouvera donc réuni en ce recueil, qui ne constitue,

toutefois, qu'une partie de ma *Flora Javae*, un assez grand nombre d'Orchidées de ces pays lointains, toutes plantes soit entièrement ignorées, soit plus ou moins généralement inconnues. La plupart de ces plantes excitent aussitôt et irrésistiblement l'admiration par l'élégance de leur port, par l'éclat de leurs couleurs et par la forme gracieuse ou bizarre de leurs fleurs : ce sont de véritables phénomènes de la nature. Aussi n'est-il pas étonnant que les femmes, pour qui les fleurs ont tant d'attraits en tous pays, en fassent aux Indes un usage journalier pour leur parure, et recherchent à l'envi les fleurs de certaines Orchidées d'une incomparable beauté; dans quelques localités de l'Archipel indien, les dames de haut parage en sont même venues jusqu'à se faire un privilège de porter dans les cheveux, comme signe de noble extraction, quelques espèces d'Orchidées qu'elles préfèrent aux garnitures de bijoux d'or ou de pierres précieuses. Écoutez ce que dit, à ce sujet, *Rumphius* en sa description de son *Angræcum scriptum*, vol. VI, p. 97, de son *Herbarium Amboinense :* « Dans l'île de Ternate, les dames, surtout les épouses, les sœurs et les filles de rois (que les Malais appellent toutes du nom de *Putri*, et les habitants des Moluques, du nom de *Boki*), s'approprient ces fleurs avec tant de prétention qu'elles feraient un grand affront à la femme du peuple, et plus encore à l'esclave qui oserait en porter sur la tête. Elles les font recueillir dans les bois pour elles seules afin de s'en parer les cheveux. Quand la nature ne fait croître ces fleurs que sur des sites aussi élevés, elle indique assez clairement, disent ces orgueilleuses Indiennes, que ces Orchidées n'ont pas été créées pour des gens de basse condition. De là, sans doute, leur nom vulgaire de fleur de princesse. » — Il est de fait que ni l'or, quel qu'en soit le travail, ni les perles ou les pierres précieuses, quelle qu'en soit la disposition, ne sauraient composer une parure avec plus de grâce, plus d'élégance, plus d'harmonie avec la beauté, que les fleurs naturelles pour lesquelles la mode n'a

point de caprices. Pour la décoration des appartements, des salles aux jours de fête, quel plus bel ornement encore que les fleurs naturelles ? Qu'est-ce que les plus riches inventions du luxe auprès de ces splendides productions aux formes si variées, au port si élégant, que nous tirons des contrées tropicales, et que les miracles opérés par les efforts ingénieux de la science nous permettent de voir aujourd'hui vivre, prospérer jusque sous les plus rudes climats du globe ?

J'ajouterai même que, parmi tant de formes hétérogènes il n'y a pas une seule de ces Orchidées, de celles-là même dont les fleurs sont les plus minimes, qui ne soit digne d'un examen scrupuleux sous le rapport de la constitution toute particulière des organes de la fructification. Comparée avec celle des autres plantes, l'organisation des fleurs des Orchidées présente des caractères qui lui sont tout particuliers. Dans tout le règne végétal la nature n'expose autant de formes différentes et bizarres que chez les Orchidées. Certaines fleurs présentent, parfois à s'y méprendre à quelques pas, l'aspect de divers animaux, et surtout d'insectes, de papillons, d'araignées, de scorpions, d'oiseaux et même de corps humain ; et cela jusqu'au point que l'imagination s'est plue à y trouver toutes sortes de ressemblances. On a même vu se produire et se maintenir bien longtemps l'opinion extravagante, en tout point contraire aux lois de la nature, que les Orchidées tirent leur origine des animaux mêmes et des oiseaux. La population de l'Archipel indien a encore foi aujourd'hui à cette fable, qui naguère était tenue comme vérité par la plupart des naturalistes, témoin l'explication des figures de ces plantes qu'on rencontre dans les narrations de leurs ouvrages. Pour n'en citer que deux exemples, qu'on lise la description de l'*Orchis anthropophora* du *Theatrum botanicum* de John Parkinson, p. 1347, et les descriptions que présente le second volume, p. 348 du *Mundus subterraneus* de Kircher. Ce dernier prétend « que ces plantes naissent de la force séminale latente de cadavres pourris de certains ani-

maux, sinon de la semence même des animaux qui s'unissent sur les montagnes et dans les prairies. La preuve du fait se révèle, dit cet auteur, dans les fleurs de ces plantes, qui représentent l'image de l'animal dont elles sont nées de la semence pourrie dans la terre, ou de l'insecte qui naît ordinairement de la pourriture du cadavre d'un animal. » Mais toutes ces opinions, basées sur de vaines fictions, filles elles-mêmes d'une imagination exaltée et parfois déréglée, devaient s'évanouir dès que l'organographie végétale, cette belle partie de la science qui détermine avec tant d'honneur la supériorité de la botanique moderne, allait démontrer l'impossibilité de semblables illusions. Il nous faut pourtant l'avouer : la conformation singulière et si variable des fleurs des Orchidées ne nous frappe pas moins toujours d'étonnement. Cependant, pour peu que l'on en étudie avec soin l'organisation, on est bientôt convaincu que l'origine de tant de variétés de formes ne peut être cherchée que dans la métamorphose de certains organes, qui, n'étant absolument point développés, ou ne l'étant du moins que très imparfaitement, se substituent l'un à l'autre par la loi des affinités.....

QU'APPELLE-T-ON UNE BELLE VARIÉTÉ

Chacun sait combien les Orchidées sont polymorphes. Quelle que soit l'espèce, on peut affirmer qu'il n'y a pas deux plantes absolument pareilles. Il y a donc de bonnes ou de mauvaises formes, de bonnes ou de mauvaises variétés. Dans bien des cas, ce que les amateurs appellent mauvaise forme, c'est encore une plante digne de culture. La fleur du plus mauvais Cattleya Trianæ, par exemple, fait encore bien de l'effet quand elle est seule, et n'a pas à craindre le voisinage

d'espèces plus brillantes. Il est fort difficile, en France, d'apprendre à connaître la valeur des variétés, non pas parce que nous ne possédons pas des plantes d'élite, mais souvent parce que les points de comparaison nous manquent. J'ai eu bien souvent beaucoup de mal à faire croire à des amateurs que les variétés qu'ils possédaient étaient bien supérieures à d'autres variétés nommées. Achetez un Cattleya Mossiæ d'importation, si vous n'avez que ce Mossiæ et que précisément ce soit une variété d'élite, vous croirez difficilement que votre plante égale les variétés *superbissima*, *mirabilis*, *splendidissima*, etc., dont vous entendez parler, mais que vous n'avez jamais vues.

Ce qu'il faudrait à Paris, c'est un lieu de réunion où les amateurs seraient absolument chez eux. J'offrirais bien la salle de lecture du *Jardin* que j'ai fondée, 5, rue d'Edimbourg, mais je crains d'être indiscret. Et pourtant l'endroit serait bien choisi, à côté de la gare Saint-Lazare, la gare où aboutissent presque tous les envois d'Orchidées.

Il serait facile alors, avec une bibliothèque bien montée, d'arriver en France à connaître les plantes que nous possédons dans nos collections.

On appelle une bonne variété une plante florifère dont les fleurs ont une forme régulière et un coloris plus intense ou tout au moins distinct.

On appelle une belle variété une forme chez laquelle toutes les qualités du type sont plus développées.

On appelle une variété d'élite une plante tellement tranchée, tellement belle qu'il suffit de la nommer pour enlever toute confusion dans l'esprit des amateurs.

Le *Dendrobium nobile majus* de Thibaut, le *Cypripedium Harrissianum superbum*, le *Venda tricolor planilabris* sont des variétés d'élite. Il y a chez nos horticulteurs français, et particulièrement chez ceux qui cultivent les mêmes espèces, par centaines ou milliers, des variétés qui, dans un pays où

les occasions d'apprécier les bonnes variétés ne manquent pas, seraient très prisées. Elles sont à peine connues en France, parce que les horticulteurs n'ont pas l'occasion de les montrer à des personnes compétentes.

Il y a bien les réunions de la Société d'horticulture, mais les Orchidées y sont présentées d'une façon déplorable, absolument indigne du budget de cette importante Société.

J'en reviens à mon point de départ, et je répète aux amateurs : fondons une société d'orchidophiles français, réunissons-nous dans un local convenable, chez moi ou ailleurs, et engageons les étrangers à nous envoyer quelques fleurs des plantes qu'ils appellent extra, et, avant longtemps, nous conviendrons qu'il y a d'aussi bonnes plantes en France que partout ailleurs.

PETITES NOUVELLES

M. Madiot de Fougères me signalait, il y a quelques mois, la floraison d'un *Saccolabium giganteum* avec une tige à fleurs de 0,80 centimètres de longueur. Ces dimensions sont anormales, même en Cochinchine, et M. Madiot doit avoir une variété d'élite ; je me rappelle toutefois avoir vu, il y a quelques années, une grappe de *Saccolabium retusum giganteum* atteignant 1^{m},5.

Propriétaire-gérant : GODEFROY-LEBEUF. — Imp. PAUL DUPONT (Cl.) 148.7.90





ODONTOGLOSSUM HARRYANUM

COLLECTION FINET.

NOUVEAUTÉS

AÉRIDES J'ANSONI, HYB. NAT.

Les diverses espèces d'Aérides sont, on le sait, difficiles à définir avec satisfaction, et le sujet de cette note est plus compliqué encore que d'habitude. Il a fait son apparition dans une collection d'*A. odoratum* importée de Birmanie par M. H. Low et Cie par l'entremise de M. Boxall, mais ne ressemble à aucune forme de cette espèce. Au total, il paraît être tout à fait intermédiaire entre l'odoratum et l'expansum (Rchb. f.) qui pousse dans les mêmes contrées, ce qui me fait supposer que c'est un hybride entre ces deux espèces. Comparées à celles de l'odoratum, ses feuilles sont plus étroites et moins charnues, les pointes des segments des fleurs plus rose pourpre ; les lobes latéraux du labelle plus étalés et un peu plus courbés et transversalement lavés de rose pourpre, le lobe frontal deux fois plus large quoique avec des margines réfléchies de la même manière. Tous ces caractères indiquent un rapprochement certain de l'A. expansum et comme je suis à même de comparer les trois plantes côte à côte à l'état vivant, je crois que la nouvelle est un hybride naturel entre les deux autres. On me demande de lui donner le nom de M. J'Anson, cultivateur des Orchidées à l'établissement.

(*Gardeners' Chronicle.*)

R. A. ROLFE.

ZYGOPELATUM (BOLLEA) WHITEI ROLFE N. SP.

Feuilles en forme de coin étroit, oblanceolées acuminées, longues de 10 à 14 pouces, larges de 1 1/2 à 1 3/4 pouce. Scapes beaucoup plus courts que les feuilles, bractées cuculées, oblongues, obtuses, longues de 3/4 de pouce, fleurs ayant 2 pouces 1/2 de diamètre, segments linéaires, oblongs, aigus légèrement ondulés, les sépales latéraux plus larges que le reste couleur blanc crème avec les moitiés adjacentes des sépales latéraux jaune clair. Labelle largement cordé orbiculaire, la margine frontale réfléchie et la pointe courtement et brusquement acuminée, jaune clair avec un grand disque jaune d'or et environ 14 à 16 dents indistinctes, mais sans aucune rugosité en arrière, colonne large de 3/4 de pouce à la base, blanc crème et jaune d'or foncé à la base sur le devant.

Ce joli Zygopetalum blanc crème qui appartient à la section des Bollea m'a été envoyé deux fois par R.B. White Esq. of, Arddarrock, Gairlochhead, Dumbartonshire. Je n'ai pu l'identifier à aucune autre espèce décrite, c'est pourquoi je propose le nom ci-dessus. Il fut introduit par le collecteur de M. White de la Nouvelle-Grenade où on le rencontre poussant en compagnie des Cattleya labiata variété Mendeli. D'après les matériaux qu'on m'a envoyés cette plante paraît être une espèce très vigoureuse, mais il me serait difficille de dire si cette vigueur est le résultat d'un traitement approprié ou la conséquence d'une constitution plus robuste que d'habitude. Ces espèces sont généralement considérées comme difficiles à cultiver avec succès pendant un temps indéfini. Mais il faut espérer qu'on surmontera un jour ou l'autre ces difficultés, car elles sont charmantes et leurs couleurs sont, en bien des cas, pleines d'attraits. La couleur blanc crème des segments dans le cas présent et le jaune d'or du disque forment un élégant

contraste : cette espèce se rapproche du Bollea hemyxantha (Rchb.) qui est décrit comme ayant de nombreuses petites verrues et des appendices styloïdes à la base du labelle. Ces caractères manquent dans l'espèce présente.

R. A. ROLFE.

ÉTUDES SUR LE TRAITEMENT DES ORCHIDÉES PAR LES ENGRAIS MINÉRAUX.

(*Suite.*)

III

Il résulte de ce qui précède que les Orchidées, comme toutes les autres plantes, ont besoin pour vivre :

1° D'oxygène, d'hydrogène, de carbone, de silice ;

2° D'azote, de phosphore, de potasse ;

et que, dans nos cultures, ces dernières substances ne peuvent leur être fournies ni par le compost, ni par l'atmosphère, ni par les eaux d'arrosage, généralement privées de matières organiques.

On peut donc expliquer facilement ce fait, depuis longtemps constaté, que la plupart des Orchidées d'importation poussent avec activité dans les premières années, puis végètent misérablement et finissent par périr. C'est que les pseudo-bulbes des années qui ont précédé l'importation renferment, dans des proportions normales, les substances nécessaires à la végétation, et que, suivant une observation souvent faite par les orchidophiles, ils se vident partiellement au profit des nouvelles pousses, dont ils favorisent ainsi le développement. Ce phénomène se produit aussi dans d'autres familles végétales. Mais les provisions accumulées dans ces pseudo-bulbes sont bientôt insuffisantes pour entretenir la

végétation, car, d'abord, ils ne cèdent à leurs successeurs qu'une fraction de leur substance; puis la floraison, les feuilles mortes en emportent chaque année une nouvelle partie. Bref, le végétal s'appauvrit et il est facile de comprendre que sa fin est proche si on ne réussit pas à lui donner une alimentation suffisante.

Ce n'est pas seulement par les racines que les Orchidées peuvent se nourrir; M. le comte du Buysson a reconnu que leurs feuilles possèdent une notable puissance d'absorption, et, de mon côté, je suis convaincu qu'en l'absence de toute racine le rhizome même peut absorber des sels solubles, qui sont ensuite élaborés dans les pseudo-bulbes et concourent à la nutrition des plantes. Je pourrais en citer des exemples curieux si je ne craignais d'abuser de la patience des lecteurs de l'*Orchidophile*.

La question des engrais est donc à l'ordre du jour chez tous les horticulteurs sérieux, et si elle n'est pas encore résolue, c'est peut-être parce qu'on met une certaine lenteur à se communiquer les expériences entreprises et les résultats obtenus.

Cependant M. du Buysson, dans son excellent traité, indiquait déjà l'emploi du guano, qui fournissait en même temps l'azote et le phosphore, et du carbonate d'ammoniaque en solution.

Je me suis inspiré de ces idées et depuis plusieurs années j'ai commencé, avec beaucoup de prudence, des essais qui m'ont donné de très bons résultats.

J'ai admis jusqu'à nouvel ordre que les matériaux de plantation donnaient, par leur lente décomposition, une quantité de silice suffisante, et je me suis proposé de fournir directement aux Orchidées et à mes autres plantes de serre de l'azote, du phosphore et de la potasse, en évitant avec soin l'emploi des matières animales, dont la décomposition peut

engendrer la pourriture, qui détruit si souvent les pseudobulbes et les rhizomes.

D'ailleurs, si l'air et l'eau des pays où les Orchidées se reproduisent naturellement contiennent ces divers éléments, ce doit être à l'état de décomposition ultime. C'est donc imiter l'action de la nature que d'employer comme engrais des sels solubles dans l'eau (1).

J'essaye, depuis un an environ, des arrosages avec un liquide que j'appellerai eau nutritive et qui contient en faible proportion :

De l'azotate d'ammoniaque ;

Du carbonate d'ammoniaque ;

Du biphosphate d'ammoniaque ;

De l'azôtate de potasse.

On remarquera que l'azote est donné en grande proportion et sous plusieurs formes, pour en favoriser l'absorption par les différentes plantes ; car, pour des raisons que je ferai connaître plus loin, je donne le *même engrais* aux Orchidées et même aux autres plantes de serre qui vivent avec les Orchidées et qui s'en trouvent aussi bien.

J'étudie le meilleur dosage, et je serai probablement conduit à augmenter la quantité de biphosphate d'ammoniaque, mais je suis déjà très satisfait du mélange salin dont je vais donner la composition. La potasse n'y entre que pour une faible dose, d'abord parce qu'à l'état de nature, les Orchidées en reçoivent fort peu, ensuite parce que son emploi en quantité exagérée présente de graves inconvénients qui sont quelquefois sensibles quand on emploie l'engrais Jeannel.

L'année dernière, j'ai expérimenté un mélange composé de :

40 grammes de carbonate d'ammoniaque ;

(1) On admet maintenant, à la suite de recherches récentes de M. Müntz, que les végétaux ne peuvent s'assimiler directement l'azote provenant de la décomposition des matières organiques. Il faut qu'il soit engagé préalablement dans les sels nitreux ou ammoniacaux.

30 grammes d'azotate d'ammoniaque ;

40 grammes de biphosphate d'ammoniaque ;

10 grammes d'azotate de potasse.

J'attribue les beaux résultats que j'obtiens par ce moyen, non seulement à la composition de l'engrais minéral, mais encore et surtout au mode d'emploi.

Habituellement, on prépare des dissolutions assez concentrées qu'on distribue aux plantes une fois par semaine, par doses variables suivant la force de la plante.

Ce n'est pas ainsi que je procède. Dans chacuue de mes serres j'ai un bassin contenant une certaine quantité d'eau de pluie (1), 20 litres par exemple. D'un autre côté, j'ai un flacon contenant une dissolution concentrée des sels ammoniacaux détaillés ci-dessus ; toutes les fois que l'eau du bassin est renouvelée, j'y verse, au moyen d'une mesure appropriée, une certaine quantité de ma dissolution. L'opération est facile et peut être faite par tout le monde. C'est dans ce bassin que je plonge, pour les arroser, mes plantes en panier. Jamais je ne leur donne d'eau pure.

J'ai commencé par des dissolutions contenant *un trente millième* du mélange de sels (trente-trois milligrammes par litre). L'effet a été très prononcé; j'essaie aujourd'hui une dose plus forte, $\frac{1}{15,000}$ environ. En procédant ainsi, on est sûr que les plantes n'auront jamais un excès d'engrais, car il serait dissous par l'eau du bassin. Je ne pense pas être conduit à dépasser $\frac{1}{10,000}$ au maximum.

L'hiver, je réduis cette dose à $\frac{1}{50,000}$ seulement.

(1) L'eau de pluie est la seule qui puisse être employée avec succès pour la culture des Orchidées, l'eau des puits et des sources contient de la chaux qui décomposerait une partie des sels employés.

Si on n'avait que de pareilles eaux à sa disposition, il faudrait renoncer à l'emploi du biphosphate d'ammoniaque et mélanger au compost du noir animal qui renferme beaucoup de phosphate de chaux. Je ne l'ai pas essayé.

Il serait plus rationnel de ne donner que de l'eau pure aux plantes en repos, et de l'engrais aux plantes en végétation; mais ce serait une grande complication. D'ailleurs, je considère les Orchidées comme des plantes *emmagasinantes*; elles doivent l'être parce que dans leur état naturel elles ne reçoivent que très irrégulièrement leur nourriture et sont obligées de vivre sur leur propre fonds pendant un temps considérable.

Les effets du traitement à l'*eau nutritive* sont frappants. Les pousses des Orchidées sont plus fortes et plus nombreuses, les pseudo-bulbes plus volumineux; j'ai même rétabli des plantes qui depuis deux ans et plus n'avaient poussé ni une feuille ni une racine. La floraison est certaine et magnifique, les couleurs sont plus vives, enfin des arrière-bourgeons se développent même sur les vieux bulbes.

C'est surtout sur les Dendrobium, Cattleya, Odontoglossum, Lycaste, Phajus, que l'effet est le plus sensible. Il est aussi excellent chez les Aérides, mais un peu moins marqué parce que ces plantes sont les plus *épiphytes* de toutes et vivent surtout par leurs racines aériennes.

J'opère sur plus de cent Orchidées appartenant à la plupart des genres connus et jusqu'à présent, je le répète, j'ai obtenu d'excellents résultats sans le moindre inconvénient; j'engage les amateurs d'Orchidées à essayer ce traitement qui est facile et économique, puisque, malgré le haut prix des substances qui entrent dans l'eau nutritive, la dépense sera tout au plus de 2 à 3 centimes par Orchidée et par an. Mais je ne conseillerai pas de dépasser, pour le moment, la faible dose de $\frac{1}{20,000}$ d'engrais, soit un gramme pour 20 litres d'eau. Si je reconnais plus tard qu'on peut aller plus loin avec succès, je me hâterai d'en informer les lecteurs de l'*Orchidophile* et de leur faire connaître les résultats obtenus.

Quand on veut se servir de l'eau nutritive, il est plus avantageux de cultiver les Orchidées en panier qu'en pot ou sur

bûche : car en plongeant constamment les paniers dans le bassin, on fait disparaître le seul inconvénient auquel pourrait donner lieu un emploi irraisonné des engrais, leur accumulation dans les matériaux de plantation. On peut l'éviter aussi en arrosant de temps en temps et pour quelques jours seulement, pendant le repos, avec de l'eau de pluie pure.

En résumé, l'usage des sels minéraux que j'ai indiqués permet déjà d'amener les Orchidées à un degré de prospérité remarquable et probablement supérieur à celui dont elles jouissent dans leur pays natal. Je crois qu'il pourra être encore perfectionné, qu'il favorisera énormément leur développement et leur multiplication, et que son adoption déterminera dans les cultures une véritable révolution.

Si ces espérances se réalisent, il sera désormais facile à tout amateur intelligent d'obtenir dans ses serres ces exemplaires remarquables par leur vigueur et leur bonne floraison qui ne s'y rencontrent aujourd'hui que tout à fait exceptionnellement.

E. ROMAN

Périgueux, le 20 juin 1890.

Erratum : A la dernière phrase de l'article sur l'Eau nutritive, page 184, on lit : la potasse, le *phosphore*, le..... il faut lire : la potasse, les phosphates, etc.

MONOGRAPHIE DES *ANECTOCHILUS*, *GOODYERA* ET GENRES VOISINS, LES PLUS REMARQUABLES DE L'ARCHIPEL INDIEN ET DU JAPON.

PAR Mr CH. L. DE BLUME. (*suite.*)

Nous allons passer en revue quelques genres qui ont une assez grande affinité avec le genre *Goodyera*.

GOODYEREAE. Fleurs subringentes. Labelle sessile, sans éperon à sa base, non proéminent entre les divisions latérales du périgone. Gynostème à rostelle presque droit, court ou allongé, échancré ou bifide. Anthère dorsale. Masses polliniques sectiles.

Labelle concave ou ventru, en dedans sans tubercules (ou stamiinodes), mais ordinairement pubescent ou hérissé de poils charnus, à limbe entier. Gynostème sans appendice à sa face antérieure. Stigmate entier . . . . GOODYERA.

Labelle conforme aux divisions périgoniales externes, sans tubercules à l'intérieur. Gynostème sans appendices. Stigmate formant sous le rostelle échancré deux callosités latérales . . . . GYMNOCHILUS.

Labelle presque conforme aux divisions périgoniales externes, sans tubercules à l'intérieur. Gynostème sans appendices, obtus, terminé par le stigmate bipulviné . EUCOSIA.

Labelle ventru, tuberculé en dedans, à limbe subtrilobé. Stigmate entier, couvert d'une lame fendue . . . . . . LEPIDOGYNE.

Labelle en forme de sac globuleux, en dedans sans tubercules, l'orifice à trois dents, dont le milieu rétréci en languette subulée. Gynostème près du stigmate avec deux appendices en forme de petites cornes libres . . DICEROSTYLIS.

Labelle concave ou ventru, en dedans avec des tubercules ou appendices, à limbe entier, atténué, denté ou rarement subbilobé. Gynostème en dessous du stigmate à deux petites crêtes adhérentes à la base du labelle. Stigmate subbilobé. . . . . HETAERIA.

PHYSURIDEAE. Fleurs subringentes. Labelle prolongé à sa base en éperon proéminent entre les divisions latérales du périgone. Gynostème à rostelle presque droit, court ou allongé, échancré ou bifide. Anthère dorsale. Masses polliniques sectiles.

Labelle concave, en dedans l'éperon sans tubercules (ou staminodes), à limbe entier ou subbilobé. Gynostème à rostelle allongé, bifide. Stigmate entier . . . . PHYSURUS.

Labelle concave, en dedans l'éperon avec deux glandes pédicellées, à limbe entier ou subbilobé. Gynostème à rostelle court, échancré. Stigmate à deux divisions. . . VRYDAGZYNEA.

Labelle concave, près de l'éperon avec deux expansions vésiculaires, contenant chacune une glande sessile, à limbe entier. Gynostème à rostelle court, échancré. Stigmate entier . . . . CYSTORCHIS.

GOODYERA ROB. BR.

BLUME, *Collect. des Orchidées*, tome I, p. 31 et 32.

Parmi les Neottiées, ce sont les genres *Gyrostachys* PERS. (*Spirantes,* REICH.) et *Goodyera* ROB. BROWN, qui sont le plus répandus sur notre globe. Déjà représentés dans la zone tempérée par quelques espèces, le nombre en augmente considérablement dans les pays intertropicaux du nouveau continent et de l'Asie; mais l'Afrique n'offre guère de traces de

la tribu des Neottiées. Si cela indique une certaine analogie dans les conditions physiques entre les régions tropicales de l'Amérique et celles de l'Asie, il ne faut pourtant pas perdre de vue qu'en Amérique c'est le genre *Gyrostachys* qui prédomine, et que dans les Indes Orientales c'est celui des *Goodyera* (1).

GOODYERA PROCERA Hook (2).

Le *Goodyera procera* est très répandu dans les parties intertropicales de l'Asie; à l'île de Java il est assez commun

(1) Ces genres représentent deux groupes d'autant plus distincts dans la tribu des *Neottiées*, qu'ils diffèrent même dans la texture de leurs masses polliniques. Dans le genre *Goodyera*, elles sont constamment sectiles ou partagées en petits lobes ou particules innombrables, appliqués l'un contre l'autre en couche simple autour de l'axe, qui est plus ou moins élastique ou filamenteux; dans le genre *Gyrostachys*, au contraire, elles sont pulvérulentes ou composées de petits granules de la consistance de la poussière. Cette dernière condition des masses polliniques domine dans les Néottiées du nouveau continent, ainsi que dans celles de la Nouvelle-Hollande; l'autre est plus particulière aux Neottiées des Indes Orientales. On me pardonnera cette digression qui confirme en grande partie l'opinion émise par le célèbre Robert Brown dans son *Prodr. Flor. Nov. Holl.*, *p.* 311, *Obs.* 4 : « que la texture des masses polliniques paraît être d'une grande valeur pour la méthode naturelle. » Mais il n'en est que plus à regretter que dans un assez grand nombre de genres des Neottiées la texture en soit encore inconnue ou indiquée par les auteurs d'une manière vague ou erronée, alors que l'on désigne souvent comme purvérulentes des masses polliniques qui, en réalité, sont sectiles. Toutefois, cette erreur est facile à éviter en examinant les parties en question avec soin, à l'aide d'une forte loupe.

(2) G. caulescens; foliis lanceolatis acuminatis concoloribus scapo brevioribus; spicâ elongatâ cylindricâ bracteisque lanceolatis acuminatis ovarium adæquantibus v. eo longioribus puberulis; phyllis perigonii glabris, exterioribus ovatis obtusiusculis, interioribus spathulatis obtusioribus; labello ventricoso intus dense setoso limbo brevi obtuso apice recurvo intus bicalloso. Hook. *Exot. Fl. tab.* 39. Lindl. *Gen. et sp. Orch.* 493. 6 (excl. Syn. *Neottiæ bifidæ* Bl.). — Wight *Icon. V. tab.* 1729; — *Neottia procera* Ker in *Bot. reg. tab.* 639. — *Neottia parviflora* Bl. (ex parte) *Bydr.* 408. Lindl. *Gen. et sp. Orch.* 495, 15 (incertum inter Goodyeram). — *Cionisaccus lanceolatus* Kuhl *et* Van Hass. *Orch. ed.* Van Breda, *Fasc. II.* — *Adenostylis lanceolata* (hand. Endl.). Hassk. *Cat. Hort. Bog.* 48. 261. 3. — Bl. *Coll. des Orchidées,* I, 33.

dans les forêts humides des hautes montagnes, surtout dans le voisinage des ruisseaux. Il varie tant dans la longueur de ses épis et des bractées, que dans la forme des divisions périgoniales externes, qui, ordinairement plus ou moins obtuses, sont parfois presque aiguës. La plante décrite et figurée par Kuhl et Van Hasselt sous le nom de *Cionisaccus lanceolatus*, considérée par Endlicher comme une espèce du genre Zeuxine de Lindley, doit évidemment être prise comme synonyme du *Goodyera procera* de Hooker.

GOODYERA PARVIFLORA BL. (1).

Quoique cette espèce ressemble beaucoup à la précédente, elle en diffère assez par son labelle : dans le *Goodyera procera* l'intérieur du labelle est couvert en bas de longs poils et marqué de deux gibbosités en haut; dans le *Goodyera parviflora*, le dedans de cette partie est complètement nu. Cette espèce se trouve pareillement à Java dans les forêts humides des hautes montagnes, mais elle y est moins abondante.

GOODYERA RETICULATA, BL. (2).

Je n'ai rencontré cette charmante Orchidée qu'une seule fois, près des cascades de Tjiburum. dans les montagnes du

(1) G. caulescens; foliis acuminatis concoloribus scapo brevioribus; spicâ elongatâ cylindricâ puberulâ; bracteis subulatis ciliolatis ovario longioribus; phylli perigonii glabris, exterioribus ovatis acutis, interioribus spathulato-oblongi obtusis; labello ventricoso intus nudo, limbo brevi erecto obtuso. — *Neottia parviflora* Bl. (ex parte nempe commixta cum præcedente) *Bydr.* 408 — *Speiranthes parviflora* (haud Lindl.) Hassk *Cat. Hort. Bog.* 47. 260. 6. — Bl. *Coll. des Orch.*, I, 34.

(2) G. caulescens; foliis lanceolatis acuminatis basi subrotundis discoloribus supra reticulato nervosis scapo brevioribus; spicâ laxiusculâ et perigonii phyllis glabris; bracteis lanceolatis acuminatissimis ovarium superantibus; labello ventricoso intus pubescente, limbo brevi erecto obtusiusculo antherâ breviter cuspidatâ. — *Neottia reticulata* Bl. *Bydr.* 409 (in sect. *Erporchis*) Lindl. *Gen. et Sp. Orch.* 495. 14 (inter *Goodyeras* incertas).
Bl. *Coll. des Orchid.*, I, 35.

Gedeh (Java). Elle a le dessus des feuilles réticulé en blanc comme quelques espèces du genre *Physurus*.

GOODYERA PUSILLA BL. (1).

Je suppose que cette plante est la même que celle qui est indiquée par Seba, dans son *Thesaurus*, comme le *Petola* de Rumph., et en effet, le dessus des feuilles étant réticulé comme chez les Anectochiles, on peut facilement se méprendre sur son genre. Parmi toutes les espèces de l'Inde, c'est celle-ci qui ressemble le plus au *Goodyera repens* de Rob. Br., largement répandu dans l'hémisphère boréal. En toutes mes excursions je ne l'ai trouvée qu'une seule fois en fleur, et cela au mois de juin sur la montagne du Pangarangu, située dans la partie occidentale de Java.

GOODYERA COLORATA BL. (2).

Le *Goodeya colorata* est une des plus belles espèces de ce genre. Le dessus de ses feuilles est d'un vert foncé à reflets rougeâtres ou tirant sur le châtain, si varié de couleurs que le pinceau le plus habile est incapable d'en reproduire la

(1) G. caulescens; foliis ovatis v. ovato-lanceolatis acutis basi rotundatis discoloribus supra reticulato-pictis scapo brevioribus; spicâ laxiusculâ et perigonphyllis glabris; bracteis subulato-lanceolatis ovarium superantibus; labello ventricoso intus pubescente, limbo brevi erecto obtuso.

Bl. *Coll. des Orchid.* I, 36.

(2) G. caulescens; foliis ovato-lanceolatis lanceolatisve acuminatis basi subrotundatis discoloribus nervosis scapum adæquantibus; spicâ laxiuscula pauciflori et perigonii phyllis exterioribus puberulis; bracteis lanceolatis acuminatissimis ovarium adæquantibus; labello ventricoso intus setuloso, limbo obtuse acuminatâ patente; antherâ acuminatâ. — *Neottia colorata* Bl., *Bydr.* 409. — *Speiranthes colorata* Hassk. — *Djukkut sastra* sundaicè.

Bl. *Coll. des Orch.* I, 37.

richesse des nuances. Les feuilles sont de plus marquées de nervures longitudinales, tantôt plus ou moins pâles, tantôt couleur de pourpre. Elle est originaire des îles de Java et de Sumatra, où on la trouve dans les forêts humides au pied des montagnes assez élevées.

GOODYERA JAPONICA BL. (1).

Cette espèce originaire du Japon, est celle qui a le plus de ressemblance avec le Goodyera Menziesii de Lindley, plante de l'Amérique septentrionale. Tous les deux ont le dessus des feuilles réticulé en blanc, ce qui leur donne une certaine élégance. Le *Goodyera japonica* est très variable en grandeur : il a la tige tantôt assez développée, tantôt peu apparente, tant elle est alors petite; l'inflorescence n'est pas non plus toujours la même : ordinairement il se présente beaucoup de fleurs ; quelquefois seulement deux ou trois.

GOODYERA SIMILIS BL. (2).

Cette Orchidée n'est peut-être qu'une variété de l'espèce précédente. Outre que ses feuilles sont dépourvues de réticu-

(1) G. subcaulescens; foliis ovatis v. ovato-oblongis lanceolatisve acutis variegatis petiolo longioribus; spicâ laxâ secundâ; bracteis ovarium adæquantibus; perigonii phyllis externis acuminatis pubescentibus; labello ventricoso intus pubescente, limbo lineari obtusiusculo : concavo erecto-patente; rostello antheràque acuminatis. — *Tojosima-ran*, i. e. *Orchis* insulæ Tojosima Japonensium.
Bl. *Coll. des Orch.* I, 38.

(2) G. subcaulescens; foliis ovatis v. ovato-oblongis lanceolatisve acutis unicoloribus petiolo longioribus; spicâ laxâ secundâ; bracteis ovaris longioribus; perigonii phyllis externis obtusiusculis pubescentibus; labello ventricoso intus pubescente, limbo brevi obtuso erecto-patente apice excavato; antherâ acuminatâ. — *Neottia repens* Herb. Burger.
Bl. *Coll. des Orch.* I, 39.

lations, elle a les bractées constamment plus longues, les divisions externes du périgone plus obtuses, le limbe du labelle moins allongé et le stigmate entouré d'un bord plus large que dans le *Goodyera japonica*. Elle est de même du Japon, où elle fleurit au mois de septembre.

GOODYERA BIFIDA BL. (1).

Le *Goodyera bifida* est une espèce suffisamment distincte par ses épis presque sessilles, densiflores, couverts de longues bractées, ainsi que par la longueur de son rostelle, fendu en deux bras étroits. Je l'ai trouvée fréquemment dans les provinces occidentales de Java à une hauteur de 4 à 5,000 pieds, comme par exemple dans les forêts qui entourent les cataractes chaudes du Gedeh.

GOODYERA VIRIDIFLORA BL. (2).

Cette plante paraît être très rare à Java, du moins ne l'ai-je observée qu'une seule fois dans les forêts du pied de la montagne du Salak, où elle croît comme fausse parasite sur le

(1) G. caulescens; foliis ovatis v. ovato-lanceolatis acutis v. acuminatis basi obliquis subtus glaucinis spicam adæquantibus; spicâ multiflora bracteisque lanceolatis ovarium superantibus glabris; perigonii phyllis obtusiusculis glabris; labello ventricoso intus villoso, limbo erecto patente obtuso. — *Neottia bifida* Bl., *Bydr.* 408 β var. *laxiflora;* foliis ovato-lanceolatis; spicâ laxâ pauciflora.

Bl. *Coll. des Orch.* I, 40.

(2) G. subcaulescens; foliis ovatis v. oblongo-ovatis acutis concoloribus scapo brevioribus; spicâ laxâ pauciflora bracteisque lanceolatis ovarium adæquantibus puberulis; phyllis perigonii gloriusculis lanceolatis acutis; labello ventricoso intus glanduloso-pubescente, limbo acuminato recurvo. — *Neottia viridiflora* Bl., *Bydr.* 408.

Bl. *Coll. des Orch.*, I, 41.

tronc des vieux arbres. Par l'organisation de son gynostème, ainsi que par la forme de son anthère, elle a des rapports intimes avec les trois espèces précédentes, surtout avec le *Goodyera Maurevertii.*

GOODYERA MAUREVERTII BL. (1).

M. Maurevert, habile dessinateur qui accompagnait le naturaliste Van Hasselt dans ses voyages, a trouvé cette Orchidée terrestre à la cime des montagnes du Karang, partie occidentale de l'île de Java, c'est-à-dire à une hauteur de 4 à 5,000 pieds. L'échantillon que notre herbier en possède, est très défectueux; mais, à l'aide du dessin de M. Maurevert, je crois reconnaître en cette plante une espèce voisine du *Goodyera viridiflora.* Elle s'en distingue pourtant par son labelle, dont le limbe n'est point acuminé et recourbé, mais plus court, obtus et presque droit.

GOODYRA WAITZIANA BL. (2).

Mon ami A. Waitz m'a communiqué cette espèce, recueillie par lui dans les forêts et montagnes de la partie orientale de Java. Au premier abord elle ressemble assez à notre

(1) G. caulescens; foliis ovatis v. ovato-ellipticis acutis subtus glaucinis; scapo pubescente spicato-laxifloro; bracteis lanceolatis ovario longioribus; perigonii phyllis acutis; labello ventricoso; limbo erecto-patente obtuso.

Bl. *Coll. des Orch.*, I, 42.

(2) G. caulescens; foliis ellipticis v. oblongo-lanceolatis utrinque acuminatis obliquis laxe reticulato-nervosis; scapo elongata squamis 6-7 distantibus instructo; spicâ elongatâ multiflorâ laxâ furfuraceo-tomentosulâ; bracteis subulato-lanceolatis ovario longioribus; perigonii phyllis exterioribus ovato-lanceolatis obtusiusculis puberulis; labello ventricoso intus papilloso, limbo apice brevi obtuso reflexo; antherâ obtusiusculâ.

Bl. *Coll. des Orchid.* I, 42.

Goodyera rubens par sa grandeur, par son aspect général, la figure de ses feuilles et la disposition de ses fleurs en épi allongé; mais les gaines qui entourent sa hampe en dessous des fleurs sont plus nombreuses que dans l'espèce indiquée; et ce que l'on distingue surtout, c'est son labelle à limbe plus court, garni en dedans de papilles allongées, et son anthère presque obtuse. Je crois donc cette espèce tout à fait nouvelle; c'est ce qui m'a engagé à la dédier à celui qui s'est empressé de mettre à ma disposition tant de matériaux importants en fait de plantes, rapportées par lui des vastes contrées de l'archipel indien.

GOODYERA RUBENS BL. (1).

Lindley dans son *Genera and Species Orchid.*, p. 493, cite cette plante, non sans quelque doute, comme synonyme de son *Goodyera rubicunda*, originaire des Philippines. Mais autant que j'en ai pu juger d'après ce que Lindley dit de son *Goodyera rubicunda*, notre plante de Java s'en distingue autant par sa vigueur que par son labelle garni en dedans de poils mous et simples, que Lindley dit glanduleux dans la plante des Philippines.

(1) G. caulescens; foliis oblongo-lanceolatis rarius ellepticis utrinque acuminatis obliquis nervosis; scapo elongato squamis 3-4 distantibus instructo; spicâ elongatâ cernuâ multiflora laxâ furfuraceo-tomentosa bracteis lanceolato-subulatis ovario paulo longioribus; perigonii phyllis exterioribus obtuse acuminatis puberulis; labello ventricoso intrus villoso, limbo lineari acutiusculo revoluto; antherâ acuminatâ.

Neottia rubicunda Bl. *Bydr.* 408.

? *Goodyera rubicunda* Lindl. *Gen. et Sp. Orch.* 493. 7.

Bl. *Coll. des Orchid.* I, 43.

ODONTOGLOSSUM HARRYANUM

(Avec planche en couleurs.)

L'O. Harryanum a fait sensation quand il fleurit pour la première fois en Angleterre, chez M. Horsman.

C'est une espèce originaire de Colombie, mais la localité exacte où elle a été découverte n'a pas été divulguée. Elle est très distincte de toutes les autres espèces. Il en est peu qui soient plus brillamment colorées. Comme toutes ou presque toutes les Orchidées, ses fleurs varient autant par les dimensions que par l'éclat et la disposition du coloris. La variété que nous figurons et qui a été peinte chez M. Finet, à Argenteuil, peut être considérée comme une très belle variété. Nous avons vu l'an dernier, dans le lot de M. Vuylsteke, à l'Exposition universelle, une variété qui était la contre-partie de celle-ci : les fleurs étaient extrêmement pâles, le brun des pétales étant café au lait, et le violet du labelle à peine mauve. On me signale une autre variété dans laquelle le violet du labelle, si brillant dans la plupart des variétés, aurait envahi les deux tiers des pétales et des sépales. On reproche, avec raison, à cette espèce l'épanouissement insuffisant de ses fleurs, qui bien souvent ne font que s'entr'ouvrir. C'est un défaut auquel il est facile de remédier. Si on ouvre les fleurs artificiellement au moment où elles s'épanouissent, elles ne se referment pas. L'O. Harryanum est une plante de serre froide, à tenir toutefois dans la partie la plus chaude de cette serre, à une température de 8 à 12 degrés, en compagnie des O. vexillarium, par exemple. C'est une espèce très vigoureuse quand on lui donne l'air et la lumière qui lui sont indispensables. Elle fleurit à des époques variées, généralement en juillet-août ; ses fleurs sont délicieusement parfumées et restent épanouies pendant des semaines.

L'ÉTABLISSEMENT SANDER ET C°

L'établissement Sander est sans contredit le plus bel établissement spécial pour la culture et l'introduction des Orchidées. Le rôle joué depuis dix ans par M. Sander a été immense. Non seulement, il a heureusement introduit la plupart des espèces connues dans les cultures ou dans les herbiers et cela par milliers d'exemplaires, mais encore, il a découvert un si grand nombre d'espèces absolument nouvelles, qu'on serait presque en droit, s'il ne s'agissait de plantes aussi localisées que les Orchidées, de craindre de ne plus rien trouver de nouveau. Cette crainte est chimérique et il y a encore à glaner après les découvertes de M. Sander, comme il a glané lui-même après celles des Linden, Veitch, Low, Williams et autres.

A Saint-Albans, les serres ont été construites pour les besoins des plantes auxquelles elles sont destinées. Très abondamment ventilées, les surfaces d'évaporation sont multipliées à l'infini à l'aide de murailles en silex rugueux, présentant des cavités où l'eau séjourne. Les plantes sont superbes de santé et toutes fleurissent. Habituées à une chaleur modérée et à une ventilation constante, elles sont admirablement préparées pour la vente. Il en est de même, du reste, de presque toutes les plantes cultivées en Angleterre et en France. Dans d'autres pays, au contraire, on appelle une plante bien cultivée quand ses feuilles sont bien vertes, les bulbes bien nourris et tenus dans une atmosphère surchauffée. Nous les connaissons, en France, ces plantes qui nous arrivent pleines de santé, mais qui au bout de quelque temps dépérissent, parce que leur vitalité est tout artificielle et qu'elles ne sont pas préparées à la température peu élevée et à la lumière vive que nous avons l'habitude de prodiguer pour obtenir une bonne floraison. Dans l'établissement Sander, on peut séjourner sans fatigue; on respire à pleins poumons.

La quantité de plantes cultivées à Saint-Albans est un sujet d'étonnement pour tous les Européens qui visitent cet établissement et qui se demandent comment pareille quantité de plantes du même genre peuvent s'écouler chez les amateurs.

Quand on songe que les Odontoglossum Alexandræ et Pescatorei s'y comptent par centaines de mille, que les Cattleya Trianæ, Mossiæ, gigas, Sanderiana, Percivaliana, Dowiana, etc., s'y chiffrent par dizaines de milliers, on est en droit de se demander si toutes ces plantes s'écouleront et de craindre qu'il n'en reste plus dans leur pays d'origine.

Nous ne pouvons songer à énumérer les plantes qui sont cultivées à Saint-Albans et si bien cultivées, mais nous donnerons une idée de la méthode suivie pour quelques espèces difficiles.

Les Phajus tuberculosus sont de ce nombre; au lieu de rejeter une plante capricieuse, Sander a cherché à remplir pour elle seule les conditions naturelles qu'elle réclame et a introduit cette espèce par milliers, puis a fait construire une serre spéciale, où les plantes se trouvent suspendues au-dessus d'un immense aquarium où fleurissent les plantes aquatiques les plus rares et les plus variées.

Les *Phajus tuberculosus* cultivés ainsi poussent comme de l'herbe.

On a beaucoup discuté en Angleterre sur la taille des Orchidées, appliquée particulièrement aux Dendrobium et surtout aux D. nobile et Wardianum. Sander est carrément partisan de la taille, et si tous ses Dendrobium nobile et Wardianum n'y sont pas soumis, c'est parce que, étant marchand, il ne peut imposer à sa clientèle une pratique que bon nombre de cultivateurs repoussent. — Toutefois, quelques exemplaires soumis à l'ablation des vieux bulbes ont des pousses nouvelles qui atteignent plus de deux mètres!

La suppression des vieux bulbes a permis à Sander de

multiplier en grand certaines espèces rares, comme les D. Ainsworthi, le D. nobile album, et beaucoup d'autres. Les vieux bulbes sont coupés par morceaux de quelques centimètres, suivant l'espacement des nœuds, en réservant à chaque tronçon un ou plusieurs nœuds. Ces tronçons sont réunis dans des terrines bien drainées et remplies de sphagnum haché très menu, puis les terrines sont placées dans une serre chaude avec chaleur de fond et recouvertes d'une cloche. Au bout de quelques semaines, les racines poussent avec vigueur et les jeunes plantes sont vendables au bout de quelques mois.

Dès qu'elles sont enracinées, on les habitue petit à petit à l'air intérieur de la serre; puis, quand elles ont fait deux pousses, elles sont mises avec les plantes faites. Ce système, que j'ai vu appliquer, du reste, dans beaucoup d'autres endroits, donne des résultats tels, qu'il est à craindre que tous les Dendrobium hybrides, ayant le même mode de végétation, ne restent pas longtemps rares dans les collections. C'est toutefois un moyen pour les amateurs qui peuvent acquérir les espèces rares dès leur apparition, de couvrir leurs frais et de réaliser des bénéfices sur la vente de leurs multiplications.

Je ne sais pas ce que dans dix ans les amateurs penseront des Orchidées hybrides, mais il est certain que le nombre en sera considérable. A Saint-Albans, les Cypripedium de semis, les Cattleya se comptent par milliers. Quand on songe qu'il en est de même chez un très grand nombre de cultivateurs et d'amateurs, on peut craindre, avec quelque raison, que l'amateur ne se lasse d'acquérir des plantes dont le nombre et la variété se créent à l'infini.

Parmi les plantes les plus rares que j'ai notées, je citerai les Odontoglossum Schroederianum et Warscewiczii. Le premier est une plante trapue avec bulbes et un feuillage pâles et comme translucides, rappelant un peu les O. Harryanum

qui ont poussé en plein soleil dans les pays d'origine. La fleur ressemble au vieil Odontoglossum lœve, espèce très rare actuellement dans les collections. C'est une plante rarissime dont le nombre actuellement est limité. Il en est de même, du reste, dans son pays d'origine; le *Costa Rica,* où M. Pfaü n'a guère rencontré en plusieurs mois qu'une trentaine d'exemplaires, qui, du reste, sont arrivés presque tous morts en Europe, ou du moins il en a été ainsi de ceux que j'ai reçus.

Si l'*O. Schroederianum* est d'introduction difficile, il en est de même de l'*O. Warscewiczii.* Cette plante est connue depuis très longtemps par la figure excellente que Reichenbach en a donnée dans la *Xenia Orchidacea*, mais nous ne connaissons aucune collection, en dehors de quelques maisons anglaises, qui la possède. Elle appartient à la section des Miltonia, que j'ai appelés Miltoniopis, section qui comprend les O. Vexillarium, O. Phalœnopsis et O. Roezli. La plante est moins vigoureuse que l'O. Roezli, qu'elle rappelle un peu par son port, la couleur de son feuillage et la forme de ses bulbes. Ses fleurs, en forme de boîte à violon, sont d'un blanc nacré marqué d'une tache rouge sur la base de chaque pétale et de deux taches plus foncées à la base du labelle; elles sont délicieuses comme forme et coloris. Cette espèce est très rare dans son pays, le Costa-Rica, et restera toujours un des joyaux du genre. Il ne faut pas confondre cette espèce avec le Miltonia Warscewiczii (Rchb f.), connu également sous le nom d'Oncidium fuscatum, ni avec l'O. Warscewiczii de Bridges, qui est l'O. Schlieperianum. Parmi les Odontoglossum Alexandræ, il fleurit à Saint-Albans, on le comprend facilement, une foule de formes hybrides ou de variétés, dont quelques-unes se vendent au prix de l'or.

Au moment de mon passage, trois formes extraordinaires,

comme dimensions des fleurs et coloris des macules, enlevaient des certificats à l'exposition de Regent's Park.

Mais il faudrait tout citer : les plantes nouvelles dont on attend la floraison se chiffrent par douzaines, et bon nombre sont si étranges d'aspect, que nous sommes en droit d'espérer que la riche source que Sander exploite depuis dix ans est loin d'être épuisée.

FAUT-IL FAIRE FAIRE DEUX POUSSES
DANS L'ANNÉE AUX ORCHIDÉES.

Si nous examinons le mode de végétation des orchidées dans nos pays, nous remarquerons que toutes sans exception se comportent de la même façon : à l'automne, les plantes après s'être reposées commencent à végéter, émettent de nouvelles racines, au premier printemps, les parties aériennes émergent, les plantes fleurissent, murissent leurs fruits et se reposent. Sous notre latitude, que le sol soit sec ou humide, chaud ou froid, sableux ou compact, que les pluies soient suivies de sécheresses; les temps chauds, de froids imprévus, nos plantes indigènes n'en modifient pas pour celà la marche des phénomènes de leur végétation ; elles se comportent, tout au moins, d'une façon générale comme il a été écrit depuis des siècles et comme il est écrit pour les siècles qui suivront.

Les plantes exotiques qui, dans nos cultures, sont soumises à des conditions artificielles, ne se comportent pas avec autant de régularité, et si le jardinier peut se vanter quelquefois des résultats acquis ; il arrive trop souvent que la cause de ses échecs est la suite de la non observation des quelques règles fixes, qu'en matières d'orchidées, il ne faut pas négliger.

Toutes les orchidées exotiques ne sont pas aussi malléables; il y a des plantes qu'aucun cultivateur n'a pu soumettre à ses

caprices et les exemples sont faciles à citer. Si nous prenons les Calanthe, genre que tout le monde, avec quelque attention, peut cultiver avec succès, qui fleurit régulièrement, existe-t-il un seul cultivateur qui ait réussi à faire faire deux pousses florifères dans la même année? Expliquons-nous, j'entends par deux pousses florifères, non pas deux pousses se développant à la base du même bulbe, mais une première pousse formant bulbe et une seconde pousse à la base de ce nouveau bulbe et cela dans l'espace de douze mois. Dans les pays où les Calanthes poussent, il est vrai que la saison des pluies et la saison des sécheresses sont parfaitement tranchées. Si pendant les pluies, chaque jour amène au moins une averse, la saison sèche qui dure de 5 à 7 mois se passe entièrement sans une goutte d'eau. La sécheresse correspond à nos hivers: au point de vue de la végétation, elle joue le même rôle: pendant cette période, les plantes se reposent et les rosées de la fin de la saison sèche font le même effet que les pluies de nos automnes qui excitent le développement des organes souterrains et permettent à la plante d'émettre des bourgeons au moment où le soleil réchauffe le sol et fait tout renaître.

Ce long préambule a un but. Le cultivateur d'orchidées qui fait faire à ses Cattleya et à ses Odontoglossum deux bulbes dans l'année a-t-il raison? Je répondrai carrément, non. Est-il possible toujours de n'obtenir qu'un seul bulbe? Je répondrai également, non. Un certain nombre de Cattleya, les Mossiæ, les Superba, les Trianæ, le Lælia purpurata ont des dispositions à faire deux pousses dans l'année. Cette disposition n'est pas la conséquence de la culture, mais de leur mode de végétation naturelle.

Je n'oserais affirmer le cas pour les Mossiæ, mais les autres plantes, dans leur pays d'origine, sont soumises à deux périodes de pluies et de sécheresses, périodes inégales mais suffisantes pour provoquer le développement des bourgeons

et conséquemment des fleurs. Mais nous ne pouvons donner aux orchidées, dans nos serres, l'intensité de la lumière, l'abondance de soleil, la régularité naturelle dans leur végétation que la nature a si bien équilibrées pour elles.

Pourquoi chercherions-nous à faire mieux, et pourquoi nous plaindrions-nous si au bout de quelques temps nos plantes sont épuisées? Au total, ne demandons à nos orchidées qu'une pousse annuelle, faisons tout ce qui est nécessaire pour que cette pousse soit vigoureuse, et quand elle est achevée, ne négligeons rien pour donner à nos plantes le repos qui leur est nécessaire.

Cette question de repos est souvent bien mal comprise. Doit-elle précéder ou suivre la floraison? Les orchidées se comportent différemment suivant les genres et, presque toujours, suivant les espèces. Il est difficile de répondre d'une façon générale. Pour bon nombre d'entre elles, la fleur apparaît immédiatement avant la végétation, c'est le cas des Dendrobium en général, chez les autres, elle apparaît aussitôt la formation des bulbes: c'est le cas pour les Cattleya; enfin chez d'autres, la fleur paraît quand les bulbes sont à moitié formés: les Odontoglossum sont dans ce cas. Si M. Martin voulait refaire le travail qu'il avait préparé et qui lui a été volé, il nous rendrait un grand service: Je sais bien que c'est le rôle de l'*Orchidophile* de le reprendre, mais les amateurs ne se doutent pas des difficultés et des risques qu'une pareille étude entraîne. Il y a, il est vrai, des plantes qui se comportent avec une régularité si exemplaire qu'on ne peut soulever d'objection, mais c'est fort désagréable, d'avouer, par exemple, qu'il faut faire reposer un Mossiæ après la floraison quand d'autres cultivateurs vous prouvent par A plus B que c'est précisément le moment de le mettre en végétation. Il est certain que ce cultivateur-là fera faire à ses plantes deux pousses dans l'année, mais ces deux pousses donneront des fleurs moins étoffées et moins grandes que celles produites par la pousse d'automne.

LES ODONTOGLOSSUM

Traduit du *Manual of Orchidaceous plants*, de James Veitch et Sons.

(Suite.)

Odontoglossum Coronarium (1), Lindl. Fol. Orch. n° 60 (1852). Linden's Pesc. t. 46 (1860). Batem. Monogr. Od. t. 27 (1874). Warner's Sel. Orch. III. t. 4. Od. brevifolium (2), Illus. hort. 1874, t. 170. Williams' Orch. Alb. I. t. 27 (1882). Od. candelabrum, Hort. Linden.

Sous-variété : **Chiriquense.** Les fleurs sont plus larges et plus pâles en couleur que dans la variété *Coronarium :* les sépales sont brun châtain, les pétales jaunes, marqués de brun; le labelle jaune avec une tache brune sur le disque.

Od. Coronarium chiriquense, Supra. Od. chiriquense, Rchlb. in Bot. Zeit. 1852.

Sous-variété : *Miniatum.* Les pseudo-bulbes sont plus serrés sur le rhizome, les fleurs sont plus nombreuses mais moins larges, les sépales et les pétales sont brun châtain bordés de jaune, le labelle est jaune.

Od. Coronarium miniatum, supra. Od. miniatum. Hort.

Ce remarquable Odontoglossum fut découvert par MM. Funck et Schlim, en 1847, près La Baja, dans Santander, un des États de la Nouvelle-Grenade et ensuite par Schlim près d'Ocana, où il collecta, pour le compte de la maison Linden, les premiers échantillons qu'il envoya vivants. L'habitat principal de cette plante est la région montagneuse qui s'étend entre Ocana et Salazar, sur une distance de 70 milles (3). Dans ce district élevé, l'altitude est en moyenne de 8,000 à 9,500 pieds. On trouve la plante dans les parties les plus éclairées, sur les branches inférieures des arbres ou sur des troncs d'arbres tombés en vétusté. — Les variétés *Chiriquense* et *Miniatum* semblent être des formes locales. Le pre-

(1) La description qui commence par : Cette plante fut introduite par Georges Backer est celle de l'O. Sulphureum.

(2) L'*Od. brevifolium* de Lindley est une plante distincte de l'*Od. coronarium*. Les feuilles de l'Od. brevifolium sont plus courtes, comme l'indique le nom, et de plus l'inflorescence, un racème pendant de 10 à 12 centimètres est plus petit que dans l'O. coronarium. Un ou deux exemplaires de l'*Od. brevifolium*, exactement nommés, n'ont pu fleurir, nous sommes au regret de ne pouvoir en donner la description dans cette monographie.

(3) Kalbreyer, in lit.

mier fut découvert par Warscewicz dans les Cordillières de Chiriqui, à une altitude de 8 à 9,000 pieds, et depuis a été introduit à nouveau par MM. Sander et C[ie] de Saint-Albans. — De la seconde on n'indique pas l'origine, mais elle doit venir de l'Équateur.

Mode de culture. — Depuis son introduction, la culture de l'*O. Coronarium* a été difficile ou n'a donné que des résultats qui n'étaient pas toujours satisfaisants. — La plante, après avoir végété pendant quelque temps, s'arrête tout à coup, semble rétrogader et compromet la floraison. — M. J.-C. Spyers, jardinier chez sir Trevor Lawrence, Bart, qui a réussi à la faire fleurir plusieurs fois, recommande le traitement suivant quoique la plante soit épiphyte : Mieux vaut la cultiver en pot. Un panier long et étroit, en bois de teck avec un bon drainage lui convient bien : il faut aussi employer la terre fibreuse et le sphagnum et disposer la plante dans une serre froide et la maintenir toujours humide (1). C'est en faisant suivre un traitement analogue que M. Lee, à Downside, a obtenu une bonne végétation et une belle floraison.

Od. Crispum. Pseudo-bulbes larges, ovoïdes de 5 à 8 centimètres de longueur et portant à leur sommet deux feuilles linéaires lancéolées, pointues et longues d'environ 25 centimètres. Les rameaux plus longs que les feuilles, courbés en arc et souvent paniculés donnent beaucoup de fleurs. Les fleurs sont polymorphes et ont 4 à 8 centimètres de diamètre, de couleur variable, généralement blanche et souvent avec des taches rose-mauve ou jaune pâle, souvent rouges et toujours avec un disque jaune sur le labelle : sépales ovales lancéolés, ondulés, attenués au sommet, souvent aigus avec une carène bien prononcée sur le bas du côté opposé ; les pétales plus larges que les sépales, plus ou moins ridés, labelle oblong avec les bords dentelés, arrondis au sommet, quelquefois bilobés et pointus. Colonne légèrement arquée avec deux ailes dentelées.

Odontoglossum crispum, Lindl. in Ann. Nat. Hist. 15 p. 256, fide Fol. Orch. Od. n° 57 (1852). Sander's Reichenbachià, t. I (1886). Od. Alexandræ, Batem. in Gard. Chron. 1864, p. 1083. Id. Monog. Od. t. t. 14, 19 (1874). Bot. Mag. t. 5691 (var. Trianæ). Fl. Mag. t. 343. Jenning's Orch. t. 26. William's Orch. Alb. I, t. 47. Od. Bluntii, Rchb. in Bot. Xeit. 1864, n° 53. Van Houtte's Fl. des serres, t. 1652.

Var. **Andersonianum.** Sépales et pétales plus étroits et plus pointus que dans n'importe quelle forme de *crispum*, jaunâtres ou blanc crème, avec des taches brunâtres et châtain clair ; le labelle a la même couleur que les autres parties, mais souvent avec une large tache.

Od. crispum Andersonianum, supra. Od. Andersonianum, Rchb. in Gard. Chron. 1868. p. 599. Fl. Mag. n. s. t. 45 (1872). Williams Orch. Alb. I, t. 35 (1882).

(1) Gard. Chron., août 2, 1879. Id. juillet 17, 1880.

S.-VAR. **Angustatum.** Toutes les parties florales sont plus étroites, plus pointues, et les taches sont plus larges sur les pétales : *lobatum.* (Rchb. Gard. Chron. XI, 1879, p. 74); le lobe du labelle est plus étroit, avec de grosses taches rouge brunâtre; *M. Pollett's*, sépales et pétales teints de mauve rosé vers les extrémités et tachetés vers le centre de chocolat rougeâtre, labelle blanc avec une grandre tache chocolat; *tenue* (Rchb. Gard. Chron. IX (1878), p. 492, fleurs plus petites, de couleur blanc de lait avec une tache sur chaque sépale; les sous-variétés *Josephinœ, obtusatum, pictum*, présentent à peine quelques caractères distinctifs.

UN SEMIS DE CATTLEYA.

MM. les semeurs sont en train de nous préparer bien des soucis pour l'avenir. Chacun sait combien, aujourd'hui, les semis d'Orchidées sont communs; on en rencontre un peu partout. En France, M. Bleu jouit d'une réputation méritée ; M. Perrenoud a déjà vu fleurir un certain nombre de ses semis; M. Jolibois, du Luxembourg, a exposé bon nombre de ses élèves; M. Page, de Bougival, a lancé les Cypripedium Pageanum, Seegerianum, etc.; M. Cappe, du Vésinet a quelques semis très intéressants; M. Moreau a été de son côté très heureux dans ses tentatives; M. Verdier est un semeur de Cypripediums convaincu ; M. Mantin, mieux placé que qui que ce soit à cause de l'importance de sa collection a fait les croisements les plus extraordinaires, et cette liste pourrait être allongée indéfiniment. Au total, nous possédons tous quelques plantes de semis.

Jusqu'à ce jour, ce qui a empêché bon nombre d'amateurs de se livrer à ce petit exercice, c'est l'incertitude dans les résultats, la lenteur de la levée et la longue attente de la première floraison. Eh bien, dans quelques années on arrivera à des améliorations telles que tout le monde pourra semer et réussir des semis. Il est peu probable que l'on pourra faire lever et fleurir une Orchidée en une année, mais c'est déjà un joli résultat que de les faire naître de graines et fleurir en trois

ou quatre ans. L'O. Leroyanum qui est un hybride superbe, obtenu du croisement de l'O. Alexandræ par l'O. luteo-purpureum, a fleuri après quatre ans de semis. Le Cypripedium Seegerianum a fleuri en trois ans. La rapidité de la levée varie, mais j'ai vu chez M. Page, à Bougival, des semis de Cattleya levés au bout d'un mois de semis et ayant, en moins de trois mois, deux petites feuilles et une racine. M. Page me disait que les graines de Cattleya levaient autrement vite que celles des Cypripediums. Au bout de huit jours, m'assurait-il, la graine était déjà bien gonflée et la petite vésicule, si caractéristique, visible.

M. Page ne réussit ses semis qu'autant qu'ils sont faits sur des plantes en pots ou en paniers. Il a renoncé à semer sur des terrines ou des pots remplis de compost seul, quelle que soit sa nature. Il s'est toujours aperçu que le compost se décomposait avant que les semis en aient pris possession, au lieu qu'en semant sur des pots bien drainés de plantes vigoureuses, les semis s'établissent avant la décomposition du compost.

CORRESPONDANCE

Dans le numéro 8 du *Journal des Orchidées*, M. le comte de Moran prend à partie M. le comte du Buysson et déconseille en termes vifs l'emploi du charbon de bois pour le rempotage des orchidées.

« ..... c'est à mon avis, un agent inutile, d'un emploi
« rococo...
« ...
« ...
« ...
« ... Aériennes, elles vivent suspendues aux arbres
« ou fixées sur les rochers, non pour y rechercher une nour-
« riture quelconque à leur détriment, mais pour être sou-
« tenues, fixées et vivre de l'air, de l'air saturé des corps en

« décomposition, de la rosée, de la pluie, des humidités et
« des gaz de toutes espèces.

« Si les racines s'attachent sur les morceaux de charbon de « bois, ce n'est donc pas parce que celui-ci leur fournit de la « nourriture ; elles y recherchent le même point d'appui « qu'elles vont trouver sur les tessons du drainage ou sur les « parois du pot.

« Le *Journal des Orchidées* citait, dans une de ses chro- « niques orchidéennes mensuelles, le fait d'un Cattleya « Mendeli, dont les racines avaient été se cramponner, abon- « dantes, sur un tuyau de chauffage à *haute température.* Je « demanderai respectueusement à M. le comte du Buysson de « bien vouloir me dire quelle espèce de nourriture pouvait « leur fournir le fer étiré de ce tuyau *constamment brû- « lant?* »

Eh bien, en admettant tout ce que vient de dire M. le comte de Moran de la façon de s'alimenter des orchidées, il ne semble pas que les jardiniers aient été si mal inspirés en introduisant le charbon de bois dans le compost destiné à la culture de ces végétaux qui vivent de « gaz de toutes espèces ».

Des observations nombreuses, confirmées par des expériences devenues classiques, ont appris que la plupart des corps solides jouissent de la singulière propriété de condenser les gaz. *C'est surtout à la surface des corps que cette condensation a lieu.* Tous les corps ne possèdent pas cette propriété au même degré, mais les métaux, même polis, la présentent d'une manière marquée et voilà pour quelle raison sans doute, on a pu voir des racines courir sur un tuyau de chauffage. Tuyau constamment brûlant? Il faudrait voir, tâter. Nous nous garderons de mettre en doute la bonne foi de l'observateur, mais on nous permettra de penser qu'il a la peau bien fine.

Le jardinier, en présence de végétaux demandant comme nourriture des « gaz de toutes espèces », s'est adressé au

charbon de bois et nous ne voyons pas que ce choix doive être rebuté aussi vite que le voudrait M. le comte de Moran. En effet, de tous les corps connus le charbon de bois est celui dont le pouvoir absorbant pour les gaz est le plus élevé; et, chose bien digne d'attention, le charbon de bois qui n'absorbe pas indifféremment tous les gaz, absorbe avec une facilité extrême la vapeur d'eau, l'oxygène, l'acide carbonique et l'ammoniaque; ces gaz reconnus de longue date éminemment nécessaires à la nutrition des végétaux. La force condensante du charbon de bois pour ces gaz est véritablement énorme, notamment pour l'acide carbonique et pour l'ammoniaque. Un morceau de charbon de bois peut condenser cent fois et plus son volume d'ammoniaque ou cinquante fois et plus son volume d'acide carbonique.

Si on a ces données présentes à l'esprit, on conçoit sans peine que, dans bien des cas, les racines d'orchidées doivent préférer un morceau de charbon de bois à un autre support.

Si d'autres corps permettent, à la vérité, aux orchidées de se développer vigoureusement, on doit reconnaître que la pratique du charbon de bois, si prestement condamnée par M. le comte de Moran, est au moins défendable.

Mon cher ami,

En lisant votre article du dernier numéro de l'*Orchidophile*. Qu'appelle-t-on une belle variété? cela m'a de suite invité à vous écrire pour vous rappeler qu'il y a longtemps que je vous ai demandé de vous occuper de former une société d'orchidophiles français, à l'exemple de l'Angleterre et de la Belgique qui, sous ce rapport, ont su si bien comprendre les intérêts des horticulteurs et des amateurs! — Avec l'énorme quantité d'orchidées en culture et surtout les importations qui deviennent si fréquentes et souvent importantes, il est absolument nécessaire qu'on établisse d'une

façon certaine et indiscutable la valeur de telle ou telle espèce ou variété; il faut pour cela qu'une réunion d'hommes *compétents*, constitués en jury sévère et impartial, puisse voir les plantes, les juger, les nommer; quand il sera besoin, les classer et les récompenser (si ce mode est décidé), de façon à ce que l'horticulteur et l'amateur aient au moins un véritable état civil de leurs plantes—bien et dûment constaté, ainsi que je l'ai dit, par des personnes dont le jugement *fera autorité!*— Ainsi que vous le dites, le local mis à la disposition des membres de la Société centrale d'horticulture qui veulent apporter leurs plantes, les orchidées surtout, est déplorable; le trimbalement qu'il faut faire subir à ces plantes de la salle des séances du comité de floriculture à l'autre salle, est souvent la cause que les plantes sont abîmées ou cassées; la table sur laquelle on les pose pêle-mêle avec les légumes et autre produits semble une gageure faite pour empêcher les horticulteurs d'apporter leurs produits. —Quant au comité de floriculture, composé de personnes dont l'honorabilité est au-dessus de tout soupçon, il est mal suivi — et la plupart du temps les horticulteurs compétents ou les amateurs n'y viennent pas: de sorte qu'on voit des faits se produire qui feraient rire si on n'éprouvait pas pour notre amour-propre national un peu de tristesse. Dernièrement encore, un de nos collègues apportant un Cattleya labiata vera fort beau se voyait donner une misérable prime de 3e classe; — et on lui donnait comme raison que ce Cattleya était bien vieux et qu'on n'en importait plus parce qu'il y avait autre chose de plus beau maintenant! — Comme contre-partie, — je présentai le jour même deux splendides Cattleya Gigas var. Sanderiana, un Gastkeliana var. de premier ordre et un *Gaskeliana alba* : cet apport fut jugé digne d'une prime de 2e classe; j'ai cru de mon devoir de protester contre cette appréciation; il me fut répondu : — Que voulez-vous? il n'y avait là personne qui s'y connaissait: ni M. X..., ni M. Y..., alors on a voté cette récompense au petit bonheur.

— Mais, dis-je, vous auriez pu me faire demander et j'aurais éclairé de vive voix le comité et lui aurais donné quelques explications sur la valeur de mes plantes; — ou le comité aurait pu surseoir à ce jugement et décider qu'il accorderait telle ou telle récompense, quand il aurait été parfaitement renseigné. Cela ne se fait pas ainsi et on donne au petit bonheur une prime de 1re, de 2e ou de 3e classe; tant pis si le présentateur peut en souffrir dans ses intérêts; cela semble peu préoccuper le comité. J'ai protesté en séance contre cet état de choses, mais je crois que c'est peine perdue. — Vous pouvez donc être assuré, mon cher ami, que votre idée, qui est celle de tous les horticulteurs et amateurs qui s'occupent d'Orchidées, sera parfaitement accueillie et que nous attendons impatiemment la fondation, rue d'Edimbourg ou ailleurs, d'une société d'Orchidophiles français. Votre dévoué,

L. DUVAL.

En réponse à la lettre de mon cher confrère, je provoquerai prochainement une réunion des amateurs d'orchidées.

PETITES NOUVELLES

Un de nos correspondants de Bucaramanga nous écrit qu'on vient de découvrir dans les environs de cette ville un Cattleya nouveau : un collecteur belge en aurait déjà envoyé une certaine quantité. Nous ne savons pas de quelle espèce il s'agit. Ce n'est toutefois pas du C. Trianæ dont une forme se rencontre dans ces régions : espérons, si la plante est nouvelle, qu'elle sera digne des autres espèces colombiennes.

M. Duval, horticulteur à Versailles, vient de voir fleurir, dans une importation, un Cattleya Gaskeliana alba. Quoique la forme albinos ne soit plus très rare parmi les Gaskeliana, c'est toujours une bonne fortune pour l'amateur de la posséder

Propriétaire-gérant : Godefroy-Lebeuf. — Imp. Paul Dupont (Cl.) 210.8.90



Jeanne Koch. ad. nat. del

LÆLIA JUVENILIS X A. BLEU

COLLECTION ALFRED BLEU.

Chromolith. G. Severeyns

PLANTES INTÉRESSANTES.

DIACRIUM BICORNUTUM.

Beaucoup d'amateurs d'orchidées prétendent que cette plante est très capricieuse et difficile à faire fleurir, c'est que souvent on ne la cultive pas dans de bonnes conditions.

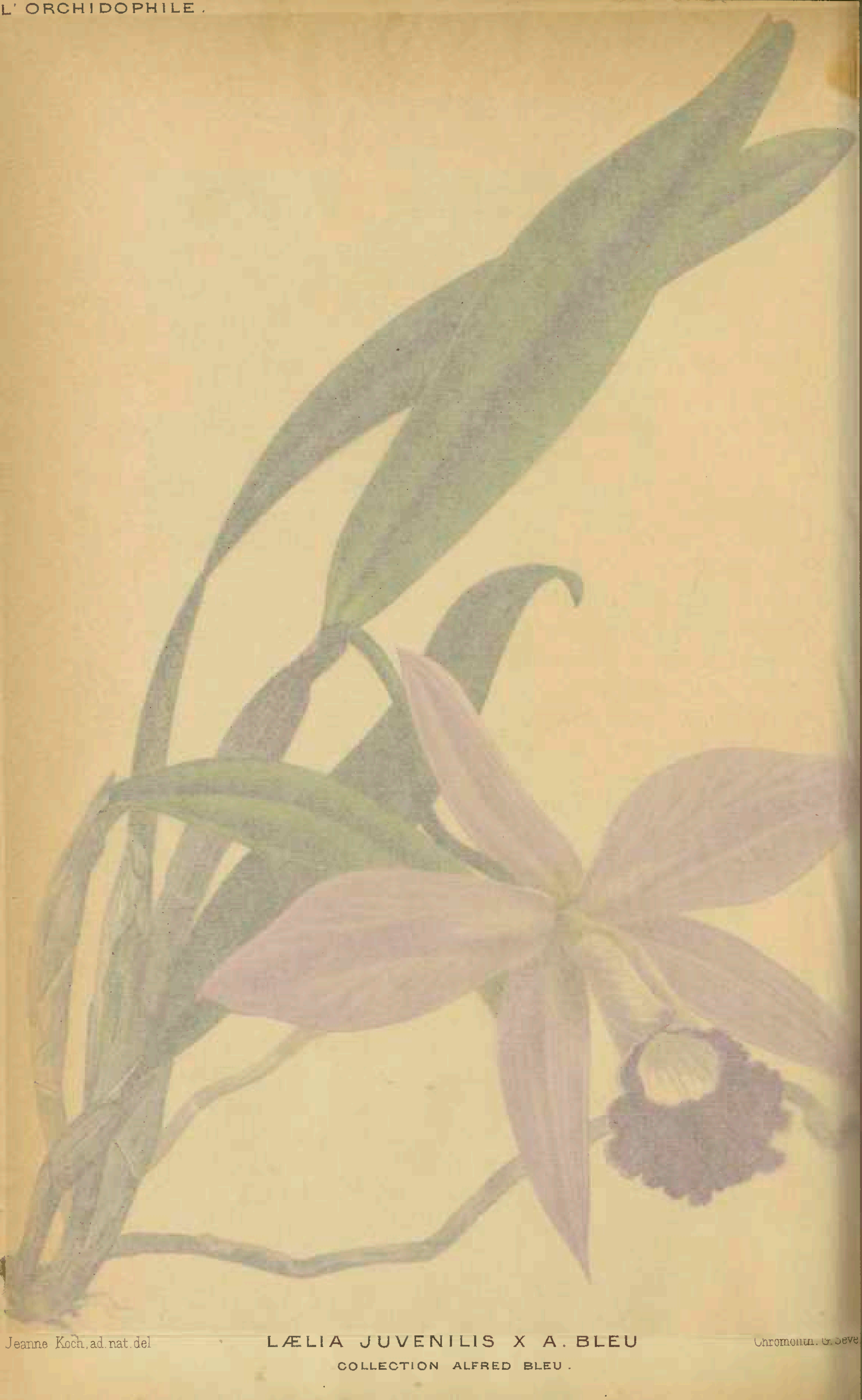
Cette plante aime une température humide et élevée, beaucoup de lumière et peu de nourriture. On la cultive avantageusement dans des paniers plats avec quelques morceaux de brique et de charbon de bois que l'on recouvre d'une légère couche de sphagnum vivant.

On doit rigoureusement observer la saison de repos et ne commencer à arroser la plante que lorsque la jeune pousse a atteint quelques centimètres de longueur, sinon on obtient un bulbe très fort, mais pas de fleurs.

Les tiges florales atteignent jusqu'à quarante centimètres de longueur, les fleurs sont blanc plus ou moins pur, le labelle pointillé de cramoisi, le centre en est jaune. Ces fleurs sont à recommander sous tous les rapports comme fleurs coupées. *Gardeners' Chronicle.*

HABENARIA MILITARIS

Cette charmante espèce d'orchidée terrestre a été introduite, à l'état vivant, par Régnier. Son frère, le regretté Auguste Régnier, l'a collectée sur les indications de M. Godefroy-Lebeuf qui le premier la fit connaître à la science. L'échantillon unique de cette plante servit à la description du professeur Reichenbach qui la décrivit sous le nom d'Habenaria pusilla. Ce nom était parfaitement justifié par l'état



Jeanne Koch, ad. nat. del

LÆLIA JUVENILIS X A. BLEU

COLLECTION ALFRED BLEU.

Chromolith. G. Sevé

PLANTES INTÉRESSANTES.

DIACRIUM BICORNUTUM.

Beaucoup d'amateurs d'orchidées prétendent que cette plante est très capricieuse et difficile à faire fleurir, c'est que souvent on ne la cultive pas dans de bonnes conditions.

Cette plante aime une température humide et élevée, beaucoup de lumière et peu de nourriture. On la cultive avantageusement dans des paniers plats avec quelques morceaux de brique et de charbon de bois que l'on recouvre d'une légère couche de sphagnum vivant.

On doit rigoureusement observer la saison du repos et ne commencer à arroser la plante que lorsque la jeune pousse a atteint quelques centimètres de longueur, sinon on obtient un bulbe très fort, mais pas de fleurs.

Les tiges florales atteignent jusqu'à quarante centimètres de longueur, les fleurs sont blanc plus ou moins pur, le labelle pointillé de cramoisi, le centre en est jaune. Ces fleurs sont à recommander sous tous les rapports comme fleurs coupées. *Gardeners' Chronicle.*

HABENARIA MILITARIS

Cette charmante espèce d'orchidée terrestre a été introduite, à l'état vivant, par Régnier. Son frère, le regretté Auguste Régnier, l'a collectée sur les indications de M. Godefroy-Lebeuf qui le premier la fit connaître à la science. L'échantillon unique de cette plante servit à la description du professeur Reichenbach qui la décrivit sous le nom d'Habenaria pusilla. Ce nom était parfaitement justifié par l'état

de la plante sèche qui ne se composait que d'un petit sujet montrant deux ou trois fleurs et ne pouvant donner une idée de la plante à l'état adulte. Les échantillons de Régnier, communiqués au professeur Reichenbach et dont bon nombre mesuraient plus de 0 m. 40 centimètres de hauteur, engagèrent le professeur à modifier le nom de la plante : la couleur du labelle, rouge comme la tunique des soldats anglais, engagea M. Reichenbach à appeler la plante *militaris*. Ce changement de nom avait peu d'importance alors : la plante n'étant connue que par un échantillon unique et par un nombre très limité de botanistes. Cette plante croît dans les sables humides de l'île de Phu-Quoc dans le golfe de Siam, et très probablement sur quelques points voisins. Nous ne savons de quelle localité exacte les exemplaires introduits par Régnier nous sont parvenus.

L'Habenaria militaris est déjà, par son feuillage, d'un vert très tendre couvert de dessins bruns et argentés une plante intéressante, mais c'est surtout la couleur si caractéristique et unique dans les orchidées, qui donne une valeur appréciée de tous les amateurs à cette charmante plante. Croissant sous un climat très chaud et presque au niveau de la mer, elle demande un sol très sableux et en même temps très riche en humus. On se trouvera donc bien de la tenir en serre chaude en pots, enterrée dans un compost de terreau de feuilles, de sphagnum haché et de sable fin. Comme toutes les orchidées, et surtout les orchidées terrestres, elle demande un repos bien accusé. Elle fleurit dans les collections d'août en octobre. Elle doit après la floraison être mise au repos absolu jusqu'en mai, époque où elle entre de nouveau en végétation. Cette espèce ne paraît pas avoir été introduite depuis que Régnier l'a fait parvenir. Elle est rare dans les cultures et disparaîtra complètement si un collecteur ne met pas la main sur un nouveau stock. Cette plante a été représentée dans l'*Orchidophile* en février 1887.

RENANTHERA MATUTINA

Cette charmante plante a été introduite, il y a fort longtemps, de Java très probablement. Nous ne pouvons pas affirmer toutefois que cette île est réellement la patrie de cette espèce; Blume l'a figurée dans sa Rumphia, mais depuis sa première apparition en Europe, elle n'a peut-être pas été réintroduite, et les plantes actuellement en culture doivent descendre des sujets primitivement importés. C'est une plante de multiplication facile et là où elle se plaît, elle peut facilement être sectionnée chaque année. C'était jadis une des plantes favorites de Luddemann, on peut presque affirmer que toutes celles qui existent actuellement dans les collections sont sorties de cet établissement célèbre. M. Perrenoud, amateur à Paris, a eu la sagesse de ne pas se désaisir des plantes mères qu'il possède, aussi peut-il élever chaque année quelques jeunes sujets.

Le Renanthera matutina ne peut pas lutter comme dimensions et éclat de ses fleurs avec le Renanthera coccinea, une des reines de la famille, mais ce dernier montre une telle parcimonie dans sa floraison, que bien peu d'amateurs, même parmi les plus anciens, peuvent se vanter de l'avoir vu fleurir. Le Renanthera matutina, au contraire, fleurit quand la plante possède à peine une douzaine de feuilles. Les feuilles sont portées sur une tige de la grosseur d'une plume d'oie; elles sont espacées de 5 à 8 centimètres, étroites, coriaces, les fleurs sont portées sur des racèmes branchus; elles ont les dimensions étroites, mais leur peu d'ampleur est racheté par l'étrangeté du coloris d'un rouge mêlé de brun vif et de jaune vieil or.

Ces fleurs sont de longue durée et se succèdent sur les racèmes pendant plusieurs mois. Cette plante demande la

serre chaude et un compost de sphagnum mêlé à quelques morceaux de briques. Les exemplaires forts se dénudant à la base, il importe de rabattre les tiges. On peut aisément les bouturer par tronçons de quatre feuilles munies d'une racine adventive. Au bout de quelques mois il se développe un bourgeon qui forme une nouvelle tête, et la plante peut fleurir dans le courant de l'année suivante.

LES ORCHIDÉES EN AOÛT

Elles ne sont pas nombreuses les orchidées qui épanouissent leur fleurs en août, et ceux qui se contentent de quelques espèces doivent regretter leur sévérité à l'égard de quelques genres dont les fleurs sont moins grandes, mais qui comblent avantageusement les vides de l'époque présente. Adieu les Cattleya Mossiæ, les Mendeli; les plus retardataires d'entre eux ne présentent plus que des fleurs flétries. Août, c'est l'époque des C. Gaskeliana et des C. gigas qui fleurissent, je parle particulièrement du C. G. Sanderiana, cette forme superbe qui a toujours épanoui ses fleurs avec une régularité parfaite depuis que Sander l'a introduite. J'ai longtemps cru que ce Gigas n'était rien autre que celui de Linden, mais quand on voit les deux plantes côte à côte, on doit convenir qu'elles sont très distinctes, et le Sanderiana l'emporte sous le rapport de la floraison régulière et de la dimension des fleurs ; en revanche, les fleurs du gigas type sont de coloris plus vif. A propos de Gigas, il est arrivé à M. Finet une mésaventure qu'il a, du reste, prise avec beaucoup de philosophie. L'an dernier, j'avais reçu une importation de Gigas en fleurs, dont un à fleurs blanc pur. Je vendis cette plante à M. Finet. La plante, au moment de la vente, avait ses fleurs à peine épanouies ;

elles s'ouvrirent entièrement et passèrent sans que la moindre tache de rose vînt ternir la blancheur immaculée de ses divisions. Un horticulteur anglais offrit, pour la plante, mille francs que M. Finet refusa. Cette année, la même plante vient de fleurir et elle ne diffère en rien de ses congénères. Elle est rose vif. M. Finet a l'espérance que l'an prochain elle fleurira blanc pur. A quoi attribuer ce changement dans la couleur des fleurs?

Avec les Gigas, s'épanouissent, en août, les C. Dowiana et les Aurea ; si je peux à première vue distinguer un Dowiana d'un Aurea par la forme de ses bulbes, de ses feuilles et par son port qui se rapproche beaucoup du Gigas, j'avoue que je ne sais pas trop en quoi leurs fleurs diffèrent? Les teintes rosées qui se rencontrent dans les Dowiana sont souvent peu distinctes ; il est vrai que, dans certains exemplaires, un entre autres de la collection Schlumberger aux Authieux, ces teintes envahissent la presque totalité des divisions. Le Cattleya aurea paraît aussi s'épanouir plus franchement. Au total, ce sont deux superbes plantes et pour beaucoup les plus belles du genre. Les Odontoglossum Alexandræ donnent quelquefois, à cette époque, une floraison anormale. Il y a une immense différence entre les fleurs d'Alexandræ épanouies en janvier-avril et celles qui s'épanouissent en plein été. Ces dernières sont de dimensions bien moindres et de formes souvent irrégulières. Les O. Schlieperianum forcent l'attention, malgré le peu de vivacité de leur coloris. Cette espèce n'est pas estimée à sa juste valeur : elle est très vigoureuse, fleurit abondamment et à une époque où les fleurs sont rares. Elle précède immédiatement les premiers Odontoglossum grande. Ce sont des plantes de premier mérite. Les fleurs sont énormes et de longue durée. Il y a des variétés très belles. L'Odontoglossum Pescatorei nous donne ses dernières fleurs, mais, contrairement aux Alexandræ à fleurs rondes, ce sont généralement les plantes

qui fleurissent tardivement qui sont les plus belles. M. Finet en possédait encore, il y a quelques jours, une série qui, sous le rapport des dimensions et des formes, ne laissaient rien à désirer. Les Saccolabium et les Aerides épanouissent aussi, pour la plupart, leurs fleurs en août; mais est-il bien nécessaire de parler de ces genres déshérités, frappés d'ostracisme? Ils ont eu leur époque glorieuse, ces genres superbes, mais, aujourd'hui, ils sont relégués dans un coin de la serre à multiplication dans la plupart des collections. Espérons qu'on reviendra à de meilleurs sentiments à leur égard et que nous reverrons ces exemplaires merveilleux qui faisaient la gloire des collections de Nadaillac, Gunsberg, Champlâtreux, etc.... Les Saccolabium Blumei, les Aerides odoratum, les Renanthera matutina, cette charmante espèce aux fleurs si légères et si curieusement colorées, les Vanda tricolor et suavis, l'Angræcum sesquipedale œstivale, l'A. sanderianum montrent souvent leurs fleurs en août. Parmi les Oncidium, les O. rogersi vont s'épanouir, les premiers incurvum ont déjà quelques fleurettes ouvertes, tandis que l'O. pulvinatum voit ses dernières fleurs se détacher de ses immenses panicules. Les O. macranthum n'ont pas absolument disparu, l'immense O. sculptrum développe ses hampes indéfinies, le lamelligerum commence à montrer les siennes. Les doubles spathes du Cattleya labiata vera sont formées, on n'aperçoit pas encore les boutons, mais on escompte déjà leur venue. Le Lælia crispa épanouit ses fleurs aussi variées comme teintes et formes que celles du Lælia purpurata. C'est une bien excellente espèce que Luddemann mettait au rang des meilleures. Les Disa grandiflora ont terminé leur floraison, mais les Neottia et quelques autres Disa du Cap commencent à fleurir.

LES PHALAENOPSIS [1]

Si jamais nom générique fut choisi avec discernement par un botaniste-poète, ce fut celui de cet admirable groupe d'Orchidées que Blume appela *Phalaenopsis*. Frappé de la beauté particulière de ces grands racèmes couverts de fleurs légères et éclatantes, il les compara à un essaim de papillons : deux mots grecs (Φάλαινα, papillon, et ὄψις, ressemblance) lui servirent à donner une forme harmonieuse à sa comparaison si juste ; aussi le nom créé par l'illustre botaniste hollandais fut-il maintenu. Aujourd'hui, les *Phalaenopsis* sont au premier rang des Orchidées les plus admirées de nos serres.

Originaires des contrées chaudes et humides de l'Asie équatoriale, de ces îles de la Malaisie : Bornéo, Java, Sumatra, Philippines, Molluques, ou des Indes Orientales (Cochinchine, Moulmein, etc.), où l'alternance régulière des saisons sèche et humide favorise, dans un merveilleux écrin, le scintillement éblouissant des plus riches joyaux végétaux du monde, les *Phalaenopsis* naissent, croissent, fleurissent, se reproduisent et meurent au sein de l'exubérant fouillis des plantes épiphytes. Le long des arbres ou sur les rochers humides, leurs racines s'enchevêtrent, se collant au bois ou à la pierre, semblables à de grises salamandres tachetées de points brunâtres ou à des lézards verts à petite tête blanche ou rosée. Plutôt aériennes que terrestres, ces racines se plaisent à l'air libre ; il n'est pas rare de rencontrer dans nos serres les racines les plus vigoureuses, non parmi celles qui parcourent le sphagnum, mais parmi celles qui l'ayant traversé s'attachent aux parois de la corbeille ou s'allongent à travers l'espace. Toutes ces racines rubanées possèdent la propriété de se

(1) Extrait de la *Revue de l'horticulture belge et étrangère*.

mouler sur les corps durs qu'elles rencontrent. Elles ne se ramifient qu'exceptionnellement quand, par suite d'un accident, leur région de croissance a été détériorée, et telle est leur force de cohésion, qu'il est souvent fort difficile de les détacher de leur point d'appui sans les briser.

Les feuilles sont elliptiques, atténuées à la base, brusquement rétrécies au sommet : elles varient beaucoup d'après les espèces, tantôt vertes et luisantes, tantôt recouvertes d'un voile argenté, tantôt marbrées, zonées de blanc grisâtre ou de vert plus pâle, tantôt de couleur identique sur les deux pages de la feuille, tantôt au contraire verdâtres au-dessus, roses; violacées, rougeâtres ou ferrugineuses à la face inférieure.

Leurs dimensions sont fort différentes : il suffira de comparer entre elles les feuilles cunées, étroites, du *Phalaenopsis Esmeralda* Rchb. f. aux feuilles épaisses, coriaces, larges, du *P. Schilleriana* Rchb. f. ayant 0m,25 de longueur sur 0m,11 de largeur ou aux feuilles plus étroites du *P. Luddemaniana* ayant 0m,20 sur 0m,05. Dans un grand nombre d'espèces, les feuilles persistent pendant plusieurs années et de fortes racines poussent entre celles qui sont les plus rapprochées de la base. Dans quelques espèces, la durée des feuilles est moindre ; elle ne dépasse pas une saison, et celles-ci disparaissent, la floraison terminée (*P. Lowii* Rchb. f., *Parishii* Rchb.f., *Wightii* Rchb. f., etc.). Ce sont les espèces les plus délicates et les plus difficiles à cultiver.

L'inflorescence latérale est pérennante et donne chaque année de nouvelles grappes de fleurs. Si on coupe celle-ci à une certaine hauteur, on voit se former un bourgeon qui donne naissance à une nouvelle hampe florale. Beaucoup de *Phalaenopsis* ont une floraison si abondante qu'elle épuise la plante (*P. rosea* Ldl.) ; chez d'autres, on voit se former des pousses adventives sur les scapes floraux (*P. Luddemaniana* Rchb. f.). Briller et mourir semble être la devise de cette admirable Orchidée. Toutes les fleurs sont insérées laté-

ralement sur la hampe florale ramifiée ou non, naissent entre les feuilles et sous l'une d'elles. La hampe florale s'élance d'abord droite et puis retombe gracieusement sous le poids de ses fleurs. Elle est généralement robuste, vert foncé ou brun ferrugineux; très souvent légèrement et finement lenticellée.

Sa longueur varie d'après les espèces (1), ainsi que le nombre des fleurs qu'elle porte (3 dans le *P. Luddemaniana*, 9 à 12 dans le *P. antennifera*, 50 dans le *P. grandiflora*, p. ex.). Les fleurs sont généralement grandes, étalées; les divisions externes, plus longuement, plus étroitement ovales, moins amples que les deux divisions internes. Le labelle est trilobé — trifurqué-hasté dans les *P. Schilleriana, amabilis, grandiflora*, etc., — cruciforme dans le *P. alcicornis*. Ses lobes latéraux sont relevés, et celui du milieu, plus étroit, est terminé par deux filets plus ou moins longs et volumineux d'après les espèces. Bien qu'étant d'une couleur uniforme, il est souvent plus ou moins maculé (2).

On y remarque parfois de bizarres callosités, comme celles qui, forcipées, se rencontrent sur le disque et à la base de la partition médiane du labelle du *P. denticulata* Rolfe.

La couleur des fleurs varie du blanc le plus pur (*P. amabilis, grandiflora*) au rose vif (*P. Schilleriana*) ou au lilas tendre et clair (*P. Sanderiana*). Souvent les nervures appa-

(1) Dans certains spécimens de culture, les hampes florales sont fort considérables; il n'est pas rare de voir dans les serres la hampe du *P. grandiflora* atteindre plus d'un mètre. Le *Gardeners' Chronicle* citait la floraison extraordinaire d'un pied de cette Orchidée à Cheshunt : deux hampes ayant deux épis portaient 108 fleurs!

(2) Il faut signaler sous ce rapport les larges macules brun pourpre foncé qui ornent la lacinie médiane du labelle de couleur pourpre de la fleur du *Phaloxnopsis Stuartiana* Rchb. f. Ces macules se produisent dans certaines variétés sur toutes les divisions de la fleur, par exemple toutes celles du *P. Luddemanniana hieroglyphica* sont couvertes de petites macules rondes de couleur cannelle, si curieuses; celles-ci lui ont fait donner son nom jardinique.

raissent colorées d'une teinte plus foncée et, comme dans cette dernière espèce, on croirait voir une résille d'une incomparable délicatesse et de couleur plus foncée, jetée sur la teinte uniforme de la fleur. Les fleurs coupées se conservent longtemps. Sur la plante, elles ont une longue durée, surtout si, en vue de prolonger cette durée, l'amateur place les plantes fleuries dans une serre à atmosphère sèche et relativement froide pour elles, c'est-à-dire ne dépassant pas 16° C.

Quelques espèces possèdent, dit-on, une précieuse qualité ; certaines fleurs émettraient un parfum délicieux, p. ex., le *P. deliciosa* Rchb. et le *P. speciosa* Rchb. f.

Une certaine confusion règne au sujet de l'habitat de la plupart de ces plantes ; elle a sa raison d'être, surtout dans ce fait, que nous avons souvent déploré : l'inexactitude voulue des catalogues et des publications horticoles. Un fait est certain, c'est qu'elles croissent dans les endroits ombragés et non dans les forêts où la verdure forme un dôme impénétrable aux rayons du soleil. Leurs stations ne dépassent guère 400 mètres d'altitude.

Les îles Philippines semblent nous avoir donné le plus grand nombre d'espèces. Citons entre autres le *P. Luddemanniana* Rchb. f., dont les fleurs blanches sont si curieusement traversées de bandes plus foncées, et ses variétés : *P. L. delicata*, *hieroglyphica*, *ochracea*; le *P. rosea* Lindl dont les sépales et les pétales sont étalés en molette d'éperon, d'où vient le nom d'*equestris* que Reichenbach voulait lui imposer ; le *P. Schilleriana* Rchb. f., l'un des plus florifères et des plus beaux, aux grandes fleurs si variées, que les amateurs ont pu créer un nombre considérable de sous-variétés ; le *P. intermedia* Ldl. aux divisions florales blanches, lavées de rose, et ses variétés : *P. i. Brymeriana*, *Portei*, etc.; le *P. Sanderiana* Rchb. f. ; une excellente revue spéciale, l'*Orchidophile*, éditée par M. Godefroy Lebeuf, dont chacun reconnaît la rare compétence en pareille matière, en a publié un

charmant portrait d'après une aquarelle de M[lle] Jeanne Koch; signalons encore ces jolies variétés *P. S. marmorata* et *punctata.* Les îles de la Sonde ont fourni à nos cultures le *P. amethystina* Ldl., rachetant son défaut de taille par la beauté du coloris améthyste ombré de pourpre, au centre du labelle de ses petites fleurs, le *P. Corningiana* Rchb. f., si proche voisin du *P. Sumatrana,* etc.

La Cochinchine et le Cambodge ont livré à M. Godefroy Lebeuf et aux botanistes qui ont exploré ces terres équatoriales ouvertes par la France à la civilisation moderne, le *Ph. Esmeralda* Rchb. f., espèce naine et délicate, aux fleurs dont le labelle pourpre sang se détache avec tant d'éclat sur les pétales rose plus ou moins foncé; le *P. Boxalli* Rchb. f., le *P. Regnieriana* Rchb. f., espèce bien voisine de son compatriote, le *P. antennifera* Rchb. f.

De Java, Lobb introduisit le curieux *P. Cornu-cervi* Bl., qui doit son nom au lobe médian de son labelle, sur le disque duquel une crête à cinq divisions divergentes fait songer aux cornes d'un cerf; Veitch, l'admirable *P. grandiflora* Ldl., aux grandes et belles fleurs blanches, et Blume, le splendide *P. amabilis* Ldl., auquel Reichenbach. dans le but, sans doute, de mettre un peu de clarté dans une question délicate, tenta, mais sans succès, d'imposer le nom de *P. Aphrodite ;* enfin, le *P. deliciosa* Rchb., aux petites fleurs jaune rougeâtre, et qui est également originaire des possessions hollandaises. Bornéo nous révéla à son tour une variété, le *P. grandiflora aurea* Rchb. f. et le *P. Stuartiana,* aux nombreuses variétés jardiniques (*Hrubyana, nobilis, punctatissima*). Dans l'île de Sumatra, signalons le *P. violacea* Teysm. et Binnd. et ses variétés *P. v. Bowringiana* et *Schroderiana.* L'Assam nous a fourni le *P. Mannii* Rchb., au labelle blanc et pourpre, sur lequel se détache le gynostème jaune d'or ; l'Andaman, le *P. speciosa* Rchb. f., aux fleurs parfumées si nombreuses. Des Indes orientales, les collecteurs ont rapporté le *P. sumatrana*.

KORTHALS et ses variétés *sanguinea* et *Mariæ*, qui semblent identiques au *P. denticulata* de ROLFE. N'oublions pas de signaler dans la liste rapide que nous dressons le *P. Parishii* RCHB., introduit en 1864 par PARISH des forêts de la Birmanie.

De ces Orchidées, un certain nombre, après avoir fleuri dans nos cultures et y avoir été un objet d'admiration pour les botanistes et de joie pour les amateurs, ont disparu, comme le *Phalaenopsis Esmeralda*, ou ne se rencontrent que dans de très rares collections ; d'autres, après avoir excité un moment l'attention des amateurs, ont été éclipsées par des espèces plus belles ou plus florifères. Parmi ces dernières, il en est trois qui doivent être signalées comme des Orchidées de tout premier ordre. Ce sont les *Phalœnopsis amabilis*, *grandiflora* et *Schilleriana*. Les deux premières espèces sont souvent confondues entre elles par les amateurs et parfois les écrivains horticoles. Cette erreur tient à deux causes : certaine ressemblance des deux plantes et la confusion née des descriptions de BLUME et de LINDLEY.

En effet, le *P. amabilis* de LINDLEY n'est pas celui décrit par BLUME sous ce nom : il en diffère assez pour que LINDLEY ait donné à ce dernier le nom de *P. grandiflora*. Comme le dit le comte DU BUYSSON dans son excellent ouvrage, on distingue le *P. grandiflora* LDL. du *P. amabilis* LDL. par ses feuilles plus allongées, d'un vert plus tendre, vertes en dessous, mucronées au sommet et d'une texture moins raide. Les fleurs ont les divisions d'un blanc moins pur, et le labelle a les lobes inégaux jaunes, ainsi que les filets du sommet et la macule striée du centre d'un rouge et jaune moins décidés. Les fleurs du *P. amabilis* LDL. sont d'un blanc pur ; les divisions externes nuancées de vert, les deux internes ondulées ; le labelle est d'un blanc pur ou rosé, rayé dans la moitié inférieure de jaune et de pourpre.

Le *Phalaenopsis Schilleriana* RCHB. F., dont il existe dans les cultures un nombre considérable de variétés plus jardini-

ques que scientifiques, est l'un des plus brillants représentants de ce groupe d'Orchidées. Originaires des îles Philippines, il a dû sa rapide popularité à la richesse de sa floraison et à la beauté du coloris de ses grandes fleurs, variant d'après les variétés du rose tendre au rouge cerise. Ses fleurs sont bien ouvertes et d'une bonne forme : si les divisions externes sont longuement et étroitement ovales, les deux internes sont très largement obovales, bien aplaties, non tourmentées, le labelle trifurqué-hasté est pointillé de jaune marron. Le gynostème est petit à fond jaune, très finement ponctué de rouge marron. Les feuilles, qui atteignent parfois plus de $0^{m},25$ de longueur sur $0^{m},11$ de largeur, sont d'un rouge vineux en dessous, d'un vert glaucescent purpuracé et non luisantes en dessus. Fortement maculées de brun sombre, surtout le long de la nervure médiane, ces feuilles donnent à la plante, même en dehors du temps de la floraison, un aspect particulier et plus ornemental que celui de la plupart des Orchidées. Rien n'est comparable comme beauté à certains exemplaires bien fleuris de cette admirable plante.

Les hybridations artificielles opérées entre les diverses espèces de Phalaenopsis ont produit d'heureux résultats. Nous donnons la liste des principaux hybrides dont nous avons pu relever la filiation : *P. F. L. Ames* (*amabilis* Bl. × *intermedia*); *P. casta* (*Schilleriana* × *amabilis*); *P. Harriettae* (*violacea* × *grandiflora*); *P. intermedia* (*rosea* × *amabilis*); *P. leucorrhoda* (*Schilleriana* × *amabilis*); *P. Rotschildiana* (*Schilleriana* × *amabilis*); *P. Sanderiana* (*amabilis* × *Schilleriana*; *P. John Seden* (*amabilis* Bl. × *Luddemanniana*); *P. Valentini* (*cornu-cervi* × *violacea*); *P. Veitchiana* (*rosea* × *Schilleriana*).

Comme on le voit, ce sont les *P. amabilis*, *Schilleriana* et *grandiflora* qui ont le plus souvent servi de parents aux hybrides.

Si certaines espèces introduites des pays tropicaux sont devenues rarissimes dans les cultures européennes, de quel terme devons-nous nous servir pour définir ces plantes uniques que, seuls, les amateurs enthousiastes peuvent acquérir au poids de l'or ?

La culture des Phalaenopsis est-elle difficile? Notre collaborateur, M. Ad. Vanden Heede(1) a parfaitement décrit celle qu'il convient de leur donner dans nos pays septentrionaux. Nous nous bornons à rappeler quelques points spéciaux de cette culture à l'attention de nos amateurs.

Quelques Phalaenopsis croissent volontiers sur le calcaire, d'autres ne croissent que sur des branches d'arbre recouvertes de mousse (*Ph. Listeri* par ex.). Il faut tenir compte de cette circonstance dans la culture actificielle (2).

Les Phalaenopsis viennent à merveille cultivés dans des corbeilles deteck. On les choisit ayant $0^m,12$ à $0^m,15$ de profondeur et de largeur. Une fois établies, les racines contournent les matériaux de la corbeille, enlacent ceux-ci, s'y attachent au point qu'il est bien difficile de les en détacher. Aussi mieux vaut, *quand il y a absolue nécessité* de remplacer le sphagnum, le faire avec précaution, remplaçant entre les racines le sphagnum décomposé par du sphagnum vivant, mais sans déranger ces racines.

On les cultive dans du sphagnum vivant mélangé de tessons, de gravier et de petits morceaux de charbon de bois grossièrement concassés. Il faut choisir attentivement le sphag-

(1) L'amateur lira avec grand fruit dans l'*Orchidophile* de 1887, p. 138, un intéressant article sur la culture des Orchidées dans le Nord de la France.

(2) Les collecteurs ont remarqué que les Phalaenopsis croissant dans le voisinage de la mer sont plus vigoureux que ceux dont la station se trouve située plus avant dans les terres, et ils attribuent ce fait à la présence du salin dans l'air. M. Searin, chargé de la collection d'Orchidées de Heaton house, obtint, dit-il, dans la culture des Phalaenopsis d'heureux résultats en répandant du sel en abondance sur les chemins et en en mêlant au gravier *sur lequel* les plantes étaient placées.

num. Quand celui-ci se décompose, il constitue un sérieux danger pour la plante : les racines pénètrent dans cette mousse saturée d'eau, se décomposent et entraînent la mort de la plante.

Lorsque les plantes entrent en végétation au commencement de l'année, la température doit être élevée graduellement. Pendant l'été, il ne faut pas craindre de donner trop d'humidité atmosphérique. Le comte du Buysson a, l'un des premiers, attiré l'attention des amateurs sur ce point. Durant la période de végétation en deux parties, il fixe ainsi la température :

Mars à mai : 25° à 28° C. pendant le jour ; 15° à 20° pendant la nuit.

Juin à septembre : 20° à 30° C., avec aérage quand l'air n'est ni trop froid ni trop agité pendant le jour ; 15° à 20° C. pendant la nuit.

Et pendant la saison de repos :

Octobre à février : 15° à 20° C. pendant le jour ; 12 à 15° pendant la nuit.

Dans la culture de ces plantes, l'amateur doit surtout se préoccuper de leur donner une saison de repos. Nous n'insisterons pas sur le traitement à leur faire subir pendant cette période. Il est évident que tandis que pour les Orchidées, dont les pseudo-bulbes persistent seuls après la floraison, le repos peut être complet ; pour les Orchidées toujours à feuilles pérennantes — et les Phalaenopsis sont de ce nombre — le repos complet n'est pas aussi absolu : il faut éviter que les racines ne meurent desséchées. Jamais celles-ci ne peuvent être complètement sèches : il faut donc donner de l'eau par arrosage de manière à empêcher la mort et la décomposition du sphagnum (1).

(1) Il faut éviter en hiver de jeter de l'eau sur les tuyaux des serres à Phalaenopsis : il suffit de mouiller les passages et les gradins de la serre quand le besoin s'en fait sentir.

C'est au mois d'octobre que le repos doit être donné. A ce moment la plante a terminé la pousse de ses feuilles. Pendant cette période on maintient en moyenne, dans les serres, une température de 16° C., et mieux vaut dans la serre une atmosphère plutôt sèche qu'humide.

Les taches qui viennent sur les feuilles proviennent généralement de ce que la température est trop élevée et l'humidité surabondante. Je me permets de citer un exemple personnel : je cultivais quelques pieds de *P. amabilis* et de *P. Schilleriana* dans une serre chaude où de jeunes palmiers et des fougères tropicales demandaient une température humide. Je fis la faute d'y laisser mes Phalaenopsis au mois de décembre alors qu'ils étaient en plein repos, les feuilles se tachèrent, et bientôt, malgré tous mes soins, mes plantes moururent. J'avais oublié cette observation si importante faite par le Dr LINDLEY. Les feuilles non mûries, formées à contre-saison, se piquent, se tachent, pourrissent et meurent plus rapidement que celles qui, venues pendant l'été, sont mûries en temps convenable. Il en est de celles-ci comme des pseudo-bulbes, dont en réalité elles remplissent la fonction pendant l'hiver : ce n'est qu'arrivées à la maturité complète, qu'elles résistent aux intempéries et surtout à l'humidité.

Cte DE K.

LÆLIA JUVENILIS

(Origine : Lælia Perrinii Lælia Pinelii marginata.)

Issu du Lælia Perrinii le Lælia Pinelii marginata, le Lælia juvenilis forme un type intermédiaire très remarquable dans toutes ses parties. Si ses pseudo-bulbes fusiformes allongés, un peu déprimés, accusent davantage ceux du Lælia Pinelii, ses feuilles plus longues et plus larges, teintées de violet à la face inférieurer, rappellent bien le Lælia Perrinii. La partie

vraiment intéressante, la fleur, a heureusement laissé de côté la disposition des pétales du type maternel qui s'inclinent vers les sépales inférieurs et s'en rapprochent trop, pour se bien placer entre eux et le supérieur et combler ainsi le vide peu gracieux qui en résulte. Ces cinq divisions bien ouvertes ont conservé le rose frais des deux facteurs ; leur forme s'est toutefois modifiée, les sépales sont devenus lancéolés aigus et les pétales allongés comme ceux du Lælia Perrinii se sont sensiblement élargis ; le labelle qui, avec son liséré blanc légèrement atténué dans sa largeur, a emprunté le pavillon du Lælia Pinelii, a conservé la couleur violet foncé du premier, réchauffée par le rouge carminé velouté du second. Ce coloris, nettement coupé vers l'ouverture de la gorge, tranche fortement sur le blanc mat de cette partie.

L'ovaire, supporté par un pédoncule grêle, rappelle celui du type paternel et le gynostème comme grosseur et forme est bien intermédiaire entre les deux.

Le caractère le plus saillant par lequel peut se terminer cette description et qui place ce nouveau venu absolument à part, c'est la position presque horizontale que prend l'ensemble de la fleur dans son complet épanouissement.

A. BLEU.

LES ODONTOGLOSSUM

Traduit du *Manual of Orchidaceous plants*, de James Veitch and Sons.

(*Suite.*)

VAR. **Chestertonii.** Sépales et pétales larges, les sépales blancs avec deux grandes et une petite tache transversale brune, les pétales également blancs avec deux à cinq taches brun rougeâtre, les labelles brun rougeâtre avec une large margine jaunâtre.

Od. crispum Chestertonii, Rchb. in lit.

VAR. **Jenningsianum.** Sépales et pétales plus ovales, ces derniers avec les bords plus ou moins incisés et crispés, les sépales avec quelques taches rouge brun et les pétales avec de nombreuses taches réunies surtout à la

moitié inférieure, celles du milieu cramoisies, tandis que celles qui les entourent sont brunes. Le labelle avec deux ou trois taches irrégulières brun rougeâtre sur le devant de la crête.

Od. crispum Jenningsianum, Supra. Od. Jenningsianum, Rchb. in (*Gard Chron.*) IX, (1878, p. 366).

Var. **limbatum.** Sépales et pétales lancéolés triangulaires, pétales aigus, finement lobés ou dentés, partie inférieure de la dent du labelle réunie à la base de la colonne, colonne courbée vers le milieu, anguleuse sur les bords ; fleurs blanches avec les sépales teintés de rose pâle et le bord antérieur du labelle marginé de taches violettes.

Od. crispum limbatum, Supra, Od. limbatum, Rchb. in Gard. Chron. (1870), p. 74; Id. Xen. Orch. II, p. 192.

Var. **Ruckerianum.** Inflorescence paniculée dans le type original. Fleurs ayant des segments plus étroits, blancs, les pétales et les sépales bordés de pourpre rose et tachetés à la moitié inférieure de brun châtain, labelle jaune à la bsae avec quelques taches brun châtain sur le labelle (1).

Od. crispum Ruckerianum, Supra. Od. Ruckerianum. Rchb., (in *Gard Chron.*) 1873, p. 105.

Sous-variétés ou formes distinctes par la couleur seulement. — *Apiatum* (*Gard. Chron.*, XXV, 1886, p. 568). Tous les segments portant une large et deux plus petites taches centrales, brun châtain, les sépales teintés de violet pourpre (2); *de Ballantine* (*Gard. Chron.*, 1885, p. 12); sépales et pétales avec une tache sanguinolente pourpre au centre, labelle avec des grandes taches rouge brun autour de la crête ; du *baron Schrœder*, tous les segments avec une, quelquefois deux grandes taches rouge brun foncé et deux ou trois plus petites. En sus de ces taches, il y a plusieurs taches de la même couleur dispersée sur le fond blanc restant : *fastuosum* (*Gard. Chron.*, XVII, 1882). Sépales et pétales avec une large strie de lilas rose et quelques grandes taches au centre; *flaveolum* Rchb. (*Gard. Chron.*, XIII, 1880 p. 41 ; (*William's Orch. Alb.* I. t. 43), sépales et pétales jaune primevère, labelle plus foncé .jaune, avec trois ou quatre taches circulaires rouges ; *guttatum* (*Bot. Mag.*, t. 56, 97 ; (*William's Orch. Alb.* II, t. 94), sépales et pétales

(1) Un grand nombre de plantes, cultivées sous le nom d'Od. Ruckerianum devient considérablement du type décrit ci-dessus. Leur inflorescence est rameuse, quoique leurs sépales et leurs pétales soient teintés de rose, cette couleur n'est pas aussi intense sur les bords, mais s'est répandue sur toute la surface. Les maculatures sont différentes, surtout à la moitié inférieure des pétales, où généralement les taches sont petites et nombreuses, et sur le tablier du labelle où il y a généralement une grande tache transversale à égale distance de la crête et de la pointe. Il en est de même des variétés Chestertonii et Jenningsianum, la plupart des formes dans les cultures diffèrent plus ou moins des types originaux.

(2) Cette variété est celle qui a été figurée dans l'*Orchidophile* sous le nom de *Duvali.*

blancs avec quatre à six taches ovales ou circulaires, brun rougeâtre sur les sépales centrales et un plus grand nombre sur le labelle; *de M. Cookson William's Orch. Album* III, t. 118). Sépales avec trois à cinq taches brun pourpre, pétales avec quelques taches ovales plus petites irrégulièrement distribuées; labelle avec une grande tache sur le devant et d'autres plus petites de chaque côté de la crête; *de M. Day*, sépales avec une tache centrale irrégulière pourpre mauve; pétales avec une ou deux taches circulaires et une strie à la base, labelle blanc; *de M. Wilson* (*Gard. Chron.*, XVIII, 1882, p. 663). Segments rose pale, les sépales avec une ou deux taches brunes à labelle avec une grande et deux à trois plus petites taches brunes; *de Stevens* (*William's Orch. Alb.* III, p. 127). Sépales avec deux à trois grandes taches et pétales avec six à huit taches plus petites presque égales rouge brun; labelle avec une grande tache sur le devant de la crête et une à deux petites de chaque côté du labelle; *The Duchess* (*Gard. Chron*, XVIII, 1882, p. 664). Sépales et pétales blanc pur, larges et avec les bords crispés, labelle avec une grande tache rouge brunâtre sur le devant de la crète; *de Veitch* (Rchb. in *Gard. Chron*, XXII, 1884, p. 7); (*Florist and Pomol*, 1884, p. 177): le centre de chaque pétale et sépale occupé par une large tache châtain et une ou deux plus petites, entourées d'une zone de mauve délicat; la bordure est large et blanche, le labelle est également blanc avec quelques taches châtain sur le devant du disque jaune et des callosités (1). D'autres formes sont connues sous le nom d'*aureum* (*Orch. Alb.* III, sub., t. 131); du baron Hruby (*Gard, Chron*, XXXI, 1886, p. 166; *Delliense* (Id. XXIV, 1881, p. 589); *elegantissimum* (Id.); *lilacinum* (Id.); *Reginæ*, (*Orch. Alb.*, VI, t. 264); *roseum*, (*Fl. Mag.* n. s. t., 269); *roseum punctatissimum* (*Gard. Chron*, XXXI, 1885); *Rothschildianum* (Id. XXI (1884), p. 609; *Sanderianum* (Id. XXIX (1885, p. 12); *sulphureum* (Id.) XVII, 1882, p. 182; *virginale* (Id.) XX, 1883, p. 307, etc., etc.)

C'est à Karl Theodor Hartweg qu'est dû le mérite de la découverte de ce délicieux Odontoglossum; il le récolta près de Pacho, dans la province de Bogota, pendant un voyage à la Cordillère de la Nouvelle-Grenade en 1841-42, voyage entrepris en vue de récolter des plantes pour la Société d'horticulture de Londres. Lindley la décrivit, d'après les échantillons secs d'Hartweg, dans les *Folia Orchidacea* sous le nom d'*O. crispum*, et c'est grâce à lui que les Orchidologistes contemporains connurent la beauté de cette espèce ou tout au moins la soupçonnèrent; mais, à cause de la folie régnante à cette époque, qui faisait cultiver à chaud les

(1) Cette forme remarquable est actuellement dans la collection du baron Schrœder, qui, frappé par l'analogie entre elle et l'*O. Pescatorei*, variété de *Veitch* (voir plus loin), pria le professeur Reichenbach de la dédier au chef de la maison Veitch. Nous l'avions exposée primitivement sous le nom d'*O. crispum mirabile.*

plantes qui croissaient à froid (1) et qui avait pour conséquence de faire considérer la culture des Odontoglossum sans espérance, on ne fit aucun effort pour doter les serres à Orchidées de cette espèce et d'autres trésors des Cordillères de la Nouvelle-Grenade pendant de longues années. Mais l'introduction d'un traitement plus rationnel des Orchidées épiphytes alpines et le succès qui suivit firent naître le désir de posséder les magnifiques espèces découvertes par Hartweg, Linden, Warscewicz et autres. C'est dans ce but que furent envoyés Weir, Blunt et Schlim en Nouvelle-Grenade par la Société d'horticulture de Londres, par MM. Low et C[ie] de Clapton et M. Linden, qui à cette époque s'établissait horticulteur à Bruxelles. On rapporte, comme coïncidence curieuse, que les trois collecteurs nommés ci-dessus se rencontrèrent tous trois, en route pour le même destination, sur le même steamer et dans le même but (Bat., *Monog. intr.*). Tous trois réussirent à envoyer en Europe des plantes nouvelles à leurs patrons respectifs. La première plante qui fleurit en Europe fut une des plantes de la collection John Day, de Tottenham, qui avait été collectée par Blunt près de Pacho.

M. Bateman n'ayant pas réussi à identifier les plantes envoyées par Weir en Angleterre avec l'*Od. crispum* de Lindley, et croyant avoir affaire à une espèce nouvelle, le dédia à la princesse de Galles sous le nom d'*Od. Alexandræ*, nom qui encore et probablement longtemps continuera à être employé vulgairement. Il est curieux de constater que M. le professeur Reichenbach commit la même erreur avec une des plantes de Low dont quelques unes lui furent envoyées à déterminer, plantes qu'il considéra à cette époque comme nouvelles pour la science et appela *Od. Bluntii*, l'extrême variabilité de la plante n'étant pas connue alors et même peut-être n'étant pas soupçonnée. Le professeur Reichenbach exprime la même opinion dans la *Reichenbachia*, p. 1. Il dit : « A cette époque, personne ne pouvait soupçonner la nature variable de telles plantes. Comme preuve, je n'ai jamais eu la moindre difficulté à reconnaître ce qu'était l'*Alexandræ* de Bateman et ce qu'était mon *Bluntii.* »

L'habitat de l'*Od. crispum* est sur les branches occidentales et les contreforts de cette partie des Cordillères orientales qui s'éten-

(1) Bateman, *Monogr. of Odont. Intr.*

dent entre le 3° 45′ de latitude, le 5° 5′ N., distante du nord au sud d'environ 180 milles, ayant la cité de Bogota environ à moitié chemin entre les limites sud et nord. La zone verticale s'étend entre 7,500 et 8,800 pieds, zone qui, dans ces régions, est occupée par des forêts composées principalement de quinquinas, de noisetiers et de chênes toujours verts (*Quercus tolimensis*). C'est dans les rares clairières et le long des nombreux torrents que se montre l'*Od. crispum*. Il pousse principalement sur les troncs des branches principales des arbres où règne une ombre modérée et quelquefois en plein soleil, mais jamais dans la forêt vierge touffue. Deux localités sont connues à cause du nombre immense des plantes qu'elles ont fournies : Pacho, à 30 milles de Bogota au nord, et Fusagasuga, à 25 milles au sud. De Pacho, on a reçu la plupart des variétés les plus tachetées, et de Fusagasuga les variétés blanches et mauves. La variété *Andersonianum* parut d'abord dans une importation de MM. Low et Cie en 1867-68, et plus tard parmi nos importations particulières. C'est une des plantes supposées hybrides, *Od. odoratum* étant généralement considéré comme un des parents. Il fut dédié à M. James Anderson, jadis jardinier de feu M. James Dawson, de Meadowbank, près Glascow. La variété *Chestertonii* nous fut envoyée par le collecteur dont elle porte le nom; la plante type est actuellement dans la collection dubaron Schroeder ; *Jenningsianum* est également une de nos introductions et est supposé avoir la même origine qu'*Andersonianum*, de même que *limbatum* qui y parut parmi des plantes acquises par M. John Day, pour sa première collection de Tottenham. *Ruckerianum* apparut d'abord dans la collection de feu M. Rucker, de West Hill Wandsworth, et dans sa forme typique est un des plus distincts parmi les variétés d'*Od. crispum*.

La période habituelle de floraison des plantes établies d'*Od. crispum* et de ses variétés s'étend du milieu de février à la fin d'avril; mais cette espèce possède la propriété remarquable d'émettre des épis florifères à n'importe quelle époque pendant la période de végétation active. Aussi, partout où il y a un grand nombre de plantes en culture, l'époque de floraison est considérablement prolongée. En effet, il n'y a peut-être pas de mois dans l'année où cette charmante Orchidée ne puisse être vue en fleurs.

(A suivre.)

QUAND FAUT-IL SECTIONNER LES ORCHIDÉES?

Le temps est passé où il suffisait de porter un nom connu, d'avoir fait quelques dons à un jardin botanique pour avoir droit à quelques divisions de plantes ; mais il existe encore des amateurs désireux d'être agréables à un ami et disposés à lui donner un morceau d'une plante favorite. Je sais qu'autrefois un bulbe était bien accueilli, et, avec quelque patience, donnait de bons résultats. J'ai vu des exemplaires superbes issus d'une origine aussi réduite. Il est certain, qu'aujourd'hui encore on pourrait obtenir d'aussi bons résultats, si on avait la patience d'attendre. Quoi qu'il en soit, il existe encore, Dieu merci, quelques personnes disposées à multiplier leurs plantes d'élite, soit pour en faire cadeau, soit pour en tirer parti.

A quelle époque faut-il multiplier les Orchidées par sectionnement ?

Avec cette famille, on ne peut jamais fixer de dates précises ; elles fleurissent à des dates différentes, se reposent suivant leur habitat ; elles ne se préoccupent pas de nos saisons, et celui qui voudrait les traiter comme la plupart de nos plantes de serres et les multiplier toutes ensemble, se tromperait du tout au tout.

En principe, sectionnez vos plantes au moment de la pousse et vous réussirez. S'agit-il d'un Cattleya quelconque, quand la pousse nouvelle est franchement sortie, coupez le bulbe qui la porte, rempotez le avec soin et il est fort probable que vous réussirez et que vous ne causerez aucun préjudice à la plante mère.

Notez que j'ai dit le bulbe qui porte la pousse et non les bulbes, et cela avec quelques raisons. Je suppose une plante ayant un rhizome avec sept bulbes ; le bulbe le plus récem-

ment formé, le mieux nourri, celui que vous détachez a, à sa base, une pousse vigoureuse ; il émettra facilement des racines, et celui qui le précède, qui a déjà deux ans a encore quelques bons yeux à sa base, dont un au moins partira et reconstituera la plante ; celui d'avant a moins de chances, et ces chances diminuent au fur et à mesure que l'âge des bulbes augmente. Diviser la plante en deux, en partant de ce principe que la meilleure moitié appartient à celui qui demande l'échange, est un métier de dupe ; les chicots que l'on conserve ne repartent souvent pas. Si ceci est vrai pour les Cattleya, il n'en est pas de même pour des Cypripediums, par exemple ; avec ces plantes, on a toujours intérêt à conserver les chicots, parce que les yeux latents se conservent plus longtemps, et il n'est pas rare, avec une souche ancienne de Cypripedium, de voir repartir trois, quatre, et souvent même un plus grand nombre d'yeux. Quand vous divisez un Odontoglossum, ce sont, comme les Cattleyas, les nouveaux bulbes qui ont le plus de vigueur et le plus de facilités pour se refaire , les arrière-bulbes repartent quelquefois, mais ne donnent que des pousses chétives.

Si je suis partisan de diviser un Cattleya au moment de la pousse, je crois que, quand il s'agit d'un Odontoglossum, il est préférable de le sectionner au moment du repos, parce que la partie la plus jeune de la section a des racines fraîches et que la partie comprenant les arrière-bulbes aura le temps d'en émettre de nouvelles avant la pousse, ce genre de plantes n'ayant pas en général une période de repos aussi accusée. Si vous sectionnez un Vanda, un Aerides, une plante de la section de celles qui n'ont pas de pseudo-bulbes, gardez de préférence la base de la plante pour vous, si elle est vigoureuse, toutefois, car il n'est pas rare de voir une plante donner plusieurs rejets.

Si un ami vous demande un morceau de Dendrobium à feuilles caduques, n'hésitez pas à couper un bulbe aussitôt la

fin de la floraison; votre ami attendra peut-être quelques mois le départ de la végétation, mais il est à peu près certain de réussir la bouture que vous lui aurez donnée. Si vous avez affaire à une variété à feuilles persistantes, un D. densiflorum, un D. Farmeri, un Guiberti, il est préférable de vous abstenir; mais enfin si l'échange offert est très avantageux, sectionnez votre plante au moment de la végétation, c'est-à-dire quand elle commence à partir.

Toutes les plantes terrestres, les Phajus, les Calanthe ont meilleur caractère : si vous détachez un bulbe peu avant la mise en végétation, il est probable que les arrière-bulbes repartiront. Je suis même convaincu qu'un Lycaste composé d'une douzaine de bulbes peut donner une douzaine de boutures qui, avec quelques soins, donneront, dès la première année, des plantes florifères. Il en est ainsi des Calanthe et je ne conseillerai jamais à un amateur de chercher à avoir des plantes avec des bulbes nombreux. Un bulbe de Calanthe vigoureux donnera naissance à une pousse vigoureuse et à une hampe plus belle peut-être que celle qui sera fournie par un sujet possédant une dizaine de vieux pseudo-bulbes.

Il est si agréable de donner, que je n'oserais pas conseiller à un amateur de s'abstenir de sectionner une plante, mais il est toujours préférable de promettre un éclat que de le livrer immédiatement. Notez que je n'ai aucune arrière-pensée et que je ne veux pas dire qu'en promettant on ne s'engage à rien, mais seulement qu'une promesse laisse à celui qui la fait le temps de l'accomplir et le choix de l'époque de la livraison. Celui à qui on a fait la promesse jouit de la plante, comme s'il la possédait réellement. Je n'ai pas telle espèce, pense-t-il mais mon ami X... me l'a promise. L'ami X... a sectionné la plante, il prend soin des morceaux et il ne les détachera de la plante mère que le jour ou il saura qu'il peut livrer à son ami une bonne plante sans nuire à celle dont il l'a détachée. Échoue-t-il dans sa multiplication, il n'en reste pas moins engagé, mais il n'a pas

couru le risque soit de se priver d'une espèce rare, soit de perdre et le morceau qu'il donne et celui qu'il conserve.

Il ne faudrait pas croire que les cultivateurs soient opposés à tout sectionnement.

Ce mode de multiplication est de pratique journalière dans l'horticulture, et on a toujours intérêt à essayer de faire repartir des yeux sur le vieux bois, en matière d'Orchidées. On a, je le crois, plutôt intérêt à sectionner près des jeunes pousses que près des vieux bulbes, et j'aimerai toujours mieux offrir un bon bulbe avec une bonne pousse que d'accepter des vieux chicots avec 12 bulbes dont les yeux seraient atrophiés.

LES THUNIA

Les Thunia sont des orchidées semi terrestres qui se rencontrent au pied des arbres dans les mousses amoncelées mêlées aux débris de feuillage. Ils croissent à diverses altitudes, et quoique l'on rencontre ces plantes poussant en compagnie d'espèces que nous considérons comme plantes froides, nous engageons toujours les amateurs à tenir leurs Thunia en serre chaude. Les Thunia varient, du reste, à l'état naturel, considérablement de dimension, les uns donnant des bulbes énormes, d'autres, au contraire, ne dépassant pas douze à quinze centimètres.

Les espèces de ce genre sont peu nombreuses. Le *Th. alba* qui croît dans le nord de l'Inde, donne des fleurs d'un blanc pur, sauf le labelle qui est plus ou moins couvert d'un plumetis de pourpre lilacé, le *T. Bensoniæ*, est pourpre magenta, le labelle d'une teinte encore plus vive. C'est aussi une plante de l'Inde.

Williams décrit un Th. Dodgsoniana aujourd'hui très rare dans les collections, s'il n'en est pas complètement disparu. Cette espèce ressemble au Th. alba et n'en diffère que par le

labelle qui est jaune et muni d'une crête cramoisie. Cette espèce est originaire de l'Inde. Le *T. Marshalliana* est une plante très robuste, ses fleurs, les plus grandes du genre, sont blanches : le labelle est blanc strié de jaune et de pourpre. C'est une plante du Moulmein. Le *T. nivalis* a les fleurs complètement blanches; c'est encore une espèce très rare. Enfin MM. Veitch et Sons ont mis en vente, il y a quelques années une plante résultant du croisement du T. Bensoniæ par le T. Marshalliana, ses fleurs sont blanches, légèrement teintées de mauve à l'extrémité de leurs segments, le labelle est mauve avec quelques lignes d'un mauve plus intense, le disque est jaune orange.

Tous les Thunias sont des plantes vigoureuses qui demandent un compost très généreux : celui qu'on donne aux calanthe à feuilles caduques peut leur être appliqué avec succès : terre franche, bouse de vache, sphagnum et terre fibreuse : la bonne terre de gazon peut remplacer avantageusement la terre fibreuse.

Les Thunias sont des plantes qui se prêtent sans difficulté à la taille. Cette opération ne doit pas être radicale et doit être faite au moment où les pousses ont déjà émis des racines et ont atteint 10 à 12 centimètres. Il arrive quelquefois que les Thunias émettent des jeunes plantes au sommet des bulbes comme les Calanthe, du reste, mais il est facile de provoquer le développement de ces bourgeons en employant pour la multiplication des vieux bulbes, qui, je le répète, peuvent être supprimés sans inconvénient. Ces bulbes seront coupés à la longueur de quatre ou cinq nœuds et plantés verticalement dans des godets tenus en serre chaude. Il n'est pas utile de mettre ces godets dans de la tannée; il faut les tenir un peu secs jusqu'au moment où les jeunes pousses apparaissent. A ce moment on augmentera les arrosements, les racines ne tarderont pas à tapisser les parois du pot. Il est inutile de rempoter les plantes la première année et il

est préférable de les laisser faire leur développement complet sans les déranger. Dès que les jeunes pousses ont fini de croître on diminuera les arrosements et on tiendra les plantes complètement sèches pendant la période du repos qui s'étendra d'août à janvier-février. Aussitôt que les jeunes plantes entreront de nouveau en végétation, on les rempotera comme les vieux sujets et il est fort probable qu'elles donneront des fleurs l'année qui suivra la multiplication.

Les Thunias émettent un parfum peu agréable mais pas assez puissant pour être gênant. Leurs fleurs qui sont formées en lourds racèmes à l'extrémité des pousses sont d'une texture très délicate et craignent l'humidité. Il faut donc se dispenser de les seringuer et elles se conserveront en bon état une quinzaine de jours.

LA VALEUR DES ORCHIDÉES

Reportons-nous en 1830, au marché de Covent-Garden, Londres, bien connu de tous les amateurs, et notons quelques prix jusqu'en 1885.

1830. — Sobralia macrantha 650 fr. Arpophyllum giganteum 250 fr. Lælia superbiens 375 fr. Barkeria spectabilis 425 fr.

1846. — Vanda Lowi 750 fr. — Angræcum eburneum 600 fr. — Vanda suavis 545 fr.

1853. — Epidendrum Frederici Guilermi 420 fr. — Phalænopsis grandiflora 390 fr.

1855. — Aerides Schroederæ 2,225 fr. — Vanda suavis 775 fr. — Aerides affine 670 fr. — Oncidium Lanceanum 400 fr. Vanda Battemanni 1,075 fr.

1859. — Phalænopsis amabilis 1,710 fr. et 2,500 fr. Lælia superbiens, 220 bulbes, 6 mètres de circonférence 920 fr. — Aerides nobile 525 fr.

1862. — Saccolabium guttatum 1,300 fr. Saccolabium giganteum 1,200 fr. — Dendrobium Falconeri 1,560 fr. — Lælia anceps Dawsoni 1,150 fr. — Cattleya exoniensis 800 fr. — Odont. nœvium majus 1,375 fr. — Saccolabium giganteum 1,800 fr.

1869. — Cypripedium Stonei 975 fr. — Oncidium splendidum 1,175 fr.

1877. — Cymbidium Parishii 2,625 fr.

1881. — Cypripedium Stonei platytenium 3,675 fr. — Cattleya Blunti 1,100 fr. Cattleya exoniensis 1,260 fr. — Phalænopsis intermedia 1,630 fr.

En 1883, un Aerides nouveau, introduit par M. Sander, atteignait le prix de 6,170 fr. — Cœlogyne cristata alba 5,000 fr.

1885. — Vanda Sanderiana 4,500 fr. — Cypripedium Morganiæ 4,250 fr.

Quelques orchidées hybrides ont atteint des prix fabuleux; les Cypripediums nous fournissent beaucoup de nouveautés en raison de leur facilité à s'hybrider.

On a tout avantage à acheter des plantes d'importation, l'amateur aura toujours dans une importation des surprises agréables, car il est à remarquer que la plupart des plantes de prix ont été achetées en importation à un prix dérisoire. Tel est le Dendrobium nobile nobilius, acheté en 1876 dans un lot de 12 plantes pour 15 fr., et qui a rapporté dix ans après 4,550 fr. à son propriétaire, qui malgré la vente de six plantes, en avait gardé un magnifique exemplaire.

Histoire des Orchidées, par Lewis CASTLE.

PETITES NOUVELLES

M. Binot, de Pétropolis, s'installe tous les ans au Jardin botanique de Bruxelles. Il y déballe ses plantes et y fait son commerce. Cette faveur a motivé des protestations de la part de quelques horticulteurs bruxellois. D'autres, au contraire, ont pris parti pour M. Binot. On ne peut se faire une idée des crimes dont s'accusent les partis. Un des plus acharnés contre M. Binot, pour prouver que ce n'est pas une querelle personnelle qu'il lui cherche aurait, assure-t-on, l'intention de mettre son établissement à la disposition de l'importateur brésilien. Si, en France, M. Binot veut déballer ses plantes à la *Salle du Jardin*, je la lui offre bien volontiers.

M. Binot vient d'importer un certain nombre de Lælia grandis superba. Je l'appelle *superba*, parce qu'il y en a un grand nombre qui n'ont rien de bien attrayant. Celui de M. Binot a des fleurs aussi grandes que celles du L. purpurata. La plante était connue de longue date, mais était restée fort rare dans les collections. M. Binot n'a pas fait connaître la localité où il a découvert cette superbe variété, mais il serait bien aimable de nous dire si c'est en terre chaude ou en terre froide; le Lælia grandis ordinaire est une plante des localités chaudes.

M. Mantin, qui possède une bibliothèque très complète, me faisait voir dernièrement quelques planches de plantes non encore introduites. Il y a des choses superbes parmi ces plantes dont quelques-unes sont figurées depuis plus d'un demi-siècle. Aussi M. Mantin m'a-t-il promis de donner quelques articles sur ces raretés et m'a autorisé à faire reproduire quelques figures. Les importateurs auront ainsi des dessins à mettre sous les yeux des indigènes, procédé des plus commodes pour retrouver les espèces signalées.

On vient de découvrir au Yunnam une nouvelle espèce de Cypripedium qui par ses caractères généraux se rapprocherait du macranthum. Toutefois, elle s'en éloigne par son feuillage et son port. C'est une plante qui produit des fleurs du plus beau rose qui égalent en dimension le plus « ventricosum » des macranthum.

M. Lesueur, horticulteur, quai de Saint-Cloud, à Saint-Cloud, possède en fleurs en ce moment un *Angræcum sesquipedale* de toute beauté. La plante, qui est absolument intacte, est de force moyenne : elle portait, en juillet dernier, treize fleurs épanouies sur six hampes. On a remarqué que les *sesquipedale* qui fleurissent en été produisent généralement des fleurs plus belles que ceux qui fleurissent en hiver. On a remarqué aussi que certaines plantes fleurissent toujours l'été et que d'autres, beaucoup plus nombreuses, fleurissent de janvier à mai. Il y a, en effet, deux races bien distinctes, et cette diversité dans l'époque de la floraison n'est pas le résultat de la culture, mais est un caractère propre à certaines plantes qui proviennent peut-être de localités différentes. Dans la même collection, nous avons remarqué une série de *Cœlogyne cristata* poussant avec une vigueur extraordinaire et montrant fleurs actuellement. M. Lesueur ignore si le fait se reproduira régulièrement. Il y a un vaste champ à exploiter pour les horticulteurs; on est arrivé, il est vrai accidentellement, à faire fleurir deux fois certaines espèces, et il y aurait tout intérêt à diriger les efforts des cultivateurs vers un tel résultat.

Chez M[me] Gibez, à Sens, les Lælia anceps fleurissent deux fois l'an; bien des horticulteurs ont réussi à faire fleurir ainsi les Cattleya Gaskeliana. On pourrait citer diverses autres plantes. Le Dendrobium nobile est également dans ce cas. Sans espérer que les Orchidées se soumettent à notre volonté et fleurissent à heures fixées par nous, nous avons, je crois, le droit de leur demander un peu de soumission à nos désirs, en raison des soins qu'elles réclament.

M. Lesueur nous montrait les jeunes divisions d'un Odontoglossum Rossi majus dont les hampes florales atteignent 0,m40 de longueur. La plante comme aspect est bien tranchée. C'est égal, 0m,40, c'est une bien longue queue pour un Rossi.

Dans cette collection, très bien conduite, les Saccolabium cœleste se comportent très bien, c'est-à-dire beaucoup mieux que dans certaines collections. Ce n'est pas précisément une plante facile, ce bijou des montagnes de Pursat.

M. Régnier nous a fait un cadeau charmant en l'expédiant; mais il ne nous a laissé aucun renseignement sur le mode de végétation exact de cette délicieuse plante. Rœbelen, qui l'a introduite en si grandes quantités, pourra peut-être nous renseigner.

M. Dallé, le fleuriste en renom de la rue Pierre-Charron, montrait récemment à la séance de la Société d'horticulture de France un Cattleya gigas avec deux tiges portant neuf fleurs. Ce Cattleya avait été piqué par l'insecte qui fait tant de ravages dans quelques collections et qui nous arrive avec les plantes du Venezuela, du Brésil et de quelques autres régions. M. Dallé avait tout d'abord pris le parti héroïque de couper tous les yeux piqués par la mouche, yeux que le gonflement provoqué par le développement des larves fait facilement reconnaître. Le C. gigas présenté à la Société échappa à l'opération, M. Dallé n'ayant pu se résoudre à l'ablation des pousses. Il eut l'idée de les inciser longitudinalement et de mettre une goutte de la bouillie qui reste au fond des récipients ayant contenu du jus de tabac. Cette opération entraîna la mort immédiate des larves et n'arrêta nullement le développement des bulbes qui portent actuellement neuf fleurs, malgré l'incision béante de la base. C'est un procédé que nous pouvons recommander en toute confiance.

MM. Seeger et Tropp (de Londres) exposaient, il y a quelque temps, toute une série de Satyriums. C'est une ten-

tative qu'on ne saurait trop encourager. Ces plantes du Cap et du Sud de l'Afrique, ont toujours émerveillé les voyageurs qui les ont vues dans leur site naturel et qui s'étonnent de notre indifférence à leur égard. On prétend qu'elles sont de culture difficile et de conservation capricieuse : c'est fort possible; dans tous les cas, les plantes que j'ai admirées chez M. Seeger se portaient d'une façon superbe et ne demandaient pour prospérer que l'abri d'un chassis et le compost généreux, que cet horticulteur habile leur donnait. Elles méritent bien l'attention des amateurs, mais n'ont-elles pas contre elles leur peu de valeur à l'état d'introduction et leur rusticité relative? Ce sont des orchidées qui ne sont guère cultivées en France que par M. Mantin, qui accorde tous ses soins à toutes les Orchidées quelles qu'elles soient. M. Seeger serait bien aimable de nous envoyer quelques notes sur la culture de ce genre de plantes.

M. Sander exposait à Londres récemment un Phalænopsis Microlitzii qui ne fera pas oublier les superbes Schilleriana, amabilis, Sanderiana et bien d'autres. C'est une plante sans grand intérêt, aux fleurs blanc verdâtre et au labelle crème, produites sur des hampes courtes comme celles du Phalænopsis violacea.

Le Masdevallia Chelsoni est un hybride de l'amabilis et du Veitchiana; il a été obtenu à Chelsea par M. Seden. Cette variété est évidemment inférieure au Veitchi, mais comme elle fleurit à une époque où les Masdevallia sont rarement en fleurs, en août, elle n'est pas sans mérite. Elle a hérité d'une partie des papilles si caractéristiques dans le M. Veitchi, mais l'effet de ces papilles n'est visible que dans certains. Son principal mérite est sa qualité d'hybride.

Propriétaire-gérant : Godefroy-Lebeuf. — Imp. Paul Dupont (Cl.) 211.9.90



Jeanne Koch, ad. nat. del.

Chromolith. G. Severeyn

CYPRIPEDIUM SELLIGERUM MAJUS.

(COLLECTION FINET.)

NOUVEAUTÉS

MASDEVALLIA FULVESCENS

Scape court, uniflore. Tube du périanthe ayant cinq ou six lignes de longueur et environ trois lignes de diamètre à la pointe, un peu comprimé en dessous, jaune buffle, se changeant en une pourpre claire sur les côtés. Sépale supérieur largement triangulaire, long de 2 à 3 lignes, jaune foncé changeant en brun pourpre au-dessus sur les deux nervures latérales ; queues longues de 2 pouces, jaune buffle. Sépales latéraux unis à deux corps largement arrondis, longs de 4 à 6 lignes, jaune buffle, les petites portions triangulaires libres se changeant en queues couleur buffle, longues de deux pouces environ. Pétales obliquement oblongs, presque obtus, longs de 2 lignes et demie, blancs avec de très petites taches de pourpre claire et avec une bande médiane de la même couleur. Labelle oblong, légèrement comprimé au centre, aigu, blanc, avec la pointe jaune clair et une ombre de même couleur sur le disque. Colonne recourbée avec des margines aiguës couleur pourpre. Originaire de la Colombie. Malgré le grand nombre de Masdevallia découverts depuis un quart de siècle, le genre ne paraît pas être épuisé en nouveautés jusqu'à présent, car je connais plusieurs espèces encore indéterminées à l'heure actuelle. L'espèce présente nous est venue de MM. F. Horsmann et Cie au commencement de cette année, et elle a été importée de la Nouvelle-Grenade. C'est une jolie petite espèce, apparemment alliée au M. infracta-Lindl., mais avec des fleurs plus brillamment colorées. R. H. Rolfe. Herbarium Kew.

Gardeners' Chronicle.

MASDEVALLIA STELLA N. HYB.

C'est un joli petit hybride nouveau, obtenu par le capitaine T.-C. Hincks de Breckenbrough, Thirsk, Yorkshire, du croisement du M. Estradæ fertilisé par le pollen du M. Harryana, qui a fleuri pour la première fois l'été dernier. Il est tout à fait intermédiaire entre les deux parents ; les grands scapes, les sépales latéraux, la couleur des fleurs ayant emprunté les caractères du M. Harryana, tandis que les feuilles, le sépale supérieur, les queues des sépales latéraux, les pétales et le labelle, se rapprochent de plus près des caractères de la plante mère, M. Estradæ. C'est une petite plante distincte et élégante. Un certain nombre d'espèces distinctes de Masdevallia ont été actuellement croisées entre elles, mais personne ne paraît avoir réussi à croiser le groupe des Chimæra avec le groupe des Harryana, ce qui probablement produirait quelque chose de nouveau.

Feuilles elliptiques oblongues, petiolées ; scapes hauts de sept à huit pouces. Tube du périanthe étroit, comprimé, droit, brusquement denté en arrière, long de 5 pouces, jaune sur les côtés et dans la gorge. Sépale dorsal elliptique, concave, long de 8 lignes, large, lilas pourpre, avec une nervure médiane pourpre et des nervures latérales peu saillantes, denté en arrière, queue jaune brun, longue de 2 pouces. Sépales inférieurs largement falcates oblongs, divergeant à la base, presque longs d'un pouce, larges de 7 lignes, lilas pourpre avec une ligne médiane pourpre. Queue un peu plus courte que le sépale dorsal ; pétales obliquement oblongs, obtus ; angle du devant se modifiant en une auricule aiguë, blancs, longs de 3 pouces et demi. Labelle oblong, obtus, blanc avec de nombreuses taches lilas et une dent apicale pourpre sombre. Colonne longue de 3 lignes, angles aigus blancs avec quelques petites taches pourpres sur la face supérieure. R.-A. Rolfe Herbarium Kew.

Gardeners' Chronicle.

UNE VISITE CHEZ M. VINCKE-DUJARDIN

Quand on a visité l'établissement de M. Vincke-Dujardin à Bruges, on revient convaincu que la vogue des orchidées est loin d'être à son déclin. M. Vincke, il y a quatre ans, ne possédait pas une seule orchidée. Elevant des plantes d'appartement par milliers, il fut tenté d'essayer la culture d'un genre de plantes demandé par les fleuristes et pouvant payer la place qu'il occupe par la vente de ses fleurs. M. Vincke commença par un millier d'Odontoglossum Alexandræ, de la variété bien connue de Shuttieworth. Les plantes sous le climat marin de Bruges prospérèrent et le coup d'essai de M. Vincke l'encouragea à augmenter ses cultures. Il n'y a pas au monde un seul établissement où les Odontoglossum Alexandræ soient plus prospères. La différence entre les bulbes importés et ceux qui ont été formés dans les serres de M. Vincke est énorme et les plantes ont une vitalité qui les fait irrévérencieusement comparer à des choux.

M. Vincke vendit très avantageusement les premières plantes acquises et il consacra une grosse somme à l'achat de quelques milliers d'Odontoglossum, puis il essaya la culture de quelques autres genres et aujourd'hui on peut voir dans cet établissement des serres pleines de Cattleya Mossiæ, Cattleya Trianæ, Cattleya gigas, Mendeli, etc. Les Odontoglossum grande montraient à mon passage plus d'un millier de hampes prêtes à fleurir. Les Odontoglossum Rossi sont représentés par des exemplaires aussi nombreux. Ne craignant pas de tenter la culture de plantes un peu négligées aujourd'hui, avec la conviction intime qu'on les achètera quand on les verra dans leur splendeur, M. Vincke a acheté des centaines de Vanda suavis et tricolor d'importation. Les Dendrobium nobile poussent avec autant de vigueur que les

autres plantes. Quoique cultivant dans le but de vendre les fleurs et les plantes en gros, M. Vincke possède une collection assez riche parce qu'il essaye les plantes par petites quantités avant de les acquérir par milliers. Actuellement il y a une trentaine de serres consacrées à la culture des orchidées, mais l'an prochain on en construira une autre série d'égale importance.

M. Vincke n'a pas à s'inquiéter de la vente de ses plantes. Tout est organisé d'une façon si économique, la main-d'œuvre et les matériaux sont à si bon marché à Bruges qu'il pourra toujours lutter avec les horticulteurs moins bien situés que lui et qui auront toujours intérêt à acquérir des plantes qu'ils ne pourraient établir dans des conditions aussi avantageuses. M. Vincke est fier de ses cultures et l'accueil qu'il fait aux visiteurs ne laisse que le regret de ne pouvoir séjourner plus longtemps dans l'établissement modèle qu'il dirige.

MAUVAIS SYSTÈME

Je visitais, il y a quelques jours, une des plus anciennes collections d'Orchidées du continent, et je fus très surpris de rencontrer une collection de Vanda irréprochables et de plantes à peine moyennes pour les autres genres. J'eus bientôt le secret de ce phénomène. Les plantes étant fort bien cultivées, il n'y avait aucune raison pour que les Cattleya, les Odontoglossum, les Cypripedium, dont bon nombre avaient été achetés il y a trente ans et plus, n'aient pas atteint des dimensions en rapport avec leur âge. Le jardinier à qui je manifestais mon étonnement me dit : « Les Vanda sont fort beaux, mais remarquez aussi qu'ils n'ont qu'une tige ; mon

maître n'a jamais vendu une seule plante, mais il ne sait pas résister à une offre d'échange, et il coupe tous les rejets. J'ai eu beaucoup de mal à conserver deux plantes de chaque variété. Nous avons eu les plus beaux Cattleya du monde; je les ai perdus les uns après les autres, et il n'y avait pas de ma faute; Monsieur séparait ses plantes, donnait un morceau en échange ; souvent celui que nous conservions s'établissait mal, et le fait s'étant renouvelé plusieurs fois en trente ans, la chance ne nous a pas toujours été favorable et nous avons perdu nos meilleures plantes dont nous avions échangê des morceaux contre des drogues. »

Croyez-moi, mes chers lecteurs, n'échangez jamais, quelle que soit l'offre que l'on vous fasse. A la rigueur, entre amateurs, on peut se permettre ce genre d'opération; mais qu'avez-vous à gagner à un échange avec un marchand? Mais, direz-vous, si notre fortune ne nous permet pas de consacrer une somme quelconque à des achats de plantes nouvelles, il faut bien que nous échangions. Ce n'est pas le moins du monde indispensable.—Dites à l'horticulteur : Quel prix estimez-vous la plante que vous convoitez? acceptez le prix offert s'il vous convient, et achetez chez l'horticulteur, à votre heure et quand vous les connaîtrez, les plantes nouvelles ou rares qu'il vous offre. Pénétrez-vous bien de ceci : c'est qu'une plante nouvelle cessera bientôt de l'être, tandis que la belle variété que vous possédez augmente de valeur en vieillissant. Les amateurs qui ont la patience et la sagesse d'attendre augmentent leurs collections sans frais ; le sectionnement n'est dangereux qu'autant qu'il est effectué sur des exemplaires trop petits; quand les plantes grandissent, on peut sans danger en détacher une petite partie sans nuire au pied mère.

LES ORCHIDÉES A BRUXELLES

N'ayant qu'une demi-journée à consacrer à la visite des horticulteurs bruxellois et sachant parfaitement que si je débutais par l'*Horticulture internationale*, il ne me serait pas possible de m'arracher à mon admiration, j'ai commencé mes visites par l'établissement Draps, de Laeken. M. Draps commence à cultiver les Orchidées, et il les cultive fort bien ; il n'y avait pas en septembre grand'chose en fleurs et la collection est bien nouvelle, mais il n'est pas douteux aujourd'hui que le marché des orchidées s'est en partie transporté de Gand à Bruxelles, que M. Draps aura tout intérêt à construire des serres nouvelles et à cultiver les Orchidées plus en grand. Il obtiendra, je n'en doute pas, les mêmes succès que ceux que lui procurent la culture des plantes d'appartement et de marché.

Mme Bloch est bien connue des amateurs parisiens, qui ont admiré les lots qu'elle expose chaque année à Paris. Elle y a reçu des encouragements qui l'ont engagée à acquérir, en bon air, un terrain d'un hectare qu'elle est en train de couvrir de serres. Les plantes qu'elle cultive actuellement sont dans un état parfait. J'ai admiré et acquis chez elle une variété de Miltonia virginalis, comme je n'en avais jamais vu. Les fleurs, qui sont de bonne taille, ont les pétales et les sépales blanc pur et un labelle aussi coloré que celui d'un beau Miltonia Morelliana. Les plantes brésiliennes, pays que Mme Bloch a habité, sont représentées par de nombreux exemplaires et c'est chez cet horticulteur qu'a fleuri le second exemplaire connu du Cattleya Perrini alba, variété nivea, d'un blanc immaculé.

Les [Cypripediums, un peu dépréciés aujourd'hui, sont représentés par des plantes fortes et pleines de santé ; la

mode reviendra à ce genre de plantes, qui ont une place réservée dans toutes les collections, quel que soit le genre de plantes qu'elles contiennent. Mais mon temps est limité, il faut que je visite l'établissement Peeters et celui de l'*Horticulture internationale ;* il y avait dans ces deux établissements de quoi m'occuper une journée, et je n'avais que quelques heures disponibles. C'est ma plus grande punition, et le rôle d'homme toujours pressé est plein d'amertume. M. Peeters avait à mon passage, en fleurs, un Lælia grandis de la même forme que celui que j'ai signalé dans le numéro précédent de l'*Orchidophile*. C'est une plante très distincte, intermédiaire comme aspect entre le Lælia pupurata et le Lælia Perrini. Les fleurs sont énormes, ressemblant comme forme et coloris à celle d'un Phajus Wallichi monstre. Cette même plante, la plus belle sans contredit des importations de cette année, vient également de fleurir chez M. L., à Brunoy, où je l'ai fait peindre pour l'*Orchidophile*. Dans l'établissement Peeters, j'ai revu avec plaisir une série de Cattleya labiata autumnalis très complète ; je crois que toutes les anciennes variétés de Pescatore y sont représentées. Le Cattleya Binoti est une plante unique, introduite par Binot cette année. M. Peeters m'en a fait voir la figure. Cette plante ressemble, par ses fleurs, au Cattleya Rivieri, variété lui-même du Lobata, mais est distincte de cette espèce par son feuillage et son port. Attendons la floraison qui dans les mains habiles de M. Peeters ne tardera pas. J'ai trouvé dans cet établissement toute une série de très beaux et très rares Miltonia Blunti Lubbersiana que nous avons figuré en juin dernier. C'est une plante qui paraît être un hybride naturel entre le M. Morelliana et le Clowesi. Elle n'est guère représentée que dans trois ou quatre collections et a été introduite et vendue par Binot sous le nom de M. Clowesi. Ceux qui l'ont acquise à l'état d'importation ont fait une heureuse spéculation et je les en félicite.

M. Peeters possède une série très nombreuse de Cypripedium

rares ; j'ai revu avec plaisir le superbe Cypripedium orphanum, hybride dont on ne connaît pas les parents mais qui peut être classé au premier rang des gains de l'horticulture moderne.

M. Peeters me pardonnera de le quitter si brusquement, mais j'ai encore à parler de l'établissement que dirige avec tant de succès M. L. Linden. Un numéro entier de l'*Orchidophile* ne suffirait pas si je voulais énumérer toutes les nouveautés que contient cet établissement modèle. J'ai eu la bonne chance de rencontrer mon compagnon des premiers jours, et M. Lucien Linden m'a fait voir, une à une, les richesses que ses collecteurs lui adressent du monde entier. J'ai pu admirer des quantités de Cattleya Warocqueana, plante qui se rapproche par son port et l'époque probable de sa floraison de l'ancien Cattleya labiata. Bungeroth qui l'a importé aurait-il remis la main sur une mine inexplorée de cette plante rarissime, c'est ce que l'avenir prochain démontrera. Le charmant Odontoglossum Lucianum, plante très probablement originaire de Merida épanouissait ses délicieuses fleurs. Les Odontoglossum Alexandræ, Pescatorei, triumphans, toute la série des néogrenadiens sont représentés par des milliers d'exemplaires. Il en est de même des Cattleyas communs. Un Cattleya Dowiana superbe de tenue parfumait la serre. Les Lælia purpurata importés sans qu'une seule feuille se soit détachée pendant le voyage, remplissent, en même temps que de nombreuses variétés de Lælia elegans, plusieurs serres. On a reproché aux Dendrobium de la Nouvelle-Guinée de végéter dans nos serres. Il n'en est pas de même dans celles de l'horticulture internationale, où ils poussent avec autant de vigueur que les D. nobile chez nous. Les quelques Phalænopsis que possède l'établissement montrent un caractère moins capricieux que dans nos collections et donnent des feuilles chaque année plus développées.

L'importation des Orchidées ne peut être menée à bien que par les grands établissements. L'horticulteur modeste qui ne peut pas introduire d'un coup un très grand nombre de plantes de la même espèce fait une mauvaise spéculation. Il ne peut lutter, sous le rapport des frais, avec les grandes maisons comme Sander, Low ou l'*Horticulture internationale*, qui non seulement peuvent introduire des milliers de plantes de la même espèce, mais qui sont outillées pour rétablir ces plantes et attendre le moment propice pour les vendre. Un insuccès n'influe en rien sur la marche des grands établissements, dont les capitaux se chiffrent par plusieurs centaines de mille francs; mais ce même insuccès atteindrait gravement une maison ne spéculant qu'avec des fonds très limités.

L'*Horticulture internationale* est non seulement admirablement située, au point de vue financier, l'établissement est, on le sait, un modèle d'agencement; mais ce qui place cet établissement au rang le plus élevé des maisons belges, c'est la part contributive de M. Linden père. Si les uns ont apporté leurs capitaux, si M. L. Linden a mis à la disposition d'une société puissante ses talents admirables d'organisateur, ces forces eussent été perdues, ou tout au moins bien amoindries, si M. Linden père n'avait apporté à la Société son expérience de plus d'un demi-siècle.

Nul plus que lui n'a conservé la mémoire des localités, et le collecteur le plus novice est sûr de réussir s'il suit à la lettre les conseils qu'il a reçus du roi des collecteurs. — Il n'est pas toujours suffisant, pour qu'une importation rapporte, d'introduire une plante nouvelle.— C'est le hasard, bien souvent, qui a fait découvrir les Orchidées les plus merveilleuses. Risquer des fonds sur une chance de la fortune, c'est faire un métier de dupe; il faut que les frais d'une expédition soient couverts par l'importation d'une plante connue; les plantes nouvelles que le collecteur aura découvertes sur son chemin s'ajouteront aux bénéfices.

Cette plante connue n'a bien souvent pas été importée depuis de longues années ; il faut que celui qui en indique la source au collecteur sache exactement où il l'a trouvée, où le voyageur pourra la rencontrer en abondance. Nombreuses sont les plantes inédites actuellement cultivées dans l'établissement de la rue Wiertz : les Cattleya se comptent par douzaines, les Odontoglossum sont également nombreux. Il est fort probable que bon nombre de ces nouveautés, actuellemet à l'épreuve, ne sont que des formes d'espèces déjà connues ; mais, comme elles viennent de localités distinctes, il est possible qu'elles présentent des caractères particuliers. N'en est-il pas de même des Cattleya, des Odontoglossum, etc., qui varient suivant les localités d'où ils viennent, à tel point qu'on les prendrait pour des espèces très tranchées.

Il n'est pas toujours facile de décrire à un collecteur une plante qui n'existe plus dans les cultures, ou qui n'a pas encore été introduite. M. L. Linden a donc tout intérêt à obtenir à tout prix, au moins une plante qu'il désire réintroduire en quantités, de façon à la faire voir au collecteur qu'il envoie à sa recherche. C'est pourquoi, probablement, j'ai revu à Bruxelles le rare Trichoceros muralis, une vieille connaissance de vingt ans.

Je retournerai au bon moment à Bruxelles ; en septembre, les floraisons sont rares, et la plupart des fleurs admirées à Bruxelles étaient épanouies à une époque anormale sur des plantes d'importation.

LES SEMIS D'ORCHIDÉES

Rien n'est plus minutieux que les semis d'Orchidées, et rien n'est aussi ingrat. Quelques amateurs ont eu le bonheur de réussir, mais beaucoup n'ont récolté que des déceptions. Le point essentiel pour les semis est de conserver les graines

à la surface du compost sur lequel on les a semées, à seule fin de pouvoir suivre toutes les phases de la germination et pouvoir plus facilement les préserver contre les insectes qui ravagent souvent en une nuit un grand nombre de jeunes plantes. Il faut éviter tout bassinage direct sur les terrines de semis, parce que l'eau entraîne les graines au fond du vase et alors elles sont perdues.

J'emploie avantageusement pour les semis des fibres hachées de *Chamœrops excelsa*, mis dans une terrine dont la base baigne dans l'eau; de cette façon, l'humidité est toujours au même degré, et je n'ai jamais besoin d'arroser.

Tous les amateurs, ou à peu près, ont déjà semé des *Cypripediums*, et ont pu, par eux-mêmes, en étudier l'élevage. Il n'en est pas de même des *Cattleya* ou *Oncidium*. On doit semer ces plantes sur des troncs de fougères soigneusement lavés et débarrassés de toutes les impuretés qu'elles pourraient renfermer; lorsque les jeunes semis ont le premier bulbe bien formé, on fixe ces troncs de fougères sur de gros morceaux de charbon de bois et on cultive absolument comme des plantes établies. C'est-à-dire sans exagération de température.

Par ce procédé, qui exige plus d'attention, il est vrai, on a l'avantage de faire des plantes vigoureuses, tandis qu'en tenant les semis à une température élevée on n'obtient que des plantes excessivement délicates.

Les plantes de semis demandent généralement six ans avant de fleurir; malgré cela, on cite des exemples de plantes ayant fleuri après deux ans de semis, mais ceci est excessivement rare.

J. FAROULT.

CULTURE DU PHAJUS TUBERCULOSUS

La plupart des espèces du genre Phajus qui est terrestre ont toujours été recherchées pour la facilité avec laquelle elles se prêtent à la culture ; le développement qu'atteint le feuillage de ces plantes, lorsqu'elles sont bien traitées, les place avec leurs alliés les Thunia, au rang des Orchidées les plus ornementales. Cependant, considérée au point de vue cultural, l'espèce la plus attrayante du genre, le Phajus tuberculosus, ne jouit pas de la même réputation que ses congénères. On le regarde avec raison comme une plante capricieuse, presque rebelle à la culture; et, sauf quelques rares exceptions, on la rencontre souvent dans nos serres avec cette apparence malingre et souffreteuse que l'on observe généralement chez des plantes pour lesquelles il est difficile, souvent impossible, de reproduire plus ou moins exactement les conditions naturelles de leur patrie. Il ne faut pas se dissimuler que, dans la plupart des cas de succès observés, ceux-ci ne sont dus qu'à un heureux rapprochement de ces mêmes conditions qui jouent un rôle considérable dans la santé des plantes. Sans quoi, comment saurions-nous expliquer la théorie du *milieu*, comme un de nos collègues a si judicieusement qualifié l'ensemble des diverses conditions nécessaires pour amener la plante à un parfait développement.

Désirant réhabiliter une plante de mérite et en même temps encourager mes collègues à de fructueux essais, nous communiquons par ce journal quelques observations que nous avons suivies depuis l'importation des plantes jusqu'à l'époque de la floraison. Nous devons, auparavant, rendre justice à M. Léon Humblot, à qui, non seulement, nous sommes redevables de l'importation de cette charmante espèce et de l'introduction du Phajus Humbloti (une nouveauté d'un grand avenir), mais encore plus pour les renseignements qu'il a

bien voulu communiquer au monde horticole sur l'habitat de cette plante.

Suivant les récits de cet intrépide voyageur, nous apprenons que les deux espèces que nous venons de citer croissent ensemble aux bords des marais fangeux que l'on rencontre dans les forêts les plus malsaines de Madagascar; dans ces mares se trouve aussi l'Ouvirandra fenestralis, une merveille aquatique de ces régions mystérieuses qui, probablement, nous réservent encore de nombreuses surprises.

Néanmoins, cette similitude d'origine nous conduit à remarquer une grande dissemblance dans le facies de ces deux Phajus; l'allongement des pseudo-bulbes se soudant près de leurs extrémités et formant rhizome, la disposition des racines naissantes sur ces rhizomes sont des caractères annonçant d'eux-mêmes que le Phajus tuberculosus a des tendances à croître et à s'accrocher sur des corps humides. Cette espèce paraît être intermédiaire entre les Orchidées terrestres et les épiphytes; serait-ce là un caractère saillant et unique de cette espèce du genre Phajus?

La serre où nous avons vu cultiver et fleurir avec profusion ces charmantes plantes semblerait être une reproduction assez rapprochée des singulières conditions auxquelles sont soumises ces plantes dans les forêts malgaches. L'atmosphère y est lourdement chargée de l'humidité produite par l'incessante évaporation de quatre grands bassins superposés en cascades et occupant le milieu de la serre. Ces bassins, destinés à cultiver une collection de Nymphéacées tropicales, sont traversés dans toute leur longueur par quatre tuyaux de chauffage, pour adoucir la température de l'eau, laquelle est journellement et en partie renouvelée au moyen d'une bouche alimentant le bassin supérieur. La température, relativement élevée, y est maintenue entre 21° C. et 23° C. en hiver, ne descendant jamais au-dessus de 26° C. en été. L'espace laissé libre entre la surface de l'eau et le verre (environ

2 mètres) est ingénieusement garni de paniers d'Orchidées, tels que Dendrobium formosum, Dendrobium Falconeri, etc.; Oncidium papilio, Cœlogyne pandurata, Dayana, Platyclinis filiformis, Aerides variés, etc. Toutes ces espèces poussent avec vigueur dans ce milieu fécond et humide, mais les Phajus tuberculosus nous montrent là un plus bel exemple de végétation que tous les autres.

En été, durant les fortes chaleurs, ces plantes seront bien ombrées et tenues un peu plus éloignées du verre; on bassinera trois ou quatre fois par jour le feuillage à l'eau de pluie suivant que l'atmosphère extérieure le permettra. En hiver, on profitera d'une journée claire et tempérée pour faire cette opération au moins une fois par semaine, ce qui sera suffisant, ces plantes ne demandant presque pas de repos, sauf des arrosages plus modérés durant les deux ou trois semaines qui suivent la floraison, laquelle a lieu de janvier en mars. C'est aussi l'époque la plus propice pour changer les plantes des radeaux devenus trop petits, ou, ce qui est préférable, d'y ajouter un morceau pour les agrandir, évitant ainsi de déranger les racines qui adhèrent fortement sur le bois. Ces radeaux offrent l'avantage de bien s'adapter à la forme demi-rampante des rhizomes de la plante, d'être légers et de laisser pénétrer l'air jusqu'aux racines, tout en permettant à l'excédent d'eau des abondants bassinages, que l'on donne durant l'époque de la floraison, de s'égoutter librement.

Ce Phajus ne demande que très peu de nourriture : quelques mottes de bonne terre de bruyère fibreuse, alternant avec quelques pincées de sphagnum et quelques morceaux de charbon de bois légèrement placés entre les racines, suffiront. Tous les trois mois, environ, on s'assurera de l'état du compost, qui souvent, par suite de la grande humidité, est sujet à une active décomposition, ce qui se reconnaît au premier coup d'œil par le sphagnum noircissant et dépérissant, au lieu de pousser et de conserver sa belle couleur verte. Dans

ce cas, on retirera, avec un bâton ou à l'aide d'une seringue à jet, toutes les parties malsaines, sans craindre de mettre les racines à nu; toutefois, cette opération sera conduite avec les plus grands soins, afin de ne pas froisser celles-ci. Ensuite, tous les interstices seront de nouveau remplis avec des matériaux frais et préalablement coupés.

Les thrips et les poux blancs sont les ennemis les plus à redouter du Phajus tuberculosus; on préservera les plantes de leurs attaques par des fumigations périodiques, ou, ce qui serait préférable, par des vaporisations de jus de tabac, sans oublier que le feuillage des Phajus est excessivement tendre et peut être irrémédiablement endommagé par une fumigation trop dense. Un moyen plus inoffensif et tout aussi efficace serait de passer le feuillage dans une légère dissolution de nicotine au moins une fois par mois, et, dans le cas où les plantes seraient déjà attaquées, il faudrait renouveler l'opération jusqu'à ce que les insectes aient complètement disparu.

Disons, en terminant, que le Phajus tuberculosus a déjà produit un hybride magnifique, le P. Cooksonii, résultant d'un croisement opéré entre le P. tuberculosus et le P. Wallichii. Un semis de cette plante, âgé de trois ans, fleurit pour la première fois au printemps dernier en Angleterre, chez M. Cookson.

C'est une plante remarquablement belle, réunissant les mérites des deux parents, d'un port beaucoup plus rustique que le P. tuberculosus, tout en ayant gardé l'originale délicatesse de ses fleurs, lesquelles sont plus grandes, d'un riche coloris rose lie de vin et ayant le labelle tout parsemé de macules plus foncées. Ce beau gain nous montre une perspective pleine de promesse et d'avenir, par les croisements qui peuvent être tentés avec ce beau genre rustique et ses autres alliés, et nous osons espérer que nos croiseurs ne resteront pas en arrière dans ce mouvement progressif.

PLÉIONE.

CYPRIPEDIUM SELLIGERUM MAJUS

Cette plante superbe est-elle sortie de la même capsule que le C. selligerum ordinaire et que le C. selligerum rubrum? c'est ce que nous ne saurions dire. Peut-être Seden, l'heureux obtenteur de ces trois formes très distinctes pourra-t-il nous renseigner. — Parmi les C. selligerum majus, ou soi-disant tels, il y a des formes qui diffèrent autant par les dimensions que par le coloris des fleurs. La plante que nous figurons a été peinte chez M. Finet, à Argenteuil, et provenait de la collection Petot. M. Petot, l'amateur si regretté de Beaune, avait commencé sa collection au bon moment. C'était au commencement de la vogue des Cypripediums, quand les amateurs de ce beau genre se comptaient par unités. Les obtenteurs de cette époque n'inondaient pas la place de gains sans valeur, et on peut affirmer que les plus belles variétés ont été les premières vendues. Le C. selligerum est un hybride entre le C. barbatum et le lœvigatum. Il est de beaucoup supérieur à ses parents et tout aussi florifère. C'est une plante de serre chaude qui pousse avec vigueur et qui fleurit avec régularité. Pour obtenir des fleurs de la dimension de celles que nous figurons, il faut, bien entendu, des plantes fortes et bien établies. Le C. selligerum craint un peu les rayons directs du soleil ; il est constamment en végétation et fleurit habituellement au mois d'avril. Sa floraison se prolonge du reste pendant plusieurs mois si on a soin de tenir la plante dans une serre aérée et pas trop humide, en se dispensant de mouiller les fleurs.

A PROPOS DES ORCHIDÉES A BON MARCHÉ (1)

La culture des Orchidées n'est plus aujourd'hui le privilège de ceux qui jouissent de grandes fortunes. La plante s'est démocratisée. Un grand nombre d'entre elles sont dans les prix doux, et ce ne sont ni les moins belles, ni les moins recherchées.

Nous citerons d'abord l'*Ada aurantiaca* Lindl., espèce unique provenant de la province de Pamplona (Nouvelle-Grenade), dans l'Amérique du Sud. Cette Orchidée est très recommandable, car elle est de culture facile, vient très bien dans les serres tempérées, et, ce qui augmente sa valeur, elle fleurit longtemps. Cette plante a les fleurs en épi; elles sont d'un beau rouge orangé, et les pétales présentent au milieu une tache d'un brun foncé. Cette espèce demande des arrosements copieux.

L'*Aerides affine* Lindl., provient du Sylhet (Indes); quoique ce soit une espèce indienne, elle vient fort bien dans les serres tempérées. Ces plantes sont d'un aspect charmant grâce à leurs jolies grappes de fleurs retombant longuement; les fleurs sont roses tachetées de rouge et le labelle présente au centre une grande macule brune. Une autre espèce, l'*Aerides crispum* Lindl., originaire de Courtallum (Indes or.), présente l'aspect général de la précédente, mais ses grappes sont beaucoup plus fournies; les fleurs sont blanches et le labelle a l'extrémité supérieure colorée en rose sur fond blanc. Les *Aerides* ont en général une odeur excellente; ce sont malheureusement des plantes dont la reproduction est assez difficile.

La *Revue* (2) a récemment signalé l'*Angræcum sesquipedale* Pet. Thou., qui fut introduit de Madagascar, il y a un

(1) Extrait de la *Revue horticole Belge*.
(2) T. XV, p. 217.

siècle. Ses fleurs sont d'un beau blanc d'ivoire et elles sont très parfumées. Il faut aux *Angræcum* une atmosphère chaude et humide pendant l'été. Pendant l'hiver, on ne les arrose pas. Cette Orchidée se multiple par des rejetons émis à la base de la plante, qu'il faut avoir soin de ne séparer que lorsqu'ils sont munis d'une racine suffisante.

Le *Cœlogyne cristata* Lindl. est une plante d'un effet charmant (1) : ses grappes à grandes fleurs blanches, au labelle blanc, jaune brillant à la base, apparaissent nombreuses si on cultive la plante dans une serre tempérée. Le genre *Cœlogyne* renferme plusieurs espèces estimées parmi lesquelles nous citerons le *C. speciosa* (*Cummingi*) (Lindl.), *asperata* (*Lowi*), etc... Certaines fleurs ont un parfum très fin.

Le *Calanthe Masuca* Lindl. est originaire du Népaul. Il émet une grappe fournie de fleurs grandes, couleur lilas; le labelle est coloré en violet pourpre. Cette Orchidée se cultive en serre tempérée. Le *Calanthe discolor* Lindl., du Japon, montre une longue grappe garnie de fleurs nombreuses; celles-ci sont colorées en pourpre vineux et le labelle est blanc rosé.

Le *Catasetum Bungerothi* Brown. appartient à un genre peu cultivé, présentant pourtant des espèces absolument remarquables sous le rapport de la forme et de la diversité de coloris. Cette espèce a les fleurs fort grandes et blanches ; la forme du labelle, étalé longuement et présentant deux dents, donne un aspect tout particulier à la plante. Elle se cultive, comme tous les *Catasetum*, en serre chaude jusqu'à la floraison; celle-ci passée, on met les plantes en serre tempérée, et on les place dans des paniers près du vitrage. Le *Catasetum longifolium* Lind., originaire du Demerara, a les fleurs orangées finement bordées de violet.

(1) Cf. *Revue*, t XVI, pl. VIII.

Les *Cattleya* (1) forment le genre le plus important de l'Amérique intertropicale ; leurs fleurs sont fort grandes, de couleurs charmantes ; aussi ces plantes sont-elles très recherchées. Ce sont des épiphytes d'une culture aisée dans les serres tempérées ou même froides. On les multiplie assez facilement : quand on a de fortes touffes, on les divise en ayant soin de laisser à chaque touffe une jeune pousse. On cultive surtout les *C. Acklandiæ* Lind. aux fleurs d'un vert olive tacheté de rouge, au labelle rouge vineux, jaune dans le milieu ; les *C. labiata* Lindl. et ses variétés, les *C. Mossiæ* Hook., les *C. Mendelii* Hort. et les *C. Trianæ* Lind. et Rchb. f. Les fleurs de cette dernière espèce sont très grandes, elles ont jusqu'à 10 centimètres environ. Les sépales sont longs et étroits, d'un rose pâle, à bords entiers ; les pétales sont longs et très larges (7 centimètres) et ont la même teinte. Le labelle, également de très grande dimension, a les bords finement dentés et relevés de manière à former, comme chez tous les *Cattleya*, une sorte de cornet, rose extérieurement ; l'extrémité est rouge violacé à l'intérieur avec une coloration centrale allongée jaune vif. Il existe plusieurs sous-variétés très estimées du *C. Trianæ*. Nous citerons seulement l'une des plus jolies, le *C. Trianæ alba* dont les fleurs sont blanches ; le labelle, très légèrement teinté de rose, présente une tache jaune pâle au centre. Il existe plus de 200 espèces ou variétés du genre *Cattleya*.

Les *Dendrobium* forment un grand groupe, originaire des Indes Orientales et de l'Australie, remarquable par la bizarrerie du coloris. Ce sont des épiphytes que l'on cultivera de préférence en pots à moitié remplis de tessons et recouverts de sphagnum jusqu'au bord. Plusieurs *Dendrobium* se plaisent dans les serres tempérées ; mais d'autres nécessitent la serre indienne. Les feuilles ne sont malheureusement pas persis-

(1) Cf. *Revue*, t. XIV, pl. XI et pl. XV.

tantes et, une fois la plante en fleurs, on n'aperçoit plus trace des feuilles. Nous citerons dans ce groupe le *D. calceolaria* Hook. aux grappes à fleurs nombreuses, grandes, jaunes, striées de rouge pâle dans la partie supérieure des pétales; le *D. densiflorum* Wall., originaire du Népaul; cette plante se recommande également par ses grappes couvertes de nombreuses fleurs d'un jaune clair et par son labelle orangé. Citons encore une des plus belles espèces, le *D. nobile* Lindl., provenant de la Chine; elle a un coloris tout à fait remarquable. Ses fleurs sont disposées généralement par trois; elles sont violacées; le labelle est violacé extérieurement, mais intérieurement il est blanc et présente, depuis la base jusqu'au centre, un large disque pourpré, ce qui donne à la fleur un aspect superbe. Les feuilles sont un peu plus persistantes que dans d'autres espèces. Ces épiphytes très florifères sont couvertes de nombreuses fleurs légèrement odorantes.

Les *Dendrobium nobile* Lindl. *densiflorum* Wallich, *thyrsiflorum* Rchl. et sa variété si belle, *D. t. Wardianum* Warn. sont au nombre des Orchidées les plus recherchées pour la grande culture et la fleur coupée. Il existe beaucoup d'autres espèces dignes d'être décrites, mais le cadre de notre article ne nous permet pas d'entrer dans de plus grands développements; disons seulement, pour nous résumer, que les *Dendrobium* sont, avec les *Odontoglossum*, un des genres qui justifient le mieux la grande vogue des Orchidées et l'enthousiasme des amateurs.

Signalons également l'*Epidendrum Stamfordianum* Batem. (Venezuela). Cette espèce a les fleurs petites, nombreuses, en grappe; elles sont étalées en collier. Cette plante se cultive dans les serres tempérées; le professeur Reichenbach a proposé de faire rentrer les *Cattleya* dans les *Epidendrum*, mais cette manière de voir n'a pas été généralement adoptée.

Le *Lælia purpurata* Lindl. (1) est une des plus belles espèces à fleurs très grandes, blanches et à labelle jaune, rayé de pourpre au milieu. Les variétés sont innombrables. Cette plante se plaît en serre tempérée et même en serre tempérée froide.

Le *Lycaste Skinneri* Lindl. est bien connu de tous ceux qui ont cultivé des Orchidées (2). Il en est de même du *Masdevallia candida* ou *tovarensis* (3) Rchb. f., originaire du Venezuela, et du *M. ignea* Rchb., pour ne citer que les plantes les plus connues de cette famille.

Le genre *Odontoglossum* est certainement celui qui jouit de la plus grande popularité, autant à cause de la beauté de ses fleurs que pour la grande variété de forme et de coloris que l'on rencontre dans les 150 à 200 espèces actuellement cultivées. Tous les Odontoglossum appartiennent à l'Amérique tropicale (Mexique, Guatemala, Nouvelle-Grenade, Pérou, Caracas, Venezuela, Chili), où ils croissent entre 5,000 et 10,000 pieds d'altitude. Pour la culture, il faut avoir soin de leur donner une chaleur modérée, la serre froide leur convient très bien; il leur faut un air pur très souvent renouvelé, beaucoup d'eau et de lumière; en suivant ces principes, on obtient de belles grappes chargées de fleurs persistant pendant longtemps. Tout le monde connaît les *O. Alexandræ* Batem. (*O. crispum* Rchb. f.). Cette espèce est remarquable par l'immense variété de ses formes. Le type a de grandes fleurs blanches en grappes bien fournies; les pétales sont parfois maculés de brun; le labelle blanc est maculé de brun dans la partie centrale, jaune à la base; celle-ci est couverte de petites hachures brunes. On cite encore l'*O. hastilabium* Lindl. aux fleurs d'un blanc verdâtre, rayées de rouge, au

(1) Cf. *Revue*, t. XIV, pl. XVII.

(2) Voir *Revue*, t. X, pl. V, et t. XV, pl. VII.

(3) Voir *Revue*, t. IX, pl. II, nº 4.

labelle blanc, pourpre à la base, et l'*O. Pescatorei* Linden, type d'un groupe très estimé, aux fleurs grandes disposées en grappe lâche, d'un blanc légèrement rosé, tandis que le labelle, d'un blanc uni, présente à sa base une tache jaune. Une espèce fort recherchée est également l'*O. triumphans* Rchb. f. dont les fleurs grandes, d'un jaune pâle, sont tachetées de brun très pâle. Le labelle, jaune brunâtre dans sa partie supérieure, est blanc dans la partie inférieure, et le bord est finement découpé. Quelques espèces ont des bulbes peu développés : tels sont les *O. Cervantesi* Lex, *O. Krameri*, Rchb., *O. Oerstedii* Rchb. et *O. Rossi* Lindl. (1) (*O. apterum* La Llave et Lex). Ces Orchidées réclament plus de jour et de lumière que les autres, aussi les suspendra-t-on près du vitrage de la serre froide si on désire obtenir des spécimens aussi bien fleuris que celui de *O. Rossi var. majus*.

Quelques Orchidées demandent la haute serre chaude; j'en citerai quelques-unes parce qu'elles sont aujourd'hui d'un prix plus abordable que jadis. Je signalerai d'abord le *Phajus* ou mieux le *Thunia alba* Lindl., aux fleurs en grappes blanches, grandes et d'un aspect fort joli, et au labelle blanc veiné de rose; les *Phalænopsis grandiflora* Lindl. aux très grandes fleurs blanches, aux sépales d'un blanc verdâtre et au labelle rayé jusqu'à la base de rouge strié de jaune, et le *Ph. Schilleriana* Rchb. f., aux fleurs roses en grappe lâche, dont les sépales roses sont pointillés de rouge intérieurement et les pétales rose uni, le labelle trilobé, pointillé intérieurement de rouge ; le lobe supérieur affecte la forme d'un écusson divisé en deux à la partie supérieure, chacune des divisions étant terminée par 28 mucrons. Cette fleur a un aspect tout particulier, étrange et charmant.

Le genre *Vanda* est le type d'une des grandes tribus de la famille des Orchidées ; les Vandées sont des plantes de crois-

(1) Voir *Revue*, t. XIV, pl. XIII.

sance vigoureuse; les fleurs affectent les coloris les plus bizarres et persistent ordinairement très longtemps; on les cultive dans la serre indienne. Signalons les *V. cristata* Lind., *V. insignis* Bl., et les *V. suavis* Lindl. Comme l'indique son nom, la fleur de cette dernière répand une odeur délicieuse.

LES ORCHIDÉES DE PANAMA

Le prix moyen payé pour des Orchidées d'introduction récente varie entre 10 à 25 centimes pièce si elles sont acquises par milliers. On peut à ce prix et même à un prix inférieur se procurer la plupart des espèces d'Orchidées. On n'accorde un prix supérieur, pour une seule plante, que si elle est nouvelle ou tout au moins appartenant à une variété très rare et tranchée qui peut n'être représentée que par un spécimen unique. Il est fort rare que ce soit la valeur de la fleur qui obtienne le prix de fantaisie comme 100 à 250 livres sterling, c'est plutôt la rareté. Pour tirer le meilleur parti de ces nouvelles variétés et ce but est fréquemment atteint, elles sont figurées à grands prix dans des ouvrages superbement illustrés, mais ayant peu de valeur au point de vue scientifique et dédiées à des hommes riches qui les payent largement, comme le baron Rothschild, baron Schroeder, sir Trevor Lawrence. D'un autre côté, les noms de Sander, Stevens et autres horticulteurs et connaisseurs princiers se rencontrent fréquemment dans la littérature de ce genre, dans laquelle on a eu soin de faire entrer le nom et l'adresse détaillés de l'heureux cultivateur ou des spéculateurs. On omet fréquemment les notes sur l'habitat de la plante, les conditions physiques qu'elle requiert, le nom du véritable découvreur, etc. On ne saurait assez blâmer cette manière d'agir, autant au point de vue scientifique qu'au point de vue moral,

d'abord parce qu'elle fait naître la confusion et remplit la littérature de la science botanique de paille sans grain, et aussi parce qu'elle dénature, par le matérialisme le plus profane, un des plus nobles sentiments de la nature humaine, l'amour des fleurs.

Parmi les Orchidées qui croissent sur l'isthme de Panama, il n'en est aucune qui pourrait atteindre un de ces prix de fantaisie cités plus haut. Personne, toutefois, ne pourrait bâtir des palais en imagination avec les richesses supposées que les montagnes ou les bois d'accès difficiles recèlent. Mais le véritable homme d'affaires n'agit jamais ainsi, il base ses opérations sur des déductions mathématiques, et ce n'est que quand il est sûr de tirer quelque bénéfice de son temps et de son capital qu'il juge qu'une affaire peut l'intéresser. C'est à ce seul point de vue qu'un grand nombre relativement d'espèces d'Orchidées poussant dans l'isthme peuvent être utilisées. En conséquence, nous allons examiner ces espèces qui sont dignes d'intérêt au point de vue commercial.

1° Le genre Selenepidium. Trois espèces croissent dans l'isthme : S. caudatum, S. longifolium et S. chica. Le S. caudatum a le plus de valeur. Il croît dans les régions élevées du Chiriqui et de Veraguas, à une altitude de 1,000 à 1,600 mètres. C'est une espèce qui se trouve rarement et qui voyage difficilement. Les deux autres espèces sont plus intéressantes au point de vue botanique qu'au point de vue horticole; toutefois, S. longifolium est souvent cultivé comme curiosité ou plante d'ornement.

2° Le genre Cattleya. On ne rencontre que deux espèces de ce genre dans l'isthme : C. Dowiana et C. Skinneri; le premier est le plus rare, celui qui a le plus de valeur et en même temps un des plus beaux Cattleyas connus. Il a été dédié au capitaine J. Dow, le vénérable gentleman si bien connu de tous les résidents de l'isthme, en reconnaissance des services nombreux qu'il a rendus aux voyageurs scien-

tifiques qui ont visité l'Amérique centrale pendant les années antérieures et des recherches scientifiques fortement appréciées qui lui sont personnelles. C. Dowiana habite les districts nord et nord-est de l'isthme, s'étendant depuis le Costa-Rica, sur les contreforts du volcan Torralba, jusqu'aux départements de Cauca et d'Antioquia, à une altitude de 500 mètres supra marine. La variété qui croît dans le Cauca et l'Antoquia est appelée C. Dowiana aurea, à cause de sa couleur plus claire. Une variété particulière, de dimensions plus petites, a été rencontrée dans le voisinage du Rio Tuira dans le Darien en 1879. L'autre espèce, C. Skinneri, se rencontre seulement dans le Chiriqui et Veraguas, à une altitude de 600 à 1,500 mètres, et est répandue dans cette région aussi loin que le Guatemala. C'est une espèce très belle et très florifère, quoique bon marché, à cause de son abondance et de son area très étendu. Une variété à fleurs blanc pur a été découverte dans le voisinage de Torralba, et est maintenant cultivée avec soin et multipliée dans le Costa-Rica. C'est une Orchidée de grande valeur.

(*A suivre.*) (*Panama Star and Herald*, aug. 8.)

LES ODONTOGLOSSUM

Traduit du *Manual of Orchidaceous plants*, de James Veitch and Sons.

(*Suite.*)

Od. cristatum.

Pseudo-bulbes cylindro-coniques, longs de 5 centimètres, diphylles feuilles linéaires lobées, aiguës, longues de 18 à 25 centimètres, scape, plus longs que les feuilles, branchus, pluriflores. Fleurs ayant de 5 à 6 centimètres de diamètre, sépales et pétales semblables, ovales lancéolés aigus, brun châtain, tachetés de jaune et avec une tache jaune à la base. Labelle semblable mais plus court, jaune pâle, quelquefois blanc, avec une grande tache à la pointe et quelques taches marginales brun châtain. Crête grande, consistant en deux lamelles convergentes; chacune d'elles comprend de

nombreux segments blancs et bruns, dont les deux antérieurs sont plus grands que les autres. Colonne ailée.

Odontoglossum cristatum. Lindl. fol. Orchi. Od. n° 53 (1852) Rch. in Gard. Chron. 1868. P. 1014. Illust. hort 1870, t. 21.

Var. Cristatellum, sépales et pétales plus grands et différemment colorés, labelle jaune à la base et brun à la pointe, dent de la crête jaune et rouge.

Od. cristatum cristatellum, supra od. cristatellum, Rchb. in Gard. Chron. X (1878), p. 716. William's Orch. Alb. 11, t. 66. Od. Lehmann, Lehm. in lit. fide, Rchb. in. Gard. Chron. XVII (1882), p. 143.

Découvert par Hartweg dans les Andes de l'Équateur près Paccho, en 1840. Cette plante n'était connue que dans les herbiers jusqu'au jour où Wallis envoya des spécimens vivants à l'établissement horticole de Linden, en 1867. La variété qui est supposée d'origine hybride est encore fort rare et fut importée dix ans plus tard par M. Bull. Le nom spécifique a rapport à la crête remarquable du labelle.

Od. cristatum fleurit habituellement en avril et mai.

Od. crocidipterum.

Pseudo-bulbes, feuilles et inflorescence de l'*Od. blandum*. Fleurs ayant 3 centimètres de diamètre, sépales et pétales lancéolés, aigus, réfléchis à la pointe, jaune pâle tacheté de brun orangé, labelle creusé avec deux lacèmes latérales érigées et un tablier triangulaire, denticulé sur les bords et atténué à la pointe qui est réfléchie comme les autres segments, jaune pâle avec quelques taches marquantes brun orangé et une ou deux taches plus grandes vers la pointe. Crête bilamellée blanche. Colonne avec des ailes frisées.

Odontoglossum crocidipterum, Rchb. in Gard. Chron. 1871, p. 1129. Id. X en. Orch. II, p. 209, t. 192 (1874).

Introduit par MM. Low et C[ie], en 1870, il avait été toutefois communiqué précédemment au professeur Reichenbach par la même personne qui avait reçu des échantillons d'herbier de son collecteur Bruckmüller (1). Il habite un territoire limité, sur la Cordillière orientale de la Nouvelle-Grenade, entre Ocaña et Pamplona, à 6,000-7,500 pieds d'altitude, poussant sur les troncs et les branches des arbres ou à mi-ombre et quelquefois en compagnie de l'Od. triumphans. Dans son pays d'origine, il fleurit en avril, dans les serres d'Europe à la même époque, mais assez fréquemment à différentes saisons de l'année. Les fleurs émettent un délicieux parfum d'aubépine quand elles viennent de s'épanouir.

---

(1) *Xen. Orch.*, II, p. 299.

Le nom spécifique *crocidepterum*, ailes safranées, de κρὸκος (krokos) safran, et διπτερος (dipteros) ayant deux ailes, a rapport à la teinte jaune du perianthe étalé.

Od. Edwardi.

Pseudo-bulbes ovoïdes, lissés, comprimés, avec des bords aigus, longs de 10 centimètres et larges de 6, diphylles. Feuilles ligulées, presque aiguës; dentées et striées à la face supérieure. Scapes robustes, hauts de 1 mètre à 1^m,30 et plus, cramoisi foncé en dessous et avec une bractée rayonnante à chaque point, vert pâle en dessous et paniculés. Fleurs nombreuses, ayant environ 3 centimètres de diamètre, mauve pourpre ou couleur puce, sauf les callosités du labelle qui sont jaune buffle, entourées d'une zone étroite jaune soufre. Sépales et pétales semblables, oblongs obtus, creusés, ondulés, les sépales latéraux un peu plus étroits que les pétales et que le sépale dorsal; labelle plus court que les autres divisions, en forme de langue, infléchi, crête charnue, tuberculeuse, obscurément bipartite. Colonne courte, avec une aile étroitement dentée de chaque côté de la cavité stigmatique.

Odontoglossum Edwardi. Rchb. in Gard. Chron. X (1878), p. 74. Idem. XIII (1880), p. 72. Bot. Mag., t. 6771 (1885).

Odontoglossum très distinct originaire des Andes de l'Équateur, où il fut découvert par un voyageur allemand, Édouard Klaboch, dont il perpétuera longtemps les travaux. Quoique les fleurs en soient comparativement petites, leur couleur en est remarquable et est différente de celle de toutes les autres espèces dans les cultures. De plus elles se recommandent par leur parfum. *Od. Edwardi* fleurit pour la première fois en Angleterre dans la collection de M. H.-J. Buchan, à Wilton House, Southampton, en janvier 1884.

Od. grande.

Pseudo-bulbes ovoïdes comprimés, longs de 8 à 10 centimètres, se distinguent aisément par leur couleur vert pois foncé. Feuilles ovales oblongues, longues de 10 à 15 centimètres, scapes plus longs que les feuilles, robustes, érigées, portant de 4 à 7 fleurs. Fleurs ayant de 12 à 15 centimètres de diamètre, sépales oblongs, lancéolés, jaune brillant barré de brun cannelle, pétales oblongs deux fois plus larges que les sépales, moitié inférieure brun cannelle, bordé de jaune, moitié supérieure, jaune brillant, labelle presque orbiculaire, jaune pâle, quelquefois blanchâtre avec quelques taches rouge pâle, crête charnue avec deux proéminences tanguées sur le devant et 2 à 4 dents à la base, jaune orange. Colonne recourbée avec une petite auricule de chaque côté.

Odontoglossum grande, Lindl. in Bot. Reg. 1840, misc. N° 94. Id. Fol. Orch. Od. n° 9 (1852). Batem. Orch Mex. et Guatem., t. 24 (1843). Id.

Monog. Od., t. 8 (1874). Bot. Mag., t. 3955. Paxt. Mag., bot. VIII (1841), p. 49. Gartenfl. 1859, t. 270, Ienning's Orch., t. 13. Williams' Orch. Alb. II, t. 79.

Var. **Williamsianum.** Fleurs plus petites avec des pétales plus courts et plus larges, colonne avec des ailes uncinées.

Od. grande Williamsianum, supra. Od. Williamsianum, Rchb. in Gard. Chron. XVI (1881), p. 134. William's Orch. alb. IV, t. 163.

Cette plante, qui produit les fleurs les plus grandes du genre Odontoglossum, a été découverte par M. G. Ure Skinner, en 1839, dans des ravins obscurs près de la ville de Guatemala et plus tard dans d'autres localités, mais invariablement dans un climat où la température varie entre 15 et 20° c., et dans une situation où la plante est toujours humide et à l'ombre (1).

Cette plante fleurit pour la première fois en Angleterre dans la collection du duc de Bedford, à Ooburn Abbey, en 1841. La variété Williamsianum, plante unique, qui est dans la collection du comte de Germiny, à Gouville, est originaire, assure-t-on, de Costa-Rica. L'*O. grande* fleurit ordinairement de novembre à mars, mais assez souvent un ou deux mois plus tôt.

Culture : Les conditions climatériques dans leur pays d'origine de l'*Od. grande* et ses alliés les plus proches, *Od. Insleayi* et *Od. Schlieperianum*, sont un peu différents de celles requises par les espèces alpines de la Nouvelle-Grenade. La moyenne de la température est plus élevée et il y a une saison sèche qui dure de quatre à cinq mois : il faut, en conséquence, à l'approche de l'hiver, transporter ces plantes de la serre froide dans la partie la plus froide et la plus sèche de la serre aux Cattleyas, où on peut les tenir au repos. L'humidité de la serre aux Odontoglossum, pendant l'hiver, ne pourrait pas leur être favorable.

Od. Halli.

Pseudo-bulbes ovoïdes allongés, très comprimés avec des bords aigus, et quand il est vieux, sillonnés longitudinalement avec des rainures rapprochées, diphylles. Feuilles linéaires lancéolées, longues de 25 à 35 centimètres.

Scapes ayant de 1 mètre à 1m,50 de longueur, courbé; rameaux pluriflores. — Fleurs ayant de 7 à 10 centimètres de diamètre. Sépales et pétales semblables, lancéolés elliptiques, aigus avec des pointes réfléchies

(1) Bateman. Orch. Mex. et Guat. sub., t. 24.

de couleur variable et surtout en ce qui concerne les taches. Labelle oblong acuminé, lacinié sur les bords, plus court et plus long que les autres segments, jaune pâle et blanc, plus ou moins tacheté de rouge, crête jaune brillant, consistant en deux lobes pectinés et se terminant sur le devant en deux ailes bifides divergentes. Colonne avec des ailes filiformes à la pointe.

Odontoglossum Halli, Lindl. Bot. Reg. 1837. Sub., t. 1992. Id. fol. orch. Od. N° 6 (1852). Rchb. Xen. Orch. I., t. 63 (1856). Illus. hort. 1871, t. 58. Fl. Mag. 1868, t. 378. Batem. Monogr. Od., t. 21. Bot. Mag., t. 6237. Warner's Sel. Orch. III. t. 10. Od. chœtestroma (1), Rchb. in Gard. Chron. XIX (1883), p. 562.

Od. Halli, le plus beau des Odontoglossum de l'Equateur, fut découvert par le brave officier dont il porte le nom, col. Hall. en 1837, dans la vallée de Lloa, dans le district des Quito, à 8,000 pieds d'altitude. Quelques années plus tard, Hartweg le récolta sur le versant occidental du Pechincha et plus tard le professeur Jameson le trouva dans d'autres localités sur les Andes. Ce n'est qu'en 1864-1865 qu'il fut connu dans les collections européennes, à la suite des importations de MM. Low et Cie, Linden, Backhouse et Veitch. Il fleurit habituellement en mars-avril. Quand il n'est pas en fleurs, la plante est distinguée facilement par ses pseudo-bulbes longs et plats avec ses sillons rapprochés parallèles et longitudinaux. C'est une espèce variable, et plusieurs jolies formes ont été mentionnées par la presse horticole.

Od. Harryanum.

Pseudo-bulbes ovales oblongs, tuniqués et sillonnés, quand ils sont vieux, longs de 5 à 8 centimètres diphylles. Feuille coriaces, oblongues, obtuses, longues de 15 à 25 centimètres. (Scapes, imparfaitement développés sur des exemplaires d'importation.) Fleurs ayant 8 à 10 centimètres de diamètre vertical, sépales elliptiques oblongs, brun châtain foncé, marqué et tacheté de jaune d'or, pétales oblongs aigus, réfléchis à leur pointe, la moitié inférieure traversée longitudinalement par des lignes rapprochées mauve pourpre. Zone centrale brun châtain, pointe jaune, labelle ovale oblong trilobé, les lobes latéraux arrondis, redressés, blanc, abon-

(1) Nous ne l'avons pas vu. C'est, dit-on, un hybride naturel entre *Od. Halli* et *Od. cristatum*, différant du premier principalement d'après Reichenbach « par les barbes de la crête qui sont plus nombreuses, les lamelles antérieures plus étroites et le tablier du labelle plus large dans la partie antérieure ».

Gard. Chron., XIX (1883), p. 592. On peut aussi rapporter, probablement, à l'*Od.* Halli, l'*Od. Victor*, que nous n'avons pas vu et qui, dit-on, diffère de l'*Od. Halli*, principalement par son labelle plus pendant et plus large au sommet.

damment striés de mauve pourpre, le lobe antérieur presque en cœur, blanc, changeant en jaune. Crête profondément fourchue devant, jaune d'or. Colonne arrondie avec deux petites ailes spéciales, dentées, blanches à la base, changeant en jaune au sommet.

Odontoglossum Harryanum, Rchb. in Gard. Chron. XXVI (1886), p. 486.

La dernière addition au genre au moment de la publication de cette monographie. Elle fut importée par MM. Horsman et C[ie], de Colchester, qui nous céda le stock sans nous renseigner sur son habitat. Deux des plantes importées fleurirent en août 1886, mais les scapes imparfaitement développés ne portaient que 2 ou 3 fleurs chacune. Ces plantes établies, on peut l'espérer, porteront des scapes pluriflores, longs de 2 à 3 pieds, et si cela se vérifie, cette plante sera un des plus beaux odontoglossum connus. Il a été dédié au chef de notre maison par le professeur Reichenbach qui ajoute « que c'est un type nouveau, et une surprise inattendue, comparable à l'*Od. luteopurpureum* et à l'*Od. tripudians* » (1).

Od. hastilabium.

Pseudo-bulbes ovoïdes, comprimés, diphylles. Feuilles oblongues lanceolées, longues environ de $0^m,30$ centimètres rapprochés à la base. Scapes érigés en panicules longs de 1 mètre à $1^m,30$, mais quelquefois plus longs dans le pays d'origine. Fleurs ayant 8 centimètres de diamètre, sépales et pétales semblables, lancéolés, étalés en forme d'étoiles jaune verdâtre pâle, ou crème, abondamment barrés et tachetés de pourpre, labelle avec deux petites auricules à la base et un tablier largement aigu, blanc, teinté de pourpre, crête consistant en trois lamelles dont la médiane est plus grande, et deux petites lamelles antérieures, teintes pourpre foncée de même que la colonne dépourvue d'ailes, sauf la case des anthères qui est blanche avec une tache jaune brillant à sa base.

Odontoglossum hastilabium, Lindl. Orch. Lind., p. 16. Id. fol. Orch. Od. n° 51 (1852). Bot. Mag., t. 4272 (1846). Linden's Pesc., t. II (1860). Batem. Monog. Od., t. 7 (1874).

Espèce tranchée, une des découvertes de Linden qui la rencontra sur la Cordillière orientale de la Nouvelle-Grenade dans l'État de Santander en 1845. Elle fut ensuite trouvée par Purdie, près de Santa Marta, dans l'extrême nord-est de la Nouvelle-Grenade, quand il collectait pour les jardins royaux de Kew et plus tard dans d'autres localités par Schlim et Wagener. On le rencontre rarement dans les environs d'Ocana où il croît à une température un peu plus basse que les autres odontoglossum, formant de grandes masses à la surface du sol, les racines s'accrochant à une distance

(1) M. Roezl, *Orchidophile* de Godefroy, mars 1884, p. 91.

considérable parmi les détritus de la végétation. Dans la Sierra Nevada de Santa Marta, cette espèce est plus abondante, là on le trouve à une altitude de 6,000 à 7,500 pieds, croissant sur les tiges de grandes lianes, surplombant les torrents des montagnes, exposé à une évaporation rapide, à une température variant pendant le jour entre 10 et 15 degrés, mais beaucoup plus basse pendant la nuit. Dans ces conditions il forme des pseudo-bulbes longs de 12 centimètres et ses panicules remarquables atteignent de $1^{m},30$ à 2 mètres. Cette plante fleurit pour la première fois à Syon House en 1846 (1). Elle fleurit toutefois dans les serres d'Europe comme à l'état naturel, de janvier à avril, mais parfois plus tard. Le nom spécifique a rapport à la forme du labelle (en forme de hallebarde).

(*A suivre.*)

PETITES NOUVELLES

J'ai reçu, il y a quelques semaines, de M. Mantin, quelques plantes intéressantes, entre autres :

Renanthera matutina. C'est une plante toujours rare dans les collections et qui mériterait cependant d'être largement répandue. Ses fleurs, d'un jaune mêlé de rouge cuivré intense, se succèdent pendant plusieurs mois. Où la plante se plaît, il est facile de la bouturer tous les deux ans et d'obtenir des sujets qui fleurissent l'année suivante. Elle a été figurée dans la Rhumphia de Blume et est d'introduction très ancienne. Elle ne paraît pas avoir été réintroduite depuis sa première apparition en Europe.

Sobralia Xantholeuca. Cette superbe espèce, du Guatémala, est toujours fort rare. C'est une plante qui peut lutter avec les plus beaux Sobralia ; les belles variétés, qui sont d'un jaune très franc, sont très recherchées. Beaucoup de plantes, introduites récemment sous ce nom, n'étaient que des S. macrantha. Comme toutes les plantes du même genre,

(1) *Bot. Mag.*, tab., t. 4272.

dépourvues de pseudo-bulbes, cette espèce voyage difficilement.

Epidendrum alatum. Cette espèce, voisine de l'*E. Cochleatum*, est une des plus vieilles Orchidées connues dans les cultures; elle ne s'en distingue guère que par la longueur des pétales érigés.

Cattleya Dowiana, très belle variété.

Miltonia spectabilis, avec quinze tiges à fleurs.

Aerides Picoti. Espèce très distincte par ses feuilles qui, au lieu d'être perpendiculaires à la tige, sont obliques, formant un angle très aigu. C'est une plante de Cochinchine, qui n'existe guère que chez M. Mantin, chez M. le baron Schrœder et chez M. Veitch.

Saccolabïum cœleste. Très jolie variété aux fleurs d'un bleu intense, une des plus délicieuses introductions de feu Aug. Regnier.

M. Maron, le jardinier bien connu de Saint-Germain-les-Corbeil, vient d'obtenir de semis un Cypripedium hybride, entre C. Harrisianum et Spicerianum. Il est tout naturel que pareil croisement ait tenté M. Maron; mais M. Page, de Bougival, avait obtenu du même croisement, il y a deux ans, une plante identique appelée Seegerianum.

M. Cappe, de son côté, a obtenu une plante très voisine.

Propriétaire-gérant : Godefroy-Lebeuf. — Imp. Paul Dupont (Cl.) 253.10.90


1
2

dépourvues de pseudo-bulbes, cette espèce voyage difficilement.

Epidendrum alatum. Cette espèce, voisine de l'*E. Cochleatum*, est une des plus vieilles Orchidées connues dans les cultures ; elle ne s'en distingue guère que par la longueur des pétales érigés.

Cattleya Dowiana, très belle variété.

Miltonia spectabilis, avec quinze tiges à fleurs.

Aerides Picoti. Espèce très curieuse par ses feuilles qui, au lieu d'être perpendiculaires à la tige, sont obliques, formant un angle très aigu. C'est une plante de Cochinchine, qui n'existe guère que chez M. Martin, chez M. le baron Schrœder et chez M. Veitch.

Saccolabium cœleste. Très jolie variété aux fleurs d'un bleu intense, une des plus délicieuses introductions de feu Aug. Regnier.

M. Maron, le jardinier bien connu de Saint-Germain-lès-Corbeil, vient d'obtenir de semis un Cypripedium hybride, entre C. Harrisianum et Spicerianum. Il est tout naturel que pareil croisement ait tenté M. Maron ; mais M. Page, de Bougival, avait obtenu du même croisement, il y a deux ans, une plante identique appelée Seegerianum.

M. Cappe, de son côté, a obtenu une plante très voisine.

Propriétaire-gérant : GODEFROY-LEBEUF. — Imp. PAUL DUPONT (Cl.) 253.10.90


1.
2.

NOUVEAUTÉS

ET PLANTES INTÉRESSANTES

CATTLEYA HYBRIDE PUMILA (PÈRE), LODDIGESI (MÈRE)

Ce nouveau gain a été obtenu par M. Maron. Le semis a été fait en février 1887, la plante a épanoui sa première fleur le 15 octobre 1890, c'est-à-dire moins de trois ans après le semis. — Il est impossible de juger ce que sera la plante quand elle aura atteint tout son développement. Actuellement le bulbe florifère n'a pas plus de six centimètres à la naissance des feuilles — mais la plante ayant pour mère le C. Loddigesi, il est certain que les bulbes futurs seront plus développés. — Et alors, la plante au lieu de ne porter qu'une fleur unique, comme celle que j'ai sous les yeux, donnera des fleurs plus nombreuses et plus développées sur le même bulbe.

La fleur que j'ai sous les yeux est bien plane, comme celle du pumila. Les pétales sont plus étroits que les sépales, d'un rose vif. Le labelle se présente bien. Le tablier est bilobé, pourpre intense comme celui du père qui est une excellente variété de pumila. Les lamelles parallèles si caractéristiques du pumila manquent dans le nouveau gain, mais elles sont

remplacées par des lignes pourpre qui se fondent les unes dans les autres. — Les lobes latéraux du labelle sont jaunes, un peu comme la base du labelle du Loddigesi ; le bord de ces lobes latéraux présente une légère macule pourpre. La colonne est recourbée, marquée sur l'arête supérieure d'une teinte pourpre, ainsi que sur les bords des fosses stigmatiques. Toutes les divisions sont rose pâle sur la face externe.

Les feuilles sont ovales, aiguës, plus larges que celles du Dayana, mais moins arrondies que celles du pumila. — Au total, cette plante est un très joli gain qui sera apprécié de tous les amateurs. La teinte pourpre vif du tablier du labelle se détache admirablement sur le fond jaune des lobes latéraux. Il faut attendre une autre floraison pour donner, de cette plante, une description plus complète.

VADNA KIMBALLIANA

A la dernière vente de la rue d'Édimbourg, un très beau Vanda Kimballiana a été adjugé à M. Moreau. Cette plante est, à mon avis, bien supérieure au C. Amesiana qui, cependant, n'en est pas moins une très bonne plante. Mais le Kimballiana est plus élégant, et la couleur améthyste du labelle est indescriptible. Cette espèce a été introduite par Low, qui n'a pas divulgué la localité où elle croît. Ses fleurs, comme celles de beaucoup de Vanda, du reste, sont accrescentes, et il y a par conséquent une grande différence entre les fleurs d'une hampe suivant la date d'épanouissement de chacune d'elles. Il en est de même des fleurs des Vanda cœrulea, des Phalœnopsis et d'un grand nombre d'autres plantes. Les épis du Vanda Kimballiana sont érigés, et la plante est très florifère.

ANGRŒCUM CAUDATUM

Cette plante a été figurée dans l'*Orchidophile*, et si nous appelons de nouveau l'attention sur elle, c'est parce qu'on la rencontre rarement dans les collections. Elle mérite d'y occuper une très bonne place. — L'Angrœcum caudatum est probablement une des espèces qui croît dans les régions les plus voisines de l'équateur, la seule exception à notre connaissance serait l'Angrœcum japonicum, un enfant perdu comme il s'en rencontre fréquemment dans la flore du Japon. — L'Angrœcum caudatum est une plante de serre chaude qui forme des touffes buissonnantes, ses feuilles distiques sont moins épaisses que celles de la plupart des autres espèces du genre et plus arquées. Si ses fleurs ne sont pas d'un blanc d'ivoire si éclatant dans quelques espèces, elles présentent des teintes blanches, vertes, brunes, pourpre assez attrayantes, l'éperon très développé et entortillé est des plus étranges et les fleurs sont produites sur les plantes fortes avec une abondance et une régularité qui ne se démentent jamais. Originaire de Sierra-Leone, c'est-à-dire à portée de nos cultures, il est étrange qu'il ne soit pas plus fréquemment introduit.

LES STANHOPEA

Les Stanhopea sont considérés comme les parias de la famille. S'ils étaient de culture difficile, d'une floraison plus capricieuse, il n'est pas un amateur qui ne serait disposé à faire quelques sacrifices pour obtenir de ces plantes tout ce qu'elles nous donnent sans aucun effort.

On leur a reproché bien souvent le peu de durée de leurs fleurs : ce reproche, je l'ai entendu formuler par des amateurs qui ne pouvaient visiter leur collections qu'une fois par quinzaine. Qu'est-ce que cela peut vous faire, leur disais-je, que la fleur de vos Stanhopea ne dure qu'un jour ou deux si précisément le jour où vous venez il y a quelques sujets en fleurs.

Que leur faut-il donc à ces malheureuses que l'on relègue dans un coin de serre, suspendues quelquefois hors de la portée du jardinier qui ne leur donne, de ce fait, jamais une goutte d'eau. Elles sont réellement de bonne composition, vivent de rien et ne réclament pas un rempotage annuel. J'ai eu, en main, des plantes composées de quelque centaines de bulbes tenues dans des paniers qui avaient disparu au milieu des bulbes. Les plantes n'avaient pas été rempotées depuis vingt ans ! Elles n'en fleurissaient pas plus mal pour cela !

S'il est un genre embrouillé, c'est bien celui-là. C'est la bouteille à l'encre. M. Schlumberger, qui sèche avec tant d'amour ses orchidées, est peut-être, je dirai même sûrement le seul qui possède à fond sa collection. Il connaît bien ses plantes, les a identifiées, et on peut sans crainte, quand on est dans l'embarras, comparer les plantes qu'on possède avec celles qu'il cultive. Je n'oserai affirmer qu'on obtiendra des résultats immédiats et sans à-coups ; mais, enfin, on arrivera à un à peu près satisfaisant. En effet. les Stanhopea, sauf quelques espèces absolument tranchées, les tigrina, aurea, eburnea, gibbosa, grandiflora, sont des plantes peu distinctes. Mais où commencent, où finissent les insignis, les Wardi et les Martiana ?

NÉCROLOGIE

DOCTEUR JOSÉ TRIANA

Le docteur José Triana, qui vient de mourir à Paris, le 3 novembre dernier, à l'âge de 62 ans, représentait depuis de longues années (1857) le gouvernement de la Colombie à Paris, en qualité de consul général.

Ses travaux sur la flore de la Nouvelle-Grenade en collaboration avec l'éminent et regretté Planchon, ont puissamment contribué à faire connaître la végétation de cette partie de l'Amérique centrale. Le prodrome de la flore de la Nouvelle-Grenade parut dans les *Annales des sciences naturelles* presque sans interruption de 1862 à 1873. Dans cette œuvre de longue haleine, la netteté et l'exactitude des descriptions s'allient à tout instant à cette largeur des vues et des idées générales qui caractérisaient le célèbre botaniste de Montpellier.

Le dernier fragment paru en 1873 s'arrête après l'étude des Passiflorées.

Des spécialistes connus avaient prêté leur concours à la publication de la cryptogamie : Nylander, Al. Braun, Mettenius, qui y avait déterminé ou décrit 420 Fougères, etc.

Les matériaux qui ont servi à cette étude étaient fournis, avant tout, par les collections botaniques recueillies par Triana lui-même pendant 6 années de voyages dans toute l'étendue de la Nouvelle-Grenade. Dans l'esprit de Triana, ce n'était là, comme le titre l'indique d'ailleurs, qu'un prodrome ; il se réservait, avec l'appui et le patronage de son gouvernement, de faire paraître une *Flore néo-granadine*. Aux collections de Triana, étaient venus s'ajouter les récoltes de Humboldt et Bonpland, de Linden, de Duchassaing, de Goudot, de Funck

et Schlim, de Purdie, etc., qui n'ont pas peu contribué à augmenter, dans de larges limites, le nombre des espèces.

Ce n'est pas seulement comme botaniste que Triana doit être considéré, mais comme introducteur et organisateur. Ses recherches sur les quinquinas sont justement connues, et il y a peu d'années encore, il s'efforçait d'en faire connaître en Europe, un nouveau groupe appartenant au genre *Remigia.*

Son nom ne sera pas oublié, il passera à la postérité avec une des plus jolies Orchidées de nos serres, le *Cattleya Trianæ.* Des deux genres qui lui avaient été dédiés, sous les noms de *Trianœa* et *Trianea*, le premier doit rentrer dans les *Dyssochroma* (solanées), le second paraît être un simple synonyme de *Limnobium* (Hydrocharidée). Nouvel et funeste exemple de la facilité souvent trop grande, qui préside à l'établissement des genres en botanique ! P. HARIOT.

CATTLEYA WAROCQUEANA

Dans le dernier numéro de *l'Orchidophile*, nous émettions l'opinion que le C. Warocqueana pourrait bien être le véritable *labiata* de nos pères. Je n'avais encore vu à cette époque aucune plante fleurie, je ne connaissais cette espèce que par les nombreuses plantes cultivées dans les serres de l'*Horticulture Internationale.* Il y a quelques années quand le C. Gaskeliana a fait son apparition, une des plantes introduites par Sander, que j'offris au Museum, fleurit à la même époque que l'ancien *labiata*, et présenta comme lui et comme le Warocqueana la double spathe qui caractérise le type des labiata décrit par Lindley. J'insinuais alors que le C. *labiata*, qu'on a donné comme originaire du Brésil pourrait bien être originaire du Vénézuéla, patrie du Gaskeliana; mais aujourd'hui, quoique la localité du Warocqueana n'ait pas été divulguée, la plante

ressemble tellement à une forme de labiata Warneri que je crois être dans la bonne voie en disant : Cherchez le Warocqueana au Brésil dans les localités où croît le Warneri, variété à bulbes érigés. Ce n'est peut-être pas cela du tout, la question du a, reste, peu d'importance au point de vue pratique, les serres de l'*Horticulture Internationale* sont assez abondamment pourvues pour qu'il n'y ait pas, pour le moment, grand profit à rechercher les traces de Bungeroth qui, dit-on, a introduit cette espèce. Si l'on voulait chercher la petite bête, il faudrait enlever au C. Warocqueana son nom spécifique, c'est une plante absolument semblable, tout au moins dans certaines variétés, au vieux *labiata*, en supposant, bien entendu, que la plante persiste à fleurir à l'automne mais ce serait priver une jolie plante d'un nom estimé de l'horticulture et les nouveaux venus sont tellement variables de forme, qu'il n'y a, sauf pour quelques plantes, aucune probabilité qu'on les confonde avec le type. Je n'ai toutefois pas vu dans le lot de l'*Horticulture Internationale* la forme des *labiata autumnalis* aux bulbes couchés ressemblant à s'y méprendre au labiata Warneri, Ce n'est évidemment qu'une simple forme, mais sa découverte au milieu des plantes introduites à Bruxelles, rendrait absolument certaine l'identification du C. Warocqueana avec le C. labiata vera de Lindley.

Deux plantes ont été exposées à Londres, il y a quelque temps, sous le nom de C. *Warocqueana amethystina* et C. *Warocqueana flammea*. La première de ces variétés a les sépales et les pétales largement elliptiques, d'un rose foncé, brillant, uniforme. Le labelle est grand, bifide, pourpre riche strié de lignes jaunes dans la gorge. Cette plante fleurissait pour la première fois, ce qui laisse espérer que les fleurs, déjà de grandes dimensions, seront encore plus belles quand la plante sera établie depuis longtemps.

Le *Cattleya Warocqueana flammea* a les sépales et les pétales ovales larges, d'un rose plus délicat et plus tendre que

ceux de la variété amethystina. Le tablier du labelle est bifide, orbiculaire, ondulé sur les bords, d'une pourpre pale, strié et ligné au centre de pourpre foncée. Les feuilles sont très larges, vert foncé et coriaces. Ces deux plantes ont reçu un certificat de 1re classe à Londres et chacun sait que MM. les Anglais ne sont pas prodigues de récompenses de cette importance, quand il s'agit de plantes étrangères pour eux et dont ils ne sont pas encombrés.

Dans quelques jours, bon nombre de plantes de C. Warocqueana fleuriront, et nous pourrons, je l'espère, donner une planche des principales variétés. Au total c'est une excellente addition à nos richesses surtout si les plantes fleurissent régulièrement en octobre, époque ou seuls les C. labiata autumnalis, C. maxima et C. bicolor, C. Dormaniana et C. grandis vera, égaient les serres à Cattleya. La floraison des C. Warocqueana nous permettra d'attendre celle des Percivaliana.

Il faut prévoir une hausse sur la nouvelle venue, et cela à bref délai.

VENTES DES FLEURS D'ORCHIDÉES

Depuis que la *Salle du Jardin* est ouverte, j'ai réussi à placer avantageusement quelques fleurs d'Orchidées et les résultats obtenus à une époque où les fleurs Orchidées sont peu demandées, me permettent de présager un succès certain pendant la saison des fêtes. Beaucoup d'amateurs ont tenté de vendre sur la place de Paris des fleurs d'Orchidées, beaucoup se sont lassés après des essais infructueux. Ils n'ont pas compris qu'ils étaient pour beaucoup dans l'insuccès. J'ai vu maintes fois des envois, provenant d'amateurs, emballés sans souci des intérêts des fleuristes, composés, trop sou-

vent, de fleurs tachées trop avancées. Tout ce qui est beau se vend à Paris et se paie un gros prix, tout ce qui est médiocre ne se vend que faute de mieux. On emballe les fleurs généralement en trop grand nombre sous la même enveloppe. On met de l'ouate en contact direct avec les fleurs, or presque toutes celles des Orchidées contiennent, soit sur la face inférieure, soit dans la dépression de la colonne, une matière sucrée ou visqueuse qui fait adhérer le coton et rend son enlèvement difficile. On doit commencer par mettre au fond de la caisse une couche de coton, puis sur ce coton une ou plusieurs feuilles de papier de soie, on met ensuite un lit de fleurs, en prenant soin qu'il n'y ait pas deux fleurs qui se rencontrent. Si on a à faire à des fleurs de grandes dimensions, dont les divisions ne sont pas sur le même plan, il faut soutenir les divisions qui pourraient se trouver aplaties par la couche suivante en mettant au-dessus et entre les pétales et sépales des morceaux de papier de soie formant ressort, puis on interpose quelques chiffons de papier par-dessus et on met quelques feuilles de papier de soie, une couche d'ouate plus mince que celles de dessous, une feuille de papier de soie et un autre lit de fleurs, trois lits dans une boîte sont suffisants ; on termine par une couche d'ouate légère. On cloue le couvercle, on entoure la caisse d'une feuille de papier goudron. S'il fait froid, on met une feuille d'ouate par-dessus le tout, et enfin une dernière feuille de papier goudron. Il faut toujours couper les fleurs quelques heures avant l'emballage, puis les mettre tremper dans l'eau jusqu'au moment où on les range dans la caissette. — Il ne faut jamais se servir de trop grandes boîtes, et les caissettes un peu hautes valent mieux que les caisses plates. Il faut toujours aviser de l'envoi de façon à permettre au destinataire de placer à l'avance les fleurs expédiées.

Les fleuristes sauront bientôt où ils peuvent trouver des fleurs d'Orchidées fraîches et ils les payeront d'autant plus

cher qu'elles seront arrivées au moment où ils en auront besoin. On ne peut pas faire de prix à l'avance, le cours dépend des besoins. C'est une question de confiance.

Les nombreuses commandes qui nous arrivent de toutes parts, prouvent que la fleur d'Orchidée est recherchée, et que les fleuristes la débitent facilement. Il n'est pas aisé à cette époque de l'année de réunir quelques centaines de fleurs régulièrement chaque jour, et si nous n'avions pas l'Odontoglossum crispum dont quelques enfants perdus donnent leurs hampes en ce moment, je ne sais trop à quel genre nous pourrions nous adresser. Les Cypripedium cultivés en grand, les insigne, les Veitchi, les Lawrenceanum, les barbatum, les villosum, ne sont pas ou sont à peine épanouis. Ceux qui en possèdent quelques douzaines de fleurs comptent sur la hausse aux approches du Jour de l'An et ne se pressent pas de les couper. Ils savent bien que leurs fleurs peuvent durer six semaines, ils pensent que c'est de l'argent bien placé et ils attendent.

J'ai vu il y a quelques jours des Cattleya aurea, trop peu malheureusement, car c'est une fleur qui se vend aisément 1 fr. 50. Les Cattleya gigas sont flétris, les Loddigesi sont de plus en plus rares, les labiata autumnalis sont des plantes de trop grande valeur pour qu'on puisse faire le sacrifice de leurs fleurs.

Je ne sais pas si le Cattleya Warocqueana fleurira toujours en novembre, avec les plantes nouvellement importées il faut s'attendre à des déboires, mais s'il tient ce qu'il nous promet, il ne faudra pas s'étonner dans quelques années, en supposant qu'il soit réintroduit par quantités, d'en voir des serres remplies chez nos spécialistes pour la fleur coupée. On ne peut malheureusement rien affirmer sur l'époque définitive de la floraison de cette nouvelle venue et c'est grand dommage. Les Cattleya labiata autumnalis, deviennent rares

et un Cattleya épanouissant régulièrement ses fleurs à la même époque que lui, serait bien accueilli. Pourquoi n'en serait-il pas ainsi du Warocqueana qui lui est si voisin.

Les Oncidium crispum, Forbesi et leurs variétés épanouissent assez volontiers leurs fleurs en novembre, mais il est fort difficile de les faire accepter à messieurs les fleuristes qui se plaignent du peu de vivacité de leurs coloris.

Les charmants Lælia Pinelli, Dayana, præstans, ne manquent pas d'éclat, mais on leur reproche la brièveté de leur pédoncule, ce sont des fleurs qu'il faut monter. L'Oncidium Rogersi est mieux accueilli. Les Lælia anceps commencent à fleurir, mais on assure que la fleur ne dure pas plus que celle de l'Oncidium Ornithorhynchum, le Lælia autumnalis et surtout sa variété atrorubens sont plus recherchés.

Les amateurs qui ont tenté de vendre leurs fleurs se sont plaints d'en tirer mauvais parti, il faudrait s'entendre. Quand on songe à vendre une fleur après en avoir joui et au moment ou elle va faner, quand elle donne des signes de décrépitude, il ne faut pas s'étonner si le fleuriste, qui l'a reçue absolument flétrie, se plaint de l'envoi, et refuse d'en tenir compte.

LES ÉTRANGERS

AUX EXPOSITIONS ANNUELLES DE LA SOCIÉTÉ CENTRALE D'HORTICULTURE

Un groupe d'horticulteurs français demande l'exclusion des étrangers de nos expositions annuelles. La requête de nos confrères nous paraît assez juste et ils auront certainement gain de cause s'ils restent dans la question telle qu'ils

l'ont posée. — La Belgique disent-ils, n'accueille les étrangers qu'une fois par lustre, il est absolument contraire à nos intérêts de leur ouvrir nos portes et nos marchés tous les ans.

L'étranger qui se prépare à l'exposition des fleurs arrive à Paris avec ses plantes, il empoche notre argent et nos médailles et file aussitôt l'exposition terminée. Le Français qui expose a déjà payé des impôts de toutes sortes et une plante vendue 20 francs est certainement grevée d'au moins 2 francs d'impositions. L'argent que l'horticulteur français empoche, ou tout au moins le bénéfice qu'il a réalisé, il le dépense en France.

Les grands déballages de messieurs les Belges, ont fait disparaître presque complètement l'amateur.

Bêtement nous donnons aux étrangers les moyens de connaître l'adresse de nos meilleurs clients, la plupart des exposants étrangers ne viennent que pour cela. En trois jours ils ont vu toute notre clientèle réunie, clientèle que nous avons mis plusieurs années à acquérir.

Mon Dieu, je sais bien qu'on nous reprochera d'être orfèvres, mais par ces temps de protection à outrance pourquoi n'éléverions-nous pas la voix. Est-ce que le millionnaire qui fait du raisin et demande des droits protecteurs est plus intéressant que tous les pauvres diables qui font de la plante en pot? Quoique absolument d'avis qu'on devrait mettre un impôt sur les plantes étrangères, il ne s'agit pas de cela actuellement, occupons-nous donc, en attendant, de nous protéger nous-mêmes. Disons à nos voisins : Vous nous faites l'amabilité tous les cinq ans de nous convier à vos floralies et cela surtout pour nous faire voir vos merveilles, eh bien, nous sommes disposés à vous imiter et à vous prier de vous recueillir pendant le même temps. Pendant ces quatre années nous nous battrons avec nos propres forces et

entre nous, nous irons vous acheter les plantes qui nous manquent, soyez tranquilles, et nous fournirons notre clientèle. Petit à petit, les amateurs auxquels nous ne montrerons, autant que possible, que des bonnes plantes et en nombre limité, ne s'effraieront plus de ces déballages qui font concurrence aux lots de Rhododendrons, s'attacheront à leurs plantes et redeviendront les fervents amis de l'horticulture que nous avons connus autrefois.

Mais, me dira-t-on, qui donc décide de l'admission aux expositions. — C'est le conseil d'administration de la Société centrale composé de très honnêtes gens mais qui sont trop peu indépendants.

La casse et le séné jouent un grand rôle à la Société et ce sont les membres du Conseil d'administration qui font ces échanges de bons procédés entre eux. L'un vend des plantes en Angleterre, c'est un gros bonnet, il ne veut pas chagriner un exposant anglais, l'autre est ami d'enfance d'un horticulteur belge, un troisième est fournisseur d'un amateur français qui patronne une maison étrangère. Bref, tout le monde trouve que c'est maladroit de travailler pour le roi de Prusse, mais personne n'ose le dire.

Voyons, montrons nous raisonnables, il y aura un peu moins d'orchidées à nos expositions, mais toutes se vendront au profit des Français; que penseraient MM. les Belges si chaque année les Anglais allaient les battre à Gand, à Bruxelles et ailleurs, ils la trouveraient mauvaise, ils nous pardonneront donc de ne pas approuver nos compatriotes quand ils donnent à nos concurrents étrangers des verges pour nous fouetter.

HOULLETIA BROCKHLEHURSTIANA

Le genre Houlletia a été dédié par Brongniart à M. Houllet, chef des serres au Museum. Le Houlletia Brocklehurstiana a été décrit par Lindley en 1841, Il est fort heureux que M. Brongniart, ce maître intègre qui fut si longtemps professeur au Museum, ait songé a perpétuer la mémoire du jardinier en chef des serres. Dans les grandes boutiques comme le Museum, si les faveurs honorifiques tombent dru sur les autocrates, les employés sous leurs ordres, quel que soit leur mérite, sont, pour ainsi dire, toujours oubliés. Qui mieux que Houllet, dont l'affabilité était proverbiale, dont l'obligeance n'était jamais mise en dèfaut, méritait la décoration de la Légion d'honneur. Et pourtant il est mort sans qu'on ait songé à récompenser le vaillant explorateur du Brésil, le maître vénéré, directeur des serres au Museum pendant plus de trente ans. Son nom, grâce à Brongniart est immortel, tant qu'il y aura des hommes aimant les belles fleurs, on cultivera la plante qui le porte. C'est du reste, un genre digne de l'homme a qui il a été dédié. Les Houlletia croissent au pied des arbres, dans les détritus amoncelés. On les rencontre à diverses altitudes. Le Houlletia Brocklehurstiana est une plante de serre tempérée. D'autres espèces, les H. odoratissima, les picta et les chrysantha sont des plantes franchement froides. Les Houlletia Brockhehurstiana sont généralement peu variables comme teintes ou du moins les variations sont peu accentuées. Il y a toutefois des exceptions et

nous avons pu admirer chez M. Finet une plante dont les fleurs étaient presque noires, tant elles étaient foncées. Les Houlletia Brocklehurstiana fleurissent de juillet à novembre, époque assez disgraciée sous le rapport des fleurs d'orchidées. Leurs fleurs en grappes érigées sont très odorantes. Elles restent pendant près de trois semaines en bon état si on les tient dans un local aéré et à l'abri de la condensation. M. Bergman de Ferrières a l'habitude, pour obvier aux inconvénients de la condensation, de mettre une feuille de papier de soie sur les fleurs pendant la nuit, c'est une excellente méthode et quand les fleurs sont rares on ne saurait trop prendre de précautions pour en prolonger la durée.

Par la nature de sa végétation, le Houlletia Brocklehurstiana indique qu'il lui faut un compost plus généreux qu'aux orchidées franchement épiphytes. Pour ces dernières, la nature s'est généralement montrée avare d'engrais, il n'en est pas de même pour les plantes, qui poussent au pied des arbres, trouvant accumulées à leur portée, les matières éminemment fertilisantes provenant de la décomposition des feuilles. Le Houlletia Brocklehurstiana se plaît en serre tempérée de 10 à 15 degrés, à l'ombre des autres plantes. Ses feuilles longuement pétiolées sont très ornementales et se tiennent bien érigées au-dessus de la plante, les hampes un peu moins élevées que les feuilles sont cependant très apparentes parcequ'elles se trouvent placées au-dessous du limbe. Le H. B. est originaire du Brésil d'où il est chaque année introduit par quantités, particulièrement par M. Binot de Pétropolis.

DENDROBIUM NOBILE ET DENDROBIUM NOBILE ALBUM.

Cette espèce qui se rencontre dans toutes les collections est, assurent toutes les publications, originaire de la Chine. Je crois que cette affirmation repose sur des bases peu solides et le fait que la première plante ait été acquise à Mackao, n'est pas une preuve que la plante que nous cultivons sous ce nom, soit originaire de la Chine. Le Dendrobium moniliforme de même que le D. Linawianum, ont été considérés par quelques botanistes comme des simples formes du nobile; ces deux espèces sont chinoises, nous ne connaissons toutefois pas les localités exactes où elles se rencontrent. En supposant que les Dendrobium nobile se répandent jusqu'aux confins de la Chine, ils ne seraient représentés en grand nombre que dans les Neilgheries, aux Indes, d'où il sont importés par milliers tous les ans, en compagnie du Dendrobium densiflorum ; ces deux plantes qui sont souvent entremêlées, poussent dans le voisinage du fameux Vanda Cathcarti.

Le Dendrobium nobile est une plante variable de taille, certaines plantes parmi les introductions ne dépassent pas, souvent n'atteignent pas dix centimètres de hauteur, d'autres développent des bulbes qui atteignent un mètre et plus.

Ce qui indique bien qu'il n'y a dans ces différences que la conséquence du milieu, c'est que soumises à une culture identique, ces diverses variétés que, bien souvent, on serait disposé à prendre pour des espèces distinctes, tendent à prendre le même aspect, les plantes trapues développent des bulbes plus grêles et les plantes très élancées réduisent les dimensions des leurs.

Il n'en est pas de même des fleurs. Les caractères des variétés sont plus fixés, la culture peut modifier la dimension des fleurs mais d'une façon identique pour toutes, c'est à-dire que les variétés à fleurs très développées à l'état naturel conserveront ce caractère dans la culture. Il en est de même de l'intensité et de la variété des coloris.

Nulle crainte que le délicieux Dendrobium nobile album, cette chaste forme, ne se colore, pas plus, du reste, que la variété qui l'accompagne dans la planche ne perdra la richesse de sa teinte.

Le Dendrobium nobile est une plante de serre tempérée de 8 à 12 degrés. Il lui faut une période de repos très accusée, période qui s'étend de septembre à février-mai. Il faut se bien garder d'arroser les plantes au moment où les bourgeons floraux apparaissent, ce serait s'exposer à les voir se transformer en pousses. Il y aurait dans l'étude de ces transformations un charme tout particulier pour le physiologiste.

Le Dendrobium nobile épanouit ses fleurs de février à juin.

LES ORCHIDÉES A CULTIVER DEVANT LES FENÊTRES

Un grand nombre d'amateurs croient qu'il faut une place considérable pour cultiver les Orchidées et n'osent se livrer à une étude qui serait, pour eux, pleine d'attraits. Je connais des amateurs qui cultivent leurs plantes dans un grenier, j'ai connu un savant qui cultivait des plantes aquatiques de toutes sortes, dans un appartement, assez mal éclairé, de Paris. Les Orchidées se prêteront plus facilement que les plantes aqua-

tiques à la culture en chambre. Il y a quelques petites précautions à prendre pour les mettre à l'abri de la chaleur sèche et viciée de nos appartements. On construit en Angleterre des serres de fenêtres , window-case, que l'on place en saillie devant les fenêtres. Beaucoup de Français qui ont admiré les mignonnes plantes cultivées dans ces serres se sont étonnés de ne pas les voir plus répandues dans nos villes. Ils n'ont pas songé à l'architecture particulière des habitations anglaises qui permet, grâce aux fenêtres à guillotine, de consacrer la moitié inférieure des fenêtres à l'installation d'une petite serre. En outre les maisons sont généralement séparées de la rue par une grille et sont bâties à quelques mètres en retrait. A Paris, il ne serait pas permis d'installer des serres de ce genre sans de grandes difficultés. Mais, quand on aime les plantes, les difficultés ne sont pas faites pour nous en dégoûter et l'amateur qui ne possède comme jardin que le devant de sa fenêtre, n'hésitera pas à en transformer le système et à mettre son window-case à l'alignement.

Ces petites serres, qui, par des petits panneaux, peuvent être aérées, peuvent être chauffées facilement à l'aide des briquettes employées à Paris pour le chauffage des voitures. L'installation du chauffage, un véritable thermosiphon, est des plus simples. On fait construire une boîte plate en zinc, que l'on remplit d'eau. Cette boîte est traversée de part en part par un tube de 10 à 20 centimètres de diamètre dans lequel on introduit le charbon à combustion lente. On ferme les deux extrémités du tube par des sortes de couvercles percés de trous qui permettent la combustion . L'air chaud de l'appartement traverse le tube et entraîne au-dehors les vapeur délétères provenant de la combustion du charbon. Sous le rapport de l'hygiène, il n'y a aucun danger.

Ce charbon ne développe pas assez de chaleur pour porter l'eau à une température trop élevée; il est même certain que le calorique serait insuffisant pour amener l'eau à la tempé-

rature nécessaire, mais on met de l'eau chaude à la température désirée dans le réservoir, et on maintient la température à l'aide des briquettes.

Le défaut de ces petites serres, c'est la condensation; il est donc prudent de réserver des ouvertures, en haut de la serre, donnant dans l'appartement.

Nombreuses sont les Orchidées qu'on peut cultiver dans ces petites serres. Toutes celles qui fleurissent en très petits exemplaires peuvent y trouver leur place. Quand elles deviennent trop encombrantes, l'amateur peut les échanger contre d'autres espèces tout en gardant un morceau de la plante qu'il aura élevée.

Les Masdevallia sont les préférées de la plupart des amateurs. Il leur faut si peu de place, si peu de chaleur, et ils se trouvent à si bon marché. Leurs fleurs sont des plus étranges et le coloris de la plupart d'entre elles est incomparable. Il faudrait citer toutes les espèces qui sont cultivées si nous voulions énumérer toutes celles que l'on peut posséder devant sa fenêtre; mais l'amateur qui cultivera les Chimæra, les Veitchi, les Harryana, les Tovarensis, Estradæ, etc., trouvera dans ces quelques espèces des sujets d'observation et de surprise. Bon nombre de Masdevallia n'atteignent pas un centimètre de hauteur; bien peu dépassent 0m,30. Il ne faut pas croire que les espèces mignonnes ne soient pas recherchées et que les pygmées de la famille soient des plantes sans intérêt. Il y a de petites plantes dans presque tous les genres et avec quelques pieds carrés de serre on peut réunir bon nombre d'espèces dont l'éclat serait remarqué dans des constructions plus importantes. Les Sophronites grandiflora, malgré l'exiguïté de leur taille qui ne dépasse pas deux centimètres de hauteur, donnent des fleurs qui, dans certaines variétés d'élite, atteignent 10 centimètres. Leur éclat, d'un rouge superbe, attire tous les regards et leur durée se prolonge au delà de six semaines.

Si nous passons en revue les plantes les plus appropriées à la culture en serres-fenêtres, nous citerons parmi les plus intéressantes :

L'*Ada aurantiaca* plante montagnarde de serre froide, avec fleurs orange brillant, fleurissant régulièrement.

L'*Aerides japonicum*, le seul représentant du genre franchement de serre froide, dont la taille ne s'élève pas au delà de 8 à 10 centimètres donnant des fleurs beaucoup plus grandes que la plupart des espèces des contrées chaudes.

Les *Anæctochilus*, *Physurus*, *Goodyera* sont les plantes, par excellence, des vitrines. Certaines espèces ne demandent que l'abri d'un châssis non chauffé. Il en est ainsi du *Goodyera repens*, si abondant dans la forêt de Fontainebleau et du *Goodyera Menziezi* qui représente le genre dans l'Amérique du Nord.

Les espèces de serre chaude sont les perles du genre et les joyaux de la famille. Ces plantes sont réputées de culture capricieuse, parce que l'on ne leur accorde pas le repos qui leur est nécessaire.

Dans les contrées où elles croissent, elles se rencontrent dans les clairières, au pied des arbres ou contre les roches, de grès généralement, mêlées à d'autres plantes peu élevées et exposées pendant la saison des pluies à une humidité constante, plongées dans une atmosphère saturée de vapeurs chaudes. Quand la saison sèche est franchement établie, elles ne reçoivent plus une goutte d'eau ; les feuilles se racornissent et souvent disparaissent, jusqu'au moment où les rosées, précurseurs des premières pluies excitent le développement d'un feuillage nouveau.

Quelles délicieuses plantes ; leurs fleurs n'ont pas l'attrait de la plupart des espèces tropicales, mais la nature a pris à tâche de réparer l'injustice qu'elle a commise à leur égard et leur a donné un feuillage serti d'or, d'argent, de bronze et de rubis.

Ces plantes ont presque disparu des cultures. J'ai la conviction qu'on arrivera facilement à les cultiver dans les window case et je ne saurais assez conseiller de le tenter.

Le genre Angrœcum contient de nombreuses espèces peu encombrantes, dont les fleurs sont cependant des plus remarquables Les bilobum, citratum, Ellisi, falcatum, la seule espèce froide du genre, Hyaloïdes, Leonis, Sanderianum Scottianum, Germinyanum, et beaucoup d'autres peuvent trouver dans le window case la place qui leur convient.

Le genre Bolbophyllum, qui contient peut-être les plantes les plus mignonnes comme les plus grandioses de la famille, nous offre quelques espèces d'un grand intérêt, les B. barbigerum, B. siamense, B. Henshalli, B. auricomum, et beaucoup d'autres fleurissent sur des exemplaires facilement cultivables en serre-fenêtre.

Il en est de même des Burlingtonia, sauf les espèces sarmenteuses, qui sont plus exigeantes sous le rapport de la place.

Les Cattleya citrina, aux fleurs si étranges, si parfumées, les Bulbosa, toute la série des Pinelli, des Dayana, des Prœstans, le Loddigesi, le Nobilior fleurissent sur de petits sujets.

Les Cirrhopetalum offrent les mêmes avantages que les Bolbophyllum. Les Cœlogyne cristata, flaccida, ocellata, Parishi, speciosa, sont peu exigeantes.

Les Pleione, que beaucoup classent parmi les Cœlogyne, ne dépassant pas la hauteur des Crocus de nos pays, sont toutes désignées pour la culture en serre-fenêtre.

Le Colax jugosus, aux fleurs blanches si délicatement lignées de bleu violacé, mérite d'être accueilli.

Bon nombre de Cypripedium sont peu exigeants au point de vue où nous nous plaçons ; quelques-uns d'entre eux

sont classiques : tout le monde connaît l'insigne, le vulgaire sabot de Vénus de nos fleuristes. D'autres conservent des dimensions plus restreintes encore : les concolor, niveum, bellatulum, Godefroyæ, donnent des fleurs énormes sur des sujets de quelques centimètres de hauteur.

La liste des Cypripedium peut être augmentée, et comme ils fleurissent à des époques très variables de l'année, l'amateur peut toujours en posséder quelques-uns en fleurs.

Et parmi les Dendrobium, combien de plantes de culture facile sur bois ou en paniers, peuvent trouver leur place suspendues au-dessus des autres plantes. Les aggregatum, crassinode, Farmeri, japonicum qui est de serre froide, le Jenkinsi à peine haut d'un demi-centimètre, le nodatum, j'en passe et des meilleurs, sont propres à cette culture.

Tous les Dendrochilum peuvent être cultivés en serre-fenêtre; il en est de même de quelques Disa, choisis parmi ceux dont la hampe ne s'élève pas trop.

Le genre Epidendrum nous offre : E. macrochilum et vitellinum, deux perles.

L'Ionopsis paniculata est une bonne petite plante à cultiver sur bois.

Les Lælia acuminata, culture sur bois, albida, anceps, maialis, monophylla, sont des plantes à choisir dans ce genre.

Le Leptotes bicolor, à cultiver sur bois, ne dépasse pas 10 centimètres.

Tous les Masdevallia peuvent trouver place dans les window-cases. Nombreuses sont les espèces; toutes sont étranges, beaucoup présentent des coloris spéciaux absolument incomparables.

Les Maxillaria, Sanderiana, Harrissoniæ, sont parmi les plus petits.

Les Miltona Moreliana, les spectabilis. les virginalis fleurissent sur de petits sujets.

Le Nanodes Medusæ, aux fleurs si monstrueuses, ne demande qu'un peu de place auprès de la lumière et de l'air ; c'est une plante froide.

Une vingtaine au moins d'Odontoglossum, un même nombre au moins d'Oncidium, peuvent être cultivés par l'amateur le plus modeste.

Tous les Paphinia exigent un emplacement restreint. Quelque Phalœnopsis, les antennifera, Lowi, grandiflora, Schilleriana, rosea, etc. fleurissent assez petits pour pouvoir être conservés quelques années en serre fenêtre.

Les Pleurothallis, les Restrepia offrent les mêmes avantages que les Masdevallia.

Les Saccolabium bellinum, cæleste, curvifolium, tous les Sophronites peuvent être cultivés ainsi.

Cette liste, je pourrais l'allonger. Il y a certainement plusieurs centaines de plantes qui pourraient croître et fleurir avec quelques soins, dans des serres d'un mètre carré. Je ne dis pas qu'un grand nombre d'entre elles ne deviendraient pas encombrantes, mais toutes fleurissent petites et les morceaux qu'on détacherait des fortes plants remplaceraient les sujets devenus trop encombrants.

Je dirai plus. J'ai la conviction qu'un amateur qui réduirait ses désirs à une douzaine d'espèces de culture difficile, réussirait mieux peut-être que dans nos serres, à les amener à la perfection. Il aurait ses plantes sans cesse sous les yeux, à portée de la main ; il leur éviterait facilement les incursions des insectes, les ravages de la maladie.

L'EXPOSITION INTERNATIONALE
DU PALAIS DE L'INDUSTRIE

MM. les organisateurs de l'Exposition internationale des arts industriels, voyant probablement le public réfractaire aux auditions symphoniques par un froid de loup, ont fait appel à l'horticulture, la grande ressource des expositions aux abois. Si une Exposition horticole a été mal organisée, c'est bien celle-là. Elle a eu lieu dans les galeries du premier étage; je n'affirmerai pas qu'il y ait eu verglas dans l'après-midi, mais le matin les plantes faisaient triste mine. Il était, fort heureusement, impossible de les arroser, parce que l'eau des arrosages serait tombée sur les exposants du dessous, qui préféraient le verglas à la pluie. Les chrysanthèmes n'avaient pas trop triste figure, mais les plantes de serre chaude de cet excellent M. Dallière, de Gand, ne se remettront pas de pareille alerte. La politesse aurait dû faire réserver à M. Dallière la première place, mais on n'en a pas jugé ainsi, on a pensé qu'un exposant venant de loin et apportant ses plantes, ne pouvait pas les mettre sur la place de la Madeleine, et qu'il faudrait bien qu'il les exposât, aussi l'a-t-on placé dans l'endroit que tous les autres candidats aux récompenses avaient refusé. — M. Dallière avait quelques plantes intéressantes dans son lot, entre autres le Cattleya Warocqueana, bonne variété bien voisine du labiata autumnalis, une très bonne forme de Cattleya aurea et une très belle variété de Dendrobium bigibbum.

M. Dallé, l'exposant dévoué que l'on est sûr de rencontrer, quand il s'agit de rendre service, était mieux situé que notre confrère belge; ce n'était pas encore pour les plantes exposées, le climat d'Alger, mais une température moins voisine de celle du pôle.

De plus, M. Dallé étant au mieux avec le concierge en chef du Palais, pouvait mettre ses plantes à l'abri pendant la nuit, aussi n'ont-elles pas dû souffrir.

M. Dallé avait de très beaux Oncidium crispum, un superbe Cattleya labiata, variété de Rougier avec sept fleurs, très supérieur à toutes les plantes que l'on vend actuellement sous ce nom. Une excellente variété bien tachetée d'Odontoglossum Alexandræ, de très beaux Oncidium Rogersi, puis les Cypripedium albo marginatum, variété de l'insigne; Cypripedium bellatulum, qui fleurit à diverses époques de l'année; Cypripedium Harrissianum, bonne variété; Cypripedium Spicerianum, très bien cultivé; Cypripedium insigne major, variété à fleurs énormes; Odontoglossum Insleayi leopardinum, Odontoglossum grande; Cattleya aurea, très belle forme; Cattleya guttata; Cattleya Bowringiana, plante superbe avec des bulbes de $0^{m},75$ cent.; Dendrobium bigibbum; Cattleya Pinelli; Lælia Dayana superba; Lycaste Skinneri; Lælia Perrini.

LES ODONTOGLOSSUM

Traduit du *Manual of Orchidaceous plants*, de James Veitch and Sons.

(*Suite.*)

Od. lœve.

Plante robuste, pseudo bulbes ovoïdes, longs de 8 à 10 centimètres, comprimés, aigus, généralement avec deux sillons ou plus sur les côtés aplatis, diphylles. Feuilles oblongues lancéolées, longues de 20 à 30 centimètres. Scapes longs de 50 à 80 centimètres, rouge vin sombre, tachetés de vert, paniculés, pluriflores. Fleurs ayant 6 centimètres de diamètre, sépales et pétales presque égaux, oblongs, brun cannelle, tachetés et barrés de jaune ou de jaune verdâtre, labelle plus court que les autres segments, presque panduré, apiculé, lilas rose et blanc, quelquefois rose pâle, quelquefois tout blanc. Callosités au nombre de 3 à 5, mais quelquefois

presque effacées. Colonne courte, blanchâtre, avec une petite aile de chaque côté de la cavité stigmatique.

Odontoglossum lœve, Lindl. Bot. Reg. 1844, t. 39. Fol. Orch. Od. No. 53 (1852). Batem. Monog. Od. t. 16. Illust. hort. 1859 t. 213. Bot. Mag., t. 6265. Od. Reichenheimii, Rchb. in-Bonpl. III (1855), p. 214. Linden s Pesc. t. 19. Batem. Monog. Od. t. 15. Miltonia Karwinskii., Paxt. Mag. Bot. XVI. p. 162 (1850). Lindl. Fol. Orch. Miltonia, No. 2. Cyrtochilum Karwinskii. Lindl. Bot. Reg. sub. t. 1992. (1837).

Espèce polymorphe distribuée assez abondamment à travers le sud du Mexique et le Guatemala. MM. Ure Skinner et Hartweg l'expédièrent en même temps du Guatemala, en 1841, à la Société Royale de Londres, où la plante fleurit au printemps de l'année suivante. Quelques années auparavant il avait été trouvé par le comte Karwinsky et ensuite par Hartweg dans les environs de Oaxaca, et plus tard il fut trouvé par Ghiesbreght dans les forêts de chênes sur les déclivités occidentales de la Cordillière de Michoacan, à 7 ou 8,000 pieds d'altitude.

Od. lœve est un des Odontoglossum les moins brillants de l'Amérique centrale, mais ses fleurs quand elles sont fraîchement épanouies sont très odorantes. L'absence de callosités sauf les callosités rudimentaires sur le labelle, marque son affinité très voisine avec les Miltonias; le sens spécifique *lœve* uni, rappelle ce caractère.

Od. Lindeni.

Pseudo bulbes pyriformes, longs de 12 à 15 centimètres, diphylles. Feuilles longues de 30 à 40 centimètres, scapes érigés, longs de 60 à 75 centimètres, ramifiés à l'extrémité, 7-12 fleurs. Fleurs ayant 4 centimètres de diamètre jaune citron, sépales et pétales lancéolés, ondulés, labelle ové lancéolé, un peu plus court que les autres divisions, crête consistant en deux lobes parallèles érigés avec un lobe intermédiaire plus court et quatre petites dents divergentes sur le devant.

Odontoglossum Lindenii, Lindl. Fol. Orch. Od. no. 46, (1852). Fl. Mag. n. s. t. 333 (1878). Od. platyodon, Rchb. in Gard. Chron. 1871. p. 1163.

Découvert par Linden en 1842-1843, dans la *Nouvelle-Grenade*, sans indication précise de localité, mais cette espèce ne paraît avoir été introduite dans les jardins que longtemps après. Elle fleurit pour la première fois en octobre 1871 dans les jardins de M. Day, à Tottenham.

Od. Lindleyanum.

Pseudo bulbes, feuilles et inflorescence de l'*Od. crispum*. Fleurs ayant de 5 à 6 centimètres de diamètre. Sépales et pétales semblables, linéaires lancéolés, aigus, jaunes avec une tache brun rougeâtre au centre, et quelques taches plus petites autour de la base où elles sont quelquefois arrangées en lignes parallèles. Labelle plus court que les autres divisions, obscurément trilobé, lobes latéraux blancs avec quelques taches pourpres, lobe médian lancéolé, aigu réfléchi, brun rougeâtre tacheté de jaune pâle. Callosités au nombre de deux en forme de cornes blanches. Colonne avec deux ailes étroites.

Odontoglossum Lindleyanum. Rchb. in. Bonpl. II. p. 99 (1854) id *Xen Orch.* 1. p. 195. t. 71 1856. Batem. Monog. Od. t. XI 1874.

Var. Coradinei.

Fleurs plus grandes avec des segments plus larges, sépales et pétales jaune tanné avec deux à trois taches brun rougeâtre, labelle non aigu mais apiculé, avec une grande tache carrée brun rougeâtre sur le devant des callosités, autour de laquelle sont quelques taches de la même couleur, callosités jaunes et rouges.

Od. Lindleyanum Coradinei supra. Od. Coradinei Rchb. in-Gard. Chron. 1872. p. 1068. Id. X en. Orch. II. p. 208. t. 192. Williams'Orch. alb. II. t. 90.

Var. ligulare.

Diffère du précédent surtout par son labelle plus grand et son coloris plus sombre. Sépales et pétales jaune soufre, avec deux ou trois taches brun châtain, labelle brun châtain avec la pointe jaune pâle.

Od. Lindleyanum ligulare, supra. Od. ligulare. Rchb. in Gard. Chron. XVII. (1882), p. 558.

Var. Mirandum.

De port plus robuste que les formes plus communes, avec des fleurs de couleurs plus brillantes, sépales et pétales brun rougeâtre, ayant les bords de la pointe jaune, labelle brun châtain avec la pointe jaune.

Od. Lindleyanum mirandum, supra. Od. mirandum Rchb. in Gard Chron. XVII, 1882, p. 143 (1).

Odontoglossum Lindleyanum est une des espèces les plus largement répandues parmi les espèces de la Nouvelle-Grenade.

(1) Une sous-variété de celle-ci avec des segments plus larges et plus courts a été appelée *O. mirandum breve*.

Il se rencontre sur la Cordillère centrale et dans diverses localités entre Bogota et Ocaña, mêlé souvent avec Od. crispum, et quelquefois avec *odoratum*, *Od. luteo purpureum* et autres. Il habite aussi dans la Cordillère centrale depuis la Nevada de Tolima, au Nord (1). Linden le découvrit en 1842-3 et le communiqua au Dr Lindley, qui le rapporta à l'*Od. Epidendroides*, mais apres Reichenbach le déclara distinct (2), Wair l'envoya à la Société d'horticulture de Londres, à Chiswick en 1863, il fleurit au printemps de l'année suivante. La variéte *Coradinei* apparut parmi une importation d'Od. crispum en 1872. *Ligulare* apparut dix années après dans les cultures de lord Rothschild à Tring-Park. Ces deux variétés sont supposées d'origine hybride, Od. crispum étant considéré comme un des parents. *Mirandum* a été récolté à diverses reprises par plusieurs collecteurs sur les Cordillères centrales et orientales. Toutes ces formes sont plus ou moins réunies par des membres qui ont fait leur apparition depuiset qui forment une série aussi confluente que le groupe des *crispo-odoratum*.

(*A suivre.*)

UNE NOUVELLE MÉTHODE DE CULTURE
DE
L'ODONTOGLOSSUM ALEXANDRÆ

Le *Gardening World* publie un article qui renverse toutes les théories admises. En voici la traduction :

On peut voir à la résidence de M. C. Davidson, à Sydenham Hall, un lot superbe d'Odontoglossum Alexandræ. La santé robuste des plantes engage tous ceux qui l'admirent à demander si c'est à quelques soins particuliers qu'est dû un résultat aussi satisfaisant. M. Ballard, qui a charge des plantes, nous fait savoir qu'elles ne sont pas rempotées d'après les règles établies mais qu'elles constituent une exception qui pourrait primer la règle.

(1) Kalbreyer in lit.

(2) Xen. Orch., p. 125, t. 71, *Od. tentaculatum*. Rchb. in *Gard. Chron.*, XIX (1883), p. 814, peut être rapporté à ce groupe.

Les plantes sont rempotées entièrement, sans aucun morceau de tesson dans le fond des pots : —Mais cependant, demandons-nous, vous placez un seul morceau de tesson sur le trou, au fond du pot ? — Non, je crois cette opération plus mauvaise que le système habituel ; les plantes sont rempotées dans un compost par parties égales de terre fibreuse, de sphagnum et de feuilles de rhododendrons, récoltées dans les massifs aussitôt leur chute. Ces feuilles sont réduites en morceaux à l'aide de hacheuses.

— Mais quel est votre intérêt, est-ce que d'autres feuilles décomposées ne rempliraient pas aussi bien le but ?

M. Ballard me répond que les feuilles de rhododendrons ne rendent pas le compost aigre aussi rapidement que les feuilles décomposées des autres arbres.

Il emploie les feuilles de rhododendrons, non pas parce qu'elles présentent quelques particularités qui ne se rencontreraient pas dans celles des chênes et des bouleaux, mais parce qu'il les a sous la main ; il assure de plus, qu'avec ce système de culture les plantes n'ont pas besoin d'aussi grands pots. Pendant la saison de végétation, elles demandent de l'eau en abondance, eau qui s'écoule facilement à travers les matériaux ; mais pendant les mois d'hiver, les arrosages demandent à être faits avec un peu plus de soins.

Il ne rempote que tous les deux ans, mais il emploie la meilleure terre fibreuse qu'il peut trouver. Sur ma demande s'il cultive quelques plantes d'après l'ancien système, il me répond qu'il y a renoncé.

Il raconte, au sujet des deux sortes de cultures, une histoire amusante qui convaincra le plus sceptique que son système est digne d'être essayé.

Un cultivateur d'Orchidées vint le voir et fut stupéfié de la vigueur et de la bonne apparence de ses plantes. M. Ballard lui fit alors connaître son procédé ; le visiteur branla de la tête et lui dit que cela de durerait pas, que ce système ne pouvait pas réussir. Evidemment il pensait ce qu'il disait puisque, en rentrant, il rempota une douzaine de ses propres plantes pour faire un essai sérieux. Petit à petit il oublia l'opération qu'il avait faite, de sorte qu'il est certain que toutes les plantes reçurent le même traitement.

Au moment du rempotage, on observa que quelques plantes avaient fait des pousses plus belles et des pseudo-bulbes plus renflés que les autres. On peut imaginer la surprise de l'amateur, quand il reconnut que c'étaient les plantes traitées d'après le nouveau système, plantes qu'il avait oubliées jusqu'au moment où il avait dépoté la première d'entre elles.

Actuellement, il cultive tous ses Odontoglossum Alexandræ d'après ce système, et il trouve que ses plantes font de plus belles pousses, fleurissent plus abondamment qu'elles ne le faisaient d'après l'ancienne coutume, de remplir les pots à moitiéde tessons.

M. Ballard cultive un grand nombre de ses Odontoglossum froids d'après ce système, qui convient à la plupart d'entre eux ; mais il n'a pas obtenu le même succès avec les différents genres des sections plus chaudes.

La méthode de culture ci-dessus, sans drainage, est tellement opposée à toutes les règles orthodoxes pour la culture des plantes en pots, qui exigent un drainage de tessons comme une des opérations les plus importantes, que j'ai la conviction que quelques-uns de mes lecteurs l'essaieront et feront part de leurs observations.

Qu'y a-t-il de nouveau dans ce procédé, a-t-il été essayé avant ?

Si c'est un système meilleur et plus commode de cultiver cette magnifique et populaire espèce, ce sera un grand avantage pour mes amis amateurs, de même que pour beaucoup de jardiniers qui ne réussissent pas à cultiver l'Odontoglossum Alexandræ d'une façon satisfaisante.

ALEX. WRIGHT.

(*The Gardening World.*)

Mademoiselle Jeanne Koch qui a été notre collaboratrice assidue depuis la création de l'*Orchidophile*, édition avec planches en couleurs, vient d'épouser M. Fougerat, employé

supérieur des douanes chinoises et accompagne son mari à Shanghaï.

Les vœux de tous les amateurs d'Orchidées suivront les nouveaux époux, Mlle Koch occupait une place trop importante dans la collaboration de l'*Orchidophile* pour que son départ ne laisse pas un vide difficile à combler.

Ce qui caractérise le talent de Mlle Jeanne Koch c'est la conscience qu'elle montre dans l'exécution de ses aquarelles. Aucun détail n'échappe à son pinceau et les quelques planches des Cypripediées actuellement publiées resteront toujours des modèles d'exactitude.

C'est dans les grandes planches peintes pour le compte de M. Finet que Mlle Koch a pu montrer la richesse de sa palette, ces planches d'une fidélité rigoureuse laissent bien loin derrière elles les enluminures faites de chic des aquarellistes de la nouvelle école.

M. Georges Mantin possède quelques reproductions d'ouvrages rares si parfaites d'exécution que la teinte seule du papier permet de les distinguer des originaux.

Tous ceux qui connaissent Mme Fougerat, nous ont fait part du même désir : lui demander de nous envoyer de Shanghaï quelques planches des Orchidées de cette région. C'est fait. Espérons que l'exil volontaire de notre chère artiste ne sera pas de longue durée. Elle avait à choisir entre la notoriété que lui assurait sa collaboration aux vélins du Museum et le bonheur conjugal, elle n'a pas hésité et malgré tous les regrets que nous cause son départ nous ne pouvons que l'approuver.

PETITES NOUVELLES

En fleurs en ce moment à Laversine, chez M. le baron G. de Rothschild, un Cattleya aurea extrêmement bizarre. Le labelle ne diffère pas de celui de l'ancien type, mais les pétales et les sépales sont lilas rayé et marbré de jaune clair, ce qui donne à la plante l'aspect le plus étrange? Cette variété existe-t-elle dans d'autres collections ?

M. Schlumberger des Anthieux possède en ce moment une série d'Odontoglossum vexillarium en pleine fleur. Ces plantes appartiennent à la forme originale qui fleurit en mai et elles ont, du reste, fleuri abondamment à cette époque. M. Schlumberger fait remarquer avec raison qu'un horticulteur qui les exposerait actuellement pourrait les vendre un bon prix, sous le nom d'O. Vexillarium de la Toussaint.

Notre éminent orchidologue ne pense pas un mot de ce qu'il dit, il sait parfaitement que les horticulteurs sont incapables de vendre une plante sous un nom nouveau, quand elle fleurit à contre-saison !

Une réunion préparatoire aura prochainement lieu pour préparer les statuts d'une association entre amateurs d'Orchidées.

Une des salles du *Jardin*, 5, rue d'Edimbourg, est à la disposition du comité.

Propriétaire-gérant : Godefroy-Lebeuf. — Imp. Paul Dupont (Cl.) 253.12.90


G. Severeyn

PETITES NOUVELLES

En fleurs en ce moment à Laversine, chez M. le baron G. de Rothschild, un Cattleya aurea extrêmement bizarre. Le labelle ne diffère pas de celui de l'ancien type, mais les pétales et les sépales sont lilas rayé et marbré de jaune clair, ce qui donne à la plante l'aspect le plus étrange ? Cette variété existe-t-elle dans d'autres collections ?

M. Schlumberger des Anthieux possède en ce moment une série d'Odontoglossum vexillarium en pleine fleur. Ces plantes appartiennent à la forme originale qui fleurit en mai et elles ont, du reste, fleuri abondamment à cette époque. M. Schlumberger fait remarquer avec raison qu'un horticulteur qui les exposerait actuellement pourrait les vendre un bon prix, sous le nom d'O. Vexillarium de la Toussaint.

Notre éminent orchidologue ne pense pas un mot de ce qu'il dit, il sait parfaitement que les horticulteurs sont incapables de vendre une plante sous un nom nouveau, quand elle fleurit à contre-saison !

Une réunion préparatoire aura prochainement lieu pour préparer les statuts d'une association entre amateurs d'Orchidées.

Une des salles du *Jardin*, 5, rue d'Edimbourg, est à la disposition du comité.

Propriétaire-gérant : GODEFROY-LEBEUF. — Imp. PAUL DUPONT (Cl.) [illegible].12.90



Jeanne Koch, ad nat del

Chromolith. G. Severeyns

CATTLEYA ALBERTI

HYBRIDE ENTRE CATTLEYA INTERMEDIA + CATTLEYA SUPERBA (COLLECTION PERRENOUD)

CATTLEYA ALBERTI

Avec figure en couleurs.

M, Perrenoud, amateur à Paris, marche sur les traces de M. Bleu; il a déjà obtenu quelques hybrides, et nous avons figuré le Cattleya Vedasti, gain de cet heureux semeur. M. Perrenoud n'est pas un novice : il a débuté comme client de feu Luddemann il y a vingt-cinq ans. Voisin de M. Bleu, il est tout naturel qu'il ait tenté les mêmes hybridations que lui et qu'il ait réussi. Le Cattleya Alberti est une plante de toute beauté; ses parents sont : Cattleya intermedia et C. superba, deux espèces brésiliennes présentant évidemment quelques affinités. Comme apparence, la plante obtenue est intermédiaire entre les deux parents; toutefois elle est singulièrement plus vigoureuse et moins capricieuse que le C. superba, espèce assez difficile à conserver de longues années en bon état. Les premières plantes qui ont fleuri chez M. Perrenoud, C. Alberti présentaient trois fleurs sur la même hampe; il est fort probable que ce nombre augmentera. Les fleurs sont de grandes dimensions, d'un rose très clair, lavées de lignes plus foncées ; le labelle est trilobé; les lobes latéraux recouvrent la colonne et présentent à l'entrée de la gorge deux bords relevés, roses au sommet et lavés de jaune autour de la base;le tablier présente à son point d'attache avec les lobes latéraux une dépression dont la margine est d'un rouge pourpre intense. Toute sa surface est d'un rouge pourpre, plus coloré que dans la figure, teinté de rouge cramoisi. Ses bords sont largement sinués et profondément échancrés.

Le Cattleya Alberti est en réalité une charmante plante ayant la fraîcheur et la durée de ses parents. M. Perrenoud possède bon nombre d'autres semis de Cattleya, et très prochainement nous aurons à parler de nouveau de plusieurs jolies plantes à l'état de nourrissons actuellement.

QUELQUES PLANTES DE LA COLLECTION FINET

Parmi les plantes les plus rares qui montrent actuellement leurs fleurs chez M. Finet, nous citerons :

Angræcum polystachis. Cette espèce, qui a été figurée dans l'ouvrage de Dupetit-Thouars sur les plantes de Madagascar, est une des plus florifères du genre. Les fleurs sont, il est vrai, petites et d'un blanc verdâtre peu brillant, mais elles s'épanouissent en tel nombre que la plante mérite la petite place qu'elle occupe. Connue depuis longtemps dans les cultures, où elle était représentée par un exemplaire, peut-être unique, de la collection de M. le comte de Nadaillac, à Passy, elle a été réintroduite par nos soins en grande abondance, il y a quelques années, en même temps que le bel Angræcum Du Buyssonii.

Cette dernière espèce montre également ses fleurs chez M. Finet, et si une floraison a été attendue c'est bien celle-là.

Je reçus l'A. Du Buyssonii, il y a quelques années, du capitaine Temple, qui l'avait collecté à Madagascar. Sans pouvoir me fixer sur son habitat exact, M. le capitaine Temple avait eu l'excellente idée de mettre quelques fleurs dans du papier ; et comme les plantes, à leur arrivée, étaient couvertes de hampes qui, je l'espérais, devaient épanouir leurs fleurs, j'avais les éléments nécessaires pour juger de la beauté de la nouvelle venue. Elle me parut digne d'être dédiée à notre excellent maître, M. le comte Du Buysson, dont l'ouvrage classique a tant fait pour aplanir les difficultés aux commençants.

Ma satisfaction était loin d'être partagée par les amateurs qui ont acquis cette espèce et qui, à ma connaissance du moins, n'ont pas réussi à la faire fleurir. M. Finet, qui avait acquis à son arrivée la plante la plus forte et qui ne se découragea pas après quelques essais, n'hésita pas, malgré l'origine de l'A. Du Buyssonii, à la mettre en serre tempérée presque froide, en compagnie des Miltonia brésiliens. Le jardinier très habile qui dirige cette collection conserva la plante sans une goutte d'eau pendant plusieurs mois, et actuellement nous voyons poindre quelques hampes qui ne nous feront pas, nous l'espérons, la mauvais plaisanterie de se métamorphoser en pousses.

L'A. de Buyssonii donne des épis érigés, longs de 30 à 40 centimètres; les fleurs, aussi grandes que celles de l'A. Sanderianum, d'une blanchenr immaculée, doivent faire un bel effet dressées au-dessus du feuillage. Si nos prévisions se réalisent, nous en reparlerons et figurerons cette rare espèce.

Le *Saccolabium cœleste* montre également ses fleurs. Cette délicieuse espèce est aussi capricieuse qu'elle est belle; bien peu ont réussi à la faire fleurir. La dimension de ses racines, qui atteignent, pour une plante qui ne dépasse pas 0,^{m}20 de hauteur, plus de 0,^{m}75 de longueur, semblerait indiquer qu'il faut lui ménager ces organes de nutrition si on veut obtenir la floraison. La nature n'a pas donné à ces petites plantes de pareils tentacules sans raison. La culture en paniers est donc tout indiquée.

Le *Cypripedium Harrissianum polychromum* est en pleine fleur. Nous avons montré, M. le docteur Carnus, M. Mantin et moi, une certaine perspicacité le jour où nous avons divisé cette plante. J'avais acheté chez M. le comte de Bousies de fortes touffes d'Harrissianum, une entre autres qui fut vendue plus tard sous le nom d'Harrissianum vivicans. Cette touffe présenta, au moment de la floraison, deux fleurs absolument distinctes, dans lesquelles les couleurs étaient mélangées et très diverses; on trouvait des stries, des macules, brunes, vertes, oranges, jaunes, noires, le tout sans aucun ordre.

Nous pensâmes tous trois qu'en enlevant cette partie de la plante, les caractères s'accentueraient, le morceau sectionné ne recevant plus de sève du pied mère qui fleurissait normalement. Nos prévisions se réalisèrent, et les floraisons futures ont montré des modifications de coloris encore plus accentuées. Le C. polychromum est réellement une plante originale, et la figure de la Lindenia est au-dessous de la réalité actuelle.

Le *Cattleya Exoniensis* est en fleurs depuis plusiéurs semaines. L'exemplaire de M. Finet, qui est d'une certaine force, puisqu'il montre trois spathes, est une preuve du temps qu'il faut pour rétablir les plantes sectionnées à outrance.

Les fleurs ne sont pas normales; elles avortent plus ou moins, et ce ne sera certainement pas avant deux ou trois ans que la plante aura repris son délicieux aspect. Quels sont

les véritables parents de cet hybride? Serait-ce beaucoup m'avancer que de dire que le Lælia purpurata et le Cattleya crispa ont rempli les principaux rôles?

Le *Vanda insignis* est une plante toujours rare. Originaire de Timor, la localité où il croît est en dehors des recherches habituelles des collecteurs, et bien peu sont disposés à entreprendre un voyage coûteux pour introduire une espèce de serre chaude au moment où les plantes de cette catégorie sont frappées d'ostracisme. C'est absolument injuste, car bien peu, à cette époque de l'année, peuvent rivaliser avec le Vanda insignis, qui a le mérite de fleurir en petits exemplaires.

Le *Pilumna nobilis* est une plante trop rarement introduite et en trop petites quantités. Fleurissant avec une régularité et une abondance qui ne se démentent jamais, ses fleurs, de grandes dimensions, d'un blanc de neige éblouissant et de longue durée, seraient appréciées par tous ceux qui font de la fleur coupée; mais le nom même de la plante est ignoré de la plupart des horticulteurs, qui ont peut-être été dégoûtés par les Pilumna alba qui leur ont été fournis pour le nobilis.

Parmi les rares plantes qui montrent boutons dans cette collection modèle, où toutes les plantes fleurissent, ce qui est beaucoup plus rare qu'on ne le pense, il faut citer actuellement : Oncidium lamelligerum, Oncidium monachicum, Comparettia coccinea, Vanda Lowi, Lælia Gouldiana, etc.

DU PROFIT A CULTIVER LES ORCHIDÉES D'IMPORTATION

C'est surtout aux commençants que cet article s'adresse. Quiconque cultive les orchidées depuis quelques années et s'en remet à sa propre surveillance pour leur faire appliquer les soins qu'elles réclament, s'il ne se charge pas de les soigner lui-même, trouve plus de profit, plus de jouissances intimes et plus de surprises au moment de la floraison à cultiver des plantes d'introduction que l'amateur qui achète des plantes établies.

En principe, je poserai cet axiome, qu'il est toujours aussi facile de perdre une plante établie que de voir mourir une

plante importée, quand cette plante est en état d'être rétablie. Et voici sur quoi je m'appuie.

Une orchidée établie, cultivée depuis de longues années chez un horticulteur ou chez un amateur, a pris souvent de mauvaises habitudes. Elle s'est habituée au milieu, et il n'est pas rare de voir souffrir les plantes dès leur arrivée, celles parfois qui paraissaient les plus robustes.

Il n'y a pas seulement une question de température, de lumière, d'air et de nourriture, mais aussi les qualités de l'eau qu'elle recevait peuvent ne pas être les mêmes.

Il faut que la plante établie s'habitue à son nouveau logement. Dans la serre d'où elle sort, elle vivait dans une atmosphère très humide, quelquefois surchauffée ; vous la transportez brusquement dans un local où vous vous contentez d'une température plus sèche et moins élevée. Que se passe-t-il? Votre plante périclite, et vous êtes tout étonné de la voir faire des pousses bien moins belles que celles qu'elle avait faites dans la collection où elle était cultivée précédemment.

Il n'en est jamais ainsi des plantes importées. Toutes sans exception ont emporté avec elles, de leur pays natal, une vitalité bien appréciée de tous les cultivateurs, qui savent bien que bon nombre de plantes poussent mieux dans nos collections quand elles sont fraîchement importées.

Les orchidées, une fois habituées au climat facticé de nos serres, n'aiment pas à être dérangées. Cette remarque, tous les cultivateurs l'ont faite avant moi, et beaucoup de propriétaires se refusent à faire voyager leurs plantes pour les exposer. Nous ne pouvons pas les en blâmer.

Les plantes d'introduction présentent de sérieux avantages. En principe, vous pouvez être sûr que si on vous vend au prix d'introduction une plante établie, c'est que la variété est mauvaise. Dans dix plantes introduites achetées pour quelques francs, il y a sûrement huit bonnes plantes et une supérieure ; dans dix plantes établies de la même espèce vendues après floraison au même prix, il y a sûrement dix drogues.

La plante d'introduction (je parle, bien entendu, des plantes de reprise assurée) ne peut que prospérer entre vos mains, si vous vous conformez aux instructions de celui qui la vend. La plante établie, à moins qu'elle ne soit en état passable

seulement, peut péricliter dans vos mains, et cela est surtout vrai pour les plantes qui sont arrivées à leur apogée.

Les plantes établies fleurissent en général régulièrement tous les ans quand elles sont de force à fleurir ; si vous achetez une plante quelques semaines avant la floraison, l'horticulteur, qui perd, en vous la vendant, la chance de voir fleurir une variété d'élite, est obligé de vous faire payer cette déception. De plus, il est tout naturel qu'il grève ses plantes des frais d'entretien qu'elles lui ont occasionnés. Si, au contraire, vous achetez à ce même horticulteur, au moment de leur arrivée, les plantes d'introduction, vous trouvez en lui un marchand désireux de rentrer dans ses frais le plus vite possible, de ménager sa place, d'éviter des rempotages, qui vous donnera les plantes à un prix d'autant plus bas que le but à atteindre, la floraison de l'introduction, sera plus éloigné.

Vous aurez acquis souvent pour quelques francs cinq ou six plantes d'introduction ; pour le prix d'une seule plante établie, vous aurez 5 ou 6 chances d'avoir une bonne variété.

Ces misérables bulbes ratatinés, secs, sans apparence de vie, se gonflent, émettent des pousses et des racines, et vous récompensent tous les jours de vos soins. Qui vous empêche de les acheter ? Leur aspect misérable. Mais du moment que l'horticulteur vous en garantit la reprise, qu'avez-vous à craindre ? D'attendre un peu plus longtemps la floraison ? C'est souvent une crainte illusoire.

Allez à une exposition quelconque ; achetez 12 Mossiæ en fleurs et, à la même époque, 12 plantes d'introduction, c'est-à-dire 12 plantes de même force, ayant une année entière pour se remettre, et vos douze plantes d'introduction fleuriront aussi régulièrement, si ce n'est plus, que vos plantes établies.

Au bout de quelques années vous serez tout étonné de voir votre collection augmenter de valeur si vous avez acheté des plantes d'introduction. Oserait-on dire qu'il en sera ainsi avec les plantes établies.

Il ne faut pas croire que cet article a été écrit dans le but de faire un tort quelconque à l'horticulteur ; il y aura toujours des gens fortunés qui n'aiment pas à attendre les jouissances que la culture des plantes leur procure, et il y aura toujours des horticulteurs disposés à vendre partie de leurs introductions au moment où elles arrivent. Plus ces horticulteurs

auront vendu des plantes introduites, plus ils pourront tenir les prix de celles qui leur restent, et on n'observera pas le curieux phénomène que nos ventes aux enchères présentent, de voir les plantes établies se vendre toujours meilleur marché que les plantes introduites.

La chance d'obtenir une variété d'élite doit aussi peser d'un grand poids dans la balance. Il n'est pas un amateur qui n'ait eu à se féliciter d'avoir acquis des plantes d'introduction. S'il n'est pas très fortuné, il pourra toujours espérer gagner un gros lot et réussir à faire fleurir une variété que l'état de son porte-monnaie ne lui aurait pas permis d'acquérir.

Un amateur qui régulièrement consacre 200 francs par an à acheter quelques plantes d'introduction ne fera pas la même dépense pour une seule plante : il sait parfaitement qu'en matières d'orchidées, une variété extra peut être détrônée le lendemain, et il regrettera la plante d'à côté qui coûtait trop cher pour sa bourse. Mais sa joie sera immense si, parmi les quelques douzaines de plantes acquises avec son budget annuel, il y a une variété supérieure, que le sectionnement lui permettra d'échanger contre une autre plante qu'il n'aurait jamais pu acquérir autrement.

Il y a évidemment quelques risques dans l'achat des plantes introduites; le temps qu'elles font attendre leurs premières fleurs, les soins qu'elles réclament, la mortalité qui les atteint; mais un commençant soigneux qui débutera avec les plantes d'introduction n'en tuera pas plus que si elles étaient établies, et puis il faut bien faire son apprentissage, et il est préférable de perdre 10 francs que d'en perdre 25. — Ces plantes introduites, elles sont revenues à la vie dans le local qu'elles occupent, elles se sont habituées à vos soins ; vous savez, quand elles souffrent, comment vous les cultivez, et vous pouvez chercher à faire mieux : les mettre au chaud si vous jugez qu'elles sont trop à froid, les tenir à la lumière, à l'humidité ou au sec; enfin vous connaissez mieux votre serre que celle de l'horticulteur auquel vous achetez une plante établie.

Si, après avoir lu cet article, les avis sont partagés, il y a un moyen de mettre tout le monde d'accord, achetez des plantes mi-établies et faites vous garantir qu'elles n'ont pas encore fleuri en Europe.

LES ODONTOGLOSSUM

Traduit du *Manual of Orchidaceous plants*, de James Veitch and Sons.

(*Suite.*)

Od. Londesboroughianum.

Plante rampante, rhizome aussi gros que le petit doigt, sur lequel se développent les pseudo-bulbes à des intervalles de 5 à 8 centimètres. Pseud-obulbes ovoïdes comprimés, longs de 8 centimètres, diphylles. Feuilles, longues de 25 à 40 centimètres, caduques. Scapes longs de 70 à 1 mètre, érigés, ramifiés. Fleurs ayant 5 centimètres de diamètre, sépales et pétales oblongs apiculés, jaune brillant avec des marques concentriques brunes, labelle avec un onglet étroit de chaque côté duquel se trouve une petite auricule. Tablier réniforme avec un sinus étroit sur la margine antérieure, jaune brillant avec quelques taches rougeâtres à la base, callosités triangulaires avec un petit tubercule sur chaque côté. Colonne recourbée, en forme de faux, sans ailes.

Odontoglossum Londesboroughianum, Rchb. in Gard. Chron. VI. (1876), p. 1876, *Fl. Mag.* n. s. t. 246 (1877). Williams' *Orch. Alb.*, *II*, t. 82. Od. oncidioides, Hort.

Addition récente au genre, cette espèce a été introduite en 1876 par M. Backhouse, de York, et elle a fleuri la même année dans la collection de lord Londesborough, à Norbiton, Surrey. C'est une plante mexicaine, mais la localité où elle croît n'a pas été divulguée (1).

Dans les serres d'Europe, cette espèce fleurit habituellement à l'automne. Les fleurs aussi bien que les autres organes ont comme végétation l'aspect d'un Oncidium; mais la colonne allongée, qui n'est pas renflée à la base, montre qu'un des caractères essentiels des Oncidium est absent.

(1) MM. Backhouse, dans une communication au *Gardener's chronicle*, XI (1879), p. 342, disent qu'il leur est impossible de donner ce renseignement; leur collecteur les a informés que cette espèce croît sur les rocs inclinés, exposée en plein soleil, où la température s'élève à 50 degrés pendant le jour et tombe à 13 degrés pendant la nuit. Ils ajoutent qu'ils ont reçu l'Od. citrosmum de la même région, si ce n'est de la même localité.

Culture. — Il faut donner à cette plante un support en rapport avec sa nature traçante, soit en le cultivant sur un grand bloc ou sur un radeau revêtu de sphagnum, ou dans un panier long avec un compost de terre fibreuse et de sphagnum pour permettre aux racines de s'accrocher — ou même encore, quand c'est possible, en mettant dans un grand pot la plante fixée sur la tige d'une fougère en arbre longue de 1 mètre et épaisse de 8 à 15 centimètres, autour de laquelle on peut faire courir la plante en fixant son rhyzome sur la fougère à l'aide de fils de cuivre. — La plante doit être placée dans une position où elle peut recevoir le maximum de lumière et de chaleur solaires, près du vitrage de la serre aux Cattleyas, par exemple. Dans une pareille situation, les conditions climatériques de son pays d'origine peuvent être imitées de plus près, et le traitement en ce qui concerne l'arrosage peut être réglé en conséquence.

Od. luteo-purpureum.

Pseudo-bulbes, feuilles et inflorescence comme dans l'Od. crispum, mais plus développés.

Fleurs ayant de 8 à 10 centimètres de diamètre, sépales et pétales presque égaux, oblongs, lancéolés-acuminés ; les premiers, brun châtain, tacheté et marqué de diverses façons, de jaune ; les derniers, jaune tacheté et maculé de brun ; la margine supérieure quelquefois irrégulièrement dentée vers le milieu, mais quelquefois ondulée, quelquefois entière ; labelle presque panduriforme, les bords latéraux parfois entiers, quelquefois dentés et même frangés. Bord antérieur denté ou frangé, quelquefois apiculé, blanc ou jaune avec une grande tache brun châtain devant les callosités, callosités variables, habituellement consistant en un certain nombre d'organes ressemblant à des barbes dirigées la pointe en avant ; deux groupes se réunissent en deux dents antérieures divergentes. Colonne recourbée avec deux ailes lacérées, quelquefois réduites à une ou deux projections, en forme de cône, de chaque côté près de la pointe.

Odontoglossum-luteo purpureum, Lindl. Orch. Lindl., p. 16. Id. Fol. Orch. Od. No. 7 (1852). Batem. *Monagr. Od.*, t. 17 (1874). Williams, *Orch. Alb.*, *VI.*, t. 254. Od. hystrix, Batem. in Gard. Chron. 1864, p. 1202. Od. radiatum. Rchb. in Gard. Chron. 1865, p. 746. Od. lyroglossum, Gard Chron. XVII (1882), p. 632, icon. xyl.

Var amplissimum.

Sépales et pétales plus grands que dans les formes plus communes, jaune pâle clair, tacheté et maculé de brun cannelle, labelle plus petit.

Od. luteo-purpureum amplissimum, Rchb. in Gard. Chron. XVII (1882), p. 525.

Var cuspidatum.

Sépales et pétales un peu plus étroits que dans les formes plus communes, jaune tacheté de brun châtain, labelle ligulé-acuminé, ondulé, jaune pâle, avec une grande tache carrée, brun châtain au centre.

Od. luteo-pupureum cuspidatum, supra. Od. cuspidatum, Rchb. *Xen. Orch.*, II., p. 194, t. 184. Id. in. Gard. Chron. VV. (1881), p. 428.

Var. facetum.

Sépales et pétales elliptiques-lancéolés, maculés et tachetés de diverses façons de brun cannelle; les pétales portent en plus quelques macules cramoisies vers la base.

Od. luteo-purpureum facetum, supra. Od. facetum, Rchb. in Gard. Chron. XV (1880), p. 563. Od. prænitens, Hort.

Var. Hinnus.

Sépales et pétales plus étroits que dans les formes plus communes et ondulés, labelle presque rhomboïdal, callosités-multidentées.

Od. luteo-purpureum Hinnus, supra. Od. Hinnus, Rchb. *Xen. Orch.*, II, p. 153, icon. xyl., t. 160 (1861). Id. in Gard. Chorn. 1871, p. 902.

Var. Mulus.

Scapes quelquefois branchus. Sépales et pétales plus étroits et plus atténués à l'extrémité, les derniers ondulés et non dentés sur la margine supérieure, labelle panduriforme, mais plus rétréci vers le milieu. Les projections en forme de soies des callosites sont moins nombreuses et ressemblent à des dents.

Od. luteo-purpureum Mulus, supra. Od. Mulus, Rchb. *Xen. Orch.,* II, p. 151, icon. xyl., t. 160 (1868). Id. Gard. Chorn. XVIII (1882), p. 616, var. Holfordianum. Od. histrionicum, Rchh. in Gard. Chron. XVII (1882), p. 178. Id. XVIII (1882), p. 437.

Var. Sceptrum.

Fleurs plus petites, avec des segments plus larges et des contours plus réguliers; sépales brun châtain avec une bordure étroite, jaune d'or, et quelquefois deux ou plusieurs barres jaunes transversales. Pétale jaune d'or avec deux ou trois grandes macules brun châtain sur la moitié supérieure et plusieurs petites taches sur la moitié inférieure, labelle jaune avec une grande tache brun châtain en forme de fer à cheval sur le devant des callosités.

Odontoglossum luteo-purpureum sceptrum, Rchb. *Illus hort.*, 1871, t. 73. Id. *Xen. Orch.*, II, p. 194 (1874). Rchb. in Gard. Chron. XVII (1882), p. 525.

Presque toutes les plantes cultivées sous le nom de *Od. prœnitens* peuvent être rapportées à cette forme d'*Od. luteo purpureum.*

Kalbreyer in lit.

Godefroy *Orchidophile*, 1883, p. 644.

Var Vuylstekeanum.

Fleurs légèrement plus petites que dans la forme commune, avec les segments beaucoup plus ondulés. La couleur brun châtain est, dans cette variété, jaune nankin foncé ; les macules sont jaune soufre pâle. La crête est jaune foncé.

Od. luteo-purpureum Vuylstekeanum supra. Od. Vuylstekeanum, Rchb. in Gard Chron XXI. (1884), p. 7.

L'*Odontoglossum luteo purpureum* a été découvert par M. Linden, dans les forêts de Quindiu, dans la Cordillère centrale de la Nouvelle-Grenade, à 8,000 pieds d'altitude, et c'est d'après les spécimens de Linden que la plante a été décrite et nommée par le Dr Lindley dans ses Orchideæ Lindenianæ. Cette espèce ne paraît pas avoir été cultivée jusqu'au jour où Weir la découvrait de nouveau dans le district où croît l'*Od. crispum*, lorsqu'il collectionnait des Orchidées pour la Société d'horticulture de Londres, et aussi à la même époque et dans le même district, par Blunt, voyageur pour le compte de MM. Low et Co, de Clapton.

Ces deux collectionneurs envoyèrent des plantes à leurs patrons respectifs, qui les mirent au commerce.

L'*Od. luteo purpureum* se rencontre sur une vaste étendue dans la région des Odontoglossum néo grenadins, habitant la Cordillère orientale et centrale, la moyenne de l'altitude où ils croissent s'étendant entre 7,000 et 9,000 pieds.

Dans la Cordillère orientale, il fut rencontré par Weir à cent milles au sud de Bogota, ce qui doit être près de sa limite la plus méridionale ; on le rencontre par intermittences le long de la Cordillère jusqu'à Ocaña ; au nord, où une variété inférieure croît, dit-on, en compagnie de l'*Od. Pescatorei.* Dans la Cordillère centrale, il croît depuis Quindiu jusqu'à Medellin. Ses principales stations sont la Cega Alta et Santa Elena, situés entre cette ville et Sonson.

(1) Dès 1868, le professeur Reichenbach écrivait dans sa Xenia Orchidacea, II, p. 151 : " Oft wird man sich überzeugen müssen, dass ganze Reihen von ehemaligen Arten nur Formen einer einzigen Art sind. Ein solcher Fall liegt bei *Odontoglos-sum luteo pupureum.* " Et de nouveau, page 194 — " Die Verwandschaft des *Od. luteo-purpureum* ist eine unheimliche. Ehedem hatten wir keine Ahnung von dem unsæglichen Formereichthume. Neuerlich haben die massenhaften Einführungen und reichlichen Sammlungen trockner Exemplare mich belehrt dass mehrere Arten mit denselben zu vereinigen sind." *Od. Schlimii*, Lind.; *radiatum* Rchb.; *hystrix*, Batem.; *Sceptrum*, Rchb. *Od. luteo-purpureum*, var. *Schlimii*, var. *radiatum*, var. *hystrix*, var. *Sceptrum*, etc.

C'est dans le voisinage de cette dernière ville qu'il fut observé par M. Roezl sur les branches des arbres formant des touffes denses qui produisaient des hampes de 50 à 60 centimètres de longueur.

En général, les formes avec des divisions les plus larges et les couleurs les plus brillantes viennent de la Cordillère centrale, tandis que celles qui ont des segments plus étroits et des couleurs plus foncées viennent de la Cordillère orientale. Comme espèce, *Od. luteo purpureum* est une des plus variables connues. Ce qui peut en partie s'expliquer par l'étendue de son aire de dispersion, en même temps que par les diversités des stations et aussi par son mélange avec d'autres espèces, ce qui a eu pour résultat non seulement l'apparition d'hybrides naturels, mais aussi il est sorti de ces hybrides et de leurs parents une progéniture excessivement mêlée. Les formes décrites ci-dessus sont les plus distinctes parmi celles qui ont été introduites; mais autour de chacune d'elles on peut grouper de nombreuses sous-variétés dérivant plus ou moins du type originel. La plus constante de ces formes est *Sceptrum* qui pourra être, plus tard, élevée au rang d'espèce (1).

La variété *amplissimum* a fait son apparition dans la collection de M. Brymer, à Ilsington House, près Dorchester ; *cuspidatum* fut récolté par Roezl, Chesterton et d'autres collectionneurs, la forme des callosités indiquant la descendance d'un mulet auquel *Od. odoratum* a participé ; *facetum* a fait son apparition dans la collection de M. Lee en 1880. *Hinnus* fut importé par MM. Low et Cie, de même que *Mulus*, et plus tard par d'autres établissements. *Sceptrum* fut envoyé en Europe tout d'abord par Wallis, en 1868, à l'établissement de M. Linden à Gand. *Vuylstekeanum* fut exposé la première fois par M. Vuylsteke, horticulteur à Gand, à Saint-Pétersbourg au printemps de 1884. Le nom spécifique *luteo purpureum* (littéralement, jaune et pourpre) est mal choisi, puisque les fleurs sont invariablement brun châtain et jaunes. Les fleurs sèches, les seules que le docteur Lindley ait vues, ont une teinte pourpre, et les tons formés par les parties brunes des fleurs fraîches sont franchement pourpre.

(1) Lorsque j'ai réduit cette jolie plante à une simple variété d'*Od luteo purpureum*, j'ai pu être guidé par quelques hybrides entre les deux variétés ou espèces. A tout événement, elle mérite bien le rang de forme jardinique distincte. Rchb. in *Gard. Chrom.* XVII (1882), p. 526.

Od. maculatum.

Pseudo bulbes, feuilles et inflorescence comme dans l'*Od. cordatum*, sauf que les pseudo-bulbes sont plus massés et les pédicelles des fleurs plus longs. Fleurs ayant 5 à 7 centimètres de diamètre, sépales étalés, lancéolés-dentés, bruns, mais quelquefois avec une pointe acuminée jaune et quelques barres transversales à la base. Pétales ovales, lancéolés, aigus, ondulés, jaune tacheté de brun à la moitié inférieure, labelle triangulaire avec une pointe acuminée, jaune tacheté de brun, crête bilobée dentée, colonne blanche.

Odontoglossum maculatum, Lex. Orch. Opusc. No. 39 (1825). Lindl. *Bot. Reg.*, 1849, t. 30. Id. Fel. Orch. Od. No. 11 (1752). Linden's *Pesc.*, t. 28, (1870). Batem. *Monogr. Od.*, t. 20. *Bot. Mag.*, t. 6455. Williams' *Orch. Alb.*, II, t. 52. Od. cordatum, Paxt. *Mag. Bot.*, XIII (147. Od. anceps. *Illus. hort.* 157, t. 128. Od. Luddemannianum, Regel's *Gartenfl.*, t. 275.

L'histoire botanique de l'*Od. maculatum* est presque identique avec celle l'*Od. cordatum*. C'est une plante mexicaine que La Llave et Lexarza, qui la collectèrent dans les montagnes d'Irapean, près de Valladolid, firent connaître à la science au commencement de ce siècle. Elle fut introduite dans les jardins anglais par Barker de Birmingham, qui la reçut de son collecteur Ross vers la même époque que l'*Od. cordatum*, mais elle paraît avoir disparu peu après des collections. Quinze ans plus tard, elle fut réintroduite par M. Linden, par l'intermédiaire de Ghiesbreght. Ces dernières années, de fréquentes importations ont rendu cette espèce une des mieux connues des Orchidées mexicaines. Elle fleurit habituellement en mars-avril, mais il n'est pas rare de la voir produire ses épis à d'autres époques de l'année. Une variété appelée *antennatum* est décrite par Reichenbach comme ayant des appendices styliformes tomenteux de chaque côté de la base de la fovea. Gard. Chron. XV (1881), p. 688, et XIX (1883), p. 110.

Le nom spécifique *maculatum*, tacheté, rappelle les taches du labelle et des pétales.

Od. maxillare.

Pseudo-bulbes longs de 10 à 15 centimètres, étroitement oblongs, très comprimés, diphylles. Feuilles étroitement lancéolées, longues, de 12 à 25 centimètres, recourbées, scapes aigus, aussi longs et plus longs que les feuilles 6-8 flores. Fleurs odorantes, ayant 5 à 8 centimètres de diamètre, sépales lancéolés, acuminés, dentés au-dessous, blancs avec une tache presque brune à la base, pétales semblables, mais plus larges, labelle plus

court que les autres segments, avec un court onglet jaune orange et un tablier blanc en forme de truelle, l'onglet muni de deux auricules recourbées et de deux bilobées et de callosités, quelquefois entières, quelquefois bilobées. Colonne blanche sans ailes.

Odontoglossum maxillare, Lindl. in Bot. Reg. 1847, sub. t. 62. Id. Fol. Orch. Od, No. 23 (1852). *Bot. Mag.*, t. 6144. *Fl. Mag.*, n. s. t. 158. Od. Madrense, Rchb. in Gard. Chron. II (1874), p. 804. Id. VIII (1877). p. 102. *Illus. hort.*, t. 480. Williams' *Orch. Alb.*, *II.*, t. 71.

Le docteur Lindley parla le premier de ce très joli et distinct Odontoglossum dans le Botanical Magazine pour 1847. Il dit qu'il n'a vu qu'une seule fleur, qui lui a été communiquée par M. C. B. Warner, qui ne pouvait donner aucun renseignement sur son origine ; mais jugeant sur sa ressemblance avec l'O. Cervantesii, il pouvait en conclure que c'était une espéce mexicaine. On ne vit ni n'entendit rien de plus jusqu'en 1872, lorsque Roezl, pendant son dernier voyage à travers le Mexique, le rencontra dans la sierra Madre, dans le voisinage de Tolima. La découverte de Roezl ne fut pas considérée par le professeur Reichenbach comme se rapportant à l'*O. maxillare* de Lindley, mais comme une espèce nouvelle qu'il appela *madrense* (1).

Les plantes récoltées par Roezl furent acquises par notre maison et distribuées plus tard. Parmi les premières qui fleurirent, une épanouit ses fleurs chez M. E. Wrigley, à Broadoaks, près de Bury, Lancashire, et l'autre à Chastworth, où elle avait été apportée par le regretté lord Frederick Cavendish. Toutes deux fleurirent en automne 1874.

Il y a une plante dans la collection de M. Wanner, à Camden Wood, Chislehurst, qui mérite une notice spéciale à cause de sa vigueur et qui produit des épis de fleurs qui sont amplement deux fois plus longs que ceux du type.

(1) Voici le diagnose de Lindley, d'après la fleur envoyée par M. Warner. Sepalis lanceolatis acutis petalisques latioribusque sanguineo maculatis, labello ovato acuto integro basi maculato appendice unguis maximâ alté concavâ carnosâ glabrâ anticè bidentatâ bilamelatâ, columnæ apteræ fere longitudine.

A ceci est ajoutée une note en Anglais dans laquelle il dit : « La fleur est facilement reconnaissable à sa colonne sans ailes, et surtout à la dimension extraordinaire de l'appendice jaune situé à la base du labelle, qui est à peine plus court que la colonne. Les fleurs sont blanc pur avec des taches d'un riche cramoisi à la base de chacune des *six* parties. Quoique ne répondant pas complètement à la description de notre sujet actuel, il lui convient mieux qu'à tout autre Odontoglossum mexicain en culture. »

Od. nævium.

Pseudo-bulbes ovoïdes comprimés, longs de 5 à 8 centimètres, diphylles, feuilles linéaires lancéolées, longues de 25 à 35 centimètres, scapes grêles, courbés, aussi longs ou plus longs que les feuilles, ramifiés, pluriflores. Fleurs 7 à 8 centimètres de diamètre, blanches, tachetées de pourpre foncé, sépales et pétales semblables, ovales lancéolés, ondulés, se réduisant en une pointe réfléchie; labelle presque de la même forme que les autres segments, mais un peu plus court. Crête avec quatre lobes inégaux, jaune brillant. Colonne blanche avec deux vrilles en forme de poinçon à la pointe, blanche, tachetée de brun châtain.

Odontoglossum nævium, Lindl. in Paxt. *Fl. Gard, I*, t. 98 (1850). Id, Fol. Orch. Od. No. 3 (1852). Van Houtte, *Fl. des Serres, VI*, p. 191 (1850). Linden's *Pesc.*, t. 13 (4870). Warner's *Sel. Orch., I.* t. 7, (1862-5). Regel's *Gartenfl.* 1873, t. 791. Batem. *Monogr. Od.*, t. 9.

Découvert par Linden, en 1842, dans la province de Pamplona, (actuellement état de Santander), Nouvelle-Grenade, à une altitude de près de 800 pieds, et rencontré de nouveau quelques années plus tard par Funck et Schlim, dans la province venezuélienne de Truxillo, près de San-Lazaro et La Pena, à environ 6,000 pieds, et enfin encore plus tard par Schlim sur les montagnes de Santa-Marta, dans le nord-est de la Nouvelle-Grenade. Funck l'introduisit dans l'établissement Linden à Bruxelles, où il fut distribué dans les collections d'orchidées d'Europe (1). C'est encore une plante très rare, fleurissant habituellement en avril et mai. Le nom spécifique *nœvium*, marqué, dérive des taches des fleurs.

Od. nebulosum.

Pseudo-bulbes ovoïdes comprimés, longs de 8 à 10 centimètres, diphylles. Feuilles largement lancéolées, longues de 18 à 25 centimètres. Scapes robustes, aussi longs que les feuilles, érigés, ou légèrement courbés, 5-7 flores. Fleurs ayant 6 à 7 centimètres de diamètre, blanches, avec la partie centrale tachetée de brun-rougeâtre, la crête jaune du labelle également tachetée de la même manière. Sépales oblongs, carénés en dessous ; pétales plus longs, ovales, oblongs, ondulés sur les bords; labelle avec un large onglet sur lequel est fixé une crête bilobée avec deux dents se projetant en avant ; tablier presque orbiculaire avec une margine crénelée. Colonne recourbée, sans ailes, blanche.

Odontoglossum nebulosum, Lindl. Sert. Orch. sub. t. 25 (1838). Id. Fol. Orch. Od. No 21 (1802). Rchb. in *Gard. Chron.* 1867, p. 572. Batem. *Monogr. Od.*, t. 1 (1874). Od. maxillare, *Illus. hort.* 1859, t. 200.

(1) Pescatorea sub., t. 13.

Sous-Variétés : *Candidissimum*, sans taches ; *pardinum*, taches répandues sur les deux tiers de la surface de toutes les divisions.

Cette plante fut récoltée pour la première fois par le baron Karwinsky en 1833, près d'Oaxaca, au Mexique, et quatre années plus tard fut reçue par Bateman, de la même localité, mais les plantes périrent peu après, à cause de la température excessive maintenue dans la serre où on les cultivait (1). Ensuite, elle fut trouvée par Galeotti, et encore plus tard par Ghiesbreght, qui envoya ses plantes à l'établissement Linden, à Bruxelles, où elles fleurirent en 1856. *Od. nebulosum* fleurit habituellement en mai-juin ; les couleurs des taches varient suivant les plantes du rouge-brun foncé au vert pâle.

Od. nevadense.

Pseudo-bulbes ovoïdes comprimés, longs de 8 à 10 centimètres, diphylles; feuilles ensiformes, longues de 25 à 30 centimètres. Scapes grêles, plus longs que les feuilles, retombants, supportant de 12 à 15 fleurs. Fleurs ayant 6 à 8 centimètres de diamètre. Sépales et pétales presque égaux, lancéolés, acuminés, brun cannelle, marginés de jaune, et quelquefois avec des stries longitudinales jaunes à leur base. Labelle trilobé, les deux lobes latéraux érigés en forme de croissant, blancs, strié de brun châtain, lobe médian hasté, acuminé avec une marge frangée, blanche ou jaune paille pâle, crête bilamellée. Colonne auriculée, blanche, tachetée de brun.

Odontoglossum nevadense, Rchb. Xen. Orch., II., p. 206, t. 191 (1874). Id. Gard Chron. XV (1881, p. 136. *Illus. hort.* 1870, t. 45. Williams *Orch. Alb.*, *III.*, t. 131.

Espèce rare envoyée d'abord par Gustave Wallis à l'établissement Linden, de Gand, en 1868. Wallis, la récolta sans la connaître avec une quantité de l'*Od. Wallisi*, qu'il avait découvert sur la sierra Nevada, près de Merida, au Venezuela. On raconte que quatre plantes seulement furent expédiées en Europe; dans le premier envoi, une d'entre elles fut acquise par M. S. Mendel, de Manchester, et elle fleurit la première, en Angleterre, dans la collection de cet amateur. Comme espèce *Od. nevadense* est variable ; les déviations du type sont surtout remarquables dans les couleurs et les marques des segments floraux.

(1) Monogr. sub., t. 1.

Od. odoratum.

Pseudo-bulbes et feuilles comme dans l'*Od. crispum*. Inflorescence variable, habituellement en panicule longue de 50 à 75 centimètres, sur laquelle les rachis deviennent en zigzag vers les extrémités, mais quelquefois plus courte ou simplement ramifiée. Fleurs avec un parfum agréable d'aubépine, ayant 4 à 5 centimètres de diamètre, variant du jaune miel foncé au jaune paille clair, souvent plus ou moins tachetées de brun rougeâtre (1). Sépales et pétales semblables, étroitement lancéolés, finissant en une pointe brusquement réfléchie, labelle trilobé, les lobes latéraux arrondis, érigés. Lobe médian, largement tubulé, rétréci en une jolie pointe recourbée. Deux callosités bidentées, habituellement blanches ou jaune pâle. Colonne avec deux petites vrilles à la pointe et une petite auricule de chaque côté de la cavité stigmatique.

Odontoglossum odoratum, Lindl. Orch. Lind., p. 16. Id. Fol. Orch. Od. No. 4 (1852). *Illus. hort.* 1870, t. 39, var. latimaculatum. Rchb, in Gard. 1872, p. 667, et Walp. Ann. VI, p. 629 (1861). Batem. *Monogr. Od.*, t. XII (1874). Od. nævium majus, Lindl. Fol. Orch. Od., p. 3 (1852). Od. odoratum baphicanthum, supra Od. baphicanthum, Rchb. in Gard. Chron. VI (1876), p. 260. Id. XIX (1883), p. 310.

Odontoglossum præstans (Rchb. in Gard. Chron. IV, (1875), p. 323, que nous n'avons jamais vu, paraît être une des formes de cette espèce très polymorphe.

Var. baphicanthum.

Sépales et pétales jaune canari, quelquefois plus pâle, avec 1 à 5 taches brun châtain sur chacun; labelle semblable, la crête bifurquée, d'un jaune plus foncé, avec quelques stries rouges.

Od. odoratum baphicanthum, supra. Od. baphicanthum, Rchb. in Gard. Chron. VI (1876), p. 260. Id. XIX (1883), p. 310.

Var deltoglossum.

Fleurs plus grandes et plus brillamment colorées ; la belle deltoïde, apiculé ; margine dentée ; crête fauve plus foncée, portant sur le devant une tache rougeâtre.

Od odoratum deltoglossum, supra. Od. deltoglossum, Rchb. in Gard. Chron, XV (1871), p. 202. Od. Brassia, Rchb. in Gard. Chron. (1885), p. 501.

(1) Les horticulteurs distinguent quelquefois les formes de couleurs foncées, qui viennent en grande partie du district de Mérida, sous le nom d'*odoratum*, et les formes pâles, sous le nom de *gloriosum*, la différence, dans la grande majorité des cas, ne résidant que dans la couleur seule.

Lindley in Orch. Lind. No. p. 16.

Rchb. in Walp. Ann. VI, p. 36.

Var hebraicum.

Fleurs jaune pâle avec des taches brun rougeâtre sur les sépales et des marques sur les pétales, ayant une légère apparence avec les caractères hébraïques. Labelle jaune, plus foncé à la base des lobes latéraux rétrécis, striés de rouge.

Od. odoratum hebraicum, supra. Od. hebraicum, Rchb. in Gard. Chron. XI (1879), p. 462. Williams' *Orch. Alb.*, *V.*, t. 194. *Id. II*, t. 85. (Var lineoligerum, qui est plus abondamment tacheté que l'hebraicum original.)

Var Leeanum.

Fleurs plus grandes, avec des segments plus larges et plus brillamment colorés le labelle est remarquable par sa grande tache brun rougeâtre devant la crête, et sa margine jaune brillant portant quelquefois quelques taches brun rougeâtre.

Od. odoratum Leeanum, supra. Od. Leeanum, Rchb. in Gard. Chron. XVII (1882), p. 523. William's *Orch. Alb.*, *III*, t. 101.

L'histoire botanique de l'Od. odoratum, à cause de la confusion de sa synonymie, est quelque peu compliquée. Linden le découvrit le premier en 1842-43 dans les forêts humides de la sierra Nevada de Mérida, dans le Venezuela occidental, entre 5 à 7,000 pieds d'altitude (1). Schlim le récolta ensuite dans les forêts de chênes, dans la Cordillère orientale de la Nouvelle-Grenade, dans la province de Soto, entre 8 et 9,000 pieds d'altitude. C'est d'après les spécimens de Schlim que Reichenbach le décrivit sous le nom d'*Od. gloriosum.*

Wagener le rencontra aussi, près d'Ocaña, et d'après l'*Illustration horticole* près de Caracas (2).

Les premières plantes vivantes arrivèrent en Angleterre en 1853, expédiées par Blunt, pendant qu'il collectionnait pour

(1) Le professeur Reichenbach écrivait dans le *Gardener's chronicle* de 1870, p. 104 : « Nous croyons que l'Od. gloriosum est, dans la forme typique, complètement différent de l'Od. odoratum. Les couleurs, les ailes, les callosités sont distinctes. Toutefois, nous soupçonnons que parmi les variétés à petites fleurs il peut s'en trouver qui ne sont rien autre que des variétés à fleurs blanches de l'Od. odoratum. »

(2) La présence de l'Od. odoratum dans cette localité demande confirmation.

MM. Low et Ce, et environ vers la même époque, Weir, collecteur de la Société d'horticulture de Londres, en expédia également. Ces plantes venaient du district de l'*Od. crispum*, près Bogota. Kalbreyer nous informe qu'il se trouve dans les limites de l'*Od. crispum*, spécialement à Las Manzanas, Alto de Bobele, etc. L'aire de l'*Od. odoratum* est ainsi très grande, s'étendant le long de la Cordillère orientale, depuis le 6e jusqu'au 8e parallèle sud. Aussi n'est-il pas étonnant, pour cette cause seule, que cette espèce soit si variable.

La variété *baphicanthum* apparut tout d'abord dans une de nos introductions; *hebraicum* fut introduit également par M. William Bull, et *Leeanum*, introduit également par nous, est représenté par une plante unique dans la collection de M. Lee, à Downside. Toutes ces formes sont supposées d'origine hybride.

Od. Oerstedii.

Plante naine. Pseudo-bulbes d'environ la grosseur d'une noisette, comprimés, portant une seule feuille pétiolée, elliptique, lancéolée, ayant 7 à 12 centimètres de longueur.

Scapes plus longs que les feuilles, 2 à 5 flores. Fleurs ayant 2 centimètres et demi à 4 centimètres de diamètre, blanc, sauf la base jaune du labelle.

Sépales et pétales semblables, oblongs, étalés; labelle avec deux petits lobes latéraux et un lobe médian, grand, presque orbiculaire, avec une dépression profonde sur le bord antérieur. Crête avec deux lamelles latérales, érigées, sur une callosité érigée quadrangulaire, jaune tacheté d'orange. Colonne blanche.

Odontoglossum Oerstedii, Rchb. in Bonpl. III, p. 214 (1855). Id. Xen. Orch. I, p. 189 (1856). Id. Gard. Chron. VII. (1877), p. 302. *The Garden*, *XXVI* (1884), t. 455. *Bot. Mag.*, t. 6820.

Originaire des contreforts et crêtes les plus élevés, de 7,000 à 9,000 pieds d'altitude, à Irasu et Turialba en Costa Rica où, en 1848, Warscewicz le découvrit. Un dessin d'Odontoglossum, fait par ce voyagur, a été considéré comme représentant cette espèce par le professeur Reichenbach. Plus tard, le docteur Oersted le découvrit, et la plante lui fut dédiée; enfin Kramer et Endres le collectionnèrent à leur tour. C'est ce dernier collecteur qui l'intro-

duisit en 1872, et il fleurit pour la première fois dans notre établissement de Chelsea au printemps de l'année suivante.

Culture.— Dans ses montagnes natales, *Od. Oerstedi* se rencontre sur les arbres nains couverts de mousses, exposés toute l'année à des tempêtes fréquentes et à une température basse pendant la nuit.

A cette altitude, il y a journellement des brouillards épais au milieu desquels la plante reste plongée dans une humidité constante. Comme tous les Odontoglossums nains, cette espèce est facile à cultiver dans des terrines plates suspendues près du vitrage, où elle peut recevoir la lumière la plus vive et une température plus élevée. On doit avoir soin de tenir la mousse de la surface toujours humide.

Od. pardinum.

Pseudo-bulbes ovés, longs de 5 à 8 centimètres, comprimés, mono ou diphylles ; feuilles elliptiques, oblongues, longues de 15 à 20 centimètres.

Scapes érigés, longs de 60 à 80 centimètres, pourpre pâle sombre, lancéolées. Fleurs ayant 5 centimètres de diamètre, jaune citron, avec quelques taches émergeant sur les pétales et le labelle. Sépales lancéolés ondulés ; pétales plus courts, plus larges et plus ondulés ; labelle avec un court onglet, presque panduriforme, aigu ; crête consistant en deux lobes latéraux dentés, érigés, les deux dents antérieures plus grandes et plus saillantes que les autres. Colonne non ailée.

Odontoglossum pardinum, Lindl. Sert. Orch., t. 25 (1837). Id. Fol.Orch. Od. No 49 (1852). *Bog. Mag.*, t. 5993.

Une des découvertes du Dr Jameson, professeur de botanique et de chimie pendant de longues années à l'Université de Quito. Les spécimens qu'il envoya au Dr Hooker avaient été récoltés par lui sur le Sara Urcu, montagne volcanique un peu à l'est de Quito. Hartweg le collecta ensuite à Popayan, au sud de la Nouvelle-Grenade. Ce n'est que longtemps après qu'on l'introduisit vivant, et c'est vers 1867 que l'on parla de sa floraison dans les serres de MM. Backhouse, à York (1).

(1) R. Pfau in Gard. Chron. XX (1883), p. 658.

Od. Pescatorei.

Pseudo-bulbes comprimés ovoïdes, lisses avec des angles arrondis, longs de 8 à 10 centimètres, diphylles. Feuilles ligulées, pointues, longues de 20 à 25 centimètres. Scapes grêles, recourbés, longs de 45 à 60 centimètres, quelquefois ramifiés, mais assez souvent branchus à la base du rachis. Fleurs ayant 5 à 8 centimètres de diamètre, habituellement blanches, sauf la crête jaune d'or brillant du labelle, mais parfois teintées de rose pâle pourpre (1).

Sépales elliptiques oblongs, avec les bords entiers ; pétales plus larges ondulés, labelle panduriforme émarginé avec une petite pointe à la base, bords échancrés, les lobes latéraux arrondis, tachetés de pourpre ; crête s'étendant en deux lobes dentés, striés de rouge et se prolongent en avant en deux dents divergentes. Colonne avec deux larges ailes tronquées, blanc tacheté de brun.

Odontoglossum Pescatorei, Linden in *Paxt Fl. Gard.*, *II*, t. 90 (1852-3). Id. *Pesc.*, t. I, 1860. Lindl. Fol. Orch. Od. No. 56 (1852). *Fl. Mag.*, *IV*, t. 241. Warner's *Sel. Orch.*, *I*, t. 25 (1864-5). Van Houtte, *Fl. des Serres*, *XVI*, t. 1624. Batem. *Monogr. Od.*, t. 5. Regel's *Gartenfl.* 1875. Williams *Orch. Alb.*, *IV*, t. 175.

Veitch's variety.

Inflorescence en panicule. Fleurs plus grandes et plus symétriques que dans les formes plus communes. Tous les segments irrégulièrement maculés de pourpre magenta, la partie ainsi colorée occupant plus de la moitié de la surface entière (2).

Od. Pescatorei Veitchianum, Rchb. in Gard. Chron. TVII (1882), p. 588. Williams' *Orch. Alb.*, *II*, t. 68. *The Garden*, *XXVI* (1884), t. 452.

(1) La coloration est très variable ; quelquefois les pétales et les sépales sont lavés ou striés de rose délicat, et le tablier du labelle, immédiatement devant la crête, porte souvent une tache pourpre ; beaucoup plus rarement les segments sont jaune pâle, et plus rarement encore ils sont tachetés de la pourpre la plus riche sur fond blanc.

(2) Dans cette variété, nous avons un remarquable exemple des changements dans la forme des coloris qui s'observent dans les fleurs d'une même espèce, suivant l'époque de leur floraison, phénomène particulièrement observable chez les Ondotoglossum. La première fois que la *Variété de Veitch* fleurit, en Angleterre, les parties colorées des fleurs prirent la forme de deux zones concentriques non interrompues, disposées un peu de la même manière que les stries tangentes de l'*Od. Cervantesii.* La plante, en prenant de la force, grâce aux soins intelligents de M. Balantine, jardinier du baron Schroder, les bandes pourpre magenta se sont développées en grandes macules irrégulières.

On peut grouper avec l'Od. Pescatorei Veitcheanum les variétés de Schrœder (Rehb. *Gard. Chron.* XX, 1883, p. 558), de sir Trevor Lawrence Hort, de Low (Rchb. *Gard. Chron.* XXI, 1884, p. 638), de Thompson Hort, de Vervaet Hort. Toutes différant plus ou moins de la variété de Veitch, et entre elles par la forme ou l'étendue des taches des divisions florales.

Des plantes colorées différemment ont été nommées *aurantiacum* (*Gard.-Chron.* XIX, 1883, p. 532), *flaveolum* (*id.* XVII, 1882, p. 331), *limbosum* (*id.* XIII, 1880, p. 169), *maculatum* (*id.* XVII, 1882, p. 182), *purpuratum, roseum, superbum, violaceum*, etc.

Od. Pescatorei fut découvert par Funck et Schlim en 1847 dans les forêts de chênes qui couvrent les hautes déclivités de la Cordillère orientale de la Nouvelle-Grenade, dans les environs d'Ocaña. Il fut introduit par ces voyageurs, peu après, dans l'établissement horticole de Linden, à Bruxelles, où il fleurit pour la première fois en 1851 (1). Pendant plusieurs années cette plante resta très rare dans les collections d'Europe, en partie à cause du mauvais mode de culture et en partie à cause des difficultés que l'on rencontre pour l'importer vivante.

Il habite sur une des branches nord-ouest de la Cordillère où il est répandu sur une aire d'environ 30 lieues carrées. Il est très abondant sur la sierra Palado et la Alta Santa Rosa et dans quelques autres localités (2), vivant entre 6 à 9,000 pieds. La variété de Veitch apparut dans une de nos importations, de même que celle de sir Trevor Lawrence; celle du baron Schrœder fut importée par MM. Sander et Cᵉ (3).

La variété de Thompson fut exposée à la conférence des Orchidées à South Kensington, en mai 1885, par MM. Thomson et Sons, de Clovenfords, près Galashiels. Toutes ces plantes ne sont actuellement représentées que par des exemplaires uniques.

(1) Linden's Pescatorea, sub., t. I.

(2) Kalbreyer in lit, nous informe que, quoiqu'il l'ait rencontré poussant sur les tiges et les principales branches des arbres, il ne le vit jamais sur le chêne à feuilles persistantes, qui abonde dans cette région.

(3) Les variétés de Veitch et du baron Schrœder sont actuellement dans la collection du baron Schrœder au Dell, et celles de Low et de sir Trevor Lawrence chez ce dernier gentleman à Burford Lodge.

Od. Pescatorei peut, avec à propos, être comparé à l'Od. críspum, avec lequel il offre une grande ressemblance, mais dont il peut être toujours distingué par son grand labelle presque orbiculaire, ses sépales et ses pétales ovales, et les ailes tronquées de sa colonne. Il a été dédié à M. Pescatore, riche banquier parisien, qui possédait, au moment de son introduction, une des collections les plus importantes et des plus variées parmi celles du continent. L'époque hahituelle de floraison de l'Od. Pescatoreí est de mars à mai.

Od. polyxanthum.

Pseudo-bulbes presque pyriformes, comprimés, longs de 8 à 10 centimètres, diphylles. Feuilles linéaires lancéolées, longues de 30 à 40 centimètres. Scapes deux fois aussi longs que les feuilles, en racème. Fleurs ayant 8 centimètres de diamètre, sépales et pétales ovales-lancéolés, aigus, jaune citron, maculés de brun cannelle, les macules des pétales plus petites que celles des sépales, et limitées à la moitié inférieure.

Labelle oblong avec une margine dentée, apiculée brun cannelle, bordé de jaune pâle; crête consistant en deux lamelles blanches dentées, terminées en deux dents érigées. Colonne avec quatre ailes carrées, blanches, maculées de brun.

Odontoglossum polyxanthum, Rchb. MS. *Floral Mag.*, n. s. t. 453 (1881). Gard. Chron. XVI (1881), p. 460, icon. xyl. Williams' *Orch. Als.*, *VI*, t. 258.

Découvert par Edouard Klaboch, en 1877, sur les Andes de l'Equateur où, dit-on, il est tout à fait rare. Il fleurit pour la première fois en Angleterre, dans la collection de Walter Cobb, à Silverdale Sydenham, en avríl 1880. Le nom spécifique πολυ (poly) beaucoup ou très et ξανθος (xanthos), jaune, a rapport à la couleur jaune brillant des fleurs.

Or.. prœnitens (1).

Pseudo-bulbes étroitement oblongs, longs de 5 à 8 centimètres, diphylles. Feuilles linéaires oblancéolées, aiguës, longues de 12 à 25 centimètres.

(1) La plupart des espèces cultivées sous ce nom sont des Od. facetum. Rchb. f.

Scapes retombants, rameux 8 à 10 flores. Fleurs ayant 5 à 8 centimètres de diamètre, jaune brillant, avec de grandes macules irrégulières brun châtain sur tous les segments ; sépales et pétales elliptiques lancéolés, aigus, ondulés ; labelle creusé avec un tablier orbiculaire reniforme, denté sur les bords, de couleurs plus pâles que les autres divisions, et ayant à sa base une paire de callosités en forme de corne et deux lamelles dentées. Colonne avec deux auricules larges et courtes.

Odontoglossum prænitens, Rchb. in Gard. Chron. III (1875), p. 254. *Bot. Mag.*, t. 6229.

Introduit par nous en 1874, par l'intermédiaire de Gustave Wallis, qui le rencontra sur la Cordillère orientale, dans la province de Pamplona (Nouvelle Grenade), quelques plantes seulement nous parvinrent, et nous n'avons pas connaissance qu'il ait été réintroduit. C'est en tous cas une rare espèce en supposant que soit une véritable espèce.

Od. pulchellum.

Pseudo-bulbes oblongs, longs de 7 à 8 centimètres, comprimés avec des bords aigus, di ou triphylles. Feuilles ressemblant à celles des graminées, longues d'un pied.

Scapes aussi longs que les feuilles, aplatis avec une petite bractée engainante à chaque joint et supportant un racème de 5 à 10 fleurs à son extrémité supérieure.

Fleurs blanches, sauf le disque jaune charnu du labelle. Sépales et pétales semblables, ovales apiculés. Labelle trilobé, les lobes latéraux triangulaires, le lobe intermédiaire oblong réfléchi ; crête trilobée sur le bord de la base, en forme de fer à cheval sur le devant. Colonne courte et mince, ailée.

Odontoglossum pulchellum, Batem. in *Bot. Reg.* 1841, t. 48. *Bot. Mag.* t. 4104. Lind. Fol. Orch. Od. No 63. Warner's *Sel. Orch. II.* t. 13. Od. Egertonii, Lindl. Bot. Reg. 1845, misc. p. 50.

Une des premières découvertes de Ure Skinner au Guatemala, qui l'envoya à M. Bateman en 1840. La plante fleurit dans cette collection à Knypersley, dans le Cheshire, pour la première fois en février de l'année suivante. Pendant plusieurs années, elle parut être restée rare dans les jardins européens, et même actuelle-

ment elle n'y est pas cultivée en abondance. Il y a deux formes bien tranchées qui se distinguent l'une de l'autre par la dimension de leurs fleurs, la plus grande est connu sous le nom de *majus* ou *grandiflorum;* la plus petite, quelquefois appelée Od. Egertonii, est évidemment une forme locale, peut-être alpine, dont l'habitat n'a pas été divulgué. Dans les deux formes, la fleur apparaît, à cause de la position érigée du racème, comme si elle était retournée, c'est-à-dire que le labelle, habituellement segment inférieur quand le rachis est courbé ou pendant, devient dans ce cas segment supérieur. C'est un Odontoglossum très distinct, dont le nom pulchellum, joli, est très bien approprié. Sa gentillesse est encore rehaussée par le parfum agréable de jacinthe qu'exhalent ses fleurs, qui apparaissent au printemps, habituellement de février à avril.

Od. ramosissimum.

Pseudo-bulbes ovales, oblongs, comprimés, à angles aigus, portant une feuille solitaire lancéolée, longue de 30 à 45 centimètres. Scapes érigés branchus, longs de 66 centimètres et au-dessus. Fleurs ayant 50 centimètres de diamètre, blanc tacheté de pourpre mauve, sépales et pétales presque égaux, étroitement lancéolés, acuminés avec une bordure ondulée et des pointes réfléchies, labelle allongé, deltoïde, acuminé, refléchi, crête bilamellée, très dentée sur le devant. Colonne ailée blanc teinté de mauve pourpré.

Odontoglossum ramosissimum, Lindl. Fol. Orch. Od. No. 47 (1852): Rchb. in Gard. Chron. II (1876), p. 396. Od. angustatum, Batm. *Monogr. Od.*, t. 26.

Var liliiflorum.

Plus robuste dans toutes ses parties. Fleurs plus grandes, rose pourpre pâle avec quelques taches ocellées sur la moitié de la base des pétales et des sépales, dont les bords sont moins ondulés que dans le type.

Od. ramosissimum liliiflorum, supra. Od. liliiflorum, Hort.

Découvert d'abord par Linden en 1853 dans les forêts épaisses, dans les environs de Merida, à 6,500 pieds d'altitude, mais introduit seulement en 1871 par Wallis, qui envoya des plantes à l'éta-

blissement Linden, à Gand (1). Cette espèce est restée toujours rare dans les collections, et elle est quelquefois confondue avec Od. angustatum (2), espèce péruvienne, découverte au commencement du siècle par le Col. Hall : elle est également variable en ce qui concerne les coloris et les taches des fleurs. La variété liliiflorum, forme rare et distincte, a été introduite il y a longtemps de la Nouvelle-Grenade par M. M. Rollisson de Tooting. Il y a aussi une sous-variété, appelée Xanthinum, dans les collections de sir Trevor Lawrence, à Burford Lodge, dans laquelle la couleur blanche de la fleur est remplacée par le jaune canari. Quoique les fleurs prises individuellement de l'*Od. ramosissimum* ne soient pas brillantes, l'ensemble de l'inflorescence, qui habituellement se montre en mars, est très attrayante.

Od. Rossii.

Pseudo-bulbes ovoïdes, comprimés, monophylles. Feuilles oblongues-lancéolées, longues d'environ 10 centimètres. Scapes longs de 15 à 20 centimètres avec une bractée enveloppante à chaque joint et à la base de chaque pédicelle, 2 et 5 flores. Fleurs ayant de 5 à 8 centimètres de diamètre de couleur très variable, habituellement blanches ou rose pourpre pâle, avec des sépales tachetées sur toute leur surface, les pétales n'ayant des taches qu'à la base et le labelle en étant complètement dépourvu ; sépales lancéolés, acuminés ; pétales plus larges, ovales, oblongs ; labelle avec onglet et un tablier de forme variable largement ondulé, prolongé à la base le long des lacinies de l'onglet, tournées en l'air ; jaune brillant avec quelques stries rouges sur la surface concave. Colonne sans ailes.

Odontoglossum Rossii (1), Lindl. Sert. Orch. sub., t. 25 (1838). *Bot. Regn.*, 1839, t. 4. Fol. Orch. Od. No. 20. Warner's *Sel. Orch., III.*, t. 15. Wan Houtte's, *Fl. des Serres* (1874), t. 2110. Sander's *Reichenbachia*, t. 4, var.

(1) Dans l'Orchidophile de M. Godefroy pour mai 1883, Roezl avance qu'il rencontra cet Odontoglossum dans la Cordillère centrale, près Manizal (?), entre 12,000 et 15,000 pieds, où la température tombe la nuit au-dessous de zéro, tandis que pendant le jour elle monte entre 11 et 12° C.

(2) Une espèce à fleurs étroites, ressemblant à des araignées, aisément reconnue par la base étroite du labelle ; elle a une pauvre inflorescence de petites fleurs. Rchb. in *Gard chron.* III (1875). *Od. angustatum.* A des fleurs jaunes et brunes.

majus. *The Garden*, *XXVIII* (1885), t. 507. Od. rubescens, Lindl. Jour Hort. Loc. V., p. 35. Od. cærulescens, A. Rich. fide Rch. in Gard, Chron. XI. (1879), p. 138. Od. Dawsonianum, Rch. Gard. Chron. 1865, p. 1226. Od. acuminatum, Hort.

Var aspersum.

Fleurs jaunes, primevère pâle, avec des taches brun châtain ; crête du labelle orange, strié de rouge. Colonne pourprée.

Od. Rossii aspersum, supra. Od. aspersum, Rchb. in Gard. Chron. XI. (1879), p. 266. Williams's *Orch. Alb.*, *VI.*, t. 245.

Var Ehrenbergii.

Scapes bi et triflores, fleurs plus petites avec des divisions plus aiguës, sépales et la base des pétales vert pâle tacheté de brun châtain.

Od. Rossii Ehrenbergii supra. Od. Ehrenbergii, Lindl. Fol. Orch. Od. No. 19. *Illus. hort.*, *I.*, t. 30. Od. Dawsonianum, Hort.

Var Hümeanum.

Fleurs avec des segments plus étroits et plus aigus, excepté le labelle qui est largement ondulé. Sépales jaunes barrés de rouge canelle, pétales blancs avec quelques taches brunes à la base.

Od. Rossii Humeanum, supra. Od. Humeanum, Rchb. in Gard. Chron. V (1876), p. 170.

Var Warnerianum.

Pseudo-bulbes allongés, scapes bi ou triflores, fleurs blanches, excepté la base inférieure des sépales et des pétales qui est verdâtre, barré de brun rougeâtre.

Od. Rossii Warnerianum, supra. Od. Warnerianum, Rchb. in Gard. Chron. 1865, p. 579. Batem. *Monogr. Od.*, t. 13. Warner's *Sel. Orch.*, *II*, t. 20.

(1) M. Hemsley, in Biologia Cent. Am. pars., XVI, p. 274, a rapporté cette espèce à l'*Od. apterum* de La Llave et Lexarza (Orch. Mex. II, 35, et Orch. opus, n° 38), et nous pensons avec raison qu'il est peu probable que des observateurs aussi soigneux aient passé à côté d'une des orchidées les plus abondammern tépandues de leur pays d'adoption. Voir Lindl. Fol. Orch., n° 24.

Parmi les plantes différemment colorées et les sous-variétés, les suivantes sont des types distincts (1). Fleurs blanches avec taches brunes, la forme la plus anciennement cultivée (2) *cœrulescens*, fleurs mauve rose avec des taches pourpres (3) *rubescens*, fleurs rose pâle avec des taches brun rougeâtre (4), *virescens*, fleurs blanches avec des teintes vertes.

Od. Rossii a été introduit en 1837 par M. Barkera, de Birmingham, par l'entremise de Ross, qui voyageait au Mexique pour récolter les orchidées et qui le rencontra dans le district d'Oaxaca. On sait aujourd'hui qu'il est largement répandu à travers le plateau mexicain depuis le 20° nord, et au sud, aussi loin que le Nicaragua, un grand nombre de localités sont désignées par différents collecteurs, ce qui explique en partie la grande diversité de ses formes. M. Rœzl le rencontra, poussant en grande abondance sur les chênes rabougris à l'extrémité du plateau, près de la route principale d'Orizaba à Mexico, et il exprime sa surprise sur les nombreuses variétés qui se rencontrent dans cette seule localité. La variété *aspersum* apparut dans une de nos importations en 1879 et est supposée d'origine hybride, ses couleurs jaunes dérivant de l'*Od maculatum*. *Ehrenbergii* est une forme diminutive introduite il y a trente ans. *Humeanum* est d'origine supposée hybride, son labelle en forme de cœur et les taches rouge cannelle provenant de l'*Od cordatum*. *Warnerianum* est une forme très distincte, probablement d'origine hybride, qui fit son apparition dans la collection de M. Warner à Broomfield, près Chelmsford, en 1865. *Od Rossii* et ses variétés fleurissent dans leur pays d'origine et dans nos serres de février à avril.

L'*Od. Humeanum* de certaines collections n'est pas celui-ci, mais une légère dérivation de l'*Od. aspersum*. La plante originale a fait son apparition dans la collection de feu M. Burnby-Hume.

Culture. — La culture de l'*Od. Rossii* est la même que celle de l'*Od. Cervantesii* et *Od. Oerstedii*.

(1, 2, 3, 4) Il fallait choisir, tant est considérable le nombre des variétés, toutes plus belles les unes que les autres, produites par cette gracieuse espèce. Ici, c'est une nuance plus foncée, là un coloris différent, là encore des fleurs plus grandes ou des spécimens à floraison plus abondante. En vérité, il n'y a rien d'étonnant que cet Odontoglossum soit si diversement décrit, ni qu'il ait été baptisé par tant de noms différents dans nos cultures. *La Belgique horticole*, 1883, p. 233.

Od. Schlieperianum.

Pseudo-bulbes, feuilles et inflorescence de l'*Od. grande*: Fleurs plus petites que celles de cette espèce, sépales oblongs ligulés, jaunes avec des barres oblongues, brun rougeâtre, pétales semblables, mais plus larges, avec trois ou quatre barres brun rougeâtre sur la moitié inférieure seulement; labelle oboval émarginé, jaune soufre pâle, avec trois ou quatre barres transversales obscures à la base. Crête tuberculeuse jaune orange, avec une bordure cramoisie. Colonne épaisse, avec une auricule de chaque côté de la cavité stigmatique.

Odontoglossum Schlieperianum, Rchb. in Gard. Chron. 1865, p. 1082. Id. *Xen. Orch.*, *II*, p. 127, t. 143 (1867). Regel's *Gartenfl.* 1867, t. 605. *Fl. Mag.*, t. 461. Od. Insleayi macranthum, Lindl. Fol. Orch. Od. No 8.

D'après Reichenbach, l'*Od Schlieperianum* apparut d'abord dans un lot mélangé d'orchidées de l'Amérique centrale, mis en vente à la salle Stevens en 1856. Ensuite Herr Wendlang, du jardin de Herrenhaussen, le collecta près de Cartago au Costa Rica, contrée où, autant qu'on le sache jusqu'à ce jour, il paraît confiné. Comme espèce, il est intermédiaire entre *Od grande* et *Od Insleayi*. Lindley le rapporta à cette dernière espèce, mais Reichenbach l'éleva au rang d'espèce distincte et le dédia à Herr Schlieper d'Elberfeld, en Allemagne, chez qui la plante fleurit peu après son introduction.

Od. tripudians.

Pseudo-bulbes et feuilles presque semblables à celles de l'*Od. Pescatorei*. Scapes courbés, plus longs que les feuilles, rameux, 8 à 12 flores. Fleurs ayant 5 à 7 centimètres de diamètre, sépales elliptiques, acuminés, brun châtain, avec la pointe et la base jaunes et quelquefois avec une ou deux stries intermédiaires jaunes. Pétales semblables jaunes, avec de grandes taches transversales brun châtain; labelle avec un court onglet, élargi par devant en un lobe presque orbiculaire avec une bordure laciniée blanche, quelquefois rose pâle, avec des macules roses et cramoisies. Crête avec de nombreux appendices rayonnants ressemblant à des boules, celui du milieu plus large et plus long que les autres; colonne avec deux ailes dentées.

Odontoglossum tripudians, Rchb. in Bonpl. II (1754), p. 100. Id. in Gard. Chron. 1871, p. 938, and 1872, p. 395. *Bot. Mag.*, t. 6029; *Fl. Mag.* n. s. t. 208.

Découvert par Warscewicz vers 1849. En 1857, il était cultivé chez Linden, et douze années plus tard il fut importé de la Nouvelle-Grenade par MM. Low et Cie, puis nous le reçûmes des environs d'Ocaña. Il habite une branche de la Cordillère orientale qui court parallèlement à la rivière Madelina, un des nombreux affluents de la Magdelena. Là, il se rencontre pendant environ 100 milles à 5,000 et 6,500 pieds d'altitude (1), fleurissant toute l'année.

Il est également abondant sur les nombreux éperons et ramifications du versant occidental de la chaîne principale d'Ocaña jusqu'à Bucaramangua, entre 6,000 et 9,000 pieds d'altitude. Il fleurit pour la première fois en Angleterre dans les collections de M. John Day, à Tottenham, en décembre 1870. *Od tripudians* est variable sous le rapport des marques; la couleur du fond varie depuis le jaune canari (*xanthoglossum*) jusqu'au blanc (*leucoglossum*) et les marques du cramoisi au rose pâle. Le nom spécifique vient de *tripudiare*, danser ou faire la culbute, à cause de l'aspect sautillant de l'attitude des fleurs.

Une des plus belles sous-variétés a été nommée *Harryanum*, par le professeur Reichenbach (Gard. Chron. XIX (1883), p. 210, en l'honneur du chef de notre maison. Cette forme a les sépales et les pétales d'un brun très foncé. Toute la base du labelle est de nuance pourpre le plus riche. Cette superbe forme est actuellement dans la collection de l'honorable Erastus Corning, à Albany, New-York.

Od. triumphans.

Pseudo-bulbes ovoïdes, comprimés, longs de 8 à 24 centimètres diphylles. Feuilles ensiformes, longues de 30 à 35 centimètres. Scapes arqués, longs de 55 à 80 centimètres, rameux, quelquefois paniculés. Fleurs ayant 8 centimètres de diamètre; sépales oblongs, aigus, rétrécis à la base; pétales plus larges, apiculés;

(1) Kalbreyer in lit.

les bords sinués ou ébréchés ; pétales et sépales jaune d'or, maculé de brun cannelle, avec onglet et un tablier ventriculé oblong, aigu ; la partie de la base blanche ou jaune pâle et la partie antérieure brun cannelle, bordée de blanc ou de jaune pâle ; crête formant un grand plateau érigé blanc, rarement jaune, terminé en deux dents divergentes. Colonne avec deux ailes tronquées, blanche.

Odontoglossum triumphans, Rchb. in Bonpl. II., p. 99 (1854). Id. in Gard. Chron. 1867, p. 516, Linden's, *Pesc.*, t. 46, 1860. *Illus. hort.* 1869, t. 609. Baten. *Monogr. Od.* t. 23 (1874). *Fl: et. Pomol.* 1877, p. 217. De Puydt, *Les Orch.*, t. 30. Williams' *Orch. Alb.*, *II.* t. 58. Od. spectatissimum Lindl. Fol. Orch. Od. No. 55 (?).

Od. triumphans est une des découvertes de M. Linden, qui le récolta sur la Cordillère orientale de la Nouvelle-Grenade, près de Pamplona, en 1842-1843. Ensuite, en 1848-49, il fut rencontré par Warscewicz, qui l'envoya en Europe sous le nom d'*Od. Halli*, avec qui il fut confondu pendant quelque temps (1). Il habite depuis Pamplona, au nord, jusqu'à la Cruz, dans les forêts épaisses qui couvrent les déclivités les plus hautes de la Cordillère orientale, depuis 5,000 jusqu'à 10,000 pieds d'altitude, où il est quelquefois associé à l'*Od. Pescatorei* (2).

Il ne paraît pas avoir été connu dans les jardins anglais avant 1837-38, époque où il était cultivé chez MM. Low et Cie, à Clapton. Il fleurit habituellement de mars à mai.

Od Uro-Skinneri.

Pseudo-bulbes ovoïdes, comprimés, diphylles. Feuilles ovales lancéolées, de 20 à 25 centimètres. Scapes robustes, érigés, longs de 60 à 90 centimètres, rameux, parfois paniculés. Fleurs ayant 5 à 8 centimètres verticalement. Sépales et pétales brun châtain, maculé et marqué de vert ; les premiers ovales, dentés ; les derniers largement ovales, plus longs que les sépales ; labelle unguiculé, avec deux lamelles érigées, sur l'onglet. Tablier largement cordé, crispé et ondulé, rose pâle, maculé de blanc. Colonne ailée.

(1) Illus. Hort., 1871, sub. t. 58.

(2) Kalbreyer in lit. Kalbreyer nous informe qu'un Odontoglossum, très semblable au triumphans, si ce n'est pas lui, se rencontre avec Od. crispum, sur la Cordillère orientale de Bogota.

Odontoglossum Uro-Skinneri, Lind. in Gard. Chron. 1859, pp. 708, 724. Batem. *Monogr. Od.*, t. 2 (1874). Warners's *Sel. Orch., III.*, t. 17.

La dernière découverte de M. G. Ure Skinner, qui le rencontra « poussant sur les roches à une altitude considérable, près du village de Santa Catarina, « 28 lieues de Guatemala ». M. Skinner envoya des plantes à notre établissement de Chelsea en 1854, mais aucune d'elle ne fleurit jusqu'en 1859, à cause du traitement erroné auquel les plantes étaient soumises à cette époque ; mais presque toutes vécurent. Cet Odontoglossum est aujourd'hui bien connu comme espèce voisine de l'*Od. bictonense*, mais de végétation plus robuste et avec des fleurs plus grandes qui généralement apparaissent dans les mois de juillet et d'août, quand il n'y a pas d'Odontoglossum en fleur.

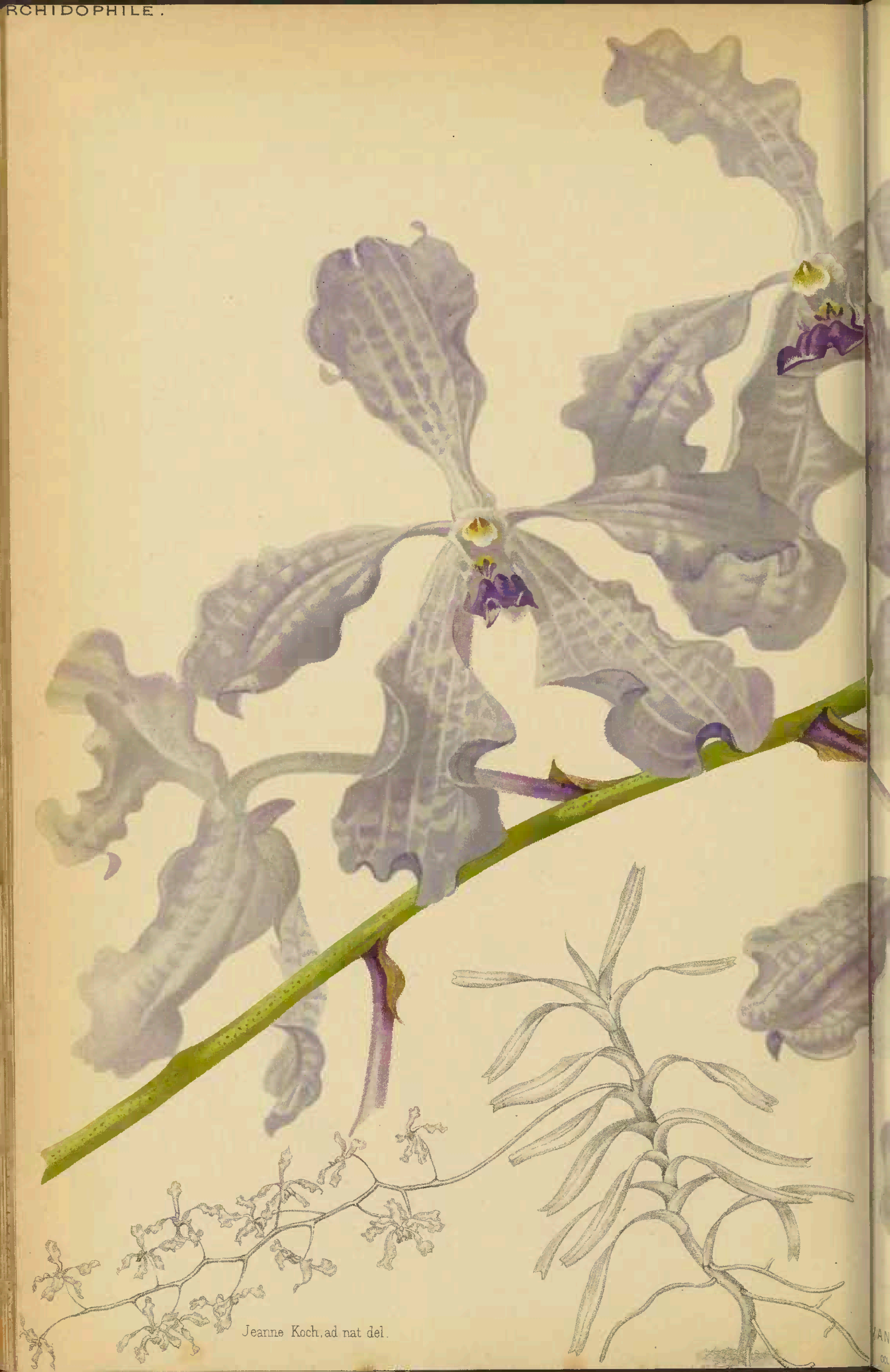
Od. Wallisii.

Pseudo-bulbes ovoïdes comprimés, à angles aigus diphylles, feuilles linéaires, larges de 30 à 40 centimètres ; scapes aussi longs que les feuilles, courbés, rameux, 9 à 12 flores. Fleurs ayant 5 centimètres de diamètre, écartées sur le rachis ; sépales et pétales semblables et égaux, oblongs, lancéolés, aigus ; les premiers ondulés, brun cannelle, marginé de jaune ; les derniers étalés comme les bras d'une croix, jaune tacheté de brun ; labelle panduriforme, les deux lobes latéraux frisés blanc, le lobe antérieur apiculé, ondulé, avec une margine crénelée, rose pourpre bordé de blanc ; crête blanche consistant en un plateau denté divergent avec des appendices filiformes près de l'extrémité de la base. Colonne avec deux ailes, en forme de vrille, réfléchies.

Odontoglossum Wallisii, Rchb. in Gard. Chron. 1870, p. 104. *Illus. hort.* 1871, t. 36. Od. purum, Rchb. in Gard. Chron. 1872, p. 1322.

Découvert par Wallis, en 1868, sur la sierra Nevada, près Mérida, au Venezuela, et envoyé par lui à l'établissement horticole de Linden, en Belgique, où il fleurit au printemps de l'année suivante. La plante se distingue aisément parmi les Odontoglossum par son feuillage ressemblant à celui des graminées ; les fleurs sont de couleur variable. Le labelle est parfois blanc avec quelques taches rose pourpre près de la base.

Propriétaire-gérant : Godefroy-Lebeuf. — Imp. Paul Dupont (Cl.) 125.1.91


Jeanne Koch, ad nat del.



VANDA CŒRULEA

COLLECTION PERRENOUD.

Chromolith. G Severeyns.

NOUVEAUTÉS

MASDEVALLIA O'BRIENIANA (*Rolfe N. Sp.*)

C'est une frêle petite espèce, ayant environ 5 à 7 centimètres de hauteur, qui a fait son apparition dans la collection de R. J. Measures, esq., de Cambridge-Lodge, Flodden Road Camberwell. Elle est alliée de très près au M. simula Rchb, mais a des fleurs beaucoup plus grandes, puisqu'elles mesurent un centimètre et demi de largeur. Malgré leur petitesse, la couleur en est fort jolie.

Les sépales latéraux sont jaune brillant tacheté de marron, le sépale dorsal est plus pâle, plus transparent et avec des taches plus brillantes ; les pointes des queues sont jaunes. Comme dans le M. simula, les fleurs sont inclinées au milieu des feuilles, et le labelle remarquable, la crête transversale aiguë à la pointe du tube du périanthe, constituent une ressemblance avec ce que nous remarquons dans la même espèce. Je l'ai dédiée à M. James O'Brien. Harrow on the Hill, Middlesex.

R. A. Rolfe.

ONCIDIUM LEOPOLDI

C'est un noble et très bel Oncidium, qui a été récemment introduit par MM. Linden, de l'Horticulture internationale, parc Léopold, Bruxelles, de quelque région des Andes. Il appartient à la section des Cyrtochilum, et est voisin du C. corynephorum Lindl. Le pédoncule atteint, dit-on, plusieurs mètres, et supporte jusqu'à 300 fleurs.

J'ai sous les yeux deux ramifications de ce pédoncule avec 14 fleurs sèches, et une aquarelle faite par le collecteur. Les fleurs seules mesurent plus de 2 centimètres dans le diamètre le plus grand, et les couleurs, telles qu'elles sont représentées dans l'aquarelle, sont très attrayantes. Les sépales et les pétales sont blancs, portant un grand disque pourpre, le labelle est violet pourpre avec le disque et une partie de la colonne jaunes. Quoiqu'elles se soient modifiées en séchant, ces couleurs sont encore évidentes dans les spécimens secs. Il y a des plantes vivantes, chez M. Linden, qui n'ont pas encore fleuri dans les cultures. Quand cette plante sera établie, ce sera une grande acquisition, en raison de ses grands pédoncules de fleurs et du contraste qu'il présente avec tant d'autres Oncidium. Il est dédié à S. M. Léopold II, roi des Belges.

O. corynephorum Lindl est son voisin le plus proche, mais il s'en distingue par un labelle largement arrondi et d'autres caractères. Il est toutefois curieux que cette dernière plante, qui, évidemment, possède les mêmes couleurs, n'ait pas été introduite dans les cultures. La raison en est peut-être que les espèces de cette section sont notoirement difficiles à introduire vivantes et ne sont devenues communes que depuis une période comparativement récente. Plusieurs autres jolies espèces n'ont pas encore été introduites.

(*Gardeners' Chronicle.*) R. A. Rolfe.

UNE QUESTION DE DROIT

Quelle est la situation d'un horticulteur qui a acheté et vendu une plante déterminée par Reichenbach le jour où l'acquéreur lui démontre que cette plante n'est qu'un sujet d'une espèce ou variété décrite auparavant ?

En principe il s'agit du Cypripedium Lemonnieri. J'ai vendu, il y a quelques mois, un morceau de la plante cédée par

M. Lemonnier à M. Sander; cette plante a fleuri, et l'acquéreur ne peut la distinguer du Cypripedium calurum var., dite de Rougier.

La situation de l'acquéreur, dont les connaissances et l'honorabilité ne peuvent laisser de doute à personne, m'a mis dans la dure nécessité de rendre l'argent que j'avais encaissé lors de la vente, mais cette réparation que je juge absolument légitime a-t-elle enlevé à mon client tout soupçon d'avoir reçu sciemment, sous le nom de Lemonnieri, une plante différente? L'autorité de M. Reichenbach étant dans la balance, il est très probable que l'acquéreur a pu se dire : Reichenbach n'a pas pu se tromper, ou M. Godefroy a commis une erreur, ou a été trompé lui-même. — Quelle différence y a-t-il entre le C. calurum de Rougier et le Lemonnieri? Il ne doit pas y en avoir, puisque mon client a reçu plusieurs plantes des deux variétés et qu'il les reconnaît identiques. — Mais le C. calurum de Rougier est une plante qui date de dix ans et qui se vend pour quelques francs; il n'en était pas et il n'en est pas encore de même du Lemonnieri. — S'il y a une différence entre les deux plantes, elle doit être peu sensible, mais je ne serais pas fâché que mon client sût que tous les Lemonnieri ressemblent à s'y méprendre au calurum de Rougier et que seul j'ai eu à souffrir dans cette malencontreuse affaire.

RENANTHERA COCCINEA

Dans un article publié par le *Gardeners' chronicle*, M. James Anderson donne des renseignements précieux sur la culture du *Renanthera coccinea*, plante qui fleurit si rarement dans les cultures. Je ne connais pas la localité exacte d'où a été importée cette superbe espèce que l'on dit originaire de la Cochinchine. Je l'y ai vainement cherchée, quoique j'aie parcouru toutes les provinces de notre

possession. Mais ce n'est pas une raison pour qu'elle n'y existe pas. Je n'ai jamais rencontré non plus le Grammatophyllum giganteum qui, dit-on, est originaire de la même région; en revanche, je l'ai vu à Malacca.

M. James Anderson parle du Renanthera de Chatsworth, et voici ce qu'il en dit :

Le *Renanthera coccinea* a été cultivé avec un succès remarquable à Chatsworth ; c'est une de ces Orchidées sarmenteuses qui n'aiment pas à être attachées à un treillis et à être traitées de la façon habituelle appliquée aux Epidendrums grimpants, tels que le *Rhizophorum* et espèces similaires. Donnez-lui un treillis de bois pour se fixer, et il s'élancera droit comme un canon de fusil, lançant ses racines adventives de la tige principale, de même que ses feuilles distiques.

Dans une serre de l'importance du jardin d'hiver de Chatsworth. — (le premier essai de gigantesque palais vitré construit, nous a-t-on dit, en l'honneur du czar Alexandre de Russie par le duc de Devonshire sur les plans de M. Paxton, qui peu après eut l'honneur de prendre le premier rang pour la construction de la première grande Exposition internationale de 1851, Paxton fut alors créé chevalier) — le Renanthera a trouvé une habitation convenable. Au moment de notre visite, il était admirablement fleuri — et la plante, qui était unique au moment où nous la vîmes pour la première fois et composée d'un petit spécimen, a, grâce aux soins de M. Speed, poussé constamment. Actuellement il en existe plusieurs plantes, et deux des plus fortes étaient en fleur au moment de notre visite. Une d'entre elles obligeait à regarder en l'air, pour voir les fleurs, ce qui prouve que les serres trop enfermées ne conviennent pas à ce superbe membre du genre Renanthera. Une des panicules portait au delà de soixante-dix fleurs et une autre bien plus de soixante sur plusieurs rameaux. Voilà une culture qui nous montre combien cette Orchidée est majestueuse.

Les fleurs rouge vermillon sont très brillantes, aussi est-ce un spectacle que tout amateur aime à contempler. Venant de la Cochinchine, la température de la grande serre n'est pas trop élevée en hiver, et il y a pendant les étés les plus chauds une température agréable et aérée, grâce à l'espace immense que la surface vitrée recouvre. Ceci remplit les conditions requises pour cette plante. Cette espèce diffère sous le rapport de la température exigée, du Renanthera matutina, qui est originaire de Java, et que l'on fait fleurir plus facilement dans les serres chaudes ordinaires, à cause de la grande chaleur que cette plante supporte à l'état naturel.

Aucune plante de cette nature ne fleurit, du reste, facilement; il en est de même du Renanthera Lowi, que certains appellent Vanda Lowi, qui demande un traitement spécial. L'espèce que nous venons de décrire, fleurit régulièrement chaque saison à Chatsworth, aussitôt qu'elle atteint la taille que l'on peut appeler adulte. Nous n'avons jamais eu l'occasion de voir ces espèces difficiles à faire fleurir à l'état de nature. Il y a sans doute des conditions particulières de climats ou autres, qui, si nous les connaissions, nous conduiraient au succès, si nous pouvions les imiter dans une certaine mesure, dans nos serres. Quand on voit les succès réguliers obtenus avec une espèce que chacun peut cultiver, mais que si peu font fleurir, on peut dire qu'il appartient à M. Owen Thomas de donner les renseignements nécessaires pour guider tous ceux disposés à faire un essai.

FLORAISON DU LÆLIA AUTUMNALIS ALBA

On annonce la floraison chez MM. Veitch et Sons, de Chelsea, du Lælia autumnalis alba. Tout le monde sait combien les fleurs blanches sont recherchées, surtout quand elles constituent des exceptions à la règle ; aussi, depuis quelques

années il s'est passé une chose étrange ; des variétés blanches ont été introduites en grand nombre de localités où elles paraissent s'être localisées. N'est-ce pas une chose curieuse que la venue brusque sur le marché de tant de Cattleya Mossiæ alba, Lælia anceps alba, Lælia autumnalis alba, Lycaste Skinneri alba et tutti quanti.

Dans certains cas, on a supposé, car le fait n'est pas le moins du monde prouvé, que des amateurs indigènes avaient réuni un grand nombre de ces exceptions; on a cité à l'appui les Cattleya Mossiæ alba de la collection Piret, dont les trois quarts venaient de chez un amateur ; le fait est exact pour ce cas particulier, et il existe encore au Venezuela un collectionneur qui fait une redoutable concurrence aux amateurs européens, mais en est-il ainsi du Lælia autumnalis alba ? c'est peu probable. Un collecteur me disait : « Quand j'aperçois une variété exceptionnelle sur un arbre, je fais enlever en même temps qu'elle, toutes les jeunes plantes qui l'entourent. Je suppose que la progéniture doit avoir quelques-uns des caractères des parents. Le fait est vraisemblable.

C'est peut-être ce qui expliquerait la localisation de certaines variétés. Le Cattleya Skinneri alba vient d'une localité différente du type. Il en est de même des Lælia anceps à fleurs blanches, et les Lycaste Skinneri blancs sont beaucoup plus rares dans certaines localités que dans d'autres.

N'en est-il pas de même chez nous, parmi les Orchidées indigènes et n'avez-vous pas maintes fois remarqué des taches d'Orchis latifolia différentes de coloris de la généralité des plantes qui les entouraient.

Ceci doit engager les collecteurs sérieux, je parle de ceux qui vont de l'avant, voient les plantes ailleurs que sous la verandah de leur hôtel, à bien chercher dans les environs des plantes d'élite s'il n'y a pas des exemplaires de la même variété.

LES PHAJUS

(Extrait de la *Revue de l'Horticulture Belge.*)

Si les Cattleya sont les joyaux de la flore tropicale américaine, l'Asie possède des Orchidées rivalisant en éclat et en beauté avec ces admirables plantes. Parmi les divers genres d'Orchidées asiatiques, l'un des plus beaux et des plus robustes est celui auquel Loureiro, en 1790, dans sa *Flora cochinchinensis* (1), donna le nom de *Phajus,* nom que Bentham et Hooker ont conservé.

Orchidées terrestres, caulescentes ou acaules, les *Phajus* ont de larges feuilles (4-6) plissées, sortant d'un rhizome épais ou d'un pseudo-bulbe ; les hampes radicales, grandes, portent de nombreuses fleurs généralement ornementales ; les parties internes et externes du périanthe sont étalées, libres, presque égales, le labelle généralement en capuchon, est adné avec la base de la colonne, prolongé inférieurement en éperon, entier ou bilobé, présentant le plus souvent en dessus une carène, des lamelles ou une crête. La colonne ou gynostème sans ailes est dressée, demi-cylindrique : huit pollinies se répartissent en deux groupes de quatre.

L'aire géographique de ce genre est fort étendue : on rencontre des espèces non seulement dans l'Asie tropicale, mais dans certaines parties de l'Afrique, à Madagascar, dans l'Australie et dans quelques îles de l'Océan Pacifique et de l'Archipel Malais. Sa limite septentrionale est la Chine et le Japon. Orchidées terrestres par excellence, on les rencontre dans les endroits couverts, sur le bord des ruisseaux, au pied des arbres. Leurs racines se plaisent dans l'humus formé par la décomposition des herbes, des feuilles et des mousses.

Un certain nombre de Phajus sont cultivés dans nos serres, la beauté de leur port, la richesse de leur floraison les y font rechercher.

(1) Chap. II, p. 529.

Une des espèces les plus connues et les plus belles, l'une des premières Orchidées tropicales cultivées en Europe, est le *Phajus grandifolius* Lour., introduit de Chine en 1778 par le Dr John Fothergill. Elle porta longtemps dans les collections le nom de *Bletia Tankervillœ* R. Br. De toutes les Orchidées de ce genre, elle occupe l'aire de dispersion la plus étendue. On la retrouve en Cochinchine, à Java et en Australie. Le Dr Morris a fait remarquer à juste titre la facilité avec laquelle cette Orchidée se naturalise dans les contrées tropicales. Introduite dans la Jamaïque en 1787, elle s'y est acclimatée au point que les botanistes l'y rencontrent souvent à l'état subspontané. On peut cultiver cette Orchidée dans une serre froide, et, quand elle fleurit, placer les plantes dans des appartements chauffés.

Il existe un grand nombre de variétés, dont les principales sont le *Phajus granaifolius Blumei* aux fleurs plus grandes que le type, le *Phajus Blumei Bernaysii* Rchb. f., variété fort remarquable, et le *Phajus grandifolius superbus* Hort. aux fleurs chamois ayant le labelle amarante marginé de rose.

Ce sont toutes plantes de grande vigueur dont la hampe florale s'élève jusqu'à 1 mètre : les fleurs de l'espèce-type sont blanches à l'extérieur, jaune chamois à l'intérieur ; le labelle mi-partie de jaune et de carmin, prend une forme tubulaire par suite de l'enroulement de ses lobes latéraux autour de la colonne, la pointe seule du labelle, bien colorée, est étalée. Les espèces appartenant au groupe du *Phajus grandifolius* sont de culture facile. Ces plantes à feuilles résistantes, à petits pseudobulbes arrondis et tronqués reposant sur un rhizome enterré, n'ont même pas besoin de l'abri d'une serre à Orchidées. On peut les cultiver très facilement dans une serre tempérée ordinaire.

MM. Veitch, poussés par un louable souci scientifique, cherchèrent à obtenir des hybrides bi-génériques de *Phajus*. Leurs habiles collaborateurs, MM. Dominy et Seden, hybridèrent avec succès le *Phajus grandifolius* et les *Calanthe*

vestita et *Veitchi*. Ces hybrides fort intéressants portent le nom de *Phaiocalanthe irrorata, irrorata purpurea* et *Sedeniana* Rolfe, et rappellent plus le type *Phajus* que celui des *Calanthe*.

Le *Phajus philippinensis* N. E. Brown est une des belles Orchidées introduites par MM. Veitch. Elle fut découverte dans l'île de Mindanao, une des îles Philippines, sur des montagnes à 3-4000 pieds au-dessus du niveau de la mer. Le labelle long de 3 centimètres est en forme de trompette avec une bouche tronquée. Quand la fleur vient de s'ouvrir, le labelle est blanc avec une légère et délicate teinte rose; il est marqué à l'intérieur entre les dents et sur les côtés de stries roses. Pendant la floraison les nuances se modifient : le blanc passe au jaune et les teintes roses deviennent plus tendres et moins brillantes. Les autres divisions du périanthe aplaties, étalées, sont blanches à l'extérieur, orange brun-rougeâtre à l'intérieur, avec une étroite bordure jaune.

Le *Phajus maculatus* Lindl., introduit par Wallich vers 1822, sous le nom de *Bletia flava* Wall., est une Orchidée fort reconnaissable; presque toujours ses feuilles sont marbrées de jaune pâle blanchâtre, caractère qui ne se rencontre dans aucun autre *Phajus* cultivé.

C'est une plante vigoureuse dont la tige foliaire atteint parfois un mètre de hauteur. Les pseudobulbes sont très gros, coniques, légèrement anguleux. Les feuilles sont grandes, longuement atténuées en un fort pétiole. Le limbe est régulièrement ovale-elliptique, fortement nervé, ordinairement maculé. Une hampe robuste part de la base d'un pseudobulbe; elle est moins élevée toutefois que la hampe foliaire. Une large inflorescence spiciforme, obtuse, dressée, la termine. Les fleurs de cette espèce sont de grandeur moyenne, mais jaune d'or, couleur rare dans les fleurs de *Phajus*. Le labelle est un peu plus foncé, et présente sur les bords une teinte rouge orange très foncée.

Le *Phajus Woodfordii* Hort. est souvent confondu avec le *Phajus maculatus* Lindl. à raison de ses fleurs jaunes; il en diffère notablement toutefois par son port nain. Le *Phajus Woodfordii* est en effet une plante gazonnante, plus compacte et surtout plus feuillue que son congénère; ses tiges foliaires et ses hampes florales sont beaucoup plus grêles; ses fleurs, beaucoup moins développées dans toutes leurs parties; ses feuilles, plus petites et plus étroites.

Le *Phajus Wallichii* Lindl. se rencontre dans les vallées chaudes et humides de l'Himalaya; sa variété *bicolor* a pour patrie les montagnes situées dans l'île de Ceylan, près de Peradenia. Cette Orchidée rappelle le port du *Phajus grandifolius* par ses pseudobulbes, ses feuilles et ses racèmes floraux sortant de la base des pseudolobes. Ceux-ci sont de vrais sceptres floraux garnis de fleurs blanches extérieurement, d'un fauve orangé intérieurement, ayant le labelle blanc, légèrement teinté de jaune et de rouge.

Originaires de Madagascar, deux espèces, le *Phajus Humblotii* et *tuberculosus*, semblent former une section spéciale dont ferait également partie leur congénère et compatriote, le *P. Henryi*. Elles sont admirablement belles, et les seuls défauts qu'on puisse leur reprocher, c'est que leur culture est plus difficile et leur nature plus délicate que celles des espèces précédentes.

Le *Phajus Humblotii* Rchb. est l'une des plus précieuses acquisitions de ces dernières années. Léon Humblot, botaniste français, dont elle porte le nom, la découvrit en 1870 à Madagascar, en même temps que le *Phajus tuberculosus* Bl.

Le *Phajus Humblotii* Rchb. a les divisions du périanthe internes et externes fort grandes, d'une jolie nuance rouge pourpre. La partie extérieure des pétales porte une bande longitudinale blanche, divisée par une étroite ligne pourpre. Les divisions latérales du labelle sont marquées de lignes brunes sur fond blanc, la division médiane est pourpre clair

La colonne est blanchâtre, sauf l'extrémité, qui est verte. Cette Orchidée et le *Phajus tuberculosus* Bl. sont les plus belles de toutes les espèces de ce genre ; le *Phajus Humblotii* est aussi remarquable par sa beauté que par sa bizarrerie. Originaire de Madagascar, le *Phajus tuberculosus* avait frappé les botanistes Dupetit-Thouars et Sprengel. Celui-ci la considérait comme un *Bletia*, ce qu'admit Lindley ; Blume, au contraire, reconnut en elle un Phajus, et son opinion se trouve confirmée par l'hybridation des *Phajus tuberculosus* et *Wallichii*, qui donnèrent le *Phajus Cooksonii*.

La beauté du *Phajus tuberculosus* vient surtout de sa hampe florale, érigée, portant trois à six fleurs, de 0m,06 à 0m,08 de diamètre. Les divisions du périanthe sont blanc pur; le labelle, rayé à l'extrémité, est pointillé à sa base de jaune et de brun sur fond blanc. Les lobes latéraux du labelle sont très grands, d'un brun rouge taché de petits points oranges, épais. Pour bien fleurir, cette Orchidée demande à être cultivée dans la partie ombragée d'une serre dont la température ne dépasse pas 20 degrés centigrades et ne descend pas au-dessous de 15 degrés centigrades.

La plupart des Phajus fleurissent en mars et en avril. Le *Phajus tuberculosus* fleurit toutefois plus hâtivement. Les fleurs fanées noircissent sans se détacher de la hampe : il convient donc de les couper dès qu'elles se fanent. Dans plusieurs espèces, les fleurs changent de couleur après leur épanouissement.

Les Phajus méritent d'être cultivés non seulement à raison de la facilité de leur culture et de la richesse de leur floraison, mais encore à raison de la beauté de leur port et de leur feuillage. Orchidées terrestres et vigoureuses, elles doivent être plantées dans un compost nutritif composé de sphagnum haché et de terre franche, et surtout de terre de bruyère fibreuse accompagnée de bouse de vache. On les rempote au printemps, moment de la reprise de la végétation. Comme toutes les Orchidées terrestres, on doit les planter surélevées,

dans des pots fortement drainés au moyen de tessons et de charbon de bois, car ces plantes réclament des arrosements abondants et copieux pendant la période de leur végétation. On fait bien, pendant cette période, de leur donner des arrosements d'eau additionnée d'engrais liquides, tels que la bouse de vache. Les arrosements doivent être plus copieux au moment où le racème floral apparaît. Quand la floraison est terminée, la plante entre en repos ; on doit se borner à maintenir le compost légèrement humide. Si celui-ci manquait d'eau, s'il devenait sec, la plante souffrirait et les feuilles se tacheraient.

Les *Phajus* se contentent d'une chaleur modérée (15 à 20° C.). Certaines espèces, telles que le *Phajus tuberculosus*, viennent mieux quand la température ne dépasse pas 15 degrés centigrades.

Comme de nombreuses Orchidées à larges feuilles, les *Phajus* doivent être abrités des rayons directs du soleil, sans toutefois être privés de lumière. Aussi convient-il de les mettre dans la partie la plus ombragée de la serre ou de les abriter derrière un ombrage mobile pendant les heures les plus chaudes de la journée.

Certaines espèces, et particulièrement l'admirable *Phajus tuberculosus*, émettant de grandes feuilles, sont très sujettes aux attaques des pucerons et des thrips, surtout quand on les cultive dans une serre trop chaude; aussi convient-il de laver les feuilles avec des eaux contenant un peu de jus de tabac.

On multiplie les *Phajus* par la séparation des pseudobulbes faite après la floraison.

Les botanistes ont réuni les *Thunia* aux *Phajus;* les horticulteurs, plus préoccupés des caractères extérieurs, plus frappés de la différence du port et de l'inflorescence de ces plantes, ont continué à maintenir aux *Thunia* leur nom générique rappelant le souvenir d'un des premiers et des plus grands amateurs d'Orchidées du commencement du siècle, le

comte VON THUN HOHENSTEIN, de Tetschen (Bohême). Les espèces sont peu nombreuses. MM. VEITCH citent le *Thunia alba* RCHB. et ses sous-variétés : *Dodgsonii* ou *flavo-tincta* et *nivalis*, le *T. Bensoniæ* HOOK, le *T. Marshalliana* RCHB. et sa sous-variété *T. M. ionophlebia*. Un hybride a été obtenu des *T. Marshalliana* et *T. Bensoniæ*, le *Thunia Veitchiana* (1). De ces Orchidées indiennes, la plus répandue est le *Thunia alba*, dont les fleurs blanches sont rendues plus éclatantes encore par le plumetis pourpre lilacé qui couvre le labelle. Le *Thunia Bensoniæ* est pourpre magenta, le labelle d'une teinte encore plus vive. Le *Thunia Marshalliana* a le labelle plus court, coloré de blanc, de jaune et d'orangé ; les autres parties du périanthe sont blanches. Ils croissent à diverses altitudes dans le Sylhet, dans les montagnes du Népaul, de Moulmein et d'Arracan (1,500 pieds). La température moyenne de ces pays est de 27° C.; pendant la période des pluies, il tombe une grande quantité d'eau (200 pouces), et de décembre à février la chaleur y est excessive. On comprend dès lors que la culture de ces plantes doive différer de celle des *Phajus*, au point de vue surtout de la chaleur : ces plantes ont toutes besoin de la serre chaude.

Cte DE K.

ONCIDIUM SPLENDIDUM

Mon cher GODEFROY,

Bien qu'introduit depuis longtemps dans les cultures, l'Oncidium splendidum est, je crois, assez peu connu, et sa floraison, très rare, n'a été, à ma connaissance, annoncée qu'une fois. (*L'Orchidophile* 1890, février, p. 64.)

Ayant actuellement en fleur un spécimen, j'ai pensé vous intéresser en décrivant succinctement cette merveilleuse espèce.

(1) Chose curieuse, cet hybride fut obtenu presque à la même époque par deux cultivateurs d'Orchidées : MM. TOLL, à Manchester, et SEDEN, à Chelsea.

C'est le capitaine Chasnel, de la maison Quesnel, du Havre, qui introduisit, en 1847, cette nouveauté du Guatémala (Rio Montago). M. Herment, à cette époque, jardinier de M. Quesnel, passé peu après au jardin botanique de Caen, en conserva quelques pieds qui semblent n'avoir jamais fleuri; quelques autres allèrent dans les collections Schlumberger, Thibaut et de Nadaillac.

Depuis cette époque, les introductions cessèrent, et c'est au commencement de cette année seulement que furent faits de nouveaux envois à peine établis aujourd'hui.

Le port de l'Oncidium splendidum rappelle assez celui de l'Oncidium microchilum ; ses bulbes monophyles sont petits et courts, de 0.04 largeur et hauteur, renflés dans leur milieu, où ils atteignent 0.01 de diamètre, d'un vert luisant. Feuilles sessiles, épaisses et charnues, lancéolées à leur face inférieure, avec une nervure médiane saillante qui les empêche de s'étaler complètement, recourbées légèrement au sommet et à peine ouvertes à la base, de 0.16 de long sur 0.04 dans leur partie la plus large, de même couleur que les bulbes.

Hampe robuste de 0.04 de diamètre à sa naissance, sortant de la base comprimée du bulbe, haute de 0.40, de couleur gris-rosé, munie de bractées courtes, espacées de 0.08 à 0.10. Fleurs rappelant celles de l'Oncidium tigrinum, occupant le quart supérieur de la hampe, au nombre de 7, 8, mesurant 0.06 en hauteur et 0.05 en largeur. Pétales et sépales ondulés, les premiers dressés en forme de croissant, jaune relevé de nombreuses bigarrures d'un brun rouge.

Labelle énorme, d'un jaune citron vif uniforme, transversal, mesurant en largeur 0.045 et en longueur 0.035, maculé sur les lobes latéraux d'une jolie tache rose vineux de 5 millimètres de diamètre, continuée par deux points rougeâtres et un autre plus allongé de même couleur à la base de la crête saillante, blanche, lavé de rose à la pointe.

Colonne courte, blanche d'abord, à sommet évasé d'une teinte rosée. Anthère jaune citron,

Que vous dirai-je de la culture ? La plante vit chez moi au milieu des Cypripedium et Cattleya à bulbes longs, tenue très près du vitrage avec beaucoup d'eau pendant le végétation et une sécheresse absolue à l'époque du repos, qui s'étend de septembre à janvier.

Sa floraison paraît bien établie à fin novembre ; car l'année dernière, à la même époque, une hampe fit son apparition, mais un choc meurtrier réduisit à néant toutes mes espérances. J'ai été plus heureux cette année, et vous en êtes informé le premier.

H. GIVOIS.

QUELQUES CONSEILS

Les Odontoglossum andins poussent généralement avec vigueur là où ils se plaisent ; il est donc assez étrange de rencontrer des collections, paraissant bien placées sous le rapport des conditions climatériques, dans lesquelles ces plantes ne veulent pas pousser normalement. J'ai cherché à me rendre compte, dans tous les cas, des causes d'échec, et quand il m'a été permis de faire mes recherches sur place, j'ai bien souvent réussi à donner des conseils profitables. Le plus souvent, les plantes sont tenues trop à chaud. C'est le grand défaut des jardiniers français, qui sont toujours tentés de consommer du charbon quand ils ont une orchidée à soigner. Les Odontoglossum sont très sensibles à l'élévation de la température et la chaleur artificielle leur est plus préjudiciable encore. Le fait est indiscutable ; il suffit d'examiner les Odontoglossum pendant les mois de nos étés : leurs bulbes, qui s'étaient renflés pendant l'hiver, se rident peu à peu ; les pousses nouvelles se développent étiolées, les racines pénètrent avec peine dans le compost, et souvent la plante périt ou reste dans un état maladif impossible à vaincre. Quand les plantes sont trop chauffées pendant l'hiver, quand le jardinier les prive de l'air si indispensable à leur bonne végétation, les thrips ne tardent pas à les envahir, et la lutte entre les insectes et le jardinier se termine à l'avantage des premiers. Les plantes jaunissent, les fleurs avortent ; les meilleurs soins ne peuvent que longtemps après remettre les choses en bon état.

Le manque de drainage est aussi une cause d'échec; le jardinier ne doit pas ignorer que les Orchidées épiphytes n'ont presque jamais leurs racines complètement cachées; elles se développent à l'air ou à l'abri de mousses ou d'autres végétations, au milieu desquelles l'air circule sans entrave. Si on met les Odontoglossum dans des pots trop grands, si leurs racines sont noyées au milieu d'un compost trop abondant, trop généreux ou mal draîné, ces racines pourrissent et la plante s'épuise à en former de nouvelles. Les racines des Orchidées, comme celles de tous les végétaux en général, sont tellement avides d'air quelles se développent de préférence contre la paroi des pots. En outre, elles trouvent dans cette situation une humidité plus abondante et aussi plus saine, parce que l'eau s'écoule facilement entre la paroi des pots et ne reste jamais stagnante.

L'arrosage est aussi plus facile quand le pot est bien drainé; l'eau pénètre le compost et s'écoule sans saturer les matériaux. Trop souvent on se sert, pour rempoter, de pots sales dont quelquefois le trou est bouché ou souvent trop petit. Les pots sales sont des magasins à insectes et à graines de végétation parasites, mousses, Marchantia, etc., dont on ne peut se défaire et qui envahissent bientôt les plantes saines. L'aération est parfois mal comprise. Il est un moyen très simple de se rendre compte de l'aération d'une serre. Entrez avec un cigare allumé: si la fumée reste en suspension dans le haut de la serre, c'est qu'il n'y a pas assez d'air pour l'entraîner au dehors. Si la fumée s'envole brusquement, c'est que l'air est trop vif; il y a un juste milieu qu'il est facile d'obtenir. Mais pour la culture des Orchidées comme pour celle de toutes les autres plantes, il faut de l'observation, de la persévérance et une connaissance, au moins sommaire, de l'habitat des plantes et des conditions naturelles qu'elles y rencontrent.

VANDA CŒRULEA

Les amateurs d'Orchidées de la première heure ont été gâtés, ils ont connu le Vanda cœrulea, la plus belle de toutes les Orchidées, qu'aucune des importations récentes n'a réussi à détrôner de la place qu'il occupe. Il est certain qu'à l'heure actuelle, nous sommes loin de connaître toutes les plantes que cachent encore à nos yeux les forêts inviolées des tropiques; nous savons qu'il y a bon nombre d'espèces sèches dans les herbiers, qu'aucun collectionneur n'a introduites à l'état vivant. Toute la série des introductions de Sander et de Low nous prouvent qu'il y a encore des plantes dont nul ne soupçonnait l'existence et n'avait imaginé la splendeur; mais si nous prenons les Orchidées dans l'ensemble de nos connaissances actuelles, il n'en est aucune qui provoquerait une admiration plus unanime que le Vanda cœrulea, s'il était nouvellement introduit.

A propos du Vanda cœrulea, un fait a été constaté, qui s'applique du reste à bon nombre de plantes anciennement cultivées: c'est qu'elles étaient introduites alors en exemplaires plus robustes et souvent en variétés d'élite. Faut-il supposer qu'il y a quarante ans, les gens qui expédiaient étaient des connaisseurs désireux de n'envoyer à leurs amis ou clients d'Europe que la quintessence de ce que la nature jetait avec tant de prodigalité sous leurs pas?

Ceux qui, comme moi, ont vu quelques-unes des anciennes collections dans lesquelles les plantes de l'Inde étaient appréciées comme elles le méritent peuvent citer des Vanda cœrulea atteignant un mètre et au delà, avec des feuilles depuis la base. Ce qui prouve la vitalité de ces introductions de la première heure, c'est la facilité que certaines d'entre elles offrent encore à se laisser sectionner. La variété de Rougier,

qui est sortie des collections Pescatore, produit facilement, entre les mains de son propriétaire actuel, une jeune plante tous les deux ou trois ans. M. Sallier, au Val, possédait encore, il y a quelques années, une plante qui poussait avec une vigueur et fleurissait avec une abondance qui eussent été admirées chez la plus vigoureuse des Orchidées.

Ces grands exemplaires paraissent être fort rares dans le Khasya, où croît le Vanda cœrulea. Abondantes sont les plantes qui arrivent chaque année sur le marché anglais, mais bien peu possèdent au delà de 10 à 20 feuilles intactes, et si leurs tiges atteignent ou dépassent un mètre, elles n'offrent rien d'assez séduisant pour que le cultivateur soit tenté de ne pas rabattre la plante dès que les premières racines apparaissent.

Les Vanda cœrulea poussent, assure-t-on, dans une région où la température s'abaisse, pendant la nuit, au dessous de zéro, ou du moins où le sol se couvre de givre, ce qui n'est pas la même chose. Ils croissent sur les arbres à écorce lisse exposés aux vents. Il ne faudrait pas croire que, parce que le sol est couvert de givre, la température doive nécessairement être au point de congélation. Il doit se passer dans ces régions un phénomène, conséquence de l'altitude et de la raréfaction de l'air pendant le jour. Je suppose que, dans le Khasya, la température doit être très élevée pendant le jour. Dans ces régions montagneuses, les corps frappés par le soleil pendant le jour rayonnent abondamment pendant la nuit, abandonnant leur calorique. L'air, raréfié autant par l'altitude que par la chaleur intense de la journée et la déperdition brusque du calorique pendant la nuit, est cause que l'eau se congèle, quand elle est en couches minces, lorsque le thermomètre marque plusieurs degrés au-dessus de zéro.

Que les choses ne se passent pas ainsi, c'est possible ; il n'en est pas moins vrai que dans certaines contrées de l'Asie centrale, on trouve des plats de cuivre peu profonds ne pou-

vant contenir qu'une mince couche d'eau, que les domestiques exposent pendant les nuits claires sur l'herbe et qu'ils enlèvent le matin. La couche d'eau est congelée, et pourtant le thermomètre est loin d'avoir atteint le point de congélation.

Est-ce à ces conditions particulieres qu'il faut attribuer la difficulté que la culture du Vanda cœrulea offre dans nos contrées? N'avons-nous pas à nous reprocher de demander à cette plante plus que la nature elle-même. Non contents d'exiger d'elle des fleurs en grand nombre, nous voulons qu'elle conserve des feuilles intactes depuis sa base jusqu'à son sommet. Nous serions enchantés si chaque paire de feuille était munie d'une racine, nous ne sommes jamais satisfaits. Il est vrai que nos premiers succès nous ont appris à être exigeants. Mais, à l'état de nature, quelle apparence ce Vanda cœrulea présente-t-il? J'ai dit qu'il poussait sur des arbres à écorces lisses. Il doit y avoir dans la région où il croît des vents violents enfantés par l'altitude, les variations de température. Une graine échappée se fixe sur un rameau de Gordonia, par exemple ; sa ténuité lui permet tant de se mettre à l'abri dans la saillie la plus invisible. Pendant la saison humide, cette graine croît, émet des racines, et une petite plante se trouve fixée déjà étroitement à la branche sur laquelle elle est née. Les années qui suivent, la plante émettra des racines nombreuses, toutes partant de la base. Le Vanda cœrulea lutte évidemment pour conserver la place au soleil qu'il occupe, puis, quand les bourrasques ne peuvent plus l'enlever, il pousse vigoureusement une tige érigée, sur laquelle les feuilles se développent, qui ne porte comme racines que celles développées à la base. Les feuilles sont charnues et généralement serrées sur la tige, leurs bords sont toujours sains, à peine échancrés par la dent d'un insecte.

Qu'indiquent ces caractères si apparents dans la plante nouvellement introduite? Ne serait-ce que le Vanda cœrulea demande, pendant la saison de repos, une température peu élevée, abondamment ventilée, une lumière intense, un soleil

sans obstacle pendant la saison humide, l'ombre que lui ménagent les grandes feuilles des arbres sur lesquels il pousse, l'air constamment renouvelé, une chaleur plus élevée et plus humide. Et pourquoi n'essayerions-nous pas de cultiver cette espèce de mai à novembre en serre de l'Inde et de novembre à mai en serre mexicaine.

Ce qui prouve que l'humidité sans aération ne lui est pas favorable, c'est la maladie qui atteint le feuillage dans nos serres. L'extrémité des feuilles devient jaune et cette chlorose atteint la feuille entière. En outre, la plante s'épuise à faire des racines sur la longueur de sa tige, racines qui paraissent plutôt l'épuiser que la nourrir.

Les Vanda cœrulea sont des plantes variables comme dimensions des fleurs, intensité des coloris. La variété que nous figurons aujourd'hui a été peinte dans la collection de Perrenoud, amateur, qui l'avait acquise de feu Ludemann ; c'est une forme très vigoureuse. Les Vanda cœrulea fleurissent sous notre latitude de novembre à mars. Leurs fleurs durent plusieurs semaines en bon état si on a soin de les tenir dans un endroit à l'abri de l'humidité ou de les couvrir pendant la nuit d'une feuille de papier de soie qui empêche la condensation.

LES ODONTOGLOSSUM

Traduit du *Manual of Orchidaceous plants*, de James Veitch and Sons.

(*Suite et fin.*)

En dehors des Odontoglossum décrits dans les pages précédentes, il y en a d'autres dans les cultures qui ne peuvent pas être classés avec eux, consistant : 1° en espèces naturelles, avec des fleurs plus ou moins décoratives, qui arrivent quelquefois dans les jardins européens parmi les importations d'espèces plus distinguées ; 2° d'hybrides supposés naturels, dont les formes sont tellement intermédiaires entre celles des parents présumés qu'il n'est pas possible de les rapporter plutôt à une espèce qu'à une

autre. Comme notre synopsis des espèces cultivées serait incomplète, si nous n'en faisions pas mention, nous avons compris dans une notice complémentaire les plus connus ; les descriptions seront nécessairement moins détaillées que celles des types les plus importants. Le lecteur désireux d'obtenir des informations plus complètes, devra consulter les références indiquées. Il y a une troisième catégorie, encore plus nombreuse, mais dont nous n'avons pas à nous occuper, celle des espèces à petites fleurs, connues de la science seule comme spécimens d'herbiers et tous les hybrides supposés naturels qui ont été introduits de temps à autre ayant reçu des noms distinctifs, mais que nous n'avons pas vues ou dont nous ignorons l'existence dans les cultures.

Od. astranthum.

Originaire des Andes de l'Équateur, où il fut découvert par Wallis, vers l'année 1868, pendant qu'il collectait pour l'établissement Linden de Gand. Plus tard, le Dr Krause et Klaboch le collectèrent également. L'inflorescence est paniculée comme celle de l'*Od. odoratum*, auquel il ressemble par la forme et la couleur de ses fleurs en étoile, mais dont il diffère essentiellement par sa colonne frangée, ses callosités bidentées, la forme du labelle et sous d'autres rapports. Les sépales et les pétales sont jaune pâle, strié et maculé de brun rougeâtre, le labelle est plus pâle, quelquefois blanc, avec des taches roses et une crête jaune orange.

Odontoglossum astranthum, Rchb. in Gard. Chron. 1867, p. 404. Id. XVII. (1882), p. 826.

Od. brachypterum.

Appartient au groupe des hybrides naturels, dont l'*Od. Pescatorei* et l'*Od. luteo-purpureum* sont les parents supposés. Les sépales et les pétales sont largement ligulés, plutôt courts, jaune clair avec quelques macules cannelle. Le tablier du labelle est en forme de violon émarginé, jaune clair avec une grande tache cannelle devant la crête, qui consiste en cinq dents parallèles, les moyennes latérales plus longues et produites en lamelles dentées érigées. Nous l'avons introduit des environs d'Ocaña en Nouvelle-Grenade. L'*Od. Horsmanni* et l'*Od. Kalbreyeri* de Reichenbach en sont très voisins.

Odontoglossum brachypterum, Rchb. in Gard. Chron. XVIII. (1872), p. 552.

Od. crinitum.

Reichenbach le décrit comme « n'étant pas une chose semblable à ces hybrides, mais un Odontoglossum très distinct, ne pouvant même pas être comparé à aucune des espèces connues. Il fut découvert il y a quelques années par Roezl dans la Nouvelle-Grenade orientale et ensuite par Wallis dans la même localité. C'est dans l'été de 1882 qu'on en parla pour la première fois au point de vue horticole, quand il fleurit dans la collection de M. Brown de Woodlawn près Manchester. Le scape, quelquefois paniculé, parfois rameux, supporte des fleurs jaunes et brunes qui ont 7 centimètres de diamètre vertical. Les pétales et les sépales sont légèrement étroits et pointus. Le tablier du labelle est triangulaire avec une bordure fortement dentée et la crête est composée d'un grand nombre d'appendices filiformes, qui ont motivé le nom de la plante.

Odontoglossum crinitum, Rchb. Xen. Orch. It. p. 207 (1874). Id. in. Gard. Chron. XVIII. (1882), p. 40.

Od. Dormanianum.

C'est un très bel Odontoglossum qui apparut dans les importations de Sander, en 1882. Il ressemble comme port au *blandum*, mais le labelle et ses callosités le séparent clairement de cette espèce. Les segments floraux ont tous la forme étroitement lancéolée finissant en pointe et le labelle plus court qui caractérisent le groupe des *Od. nævium*, auquel il appartient. La couleur du fond de la fleur est jaune pâle, abondamment tacheté de pourpre mauve. Son plus proche voisin est l'*Od. crocidipterum*, auquel on le rapportera peut être plus tard. Il a été dédié à Charles Dorman, de Lawrie-Park, Sydenham.

Odontoglossum Dormanianum, Rch. in Gard. Chron. XXI. (1884), p. 11.

Od. elegans.

Hybride naturel supposé, des Andes de l'Equateur, dont les parents probables seraient l'*Od. cirrosum* et l'*Od. cristatum*. (1)

(1) Divers caractères de la plante et des fleurs ont suggéré l'hypothèse que l'*Od. Halli* pourrait être un des parents à la place de l'*Od. cristatum*.

La description suivante est celle d'un superbe scape recourbé, long de 75 centimètres, prise sur une plante de la collection de MM. Pollett, de Fernside, Bickley. Les fleurs, qui sont légèrement distantes sur le rachis, ont 8 centimètres de diamètre, les sépales et les pétales sont presque ceux de l'*Od. cirrosum*, les premiers brun rougeâtre avec deux ou trois barres transversales jaune pâle ainsi que les pointes. Les pétales jaune pâle avec une grande tache centrale brune et quelques-unes plus petites vers la base, où il y a une macule pourpre cramoisi brillant. Le labelle est étroit, brun rougeâtre devant la crête, la partie apicale blanchâtre. La crête consiste en deux lamelles parallèles, terminées devant en deux dents érigées. Cet érgane est orange brillant avec une strie rouge sur chaque barbe. La colonne est blanche.

Odontoglossum elegans, Rchb. in Gard. Chron. XI. (1879), p. 462. Williams, *Orch. Alb. III.* t. 111. *The Garden*, *XXVI.* (1884), t. 459.

Od. Eugenes.

Cet Odontoglossum très remarquable, apparut dans une de nos importations d'Od. Pescatorei et est maintenant dans la collection de Sa Grâce le duc de Sutherland, à Trentham-Staffordshire. C'est un hybride supposé entre *Od. Pescatorei* et *Od. triumphans.* Il ressemble au premier par sa végétation et au second par son inflorescence. Les sépales sont jaune pâle lavé de brun châtain ; les macules sont réunies généralement en trois groupes. Les pétales ont une large marge de jaune pâle avec une base blanche et quelques taches brun châtain ; le labelle est celui du *triumphans*, tandis que la crête est presque celle de l'*Od. Pescatorei ;* la colonne est blanche et porte deux larges ailes dentées.

Odontoglossum Eugenes, Hort. Veitch, 1883, and supra.

Od. excellens.

Superbe Odontoglossum qui apparut dans la collection de sir Trevor Lawrence à Burford Lodge, et récemment dans une ou deux autres places. C'est un hybride supposé dont les parents présumés seraient *Od. Pescatorei* et *Od. tripudians* (1).

(1) Ou *Od triumphans.*

Les fleurs sont grandes comme celles de l'*Od. tripudians.* Les sépales sont jaune brillant, plus pâle au centre avec deux groupes de taches brun châtain, se rejoignant quelquefois; les pétales sont jaune brillant avec un seul groupe plus petit de taches au centre, au-dessus desquelles est une bande large blanchâtre qui atteint la base; le labelle est blanc avec quelques grandes taches rougeâtres sur le tablier, et quelques-unes plus petites autour de la crête, qui est jaune orange.

Odontoglossum excellens, Rchb. in Gard. Chron. XVI. (1881), p. 426. *The Garden, XXI.* (1882), t. 330.

Od. Galeottianum.

Odontoglossum très rare du Mexique, ressemblant comme végétation à un *Cervantesii* très robuste. Les fleurs sont blanches avec quelques barres transversales brun rougeâtre à la base des pétales et quelques stries jaunes sur la crête du labelle. Quoique connu depuis longtemps de la science, il ne fut pas introduit avant 1870, lorsqu'il fit son apparition dans une importation d'*Od. Cervantesii,* chez MM. Low et Cie et quelques années plus tard dans une importation d'Orchidées mexicaines chez MM. B.-J. Williams à Holloway. Le professeur Reichenbach a suggéré que c'était peut-être un hybride entre *Od. Cervantesii* et *Od. nebulosum.*

Odontoglossum Galleottianum, A. Rich. in An. Sc. Jan. 1845. Lindl. Fol. Orch. Od. No. 22 (1852). Rchb. in Gard. Chron. 2870, p. 39.

Od. gracile.

Espèce de l'Équateur découverte par Hartweg sur la Cordillère, près de Loxa. La plante se reconnaît facilement à la teinte noirâtre de ses pseudo-bulbes, feuilles et scape; ce dernier est paniculé avec de courts rameaux, supportant chacun deux à trois fleurs. Les fleurs ont environ 2 cent. 1/2 de diamètre, brun rougeâtre; le labelle est charnu avec deux lamelles blanchâtres sur le disque. Ce singulier Odontoglossum est cultivé chez sir Trevor Lawrence à Burford Lodge.

Odontoglossum gracile, Lindl. Fol. Orch. N°. 42 (1852).

Od. Horsmanii.(1)

Hybride naturel supposé entre *Od. Pescatorei* et *Od. luteo-purpureum*, collecté par M. F. Horsman, près d'Ocaña, pour la New Plant and Bulb C°, de Colchester, vers 1879. L'inflorescence est en racéme, les fleurs sont aussi grandes que celles de l'*Od. Pescatorei* jaune soufre pâle, tacheté de brun canelle, le labelle est grand, obscurément panduré, avec une crête jaune orange.

Odontoglossum Horsmanii, Rchb. in Gard. Chron. XIII (1880), p. 41.

Od. ioplocon (2).

Cet Odontoglossum apparut à une des ventes de Stevens, au printemps de 1884. Il est voisin de l'*Od. Edwardii*, auquel il ressemble par sa couleur, mais dont il diffère par ses sépales et pétales plus ondulés, son labelle plus petit et par la forme de ses callosités et des ailes de la colonne, différence qui semblent indiquer une origine hybride.

Odontoglossum ioplocon, Rchb. in Gard. Chron. XXI (1884), p. 445.

Od. marginellum.

Espèce curieuse de peu d'intérêt au point de vue horticole, récemment introduite, sa localité n'a pas été divulguée. Le scape, long de 40 à 60 centimètres est branchu pluriflore. Les fleurs ont de 4 à 5 centimètres de diamètre avec des sépales et des pétales presque linéaires, jaune verdâtre pâle, barré de brun châtain, et un labelle brun rougeâtre oblong apiculé, marginé de jaune. La colonne est recourbée et sans ailes.

Odontoglossnm marginellum, Rchb. in Gard. Chron. XVIII (1882), p. 680.

Od. Marriottianum.

Odontoglossum distinct, importé par M. Mariott d'Edmontom, dans un lot d'*Od. cirrosum*, espèce à laquelle il a été ensuite rapporté. Il a les bulbes allongés un peu comme ceux de l'*Od. Halli*,

(1) Nous ne l'avons jamais vu.

(2) Ιοπλοχον lit, violet.

les feuilles ressemblent aussi à celles de cette espèce. Les fleurs sont grandes avec des segments étroits réfléchis à la pointe comme ceux de l'*Od. cirrosum*, blanc tacheté de pourpre pâle, la crête du labelle est jaune strié de pourpre pâle.

Odontoglossum Marriottianum, Rchb. in Gard. Chron. XV (1881), p. 168.

Od. Murrellianum.

Hybride supposé entre *Od. nœvium* et *Od. Pescatorei* qui apparut en 1875, parmi une quantité de cette dernière espèce, dans la collection de feu MM. Burnley Hume et Winterton, dans le Norfolk. Les sépales et pétales sont violet pourpre pâle, irrégulièrement maculé, avec une teinte plus foncée de la même couleur; le labelle est distinctement trilobé. Il a une crête lamelliforme dentée comme l'*Od. Pescatorei*. Quelques années après, une autre forme a fait son apparition chez M. J. S. Bockett, à Stamford-Hill, et ensuite dans un jardin du continent, différant de la plante de Winterton par le violet pourpre des pétales et sépales, qui prend la forme d'une bande marginale, d'où cette variété fut nommée *cinctum*. La plante originale, dédiée à M. Murrell, jardinier de M. Hume, est encore entre ses mains. La variété *cinctum* a été figurée dans le *Gartenflora*.

Odontoglossum Murrellianum, Rchb. in Gard. Chron. III (1875), p. 653. Regel's *Gartenfl.*, 1101.

Od. rigidum.

Une des découvertes de Hartweg en 1842, sur les Andes péruviennes, près de Loxa. M. Mattheus le découvrit aussi sur le Chachapojas, mais il ne fut connu qu'à l'état de spécimen sec jusqu'à presque récemment. Il est cultivé dans plusieurs collections. Il a des pseudo-bulbes ovales, des feuilles linéaires et une inflorescence en grande panicule. Les fleurs, portées sur de longs pédoncules, sont jaune canari brillant ; sépales et pétales oblongs aigus, labelle plus foncé que les autres segments, avec un grand onglet et un tablier presque carré qui a un apicule au centre de la margine antérieure ; crête bidentée. Colonne triangulaire, verte à la base, jaune à la pointe.

Odontoglossum rigidum, Lindl. Bot. Reg. 1845, misc. p. 58. Id. Fol. Orch. Od. No. 17 (1852). Rchb. in Gard. Chron. XXVI (1876), p. 70.

Od. Schillerianum.

Espèce découverte par Wagener en 1852 sur la Sierra-Nevada, près de Merida, au Venezuela, mais qui ne fut introduite qu'en 1883 par Sander et C°, de Saint-Albans. La description suivante est celle d'une plante qui fleurit dans la collection de Burford-Lodge au printemps de 1885. Pseudo-bulbes ovoïdes comprimés, longs de 5 à 6 centimètres, diphylles. Feuilles ensiformes, aiguës, longues de 25 à 30 centimètres. Scapes aussi longs que les feuilles, 5-flores. Fleurs ayant 5 centimètres de diamètre. Sépales et pétales ovales oblongs jaune lavé et tacheté de brun châtain, labelle largement triangulaire, avec deux auricules aiguës à la base, qui est jaune pâle, ainsi que la pointe ; aire centrale brun rougeâtre et deux callosités blanches. Colonne avec deux vrilles à la pointe.

Odontoglossum Schillerianum, Rchb. in Bonpl. II. p. 12 (1854). Id. *Xen. Orch. I.* p. 58, t. 22. Id. in. Gard. Chron. XXI (1884), p. 577.

Od. Schroederianum.

« Odontoglossum unique, ne ressemblant à rien de ce qui est connu en Europe ». Ainsi écrit le professeur Reichenbach. « Les sépales et pétales sont oblongs, aigus, ondulés, avec des taches pourpre mauve ; le labelle est panduré, blanc, avec deux taches mauve pourpre sur la partie qui précède le disque. Les callosités sont jaunes, avec quelques taches rouges. Un callus très développé montre de chaque côté un plateau d'épines rayonnantes, comme dans l'*Od. tripudians* et l'*Od. Pescatorei.* C'est peut-être un croisement entre ces deux plantes ». Il a fait son apparition dans la collection du baron Schroeder, au Dell, près Staines, auquel il a été dédié avec raison.

Odontoglossum Schroederianum, Rch. in Gard. Chron. XVII (1882), p. 700 (1).

(1) Il existe dans des collections une plante originaire du Costa-Rica, absolument distincte portant le même nom. — N. D. L. R.

Od. stellatum.

Espèce sans valeur, largement distribuée dans l'Amérique centrale, du Mexique à Panama. Hartweg la découvrit tout d'abord au Mexique, et Skinner la récolta plus tard au Guatémala, et Warscewicz à Veragua. C'est une plante naine avec de petits pseudo-bulbes monophylles ; les scapes floraux sont érigés, un peu plus longs que les feuilles, mais rarement biflores ; les fleurs ont 4 centimètres de diamètre. Les sépales et pétales sont vert olive obscur, avec quelques stries transversales brunes. Le labelle blanc, quelquefois avec une tache rose. Son voisin le plus proche est l'Od. Rossi, avec lequel on l'importe quelquefois.

Odontoglossum stellatum, Lindl. in Bot. Reg. 1841, misc. 25. Id. Fol. Orch. Od. No. 18, (1852). Baten. *Monogr.* t. 13. Od. erosum, Reich. in Bonpl. II, p. 99, fide Bateman.

Od. stellimicans (1).

Odontoglossum brillamment coloré, qui apparut dans une des importations de MM. Sander et C[ie] de l'*Od. Pescatorei* et qui est supposé hybride naturel entre *Od. triumphans* et *Od. tripudians.* Les sépales et pétales en étoiles, jaune clair, les premiers avec grandes taches brun rougeâtre et le dernier avec une seule ligne brune près la base, le labelle est ponctué jaune lavé de brun rougeâtre à la base.

Odontoglossum stellimicans, Rchb. in Gard. Chron. XXII (1884), p. 680.

Od. tentaculatum.

Odontoglossum brillamment coloré, introduit récemment par MM. Sander et C[ie], apparemment voisin de l'*Od. Lindleyanum.* Les sépales sont brun châtain bordé de jaune brillant et avec quelques macules jaune sur l'aire centrale, les pétales sont jaune tacheté de brun châtain, le labelle a une grande tache carrée châtain devant les callosités. La portion apicale est jaune brillant, les callosités sont blanches et ont plusieurs longues dents de chaque côté des

(1) Nous ne l'avons jamais vu.

ailes de la colonne munies de deux longs et de plusieurs appendices courts ressemblant à des soies. Ces derniers caractères indiquent une origine hybride et font supposer que les *Od. Lindleyanum* et *Od. crispum* sont les parents probables.

Odontoglossum tentaculatum, Rchb. in Gard. Chron. XIX (1883), p. 814.

Od. velleum.

MM. Sander et Cie firent connaître cette espèce en 1874. Un de leurs collecteurs la leur envoya de l'Equateur, mais les matériaux étaient insuffisants pour la description. MM. Sander et Cie l'ont introduit depuis. Une de leurs plantes acquise par M. H. J. Buchan, de Wilton-House, Southampton, fut exposée par ce gentleman au Meeting de la Royal horticultural Society, en 1881. Elle montrait les caractères suivants : pseudo-bulbes ovoïdes comprimés, longs de 5 centimètres, diphylles. Feuilles oblongues linéaires, longues de 20 à 25 centimètres, scapes plus longs que les feuilles supportant dix fleurs ayant environ 5 centimètres de diamètre. Sépales et pétales semblables, en étoiles elliptiques, oblongs, aigus, jaunes, avec 4 à 5 taches brunes sur chaque. Labelle lancéolé, aigu, plus petit que les autres segments, brun avec la base et la pointe jaunes; callosités composées de deux séries de barbes rayonnantes, dont les deux antérieures sont les plus longues.

Odontoglossum velleum, Rchb. in Gard. Chron. I. (1874), p. 406.

Od. vexativum.

Hybride supposé entre *Od. maculatum* et *Od. nebulosum* qui apparut dans la collection de Norbiton en 1876. La plante est intermédiaire comme port entre les deux parents supposés. Les fleurs sont aussi grandes que celles d'*Od. nebulosum*, avec des sépales et pétales larges, les premiers brun bordé de blanc, les derniers blancs avec quelques taches brunes près de la base. Le large tablier demi-ovale du labelle est aussi blanc avec quelques taches olive brun, la crête qui est presque celle de l'*Od. maculatum* est jaune tacheté de rouge, la colonne sans ailes est blanche.

Odontoglossum vexativum, Rchb. in Gard. Chron. VI (1876), p. 808.

Od. Wilckeanum.

Hybride supposé entre *Od. crispum* et *Od. luteo purpureum* d'abord introduit par MM. Sander et C[ie], en 1878, dans une importation d'*Od. crispum.* Les fleurs qui ont 3 à 10 centimètres de diamètre sont maculées sur les bords de jaune soufre pâle avec deux ou trois barres et taches transversales irrégulières brunes. Les pétales beaucoup plus longs avec une bordure dentée, jaune soufre, avec quelques taches brun rougeâtre partant de la base et dans la partie la plus large. Le labelle est celui de l'Od. crispum jaune soufre pâle avec une grande tache brun rougeâtre devant la crête, qui consiste en deux plateaux retrécis latéraux avec des appendices rayonnants ressemblant à des barbes le long des bords et deux dents divergentes sur le devant. La colonne a deux ailes petites lacérées. *Od. Wilckeanum* a fleuri pour la première fois dans la collection de M. Massange de Louvrex, à Baillonville, près Marche, Belgique, par les soins de M. Wilcke son jardinier, dont il porte le nom. Depuis, il a été introduit souvent avec ses parents supposés. Quoique montrant une grande variabilité dans la couleur et à un moindre degré dans la dimension et la forme des fleurs, c'est toutefois un des plus distincts des Odontoglossum supposés hybrides naturels.

Odontoglossum Wilckeanum, Rchb. in Gard. Chron. XIII (1880), p. 298. William's *Orch. Alb. III.* t. 201 (pallens).

ESPÈCES EXCLUES

Odontoglossum	est actuellement le
Phalænopsis (Rchb.).........	Miltonia Phalænopsis
Roezlii (Rchb.)..............	M. Roezlii
roseum (Lindl.)..............	Cochlioda rosea
vexillarium (Rchb.)..........	Miltonia vexillaria
Weltonii (hort.).............	M. Warscewiczii
Warscewiczii (Rchb.)........	M. Endresii.

LES VENTES D'ORCHIDÉES AUX ENCHÈRES
A GAND

Les ventes qui se sont succédé à Gand depuis quelques années ont eu une conséquence imprévue pour les vendeurs comme pour les acquéreurs, du reste : elles ont dégoûté les amateurs. Mes collègues qui font vendre des plantes sur la place de Gand auraient tort de prendre cet article en mauvaise part; je crois utile, dans leur intérêt comme dans l'intérêt des amateurs, de leur crier casse-cou.

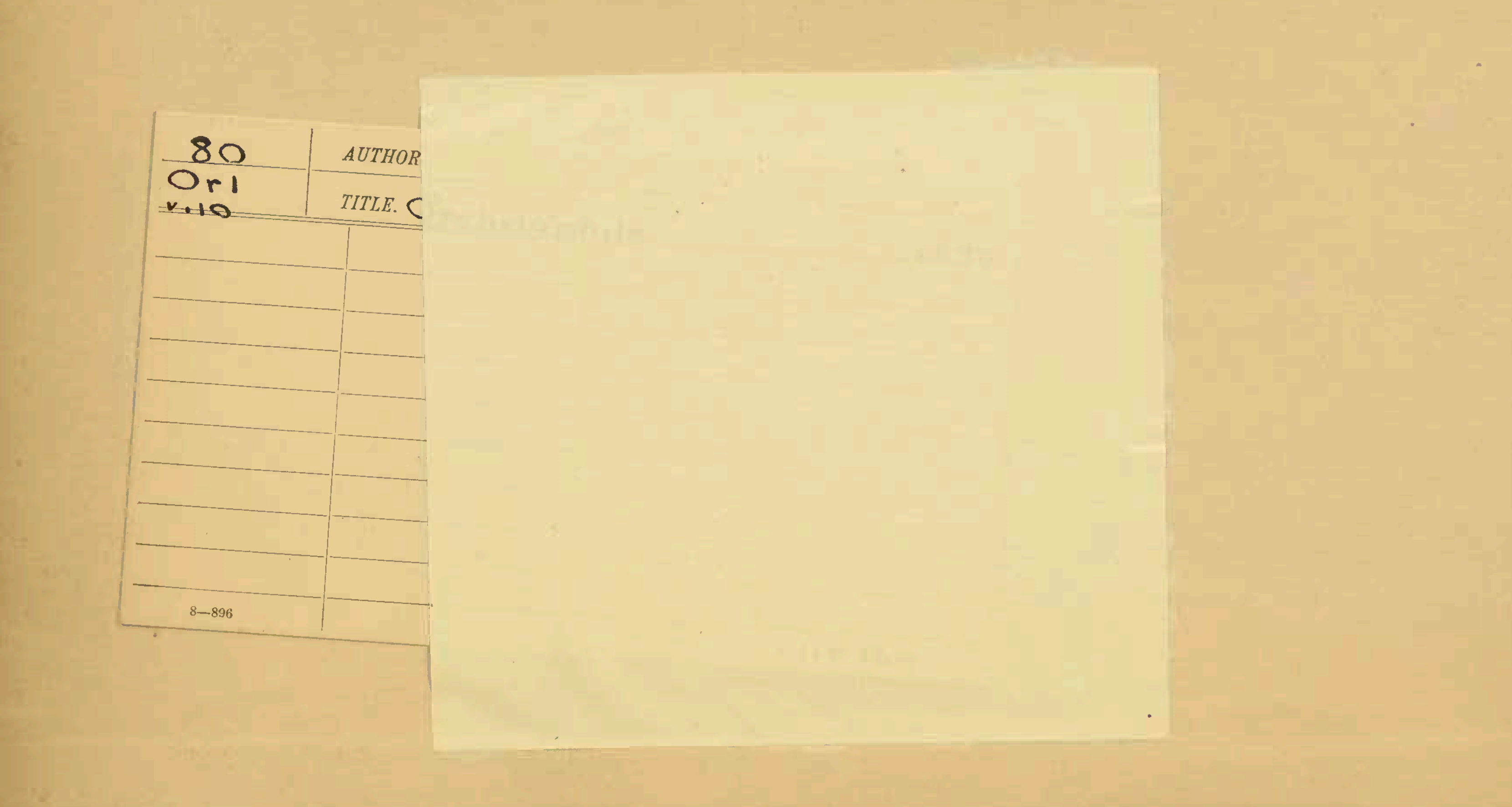
Que s'est-il passé? Au lieu de mettre en vente des plantes intactes, de bonne force, fraîches, on a mis en vente des plantes fatiguées, composées souvent de morceaux, de particules réunies à grands renforts de ficelles, se contentant de la plus petite somme pour des plantes qui ne valaient du reste absolument rien. Les amateurs, tentés par le bon marché, ont primitivement acquis, sans grand enthousiasme, il est vrai, ces rogatons, ont dû construire des serres nouvelles pour cultiver des brassées de plantes de rebut qu'ils achetaient à meilleur compte que chez les horticulteurs; puis ils ont attendu la floraison, et ils l'attendent peut-être encore. Si pour avoir une plante fleurie il nous faut attendre aussi longtemps, dépenser en soins, en terre, en serre, en main-d'œuvre tant d'argent pour si peu de satisfaction, il faut renoncer à cultiver les orchidées, ont-ils pensé, et c'est ce qu'ils ont fait.

Autant, il y a deux ou trois ans, les orchidées faisaient prime sur le marché, autant il serait difficile de trouver, sauf chez Vervaet et chez Van Houtte et un ou deux autres, une douzaine de plantes convenables. Les horticulteurs ont cessé de cultiver des plantes qu'on ne leur achetait plus, et les amateurs ont perdu l'habitude d'acquérir à un prix convenable les

plantes fortes qu'ils trouvaient pour quelques sous aux ventes en exemplaires réduits.

Ce n'est, du reste, pas la Belgique seulement que les importateurs considèrent comme le dépotoir des ventes de Londres. En France aussi, on essaye d'écouler un monceau de déchets et j'ai dû protester avec assez de persistance pour obtenir de ne mettre en vente que des plantes convenables ; je crois avoir en partie réussi, et certainement notre marché est sous ce rapport mieux approvisionné que le marché gantois. Que les importateurs fassent un essai, qu'ils mettent en vente cent lots de plantes, en bon état, au lieu de mille lots sans valeur, et au bout de deux ou trois ventes, ils verront la vogue revenir et les horticulteurs acheter avec régularité. Je sais bien que la mauvaise composition des lots aux ventes est une preuve du succès de l'horticulteur qui les vend, qu'il n'a aucun intérêt à mettre aux enchères les beaux spécimens dont il a le débit assuré; mais chaque vente amène un amateur nouveau, et cet amateur, il faut le conserver avec le plus grand soin, lui faciliter son apprentissage et ne lui livrer que des plantes capables de pousser et de fleurir.

Propriétaire-gérant: Godefroy-Lebeuf. — Imp. Paul DUPONT (Cl.) 126.1.91



80
Or1
v.10
AUTHOR
TITLE.
8—896

